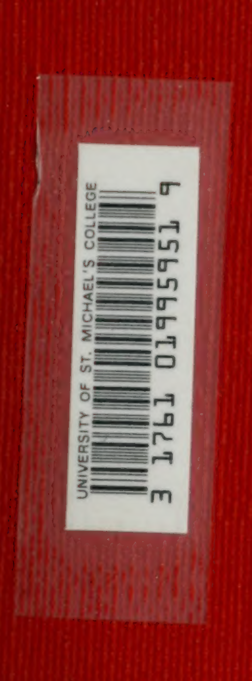
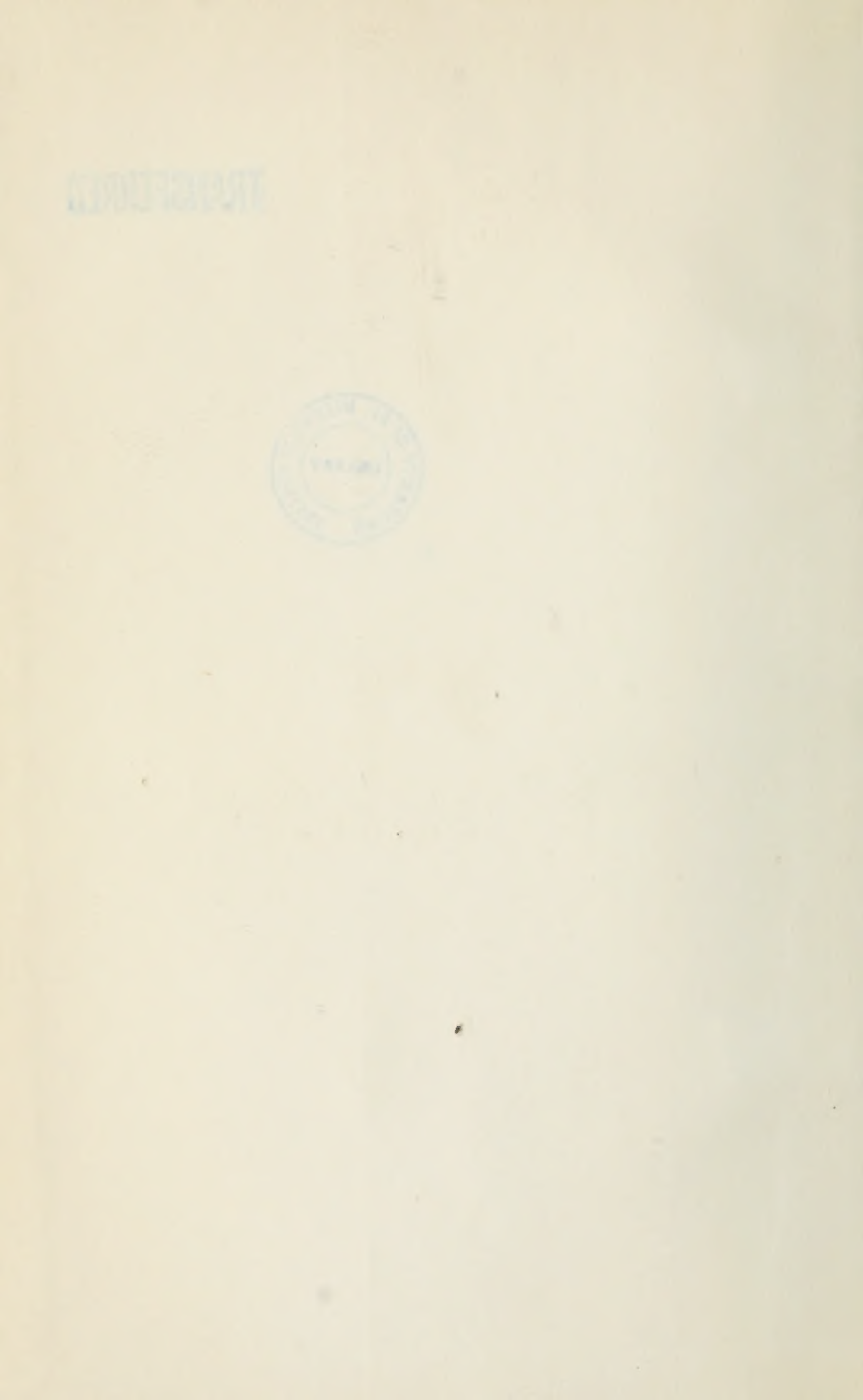
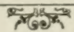

UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
3 1761 01995951 9



GERBES DE SOUVENIRS



A.-C. DUGAS, ptre, curé
SAINT-CLET, P. Q.

GERBES DE SOUVENIRS

OU

Mémoires, Episodes, Anecdotes et Réminiscences

DU

COLLÈGE JOLIETTE

FRANC ET SINCÈRE !

TOME DEUXIEME

MONTREAL
ARBOUR & DUPONT, IMPRIMEURS-ÉDITEURS
249, rue Lagauchetière Est

1914

APPROBATION

Nihil obstat.

Marianopoli, die 11a Aprilis 1914.

EDMOUR HÉBERT,

Censor librorum.

Permis d'imprimer :

Montréal, 16 avril 1914.

† GEORGES, ÉVÊQUE DE PHILIP.,

Administrateur.

AVANT-PROPOS

Me voici tout joyeux avec le deuxième volume de mes *Gerbes de Souvenirs.* L'accueil si bienveillant fait à ma première visite m'engage à aller revoir mes lecteurs qui m'ont crié bien fort : *au revoir, au plus tôt !*

Je pourrais facilement publier un tôme troisième avec les centaines de lettres qui m'arrivent depuis quelques semaines, et qui chantent a merveille le charme de notre vie d'écolier, notre attachement à nos directeurs, à nos maîtres et à l'*Alma Mater* et qui, toutes, veulent bien reconnaître en mes *Gerbes* le champ plein du père de famille. Cette publication serait encore des *Gerbes de Souvenirs,* plus variées, mieux choisies, mieux faites que celles-ci, venant de différentes sources, il est vrai, mais, à cause de cela, plus fraîches, plus vivantes et plus parfumées, exhalant l'odeur d'un champ couvert de fleurs, béni par le Seigneur qui lui donne la rosée du ciel, la graisse de la terre et l'abondance du blé et du vin (Gén., XXIII, 27-28.), comme est à présent le collège Joliette notre *chez-nous.*

Qu'on me permette du moins d'extraire de cette *Gerbe glorieuse,* quatre lettres, dont la publication s'impose, à des titres divers, aux premières pages de ce volume. Ce sont les lettres de mon évêque, Mgr J.-M. Emard, de Valleyfield, de Mgr G. Forbes, évêque de Joliette, du R. P. J.-E. Foucher, c. s. v., provincial, et du R. P. L.-J. Morin, c. s. v., supérieur du séminaire de Joliette.

Evêché
de
Valleyfield.

Valleyfield, P. Q., 16 mars 1914.

Monsieur A.-C. DUGAS, prêtre,
Curé de Saint-Clet.

Cher monsieur,

Je viens, sans retard comme vous voyez, vous adresser mes félicitations les plus cordiales pour le premier volume de vos *Gerbes de Souvenirs* que j'attendais avec impatience et qui m'est arrivé, il y a trois jours. J'en avais déjà lu, par indiscrétion, une partie sur les épreuves ; j'ai maintenant feuilleté le livre d'un bout à l'autre, et je suis par conséquent en mesure de vous dire en toute sincérité: vite, finissez le tome deuxième, et que nous ayons bientôt l'ouvrage au complet. Vous aurez alors édifié un monument tout à la gloire de votre *Alma Mater,* qui sera, à bon droit, fière de son fils et tout à l'honneur de l'enfant qui sait si bien marquer, par une oeuvre durable, son affection profonde et son inaltérable gratitude à l'égard de sa mère.

D'autres, avec la compétence voulue, loueront les charmes du récit, la précision des souvenirs, la facilité du style, et que sais-je encore? Ceci s'adresse au littérateur, à l'écrivain. Pour ma part, j'aime à voir en vous, dans votre travail, d'ailleurs orné de toutes les qualités nécessaires, le prêtre qui donne ce grand et noble exemple de l'attachement filial pour les maîtres qui l'ont élevé, instruit, formé, et de la reconnaissance religieuse pour la maison dans laquelle il a reçu le bienfait de l'éducation, d'où il est sorti, mais qui est toujours là, continuant pour ceux qui vont venir après lui, à donner le même

spectacle d'un dévouement qui ne se lasse jamais. Cela fait du bien, dans notre temps d'égoïsme ingrat et d'oubli misérable pour tous les bienfaits passés, répandus par tout le pays par nos maisons d'éducation. Votre cher collège Joliette, qui garde un si gros morceau de votre coeur, a, au milieu de tous les autres, sa large part de mérites, et par conséquent de titres à la reconnaissance nationale. Votre livre est l'expression de ce sentiment.

Vous avez fait et vous allez parachever une bonne oeuvre, en même temps qu'un livre souverainement intéressant et tout imprégné de piété sacerdotale. Vos maîtres et vos condisciples seront fiers de vous, et vous féliciteront, mais pas plus cordialement que votre tout dévoué en Notre-Seigneur,

† JOSEPH-MEDARD,

Evêque de Valleyfield.

Evêché
de
Joliette.

Joliette, le 16 mars 1914.

M. l'abbé A.-C. DUGAS, prêtre,

Curé de Saint-Clet.

Cher Monsieur le Curé,

Valleyfield, Montréal et Joliette ! Trinité de foyers qui nous sont chers à vous et à moi.

Plus que tous les anciens de Joliette, qui ont eu la bonne fortune d'y vivre les années de leur enfance et de leur formation intellectuelle, j'apprécie infiniment vos *Gerbes de Souvenirs* du collège Joliette, que vous avez eu la délicate bonté de me faire parvenir.

Leur lecture intéressante, me permettra de combler dans ma vie désormais toute joliettaine les lacunes de mon éducation plutôt étrangère.

Je vous remercie pour moi-même, pour le collège mon séminaire, et pour tous les vieux collégiens qui sont sous ma houlette.

Je vous félicite d'avoir accru d'une unité précieuse, en attendant les volumes promis, le produit littéraire du Canada français.

Agréez, cher monsieur le curé, l'assurance de ma respectueuse amitié.

† GUILLAUME,

Evêque de Joliette.

VIVE † JÉSUS !

Institut des Clercs de Saint-Viateur,
Direction provinciale.

Outremont, Qué., le 9 avril 1914.

Monsieur l'abbé A.-C. DUGAS, prêtre,
Curé de Saint-Clet.

M. le curé et cher ami,

Au moment de quitter Otterburne, Manitoba, je vous remerciais de m'avoir donné, par l'envoi de votre livre *Gerbes de Souvenirs*, un si aimable compagnon de voyage.

Combien il m'a intéressé et quelles jouissances il m'a procurées !

Franc et sincère, oui, vous l'avez été, tous vous en rendront le témoignage reconnaissant, mais avec quelle fidélité de mémoire et quelle finesse d'observation !

Et vous nous rappelez tous ces incidents, tous ces menus faits de la vie de l'*Alma Mater;* vous mettez au tableau tant de naturel et de mouvement qu'il n'est pas un ancien qui ne trouve dans ces souvenirs le plus doux bonheur et les plus délicieuses jouissances. Tant il est vrai que le passé a pour l'âme et le coeur des trésors à nul autre comparables, sans compter, pourquoi ne le dirais-je pas ? que vraiment notre maison, si elle n'eût pas toujours, dans certains milieux moins sympathiques, l'estime et les encouragements qu'elle méritait, a vraiment bien des motifs de se réjouir dans le Seigneur de la part que son Coeur a daigné lui faire, et du rôle si beau qu'il lui réserva. On l'éprouve jusqu'à la fierté, en lisant ces

pages, et on sort de cette lecture avec la noble résolution d'aimer de plus en plus, et de servir de mieux en mieux ce cher collège, devenu séminaire, dont vous venez d'ouvrir les annales pleines de charmes et si riches en bonnes et joyeuses réminiscences.

Qu'il vienne donc au plus tôt le Tome second, qu'il vienne grossir ces gerbes précieuses du *bon blé*, qui nous ont donné le *pain de chez nous*.

Je devrais, comme élève de Joliette, vous remercier d'avoir entrepris une telle oeuvre; mais, comme supérieur provincial de l'Institut de Saint-Viateur, c'est un impérieux devoir de vous exprimer ma profonde reconnaissance, d'avoir ainsi élevé à la gloire de notre Séminaire de Joliette et à la mémoire bénie de ceux qui ont été les fondateurs et l'honneur de notre communauté, un monument dont ni le marbre, ni le bronze, ne sauraient égaler la grandeur et la durée.

Vous l'avez remarqué, je sais, mais je relève cette coïncidence: votre livre paraît au 50e anniversaire de la nomination du T. R. P. Lajoie, notre vénéré supérieur général, comme curé de Joliette, et au 10e anniversaire du décès du pieux et toujours regretté Père Beaudry, le véritable artisan de la prospérité de notre séminaire de Joliette; votre livre, qui glorifie l'action de l'un et de l'autre, et exalte leurs noms vénérés, sera deux fois la bienvenu au foyer de tous les membres de la famille Joliettaine.

Veuillez accepter ce chèque, humble témoignage de reconnaissance, et me faire parvenir, à Outremont, cent exemplaires de votre livre pour lesquels je vous prie de m'adresser la *facture*.

Avec mes meilleurs voeux de santé et de joyeuses fêtes pascales, agréez, cher monsieur le curé, l'expression affectueuse de mon bien religieux dévouement en Notre-Seigneur,

J.-E. FOUCHER, c. s. v.,

Supérieur provincial.

Séminaire de Joliette, 23 mars 1914.

M. l'abbé A.-C. DUGAS, prêtre,

Curé de Saint-Clet.

Mon cher curé,

J'ai reçu la *Gerbe* que vous m'avez si aimablement fait parvenir. Avant de vous en remercier, j'ai voulu m'en repénétrer et goûter tout ce qu'il y a de bon, de beau, de réconfortant dans les épis dorés, cultivés par les aînés de notre grande famille, et si bien liés par le bon moisonneur que vous faites. Tous les enfants de Joliette voudront savourer le bon grain de vos *Gerbes* : les anciens, pour revivre les bonnes heures passées sous le toit de l'*Alma Mater;* les cadets, pour apprécier l'histoire de la famille en étudiant les faits et gestes de leurs grands frères qui gardent si fidèlement le souvenir de la *Maison*. Merci au nom de tous ceux qui en ont reçu la garde et donnez-nous bien vite la soeur de votre première *Gerbe*.

Avec mes félicitations et mes remerciements, recevez l'hommage de mon affectueux respect et la faible obole de notre maison à qui travaille pour elle d'un si grand coeur.

L.-J. MORIN, c. s. v.,

Supérieur.

GERBES DE SOUVENIRS

CHAPITRE I

M. S.-O. PERRAULT, prêtre,

Ancien curé de Saint-Stanislas de Kostka.

(1832—1904)

Amice ascende superius.

(Luc, xiv, 7.)

Dans le laps de temps qui sépare ces deux dates s'étend la vie d'un humble prêtre, peu connu du monde, mais familier et intime avec son Dieu — Messire Stanislas-Octave Perrault — voyage terrestre dont le point de départ fut le grand Saint-Paul en 1832 et dont le terme s'est clos à la Providence du Coteau-du-Lac, en 1904.

Le collège Joliette fondé en 1846, par l'honorable Barthélemy Joliette et Mgr Ignace Bourget, offrait à l'Eglise du Canada, en 1854, les prémices de ses élèves destinés au sacerdoce. Trois jeunes gens qui se nommaient Cyrille Beaudry, Octave Perrault et Octave Désilets prirent donc la soutane à la fin des vacances de 1854. Les deux premiers son devenus le R. P. Beaudry, supérieur du collège Joliette et Messire S.-O. Perrault, curé de Saint-Stanislas; le troisième retourna dans le monde, après une année ou deux de théologie. Il devint avocat et protonotaire de la Cour supérieure de Joliette. Mais s'il ne devint pas prêtre lui-même, il offrit au Seigneur, à sa place, son fils aîné qui est aujourd'hui le R. P. Aldéric Désilets, o. m. i. Seule la personne fut substituée, mais le nom devait passer à un ministre de l'autel.

Le R. P. Beaudry, fut ordonné en 1857, où le collège Joliette célébra l'ordination de son deuxième prêtre. (Le R. P. S. Rivet, son premier, reçut la prêtrise en 1856). M. Perrault, ayant en partage une santé débile, ne put avancer à la prêtrise qu'en 1861. Lui aussi réclamait un droit d'ainesse, étant le premier prêtre qui fit toutes ses études à Joliette; les deux autres avaient débuté à l'Assomption.

Pour le moment, nous allons radier du cadre de cette étude les noms des jeunes Beaudry et Désilets, afin de nous arrêter à la personnalité du jeune Perrault. Allié aux nombreuses familles Perrault du district de Joliette, ainsi qu'à celle des Parthenais, il naquit à Saint-Paul, le 13 septembre 1832, (l'année du grand choléra, comme il ne manquait jamais de le faire remarquer), du maria-

ge de M. Jean-Baptiste Perrault, et de dame Angélique Perrault. L'atmosphère de piété et de vertu dans laquelle il vécut dans sa jeunesse eut une salutaire influence sur sa vie entière. Il eut aussi la bonne fortune de suivre, à l'école de son village, pendant deux années, la formation et la classe de M. Jean-Louis Martin de Saint-Jacques de l'Achigan, père de M. Alcide Martin, arpenteur de Joliette, et oncle maternel de celui qui, en ce moment, tient la plume du biographe. Précisément à cause de cette relation de famille, M. Perrault eut sans cesse pour son voisin (à Sainte-Barbe et à Saint-Clet) une estime et une amitié réconfortantes que la mort elle-même est impuissante à briser.

De l'époque de sa première communion à celle de son entrée au collège, l'oreille du coeur de cet adolescent dut plusieurs fois entendre l'appel du Seigneur à Pierre et à André: " Venez, suivez-moi, vous deviendrez pêcheurs d'hommes ", ou bien encore la parole du maître du festin à celui qu'il voulait honorer: " Mon ami, montez plus haut ". Et cette voix du Seigneur eut un écho fidèle dans l'âme du jeune homme.

Il entra au collège Joliette à l'Industrie en 1848, à l'âge de 16 ans et eut pour professeurs: en Eléments latins le Frère Léon Boisvert, devenu le R. P. L. Boisvert, c. s. v., décédé à Bourbonnais, Ill., le 27 mai 1867; en Syntaxe le Frère A. Jacques, devenu R. P. Abraham Jacques-Duhaut, c. s. v., de sainte mémoire, décédé à Joliette le 24 septembre 1888, à l'âge de 77 ans; en Belles-Lettres, en Rhétorique et Philosophie, le R. P. P. Lajoie, devenu supérieur général des Clercs de Saint-Via-

teur; pour la Physique, le Frère J. Michaud, plus tard le R. P. J. Michaud, c. s. v., décédé à Joliette le 13 décembre 1902, à 80 ans. Pour la langue latine dont l'étude arrivait alors à la fin du cours, ses deux professeurs furent le R. P. Lajoie et le regretté Frère F.-X. Dussault, c. s. v., qui, lui, fut " Pépère " jusqu'à la fin de ses jours.

Au dire de ceux qui l'ont connu, le jeune Octave fut un élève accompli. Ceux qui plus tard sont venus en contact avec lui, ceux qui ont vécu dans son intimité sont bien persuadés qu'il en fut ainsi, car l'oracle du Saint-Esprit est infaillible et il dit : " le jeune homme continuera à suivre, même dans sa vieillesse, la voie qu'il a tenue dans sa jeunesse " (Prov., XXII, 6.

Nos trois jeunes gens, comme autrefois Basile et Grégoire de Nazianze ne devaient connaître que deux rues dans la ville : celle qui conduisait à l'église et celle qui menait au collège.

En prenant la soutane notre jeune homme fut employé comme auxiliaire au collège de Chambly, que les Clercs de Saint-Viateur avaient sous leur direction ; puis alla au séminaire de Sainte-Thérèse et à celui de Montréal. Né actif et laborieux et très attaché à son devoir et à sa vocation, il fut fort contrarié de se voir aux prises avec la maladie qui fit remettre son ordination jusqu'à l'année 1861.

On eût dit que les couvents, par la régularité qui les distingue, l'attiraient. C'est dans un couvent, à la maison mère de la Providence, qu'il se prosterna sur les

dalles du sanctuaire pour se relever prêtre le 6 janvier 1861, ayant reçu l'onction sacerdotale des mains de Mgr Ignace Bourget, évêque de Montréal; ce fut aussi dans le couvent du Sacré-Coeur, au Sault-au-Récollet, qu'il reçut le diaconat, en même temps que M. H. Dupuis y recevait la prêtrise. Et c'est encore dans un couvent qu'après quatre années de résidence, il tomba malade pour ne plus se relever et qu'il rendit le dernier soupir, après quarante-trois ans révolus de prêtrise.

Le voilà prêtre, le " Seigneur est son partage ", il vient d'entendre le redoutable " tu es mon prêtre pour l'éternité ", il fait partie de la milice sacrée; il n'attend plus que le mot d'ordre de son chef, pour voler, s'il le faut, au bout du monde. Mais il n'ira pas loin pour le moment, car Mgr Bourget le nomme vicaire à la Longue-Pointe, chez le vénérable M. Drapeau, qu'il a tant aimé et au commerce duquel le jeune prêtre prit ces habitudes de délicatesse et de régularité que tous nous avons admirées chez M. Perrault, et qui, s'étant identifiées avec lui, ne le quittèrent jamais et l'ont rendu cher à Dieu selon cette parole de la Sagesse: " Son âme était agréable à Dieu ".

Il s'exerça dès lors avec ardeur à la piété sachant " qu'elle est utile à tout ". Aussi dès le matin, s'inspirant de ces paroles des psaumes: " Seigneur dès le matin vous entendrez ma voix ", il fut fidèle à sa prière et à son oraison, sa préparation à la messe et à son action de grâces. Disant la messe à 6.30 heures, à la Providence, il était à la chapelle, à son prie-Dieu, avant 6 heures, afin de pouvoir célébrer " avec attention, respect et dévotion ".

Récitant le bréviaire avec son curé, il prit ainsi l'habitude de s'en acquitter aux heures voulues, sans négligence, sans égard aux récréations, mais avec générosité. Les religieuses qui le voyaient plusieurs fois le jour nous disent qu'il avait toujours un livre de piété à la main, suivant en cela le conseil de saint Paul à Timothée : " appliquez-vous à la lecture ". Quand ce n'était pas son bréviaire, c'étaient ses livres de lecture spirituelle ou bien la vie des saints dont il se faisait un plaisir à citer les maximes. Sa visite au Saint-Sacrement, son respect des choses saintes, sa tenue respectueuse et recueillie dans l'église, son amour des âmes qu'il aimait à panser au tribunal de la Pénitence, son respect et sa vénération pour ses supérieurs, dont les désirs lui étaient sacrés, son estime et son amitié pour ses confrères et par-dessus tout, sa générosité et sa charité pour les pauvres et les malheureux; voilà quelques-unes des nobles aspirations et des courageuses pratiques de sa vie !

L'évêque ordinand lui avait posé cette question : "Me promettez-vous à moi, et à mes successeurs respect et obéissance? Et le jeune lévite avait répondu : " Je le promets ". Et il s'en rappelait; il n'oublia pas non plus ces paroles de l'*Ecclésiastique* : " Ayez de la vénération pour les prêtres ", ni ces autres conseils : " Aimez à exercer l'hospitalité " et " renfermez votre aumône dans le sein du pauvre et elle priera pour vous ". Aussi ces trois vertus à savoir : son respect pour l'autorité et pour les prêtres, son hospitalité et sa commisération pour les malheureux sont devenues proverbiales dans le diocèse de Valleyfield tout entier.

Il fut vicaire neuf ans et passa dans les paroisses suivantes où il laissa partout un excellent souvenir et le parfum de sa piété: la Longue-Pointe, Saint-Janvier, Lacolle, Coteau-du-Lac, Sainte-Philomène, Saint-Urbain l'île Bizard et Saint-Valentin.

Enfin, le 3 août 1870, Mgr Bourget lui confiait la jeune paroisse de Saint-Stanislas, comté de Beauharnois, laquelle ne comptait encore que onze ans d'existence et dont il devint le troisième curé, succédant à M. Th. Bérard, successeur lui-même de M. M. Foisy, premier curé.

Dans l'intervalle de temps qui s'écoula depuis le départ de M. Bérard à l'arrivée de M. Perrault, la cure fut desservie par M. J.-B. Beauchamp comme M. Perrault, me l'a souvent raconté. Comme toutes les paroisses au berceau de leur existence, Saint-Stanislas situé au milieu des terres noires et entouré de bois, avec ses terrains à demi-défrichés, n'avait qu'une pauvre chapelle de bois, bâtie en 1856, laquelle est devenue dans la suite des temps, mais après plusieurs améliorations, l'église paroissiale de Saint-Barbe qui en fait ses beaux dimanches. A côté de l'église se trouvait le presbytère en pierre qui fut entièrement remis à neuf en 1881.

C'est là, à ce poste où il devait rester un quart de siècle, qu'il devint selon la sainte Ecriture, " chéri de Dieu " par sa vie sacerdotale éloignée des amusements du monde, par son zèle et cette piété tendre qui fut comme la passion de sa vie, et " cher aux hommes ", à ses confrères et à ses paroissiens.

Ah! qui dira combien le presbytère du curé de Saint-Stanislas fut aimé et fréquenté et quelle hospitalité franche et de bon aloi chacun y trouvait ! Avec quelle figure radieuse et quelle chaleureuse poignée de main, il accueillait son visiteur, s'informait de sa santé, de ses parents, de son personnel, des confrères voisins ou malades; avec quels transports il vous servait à table, s'oubliant lui-même pour ne s'occuper que de ses hôtes! Qui dira son amour pour ses paroissiens ? Comme " le bon Pasteur connaît ses brebis et les appelle par leur nom", ainsi notre curé, servi par une très heureuse mémoire, connaissait tous ses paroissiens, leurs noms, prénoms jusqu'à ceux des petits enfants et les histoires de chaque famille dans tous ses détails.

S'il lui arrivait, dans la chaleur de ses prônes, qu'un mot moins pesé ou même un peu blessant lui échappât (car il était prompt) ; il mettait tout en oeuvre pour en effacer la mauvaise impression : réception amicale, services rendus, argent prêté et excuse demandée.

C'est ainsi que sa mémoire est en bénédiction chez ses paroissiens. Sainte-Barbe peut aussi en témoigner encore et, quand il demeura à Saint-Timothée ou à Valleyfield, combien de visites il reçut de ses anciens paroissiens qui l'affectionnaient tant et qui en étaient si tendrement aimés.

Précisément à cause de sa jeunesse, la paroisse de Saint-Stanislas s'agrandissait tous les jours; le feu prudemment mis et contrôlé, brûlait, chaque année, à peu près un pied de terre noire et donnait au cultivateur un sol bien propice aux moissons; la population devenait

plus dense; et des habitations s'élevaient à l'extrémité ouest de sa paroisse, là où à son arrivée, n'existaient que des bois touffus ou des savanes humides; par suite, il eût besoin d'un vicaire pour la desserte de sa paroisse qui comptait près de 1,200 communiants. Il en eut successivement quatre: MM. Charland, Prieur, Valade et Desnoyers.

Mais comme la paroisse prospérait et devenait plus populeuse, la chapelle devenait elle-même trop étroite; il fallut donc songer à remplacer cette chapelle de bois par une église plus en rapport aux besoins de la population et à l'aisance qui croissait chaque jour. Mgr de Montréal, pour épargner à son curé les fatigues et les épreuves inséparables à une construction d'église en même temps qu'à une réparation considérable de presbytère, lui offrit la cure de Saint-Alexis de Montcalm. Mais notre curé, fortement attaché à son peuple, et se sentant capable de bâtir, répondit à son évêque comme autrefois saint Martin: " Je ne refuse pas le travail " et " même un travail plus ardu que par le passé et je veux entreprendre de bâtir ". Ses succès dépassèrent toute espérance: la belle église de Saint-Stanislas sortit de terre, s'épanouit comme par enchantement; le presbytère prit sa forme actuelle; la répartition marcha comme sur des roulettes et pas une seule erreur de chiffres, au dire d'experts, ne s'est faufilée dans ses livres.

On peut placer ici une charmante anecdote dont les deux principaux acteurs sont des élèves de Joliette :

Parmi ses syndics, M. Perrault avait un Irlandais réfractaire, comme plusieurs autres, à l'assimilation

française. Il ne s'entendait pas avec son curé, au sujet des constructions paroissiales et M. Perrault le combattait à coup de textes de loi. Fatigué et humilié d'être battu et de ne jouer qu'un second violon, notre syndic veut remettre coup par coup et pour cela il s'en va à Huntingdon, chez M. Félix Woods, curé de la paroisse et comme M. Perrault, ancien élève de Joliette, pour demander conseil : — Je voudrais avoir un livre de loi en anglais pour y étudier la procédure à suivre dans nos assemblées, pour être plus en état de répondre à mon curé. — J'ai ce qu'il te faut, répondit M. Woods. — Et ce disant, il tire un livre de sa bibliothèque, l'enveloppe avec soin et le remet à son interlocuteur qui part avec joie, le coeur et le pas légers.

En entrant chez lui, il ouvre le paquet et se trouve en face, non pas d'un livre de loi, mais d'un simple catéchisme de Butler.

Ahuri et déconfituré, il se promet de retourner à Huntingdon et de mettre M. Woods à même de réparer cette erreur bien involontaire sans doute, pense-t-il à part soi. Le lendemain, il retourne chez son conseiller et lui dit son erreur. — C'est le catéchisme de Butler que, par mégarde, vous m'avez donné en guise d'un livre de loi.—Ici se voit le bon voisin, l'excellent curé et le spirituel Irlandais.—Je ne me suis pas trompé, dit-il,je voulais te donner ce catéchisme et il te suffit, en t'apprenant à suivre la direction de ton curé.". M. Perrault ne manquait pas d'ajouter à sa manière : " M. Woods, manndez-vous m'a sauvé d'une impasse cette fois-là. ".

Sainte-Barbe fut détachée de Saint-Stanislas en 1882,

mais à cause de certaines difficultés surgies au Parlement pour la reconnaissance civile, elle ne reçut son premier curé — M. J. Gagnon — qu'en 1884.

Une autre plaisante anecdote que M. Perrault aimant à raconter et qui se rattache à notre sujet peut suivre celles qu'on vient de lire.

M. Perrault était d'un caractère jovial, mais ne fut jamais ce que le monde est convenu d'appeler un bel homme; il aimait à en badiner toujours et partout. Il racontait souvent le dialogue qui eut lieu, chez un futur paroissien de Sainte-Barbe, dans sa dernière visite de paroisse :

LE CURÉ ET SON PAROISSIEN

Le curé.—Vous saurez que c'est ma dernière visite comme curé. — Oui? — Oui, vous allez avoir un curé nouveau et c'est moi qui suis chargé de choisir les marguillers et le bedeau. — Sans indiscrétion, qui allez-vous prendre? — Un tel, un tel et un tel (les trois plus laids de la paroisse parmi lesquels figurait son interlocuteur). — Et quel sera notre bedeau? — un tel et il renchérissait toujours. — Eh bien ! M. le Curé, avec un *set* pareil, dit le brave habitant, " *sous votre respect* ", il nous faudrait un curé comme vous. — Ne vas pas t'excuser, reprit le curé, tu ne pouvais mieux dire, et j'ai ce que je désirais. "

Ses confrères voisins conservent un souvenir charmant de leur vieux Père Perrault, leur bon Père *Mandez-*

vous selon une ritournelle qui se glissait dans la conversation familière du bon curé avec laquelle il émaillait chacune de ses phrases. Il ne s'en rendait pas compte et même, quand son voisin, M. N.-E. Demers lui disait : " Eh ! vieux Mandez-vous " ! il ripostait par un " Crapaud de chien blanc " !

On dit quelquefois de quelqu'un " prompt, vif et lâche ", mais de lui il faut dire : " prompt, vif et brave ".

Car il sut se montrer tel dans le danger, en face de la mort, au naufrage du vapeur le *Renaud*, dans les rapides de Lachine, près de l'île au Héron.

Il eut alors le bonheur, entre autres fonctions de son ministère, de baptiser un adulte protestant qui lui demanda cette faveur en fournissant lui-même l'eau bapismale puisée dans son chapeau.

Mgr Bourget à qui il raconta les terribles dangers auxquels il venait d'échapper ; l'émouvant sauvetage organisé en vue de sauver l'équipage et la scène non moins touchante d'un baptême conféré, en face de la mort, lui dit : " Mon enfant, allons remercier le Seigneur du bienfait de sa protection. Venez avec moi à la cathédrale pour y prier Dieu ". Et Monseigneur lui aida à exprimer sa reconnaissance à Dieu, pour la préservation de tant de vies.

M. Perrault demeura à Saint-Stanislas jusqu'au mois d'octobre 1894 où il prit sa retraite. Il s'en alla passer l'hiver au collège Joliette puis, au printemps, sentant que l'inaction le minait plus que le travail, il vint aider M. le curé de Saint-Timothée, où il demeura

trois ans. En 1898, il se fixa à l'évêché de Valleyfield, mais se sentant encore un bon reste de vigueur et surtout de courage, il accepta, en 1900, l'offre de Mgr de Valleyfield, de se rendre au couvent du Côteau-du-Lac pour y remplir les fonctions de chapelain de la Providence.

Ce fut son dernier champ d'action, son dernier théâtre; il y travailla sans relâche durant quatre ans, édifiant tout le personnel par sa scrupuleuse régularité qui ne fut jamais prise en défaut. A l'heure précise, il était au poste: à l'autel, au confessionnal, au chevet des malades, au lit des infirmes et tout cela sans jamais s'immiscer en quoi que ce fût à l'administration de la maison. Une vieille malade disait: " Si M. Perrault, meurt, je ne sais plus ce que je vais devenir, je vais mourir aussi moi ". Les Soeurs affirment qu'il les a toujours édifiées par sa délicatesse et ses manières frappées au coin de la plus exquise urbanité. Sa tenue fut aussi remarquable sans recherche mondaine, comme sans négligence coupable.

" Aimer à être ignoré et à être compté pour rien " semblait être sa devise favorite. M. le curé du Coteau pourrait aussi nous raconter de jolis traits où cette humilité du bon prêtre apparaissait en pleine lumière. Après le départ de Mgr de Valleyfield venu pour le consoler, il dit à un prêtre présent: " Monseigneur est trop bon d'être venu me visiter, je n'en étais pas digne ".

Dans les derniers mois de sa vie, notre ami eut à boire à cette coupe amère dont parle David et qui est le partage de ceux dont l'existence se prolonge au-delà de

soixante et dix ans : " Et le surplus de leurs années, dit le psalmiste, n'est que peine et douleur ". Il craignait d'être à charge aux bonnes Soeurs qui pourtant le soignaient d'un si bon coeur, et il redoutait les jugements de Dieu. Mais la Soeur supérieure quant à ce qui concernait sa maison dissipa bien vite ces mauvais nuages assombrissant l'existence de leur chapelain, en lui disant qu'avoir soin d'un ministre de Jésus-Christ, était une bénédiction et un bonheur qu'elle ne voudrait céder à personne.

Les biens de la terre n'avaient eu pour lui aucun attrait ; il avait donné de grand coeur et fait instruire des jeunes gens. Sa vie avait été la mise en pratique de ces paroles des Proverbes " Seigneur ne me donnez ni la pauvreté ni les richesses, mais seulement ce qui m'est nécessaire pour vivre ". Dans ces conditions, il mourut pauvre et avec les quelques piastres qui lui restaient à sa mort, il trouva encore le moyen de faire des bonnes oeuvres.

Malgré sa faiblesse des dernières semaines, il n'omit jamais d'offrir la sainte messe ; il se tournait, pour ainsi parler, vers l'autel, auprès du " Dieu qui renouvelle la jeunesse du prêtre et la réjouit sans cesse ". Encore le 23 décembre dernier, il célébra en s'appuyant sur l'autel ; le 24 il se contenta d'entendre les confessions, préparatoires à la grande fête de Noël. Et le 25, jour de Noël, il voulut encore s'approcher de Celui qui console les malades ; il s'habilla, récita les prières au pied de l'autel, gravit les degrés, prit son calice et retourna à la sacristie. Sa première messe fut célébrée le 7 janvier 1861 ; sa dernière le 23 décembre 1903.

Mgr Emard, évêque de Valleyfield, vint visiter le malade le 12 janvier et lui administra le sacrement de l'Extrême-Onction, en présence de M. le Curé, du curé de Saint-Clet, de son neveu M. Edmond Aubin (ancien élève de Joliette), directeur des séminaristes à Valleyfield, et de la communauté. A ce moment le malade ne savait à qui adresser sa reconnaissance: " Merci mon Dieu! disait-il, merci Monseigneur! merci mes soeurs! merci à tous ceux qui m'ont fait du bien ! "

A ce moment suprême, ce prêtre me parut beau ! Je le voyais qui " s'en allait dans la joie, portant les gerbes glorieuses de ses mérites ", accompagné de toutes les âmes qu'il avait sauvées; il devait, lui aussi, participer en quelque sorte, à la vision du diacre Etienne mourant: " Je vois, disait le martyr, les cieux ouverts et le Fils de l'homme debout à la droite de Dieu ". Et il me semblait que le Sauveur appelait son prêtre par ces tendres paroles: " Courage, bon et fidèle serviteur, entrez dans la joie de votre Seigneur " !

La réponse à l'appel ne se fit guère attendre, et le 14, janvier, deux jours après, M. Perrault, toujours fidèle au règlement, attendit l'heure du midi et le son de l'*Angelus,* pour quitter cette terre. Il avait 71 ans et 4 mois, et 43 ans de prêtrise.

Son service fut chanté le 16 janvier par Mgr J.-M. Emard, évêque de Valleyfield, accompagné de M. P. Sabourin, prêtre-assistant, et de MM. A.-C. Dugas comme diacre et M. Pilon comme sous-diacre. Fidèle à sa devise " Aimer à être ignoré ", M. Perrault avait manifesté le désir qu'on ne lui fit aucune oraison funèbre

Parmi les prêtres assistant aux funérailles, nous avons compté, outre ceux que nous venons de nommer, les RR. PP. C. Beaudry et Léger du collège Joliette, MM. T. Chagnon, v. f., curé des Cèdres, F.-X. Sauriol, curé de Sainte-Marthe, A. Faubert, curé de la paroisse, H.-R. Laberge, curé de Saint-Télesphore, J.-A. Castonguay, curé de la cathédrale de Valleyfield, J.-A. Lippé, curé de Saint-Médard du Coteau-Station, N. Rémillard, curé de Saint-Zotique, E. Aubin, professeur au collège de Valleyfield, Louis Mousseau, secrétaire de Mgr l'évêque, A. Bertrand, vicaire à Saint-Louis, W. Vinet, vicaire aux Cèdres, et N. Legros, vicaire à l'Ile Perrot.

Au nombre des assistants, on remarquait aussi deux Soeurs Grises, soeur et nièce du défunt, ainsi qu'un de ses frères et une autre de ses soeurs. : Mme Aubin. (Disons en passant que M. Perrault avait un de ses oncles, prêtre, M. Nazaire Perrault, décédé à la cure de Saint-Michel et un cousin-germain mort séminariste, fils de M. Bénoni Perrault de Joliette).

Après ce premier service, le corps du défunt fut transporté à Valleyfield où il fut inhumé sous les voûtes de la cathédrale, du côté de l'épître, en attendant la résurrection.

Ainsi est disparu du nombre des vivants celui dont la rencontre était si aimable; celui qui tenait tant aux réunions de prêtres; celui dont la piété filiale fut si fidèle pour son *Alma Mater*.

Cette perte est un lambeau de notre coeur resté aux ronces du chemin de la vie; voilà encore un coeur qui

vient de se fermer à notre affection; voilà comment le cercle de nos amis se rétrécit tous les jours. !

Je devais, moi qu'il honora de son amitié et de ses confidences, à ce confrère, à cet élève de la première heure du collège Joliette, ouvrir un chapitre spécial, afin que sa mémoire demeure et que ses exemples de piété et de ferveur passent en nous, comme autrefois le manteau d'Elie passa entre les mains d'Elisée son disciple.

Revenons aux lieux réguliers de notre collège et causons un peu des *Dortoirs.*





CHAPITRE II

LES DORTOIRS

Là parmi les douceurs d'un tranquille silence.
Règne sur le duvet une heureuse indolence.

Le Lutrin (BOILEAU).

Qui peut songer aux dortoirs, sans éveiller dans son esprit l'image du bon gros Frère Guay, vrai *Chanteclerc,* qui, furtivement, entrait au dortoir à 5 heures, faisait trembler tout le monde en prenant bien soin pourtant de marcher sur la fine pointe de ses deux gros pieds, et frappait délicatement à la porte de chambre des surveillants ?

Et quand à 5.20 heures, il saisissait la corde de la cloche pour annoncer le lever, chacun de nous en maugréant, aurait pu répéter avec le poète :

Importun *réveille-matin*,
Qui sonnez sans miséricorde
Que n'avez-vous au cou la corde
Que vous tenez dans votre main ?

Continuons notre marche interrompue à travers le collège et entrons dans les dortoirs où l'on peut dire avec raison, si j'en excepte le *duret*, ces deux vers :

Là parmi les douceurs d'un tranquille silence,
Règne sur le duvet une heureuse indolence.

Il y avait donc en 1872 quatre dortoirs au collège Joliette : le petit pour les jeunes, le moyen pour les moyens, le grand dortoir pour les grands, pas encore arrivés en Rhétorique, et le dortoir des grands, sorte de sanctuaire, objet de convoitise, qu'on ne regardait qu'avec respect, puisqu'il n'ouvrait ses portes qu'aux élèves des trois dernières classes du cours. Petit ou grand, dès son entrée en Rhétorique, on était admis de plein droit et on avait ses coudées franches dans ce dortoir.

Le petit était aux mansardes de " l'aile de M. Langlais ", le moyen dans le corps principal, le grand au-dessus de la chapelle d'alors, précisément où se trouve le sanctuaire du Sacré-Coeur, et le dortoir des grands, au-dessus de la salle à musique, au deuxième étage dans toute son étendue, ou pour mieux servir la topographie au-dessous du dortoir des petits.

Qu'il devait être beau, bien tenu ce dortoir des

grands! Rien que d'y penser, l'eau nous en venait à la bouche, comme à la vue du fruit défendu. Et pour surveillants, il y avait les deux plus gros hommes du collège, les Frères Guay et Parent, tous deux professeurs à la Sorbonne (école de la ville).

MM. M. Beausoleil et F.-X. Boisseau, surveillaient le grand dortoir; MM. F. Mondor et A. Panneton, le moyen et MM. R. Bonin et Lactford, le petit.

Examinons en détail l'une de ces salles et nous y verrons une multitude de choses familières, ou curieuses selon l'âge auquel nous sommes parvenus.

Aux deux extrémités, on voyait d'abord les deux chambrettes des professeurs, faites de quelques pièces de bois recouvertes de toile carreautée bleu et blanc ; en guise de porte, tombait une portière de même toile et retenue en haut par des anneaux enfilés sur une barre de fer; les *murs* de ces logettes s'élevaient à six pieds de hauteur. On disait même, dans le temps, que le grand " Médée " Mondor, un jour de congé, pour se reposer un brin, avant le lever, avait pris fantaisie de se passer les jambes par-dessus ce mur et de les laisser retomber du côté du professeur surpris au possible de l'invasion subite de ces deux gigues paraissant appartenir à une espèce antédiluvienne.

Outre l'usage ordinaire de ces cellules, c'est le nom qu'elle portaient, elles servaient encore de cabinet de change pour les élèves. C'est ainsi qu'on peut expliquer, par la plus claire des démonstrations, que la vermine faisait parfois irruption dans les draps et les habits des

professeurs. Ceci me rappelle une annonce faite par un surveillant " gréé de la sorte " : " j'ai trouvé, dit-il, dans ma cellule une chemise ; on est prié de venir la réclamer au plus vite, car elle est pleine de poux. ".

Chaque élève avait son baudet ou lit de sangles, lit à tréteaux retenus au moyen de sangles ou d'une bande de toile du pays. Il y a déjà bien longtemps qu'on a chassé et mis à la porte ces baudets, comme de mauvais garnements, et qu'à leur place on a installé des couchettes de fer plus commodes, plus solides, plus saines et plus jolies, qualités suffisantes pour expliquer le changement.

Mais les directeurs ont-ils songé, qu'avec des couchettes de fer, ils tuaient dans l'oeuf et tarissaient la source de tous les piquants tours d'antan !

Il n'est donc plus possible aujourd'hui de s'amuser au moyen du baudet, mais jadis, c'était régalant de voir ces lits privés de leurs chevilles s'écrouler avec fracas au moment où l'élève se donnant un élan, montait sur son duvet.

A côté du baudet en bois, prenait place comme son pendant naturel, en guise du bureau de toilette, un gros coffre en bois peinturé, lui aussi, comme son compagnon en rouge ou en bleu. Aussi long que son confrère, il était placé de manière à pouvoir se mesurer avec lui.

Nos lits imitaient en quelque chose la nature humaine : les uns étaient bas et rasaient le plancher, pour ainsi parler, tandis que les autres montés comme sur des échasses avaient du moins le coffre pour leur servir de marchepied.

C'est dire par là que les lois de la symétrie étaient lettre morte dans les dortoirs à cette époque lointaine.

Au milieu s'allongeaient d'un bout à l'autre et supportées par des étais, des planchettes trouées où le bol en faïence ou pour mieux parler le langage de l'époque, la terrine de terre ou de fer-blanc pouvait se loger.

Au-dessus, une tringle servait à suspendre les miroirs de 6 pouces sur 4, et au-dessous, une autre tringle recevait les serviettes mouillées.

Les riches qui possédaient des pots à l'eau les logeaient un peu partout entre les bols, mais aucune place officielle n'était réservée à ces vases superflus.

L'eau se distribuait dans le cours de la journée avec une mesure uniforme, mais la tonne remplie d'eau fraîche par le père Brousseau, était d'un accès facile. Jérôme, lui, faisait la cueillette des eaux grasses, au profit de l'égoût.

Pour se laver les pieds on n'avait qu'à demander un permis octroyé toujours facilement. Si l'on a dit quelque part qu' "il était défendu de se laver les pieds", on a fait un gros mensonge doublé d'une perfidie. puisque cette partie de la toilette est régie par un article du règlement.

Comme aux temps primitifs, il fallait, pour les besoins impérieux de la nature, descendre dans la cour et braver les temps les plus durs et les tempêtes les plus fortes. Quand je parle d'obligation, ce n'est pas d'une obligation absolument rigoureuse qui ne souffrait aucune ex-

ception, car souvent nous avions des preuves que l'intéressant sujet, comme l'enfant du catéchisme " en changeant d'idée " avait rebroussé chemin.

Et par un privilège que lui valait sans doute sa très grande propreté, ainsi que ses occupations au premier étage, le Frère Vadeboncoeur se trouvait le plus souvent en face de ces débris — tristes épaves — qu'un cruel naufrage semait çà et là. Et s'en plaignant un jour amèrement à l'un de ses confrères, le sarcastique Frère Séguin, il en reçut cette remarque prise sur le vif : " Vous êtes comme un chat, si fromage il y a quelque part, vous êtes le premier à le découvrir. ". Qu'on me pardonne de ne pas parler des chalets de nécessité à l'usage des écoliers. Ce sujet frise l'épopée et ma plume n'est pas taillée ou de taille pour traiter un sujet si important. De loin leur apparence était bonne; tous ces casiers réguliers, trompe-l'oeil pour les étrangers, se donnaient des faux airs de rucher, au point qu'un jour un visiteur dit au R. P. Langlais : " Vous avez là un grand rucher, vous devez avoir beaucoup de miel. ". Le R. Père aurait pu répondre : " au contraire ", mais il se contenta de sourire.

Au bout de chaque dortoir un bassin recevait les eaux sales et un tube en plomb dirigeait le tout dans le canal d'égoûts qui le portait fidèlement à la rivière l'Assomption. De temps à autre, une obstruction se produisait dans un étage inférieur. Alors s'ensuivait un dégât désastreux —un vrai gaspillage, comme disait un bedeau — dont le souvenir embaume encore notre imagination et qu'un chroniqueur du *Cercle littéraire* appelait spiri-

tuellement le débordement du Pô (pot). Ce malheur était longtemps chanté en vers au journal de l'*Académie.*

Deux fois la semaine, les jeudis et samedis, il y avait ce qu'on appelait " du dortoir " de 1 heure moins 20 à 1 heure. Un surveillant nous précédait au dortoir: les grands montaient se raser, les moyens, se gratter la figure, en attendant mieux et les petits s'occupaient à mettre de " l'ordre " dans leur coffre et y transportaient les sacs de linge apportés par leurs parents venant au marché.

Ce coffre fermait à clef et recélait les trésors de l'élève: biscuits, sucreries, " coeurs de sucre ", tabac et friandises de toutes sortes.

Dans de graves circonstances, par exemple, quand il circulait à la dérobée des mauvais livres, des lettres suspectes, des affaires d'amour, le Père Directeur avertissait les élèves d'aller mettre la clef à la serrure de leur coffre et de descendre en classe sans l'ouvrir. Alors les valises étaient visitées et passées à la douane et les objets de contrebande confisqués.

Mais, me direz-vous, vous oubliez le poêle; n'y avait-il pas de poêle ? Certainement il y avait des poêles, mais je me rappelle fort peu les degrés de chaleur qu'ils nous donnaient; ma mémoire me fait plutôt souvenir du froid intense qui nous envahissait de toutes parts durant les longues nuits d'hiver. C'est dire ou bien qu'ils ne chauffaient pas, ou bien qu'ils ne faisaient que de la fumée ou les deux à la fois, ce qui serait plus conforme à la vérité. Pourtant le père Brousseau montait du bois

du matin au soir dans son brancard à dos, sorte de chaise renversée, retenue au moyen de deux courroies et contenant bien deux à trois bonnes brassées de bois.

Mais en 1876, ces quatre dortoirs ne suffisaient plus à contenir le nombre sans cesse croissant des élèves ; l'entrée du mois de septembre fut l'une des meilleures de ces temps déjà lointains et, de 214, le nombre des élèves s'accrut à 242. Il fallut reprendre le dortoir de la sacristie depuis longtemps abandonné. Ce fut M. Avila Lapalme, diacre, qui en fut chargé.

Mais les élèves de ce dortoir, choisis pourtant parmi les plus sages et les plus raisonnables, voyaient de temps à autre leur assez triste salle se transformer en salle de concert. L'ancien orgue de l'église paroissiale venait précisément d'être mis au rancart ; il s'était usé à l'usage de deux églises. On l'avait d'abord enlevé de l'église de Saint-Paul et installé dans celle de Joliette ; je n'en sais pas la raison, mais le fait est certain. M. O. Houle, curé (1904), vient de venger noblement sa paroisse à laquelle on avait fait l'affront d'enlever son orgue pour en orner l'église de sa fille l'Industrie, en installant dans son beau temple restauré et brillant, un magnifique orgue sorti de notre manufacture nationale de Saint-Hyacinthe.

Les tuyaux démontés du vieil orgue furent donc logés dans un cabanon attenant au dortoir de la sacristie et servirent parfois à des concerts nocturnes. Ce doit être même au son de la musique que François Lefebvre enduisit d'une épaisse couche de cirage à chaussure le visage à la peau si fine, si délicate et si rose de l'élégant élève appelé " Miss Carson ".

J'ai dit qu'il fallut reprendre le dortoir de la sacristie; il avait donc servi autrefois au même usage.

Le Père Beaudry nous apprend quelque part que M. Arthur Tremblay, en fut le premier surveillant et que les heureux occupants du troisième étage de la sacristie coulaient d'heureuses veillées en d'intimes causeries autour du poêle, symbole du foyer paternel.

Nous en avons rappelé quelque chose, dans un chapitre du tome premier intitulé : *Pour s'amuser*.

Il y avait bien quelques sacrifices à faire pour occuper ce dortoir, surtout dans les grandes pluies d'automne et les grosses tempêtes d'hiver, mais les compensations ne manquaient pas: la règle adoucissait ses rigueurs et les deux surveillants étaient bien ce qu'on pouvait trouver de plus humain et de plus aimable dans le personnel enseignant. Je ne crois pas que parmi tous les professeurs de Joliette MM. Tremblay et Lapalme, aient eu leurs maîtres en bons procédés.

M. Arthur Tremblay venait de l'Ile Dupas où son père était instituteur. Le répertoire des élèves du collège enregistre son entrée à Joliette en l'année 1862, tandis que son frère Lactance n'y arriva que l'année suivante. Ils furent tous deux d'excellents élèves par leur conduite, comme par leurs succès. Lactance plus vivant et peut-être aussi plus débrouillard se fit jésuite, étudia à Laval, en France, professa au collège Sainte-Marie de Montréal, puis finit sa carrière assez mouvementée dans le diocèse d'Héléna, aux Etats-Unis, où il était curé de Frenchtown.

Leur soeur, la Mère Marie-Julien, est supérieure générale des Soeurs de la Providence de Montréal. Il y a quarante ans, elle était employée à la Providence de Joliette.

M. Arthur Tremblay prit la soutane en 1868, après une année de philosophie et fit la classe jusqu'en 1871, je crois, où il dut prendre du repos, car sa santé débile réclamait des soins que le collège ne pouvait lui donner.

Ce fut donc un maître sans pareil, doublé d'un éducateur dont l'influence débordait de ses classes, atteignait ses élèves, les saisissait dans les salles et les cours de récréation. Il descendait du " corridor des maîtres ", se rendait à la salle et là il " tenait chapelle " en quelque sorte, pour dire qu'on l'entourait, comme on entoure le Pape quand, de sa chapelle, il assiste à un office solennel. *Quemadmodum gallina congregat pullos suos*, ainsi ses élèves accouraient de toutes parts pour écouter l'intéressant professeur, le fin causeur, le narrateur disert et avisé ; enfin, pour résumer d'un seul mot qui le désigne, le " bon M. Tremblay ". Le R. P. Beaudry l'appelle ainsi dans une aimable causerie, en 1897 : " Que d'agréables veillées! que d'entretiens intimes autour du bon poêle, en compagnie du bon M. Tremblay!"

Je me souviens toujours que la grand'classe d'alors 1866-1874, dont j'ai cité les noms au chapitre du Père Archambault, ne parlait de M. Tremblay, son professeur, qu'avec respect et en termes affectueux.

La figure de M. Tremblay était calme, reposée et reposante ; ce qui dominait dans cette physionomie, ce qui

sautait aux yeux, pour ainsi dire, c'était sa bonté, sa douceur; il nous rappelait saint François de Sales, que le R. P. Laporte savait nous faire connaître et aimer. Par son visage bronzé, sa chevelure abondante et de jais, ses yeux très noirs et vernis, ses lèvres épaisses, M. Tremblay paraissait un peu venir des plantations de la Louisiane.

Après avoir longtemps voyagé dans l'intérêt de sa santé, notre intéressant lévite revint à Joliette et faisait la navette entre le collège et la résidence de son parent — peut-être son oncle — M. Benoît Tremblay sur la place Bourget. Et cet état pénible pour lui dura bien quatre à cinq ans. Sur les entrefaites il reçut le sous-diaconat, mais non pas la prêtrise.

La communauté des Clercs de Saint-Viateur l'attirait fortement et je crois qu'il devait y entrer, au recouvrement de sa santé. C'est pourquoi le cimetière du noviciat s'ouvrit, par exception, pour recevoir ses restes qui reposent avec ceux des religieux.

Il mourut au collège, le 21 avril 1876, et fut exposé en chapelle ardente à l'infirmerie dans " l'aile de M. Langlais ".

La *Voix de l'Ecolier* (première série) qui naissait quelques jours après, porta dans ses premiers plis, la triste nouvelle du décès de M. Tremblay et publiait, aussi à côté de son programme, une élégie éclose sur la tombe du bon séminariste, dans l'esprit d'un élève qui passait la nuit en prières auprès des restes inanimés de celui qu'on affectionnait tant.

Voici ce qu'en dit la feuille naissante et l'élégie qu'elle publiait : elle nous dira ce qu'était le bon M. Tremblay : " L'élégie suivante n'était pas destinée à être publiée, mais sachant que tout ce qui peut contribuer à perpétuer une mémoire aussi chère que celle de M. Tremblay, est de nature à intéresser nos lecteurs, nous croyons devoir insérer dans nos colonnes ces quelques vers tels qu'ils sont. Notre journal qui semblait ne devoir être que l'écho des joies du jeune âge, est donc condamné à voir la mort, en naissant et à paraître pour la première fois sous les insignes du deuil. Espérons que cette triste coïncidence n'aura pas de suite.

La nuit couvre le sol de bien noires ténèbres,
Les cloches ont tinté leurs tristes glas funèbres.
Il fait froid, au dehors le vent souffle glacé.
Prions ! frère, prions pour l'ami trépassé.

Vierge très sainte et pure ! entends nos jeunes voix,
Apaise le courroux du divin Roi des rois.
Pour celui qui, souvent, invoqua ton saint Nom,
Pour un de tes enfants, implore le Dieu bon.

Ensemble gémissons, confrère désolé,
Bientôt un marbre froid, par nos pleurs, arrosé,
Va recevoir l'ami, le protecteur constant
De nos beaux jours passés. Toujours il fut aimant,
Tendre, pieux, sincère, affable et généreux.
Oh ! pleurons, oui, pleurons, et prions bien tous deux.

Comme une belle fleur que l'aube voit éclore,
Bien qu'elle soit à sa première aurore,

Se fane sous l'ardeur des rayons du soleil ;
Ainsi sur cette terre, il ne fut qu'un seul jour,
Et son âme fervente, encore à son réveil,
A soudain pris l'essor vers l'éternel séjour.

Ensemble gémissons, etc.

Dieu tout puissant et juste, entends nos humbles voix,
Reçois dans ton beau ciel cet ami de la croix,
Qui vient de comparaître à ton auguste cour.
Il était ici-bas ton serviteur fidèle,
Pour nous, enfants chrétiens, un digne et grand modèle,
Nous t'en prions, pour lui, sois le Dieu de l'amour.

Ensemble gémissons, etc.

R. I. P.

M. Avila Lapalme mentionné tantôt avec M. Tremblay est une autre figure moins énergique, mais aussi éducatrice et aussi sympathique que celle de son compagnon.

Ce gros garçon, à l'air robuste et bonne santé, corpulent, ne vécut pas vieux, car né au Saint-Esprit en 1852, il mourut à Montréal, en 1891, à trente-neuf ans.

Il commença ses études à l'Assomption et ne vint à Joliette qu'en 1870, pour y faire sa Rhétorique et y finir ses études. Avec un talent très facile et même brillant, il ne se lança pas dans l'étude et ne fut jamais âpre au travail, aussi la mesure de son talent ne fut pas connue et le boisseau en couvrit la meilleure partie. Il réussis-

sait sans trouble, sans se faire maigrir, ni se faire de bile.

Qui ne se souvient de ce gros écolier richement vêtu, sans l'ombre d'aucune vanité, ni d'aucune recherche, suivant la mode qu'il n'aurait jamais inventée ni imposée à personne, car il était l'envers de ce qu'on pourrait appeler un élégant, un précieux et un maniéré. Assez grand, les épaules larges, la figure fraîche et animée, les yeux noirs, à fleur de tête, mais francs et très doux, la physionomie un tantinet aristocratique, avec de la distinction dans le maintien, de la politesse, et du savoir vivre dans ses procédés, du doigté et de la mesure dans ses rapports avec ses confrères et ses élèves, tel était Avila Lapalme dans ses années de collège. On se plaisait à reconnaître en lui le résultat d'une éducation domestique excellente.

Dans le temps (1870-1873) il portait pantalons crème, gilet noir (contrairement à tant d'autres, il ne portait pas d'étoffe du pays),veston de satin, cravate de soie violette ou bleue avec frange, nouée sous le menton, et volant au vent au-dessus des deux épaules. En hiver il porte le manteau McFarlane décrit ailleurs.

J'ajouterai qu'il apprenait la musique et faisait partie de la fanfare du Frère Vadeboncoeur.

Il prit la soutane en 1873 avec son confrère Remi Prud'homme, et, tandis que son compagnon est employé au collège Bourget à Rigaud, lui monte dans la chaire de Méthode et Versification, et va faire un peu comme M. Odilon Guilbault à l'Assomption, l'une ou l'autre des classes latines, selon les besoins des élèves.

Dès les premiers jours, il se révèle bon professeur et cela comme par intuition. Il enseigne correctement, clairement et aimablement; ses élèves s'attachent à lui, l'aiment beaucoup et il prend alors sur eux un ascendant considérable; il pétrit leur coeur comme il veut; forme leur caractère,lui qui n'est pourtant pas très ferme dans le sien; excite leur émulation ; les façonne en gentilshommes, leur donne de précieux conseils et se distingue par un jugement très sûr et très averti.

On sera peut-être surpris de ces affirmations, mais il est certain que notre intéressant professeur voit plus clair dans la conduite des autres que dans sa propre direction; il est en fait un excellent pétrisseur d'âmes.

Il fit la classe de 1873 à 1878, et reçut la prêtrise le 23 décembre 1876, à Montréal, ainsi que MM. Archambault et McCusker, tandis que M. L. Pinault, recevait le sous-diaconat.

Comme il aimait les jeunes gens et réussissait à merveille à les diriger, il semble, qu'il doive rester toujours avec eux; il se sent appelé à la vocation religieuse et la communauté des Clercs de Saint-Viateur l'attire invinciblement. Il y entre, mais, au bout de quelques mois, il en sort un peu à la dérobée, comme un bon enfant qui ne sait pas comment s'éloigner d'une maison où il craint d'être retenu captif.

Il fut vicaire à Saint-Cuthbert, à Saint-Vincent de Paul, à Saint-Remi, à Joliette et au Sacré-Coeur de Mont réal, où après un ministère de quatre ans, il tombe épuisé, rongé vivant par un cancer d'estomac.

Il mourut au presbytère de Maisonneuve en 1891.

La *Semaine religieuse* de Montréal note ainsi la carrière de M. Lapalme : " Doué d'un grand zèle et d'une piété vraiment sacerdotale, il exerça dans tous ces différents postes, un ministère très fructueux, jusqu'au moment où ses forces le trahirent et l'obligèrent à prendre un peu de repos. Une maladie cruelle le minait depuis deux ans et devait faire tout à coup de rapides progrès. Il alla recevoir chez M. Lepailleur, curé de Maisonneuve, l'hospitalité la plus cordiale et les soins les plus délicats, comme les plus dévoués. Alors, il n'eut plus qu'un souci : souffrir volontiers sinon avec joie. " Que j'ai hâte de voir le bon Dieu " disait-il aux confrères qui lui faisaient visite ! "

L'*Etudiant* de M. Baillairgé ajoute d'autres notes qui font bien ici : " L'aménité de son caractère lui avait fait un grand nombre d'amis. Ayant à souffrir d'un cancer dans l'estomac, il a vu venir la mort d'assez loin. Sa fin fut celle des prédestinés. M. Lepailleur qui a voulu se faire *socur de charité* à son chevet, a droit à toute notre reconnaissance. M. Lapalme a légué un millier de piastres à son *Alma Mater.* "

Il avait donc un coeur d'or et un caractère riche et attrayant ; il était généreux, n'avait rien à lui et n'était heureux qu'en partageant son bonheur et son bien.

M. Lepailleur nous a raconté la façon extraordinaire avec laquelle M. Lapalme prit domicile chez lui quelques mois avant sa mort. Vraiment notre malade avait de l'oeil et du jugement. Il se trouve malade, dans la ville

de Montréal où il est vicaire depuis plusieurs années ; il connaît tous les curés, mais il en choisit un parmi cinquante autres; il adopte son presbytère et s'y rend pour la première fois de sa vie. Il frappe donc chez M. Lepailleur, lui dit qu'il veut mourir chez lui et lui demande de le recevoir au nombre de ses commensaux. Ses désirs sont comblés et M. Lepailleur fut admirable dans sa charité, comme on vient de le dire.

Après avoir noué plus ample connaissance avec nos deux maîtres de dortoir, revenons au sujet de notre chapitre.

Ce dortoir de la sacristie fut à jamais fermé, lorsque la grande bâtisse en brique, avec son troisième étage en entier put loger une centaine d'écoliers. En même temps le dortoir des grands fut mis au troisième étage de la façade au lieu de la salle d'étude réservée désormais au deuxième étage de la maison neuve. Le deuxième hiver, en 1877, il y eut au dortoir aux cent dix lits une venette épouvantable et cruelle que le R. P. Peemans raconte ainsi dans sa *Voix de l'Ecolier* : " Etre tiré d'un sommeil doux et paisible par un bruit importun, voir des rêves enchantés interrompus tout à coup par une cause prosaïque, est sans doute une chose superlativement désagréable; mais être arraché des bras de Morphée, par des cris de détresse, par les tintements lugubres de la cloche d'alarme, voir, en ouvrant les yeux, son appartement tout illuminé de lueurs sinistres, c'est là une secousse dont un puissant choc électrique ne donnerait qu'une idée très imparfaite. Cette émotion poignante, je l'ai subie comme tant d'autres dans la nuit désormais fameuse du 18 avril.

" Un violent incendie venait d'éclater vers 1 heure du matin, dans les dépendances de la maison de M. Mercier vis-à-vis de la façade du collège — l'ancien collège Bruno. Des voix désespérées et retentissantes poussaient dans la rue le cri : *Au feu!* Ce cri trouva un écho immédiat dans le grand dortoir de la bâtisse neuve où reposaient 98 élèves. Quelle tumulte aussitôt ! quelle délirante et fiévreuse panique ! La trompette du jugement dernier réveillant de leur sommeil les générations humaines, n'aura pas un effet plus terrible ni plus instantané. En moins d'une minute la porte du dortoir était assiégée par une cinquantaine d'écoliers dont aucun, assurément, ne portait l'uniforme règlementaire du collège et qui poussaient des cris à fendre l'âme. Sans faire le moindre tort à l'antique réputation de bravoure des écoliers, je puis dire que l'effroi était général, le tumulte indescriptible. Vraiment il y avait lieu de s'épouvanter. Le spectacle était terrifiant. On aurait juré que les dortoirs de l'ancienne bâtisse étaient en feu : on apercevait, à travers les croisées, des flammes gigantesques dont les langues ardentes lèchaient les plafonds et au milieu desquelles semblaient se débattre, dans les convulsions du désespoir, de pauvres camarades surpris par l'impitoyable élément ; on entendait distinctement—pensait-on—des râles d'agonie. Le souvenir de l'affreuse catastrophe de Sainte-Élisabeth était présent à la mémoire de chacun et ajoutait à l'horreur de la situation.

Soudain la porte du dortoir s'ouvrit,... il y eut un moment d'anxiété suprême.... Un écolier vint annoncer d'une manière positive que le feu n'était pas au collège, et qu'il n'y avait absolument aucun danger.

Aussitôt la terreur se calme comme par enchantement et les écoliers, en s'inspectant mutuellement, ne purent comprimer un formidable éclat de rire. Il y avait de quoi ! Quelle excellente aubaine pour un caricaturiste s'il avait pu assister à cette scène du plus désopilant comique ! Il aurait pu croquer là des types que son génie n'aurait jamais devinés. Que de choses n'eût-il pas découvertes dans ce groupe effaré qui encombrait la porte? De loin et aux lueurs de l'incendie, ce fouillis inextricable de têtes, de bras et de jambes avait un aspect fantastique et presque monstrueux.

La scène changea de face lorsque cet héroïque bataillon, convaincu enfin de la non-existence du danger, se décida à quitter la porte et à rentrer au dortoir. Ils défilèrent sur deux rangs, semblables aux glorieux débris d'une troupe hachée par la mitraille. J'ai entendu un de ces preux demandant d'une voix discrète à son voisin :

— As-tu eu peur toi ?

— Moi ?

— Oui toi.

— Pas le moins du monde.

— Mais cependant tu courais bien vite tout à l'heure.

— Je cours très souvent.

— Tu criais comme un perdu.

— On a si rarement l'occasion de crier au dortoir.

— Mais enfin cet habit enfilé à l'envers...

— Tiens ! c'était *pour le fun* ça !

Et pendant qu'il protestait ainsi de son intrépidité, on aurait pu voir ce jeune brave trembler de tous ses membres, une sueur significative perlait sur son front livide, il était aux trois quarts en pamoison. L'enfant avait eu peur, mais l'homme qu'il renfermait en germe ne voulait pas passer pour lâche.

Depuis la disparition complète du danger, les plus timides faisaient parade d'un sang-froid admirable et on les voyait, la figure collée aux fenêtres, suivre d'un air goguenard le spectacle saisissant de l'incendie. "

Comme en l'article ci-dessus on mentionne l'incendie du couvent de Sainte-Elisabeth, il est bon de le rappeler en quelques mots et l'on comprendra mieux l'effroi des élèves.

La veille de Noël 1876, l'incendie se déclara au couvent de Sainte-Elisabeth, et en peu de temps dévora cette vieille construction de bois ensevelissant sous ses décombres plusieurs personnes.

Comme " la prudence est la mère de la sureté " les directeurs du collège placèrent leur maison sous la surveillance d'un gardien de nuit ; le très " grand père Longpré " fut le premier titulaire du nouveau poste et Télesphore Brousseau, fils du père Brousse, le second et peut-être le dernier. Le P. Peemans annonce ainsi cette nouveauté dans la *Voix de l'Ecolier* : " Un veilleur parcourt, durant toute la nuit, les salles, les dortoirs et tous les appartements ou peut voler l'étincelle incendiaire.

" Des mesures préventives viennent d'être prises en vue d'écarter, autant que possible, les dangers d'incen-

die. Plusieurs appareils extincteurs, ont été distribués dans les différents étages des bâtiments du collège. En outre un veilleur de nuit a été établi; il a commencé son office dans les premiers jours du mois courant. " (février 1877).

Un cadran placé à la cuisine permettait à l'économe de contrôler les allées et venues du gardien et de constater si, comme une bonne sentinelle, il avait marqué toutes les heures: *Custos quid de nocte ?*

M. Ulric Foucher, ancien élève de Joliette venait de poser en 1877 un aqueduc à Joliette et le collège devait, lui aussi, bénéficier de ce progrès. Voici ce qu'en dit encore la *Voix de l'Ecolier* : " L'eau est en ce moment distribuée avec abondance dans toutes les parties du collège et l'on n'est plus exposé à rencontrer dans les corridors ou sur les escaliers les " seaux légendaires " que l'on sait. Dans la salle de récréation une rangée de robinets a pris la place de l'ancienne jarre qui, comme un serviteur inutile, vient d'être mise au rebut. ". Puis des appareils *Babcock* sont placés à chaque étage prêts à fonctionner au premier signal d'alarme ". Nous avons suffisamment évoqué le souvenir de la " tonne " au chapitre II de ces *Gerbes* pour nous dispenser d'y revenir.

Après la pose des fournaises à eau chaude en 1880 et par suite après la disparition des poêles à bois s'évanouissait aussi un grand danger de mettre le feu.

Désormais on pouvait dormir tranquille, puisqu'à chaque heure de la nuit, le gardien passait par tous les étages et visitait chaque dortoir; il veillait sans cesse sur

notre sommeil. Autrefois à Québec et à Montréal, les citoyens dormaient en paix, car des gardiens de distance en distance se criaient les heures de la nuit et le temps qu'il faisait à l'horizon.

Chacun son tour pour les peines et les alertes.

Dans le sanctuaire même du dortoir des grands, au troisième étage du collège de M. Joliette, sous la surveillance du Père Archambault et du Frère Guay, fut jouée une scène qui a longtemps couru, et qui, comme dit La Fontaine, " court encore ".

Un bon soir de mai 1876, vers 10 heures, une chauve-souris en quête de logis s'était collée dans un coin quelconque et se faisait si petite qu'elle ne fut pas aperçue d'abord. Mais allez donc vous soustraire à la vue de 160 bons yeux de seize ans !

Sous l'action combinée de la chaleur, des coups de mouchoirs donnés en cachette, le quadrupède ailé commence à s'agiter et à chercher une issue pour décamper.

Mais le Père Archambault avait un sérieux défaut dans la cuirasse qu'il portait ce soir-là ; c'était la peur de la chauve-souris, une peur bleue qu'il ne pouvait raisonner et encore moins cacher.

François Lefebvre entre encore en scène et conseille pour faire sortir l'intrue de fermer tous les châssis : ce qui fut fait à l'instant. Puis, pour lui aider, il réveille les écoliers que Morphée avait déjà gagnés à son empire et qui se levant, s'agitent plus que la chauve-souris. Chacun veut être partie belligérante et faire la chasse à

la pauvrette, qui avec un mouchoir, qui avec une serviette ou une paire de bottes; personne ne recule à l'attaque. D'un côté, le bon Père ne savait plus ou tourner la tête et de l'autre on n'omettait rien pour favoriser le vacarme et empêcher la fuite de la captive.

Je me souviens comme d'hier des coups d'oreillers qu'on me donna sur la tête pour n'avoir pas voulu me lever assez tôt.

Après un combat de plusieurs minutes, la chauve-souris n'en pouvant plus, après avoir été saisie et relachée cent fois, se laissa choir, incapable d'aucun mouvement. C'est alors que le Père Tancrède prononça en bégayant, cette parole qui de bouche en bouche, s'est conservée jusqu'à ce jour: " cou-couchez-vous on l'à, la-a souris chaude ".

Mais me direz-vous, que faisait donc le Père Directeur d'alors, témoin de ce vacarme? Ce qu'il faisait, près de la porte où il venait de reconduire ses écrivains, il ne faisait pas grand bruit; il avait peur, lui aussi, de la bestiole.

Par une curieuse coïncidence nos surveillants de dortoir bégayaient tous deux. Plus tard, paraît-il, le bon Frère Guay, en mission à Saint-Denis du Richelieu en 1879, suivit à Montréal un traitement contre cette difficulté naturelle de prononcer. A son retour quelqu'un lui demanda: " Eh bien! Frère Guay comment a été le voyage? Très-ès bien; j'ai, j'ai, j'ai bien-en réussi ".

Les permissions se donnaient par le P. Archambault. Le Frère Guay cependant en octroyait quelques-unes lui

aussi, mais sans être bien sûr de leur approbation. "C'est c'est bon, disait-il, mais si le Père te prend, tant pis pour toi " ou bien encore voulant réprimander un élève qui rompait le silence il lui disait " E-écoute, le Père t'a vu parler, s'il te reprend encore en faute, tu-tu seras puni".

On peut être plus brave et ne pas se nommer Bayard !

Les vingt minutes accordées pour la toilette du matin passaient trop vite pour ceux qui en dérobaient cinq à parlementer seuls s'il fallait se lever oui ou non. Au *Benedicamus Domino* chacun devait lever au moins la tête; les uns quittaient leur lit hardiment, mais les autres faisaient semblant de se lever à chaque passage du maître, puis retombaient endormis. Quand on est jeune, le sommeil est si profond et si réparateur; puis il faisait si froid alors pour se lever, se laver et descendre dehors " aux cinq minutes ".

La Fontaine a bien raison de dire :

Tout est aux écoliers, couchettes et matelas.

Ces misères-là n'existent plus, sans doute, car rien n'empêche l'écolier, comme un bon soldat, de sauter en bas de son lit, au premier son de la cloche du matin.

Mais continuons.

Un certain jour, un empêchement de force majeure, un obstacle insurmontable s'oppose au lever des écoliers, dans le dortoir des pensionnaires: tous les pantalons sont échangés les uns contre les autres; c'est un *quipro-*

quo des plus cocasses: les jambes courtes se trouvent avec de longs étuis et les longues gigues sont désappointées avec des hauts-de-chausses pour enfants.

Ces moments de joie ne peuvent pas s'expliquer, il faut les avoir goûtés et vécus pour les comprendre; puis au printemps de la vie il fait toujours beau, toujours bon; le soleil luit sans cesse, le ciel est pur et l'atmosphère embaumée! Comment après cela ne pas se donner à la joie sans contrainte, lorsque l'occasion s'en présente ?

Et, comme dans la salle de récréation, il y avait aux dortoirs la " force du poivre rouge ", poivre brûlé sur le poêle et dont les exhalaisons malsaines apportaient aux élèves les microbes de la coqueluche. On toussait et l'on *retoussait,* mais le *fun* n'était complet que si le surveillant atteint à son tour, ne parvenait plus à cacher son mal.

Une fois l'an, une seule fois, nous avions *Deo gratias* au dortoir, pendant une heure entière; c'était le jour de la sortie et cette heure nous était bien nécessaire pour préparer nos effets et boucler nos malles.

A peine le mot magique de " vacances " était-il tombé des lèvres du Directeur que le premier de mai des villes s'en venait au collège: les lits, les valises, les coffres, les objets de toilette, les sacs de linge, etc., délogeaient à qui mieux mieux et au plus vite. On assure même, — il y a des mauvaises langues partout—que plusieurs parents des élèves quittaient le collège sans façon, sans tambour ni trompette et, tout entiers à leur déménagement, oubliaient même de passer chez le procureur pour y payer la note de l'année.

Ce point appelait une réforme : elle s'imposait et elle eut lieu. En 1877, je crois, pour obvier à ces inconvénients qui privaient le fisc du plus clair de ses revenus, il fut décidé d'exiger, par le surveillant du dortoir, au commencement de l'année comme à la fin, un billet signé par le directeur et le procureur ce qui indiquait que l'élève, à son départ comme à son arrivée, s'était mis en règle avec la direction et la procure. Je ne crois pas que le procureur se soit jamais plaint de cette règle de prudence et d'économie.

Lorsqu'un élève se trouvait malade, il restait au dortoir, s'il était pensionnaire, car il n'y eut une infirmerie en règle qu'en 1875, et, s'il prenait ses repas en dehors, il demeurait à sa maison de pension.

Celui qui avait la bonne fortune d'être malade restait donc au lit le matin et devenait le témoin de scènes d'un comique achevé. Laissons les acteurs apparaître les uns après les autres.

Aussitôt le dernier élève descendu, la mère Pagé avec laquelle nous avons fait connaissance dans une autre page, entrait pour faire les lits, puis après, Jérôme dont l'office était urgent, le père Brousseau avec sa charge de bois, Télesphore le gardien de nuit et souvent le bon Frère Guay à qui la bonne fortune avait permis d'assister à une messe de grand matin et qui venait chercher les nouvelles du dehors, prendre connaissance du bulletin du jour ; sa position l'obligeait à s'informer des enfants d'école et de leurs parents.

Avant de se mettre à l'oeuvre, il y avait un petit

“ reposez-vous ”. Le père Brousseau, Jérôme et Télesphore prenaient chacun un lit pour siège et faisaient ensemble la causette, pendant que “ la mère ” se mettait résolument à l'ouvrage, tout en tenant le fil de la conversation, à laquelle elle ajoutait des réparties spirituelles et redoutables à ses interlocuteurs.

Un jour Jérôme raconte un fait un peu surprenant; la mère lui demanda : “ Est-ce bien vrai ça Jérôme? ”— “ Ben oui, je sais pas ”. — Alors fais serment sur le fond de ton siau (seau). (Traduisez cela en bon canadien et vous aurez le mot *propre*.)

Les deux surveillants, comme à présent, je suppose, étaient au poste pendant le coucher des écoliers; un lecteur lisait la vie du saint du jour, puis après cinq minutes, le *Sub tuum* se disait et l'un des deux professeurs descendait, tandis que son collègue continuait à monter la garde.

Une montre aujourd'hui est un objet commun, presque banal, mais il y a trente-cinq ans, c'était rare, même parmi les professeurs.

Or donc deux maîtres surveillaient le même dortoir; l'un des deux avait une montre et l'autre n'en avait pas. Le premier, pour s'amuser un brin aux dépens de son collègue, le laisse endormir puis aussitôt, il va lui porter le *Benedicamus Domino* et glisse rapidement à sa cellule; il pouvait être 10 heures. Notre mystifié, homme de devoir avant tout, quoique sans heure, se lève aussitôt, fait sa toilette, se met la figure suivant le dicton de l'époque “ reluisante comme un plat de fer-blanc ” allume

ses lampes et se promène " d'un pas tranquille et lent " en attendant le signal du lever.

Finalement l'acteur derrière la coulisse de sa loge en avait assez; il sort et fait comprendre à son confrère, en lui montrant sa montre, qu'il avait encore le temps de dormir un bon somme. Et quelques jours plus tard, il y avait une montre de plus au collège et notre professeur pris une fois, " jura qu'on ne l'y prendrait plus. ".

L'état de choses décrit dans la première partie de ce chapitre avait ses inconvénients nombreux et prêtait à de terribles méprises (sortie du dortoir la nuit). Une nuit nous fûmes terrifiés: vers minuit, un grand fantôme recouvert d'un drap blanc, entre au dortoir; il s'avance dans l'étroit passage du milieu et disparaît près d'un certain lit. La chair de poule s'emparaît des témoins, en attendant l'explication du mystère qui n'en était pas un du tout, puisqu'il s'explique et se comprend. C'était simplement le grand Cavanagh qui, au lieu d'enfiler ses habits pour sortir, avait saisi toutes ses couvertes et s'en était revêtu; tout de même, ceux qui le virent entrer sans l'avoir vu sortir, se souviennent encore, comme d'hier, de la souleur éprouvée. Ce " grand " élève âgé de ving-cinq ans au moins que le Père Laporte appelait " Père Abraham " faisait des magies blanches, outre qu'il était ventriloque. Entré au collège en 1870 il n'en sortit qu'en 1879, après avoir fait tout son cours d'études; sa classe suivait la nôtre et en Philosophie, nous étions ensemble et sur le même banc. Je ne sais pas comment il fit ses classes, mais en Philosophie, il ne récitait déjà plus par coeur; du moins il l'avait dit au P. Laporte

qui en riait d'un bon coeur. Dans la suite, le bon vieux Père, faisait allusion à la déclaration de Cavanagh, ne manquait pas de lui dire: " Prends ton livre et récite ta leçon ". Il passait ses vacances à Joliette ou à Rawdon où il pouvait parler sa langue plus facilement; il ne craignait pas de faire à pied les six lieues qui séparent les deux paroisses. A Joliette il avait adopté quelques familles qu'il visitait régulièrement: Mme Chaput, M. de Lanaudière, M. Côté " le riche " et les familles alliées à celles-ci. M. Ch. de Lanaudière se rappelle encore sans doute l'intérêt que lui portait le " grand Cavanagh ".

Il lui arriva plusieurs fois de monter sur le pont des chars, enveloppé d'un drap blanc, de se métamorphoser en prophète de malheur et de crier toutes sortes de malédictions sur Joliette coupable. Etant un soir chez Mme Chaput il fut prié de faire des magies blanches. Pour s'y préparer, il entre dans une chambre et ne reparait plus; on force la porte et on ne trouve personne; le gros oiseau avait déserté la cage; il s'était envolé au collège. Mais c'était là une exception, car il nous amusait bien: il verlopait à merveille (en imitation) puis il faisait le chat qui chasse la souris, et contrefaisait à s'y tromper la voix de Jérôme.

Le samedi soir, après l'étude de 9 heures, on allait chercher les sacs de linge net apportés au souper; les pensionnaires, pour le même objet, se rendaient au réfectoire où, sur les longues tables reposaient les sacs rebondis et chargés de la lingerie nécessaire de la semaine. Va sans dire que le silence et le plus religieux régnait dans toutes ces évolutions présidées par le Frère Vade-

boncoeur entouré de son auréole de gravité et de rigueur.

Le lexique à l'usage des élèves aux dortoirs variait avec les paroisses d'origine. Ainsi il y avait les serviettes, les essuie-mains, les torchons et même, n'en déplaise au dictionnaire qui devrait adopter ce mot, les *débarbouillettes*. Un jeune élève du Saint-Esprit ne trouve pas sa serviette; il s'approche de M. Louis Bonin, séminariste, et lui dit: " M. le Curé, on m'a pris ma *débarbouillette.* ".

Je finis ce chapitre en disant que le collège fournissait les lits des surveillants. Mais détrompez-vous, vous qui croyez que ces lits étaient autre chose que du gros macadam, que les couchettes n'étaient pas à tombeau, en bois, et de véritables châteaux branlants !

Le changement des couchettes de bois contre des couchettes de fer se fit, je crois, en 1879. Au moins avec ces couchettes de bois, les puces nous laissaient la paix, car les punaises des interstices et des joints les dévoraient à l'envi.

On dit que, dans des auberges italiennes, il y a des chambres avec ou sans punaises; l'embarras de ce choix nous était même enlevé.

Mais les couvertures de bonne marque ne nous manquaient pas et nous avions quarante piastres de salaire.

Un homme ne peut pas tout avoir ! Pourtant comme nous étions heureux avec cela! Louis Veuillot me reporte à ces temps heureux quand il rappelle ses premières rencontres avec Eugène: " Regarde, me dit-il. Je

regarde, je vois, je retire de sa poche, avec une muette admiration, un magnifique saucisson. A l'ail! dit Eugène. — A l'ail " répétai-je. Et je tire à mon tour de ma poche deux petits pains de couleur bise. " Seigle? demande Eugène fasciné. — Pur seigle, répondis-je en homme sûr de ses richesses. Oh! mon frère! " s'écria Eugène. Puis se ravisant et fixant sur moi ses grands yeux pétillants et humides, il m'ouvrit sans rien dire une seconde poche, où s'introduisit ma main. Or, il y avait au fond de cette seconde poche, bien enveloppés de papier, quinze sous en trois pièces d'argent. Je les fis sauter et reluire au soleil. " Je voulais amasser vingt sous, me dit Eugène, et je ne pouvais plus garder mon secret." Nous nous embrassâmes, et, gambadant, causant de notre bonheur, grignotant le pain de seigle et le saucisson, nous allâmes visiter les ours, à quoi nous ne manquions jamais. O la merveilleuse journée ! et que l'on peut être heureux, bonté divine, à raison de sept sous et demi par tête! "

J'en étais arrivé à cette partie de ces *Gerbes,* quand la mort frappa notre bon Père Supérieur, le R. P. C. Beaudry. Sa biographie est faite et son apparition fut saluée avec joie en de magnifiques lettres que je vais escompter dans le chapitre suivant.



CHAPITRE III

T. R. P. C. BEAUDRY, c. s. v.

In memoriâ aeternâ erit justus.

(Ps., III, 7.)

" Notre père est mort ", disait-on, dans l'adresse présentée à Mgr l'archevêque de Montréal, après le dîner le jour des funérailles du R. P. Cyrille Beaudry, supérieur du collège Joliette. Oui notre père est mort, et depuis ce moment, une tristesse indéfinissable s'est emparée de notre âme. Nous n'avons plus le courage de badiner et de rire et dès aujourd'hui, nous suspendons nos *Gerbes de Souvenirs*, pour un temps indéterminé.

En reprenant ces *Gerbes* et en ouvrant un chapitre au R. P. Beaudry, mon intention est d'ajouter comme un supplément au récit de sa vie, appoint tiré de nombreuses lettres.

" Tout ce qu'on nous dit du R. P. Beaudry nous paraît si vrai, qu'il nous vient tout de suite à la pensée de faire quelque chose pour imiter le bon prêtre, le bon directeur, le bon supérieur, le bon ami qu'il fut envers tous. ".

29 juin 1909. (C. S. C.)

" C'est un charme aussi de se retrouver quelques instants, au milieu d'amis anciens dont vous évoquez le souvenir, et de revivre dans le même décor des jours d'antan, les années déjà lointaines passées sous le " joug léger " de celui qu'à bon droit vous nommez un *Educateur apôtre*. Le Père Beaudry n'était pas un moderne dans le sens fâcheux du mot. Il était de l'école ancienne : digne, grave. Les Joliettains vous seront reconnaissants d'avoir retracé le portrait de celui qu'ils ont aimé comme un père et vénèrent maintenant comme un saint. ".

21 août 1909. (32e cours).

" Que les anciens élèves le lisent pour vivre encore quelques heures avec celui que nous aimions tant, le bon P. C. Beaudry, l'honneur, la gloire et l'âme de notre *Alma Mater,* le collège Joliette. ".

28 août 1909. (32e cours).

“ La figure que vous évoquez, aimée de tous, nous apparaît maintenant dans une vue d'ensemble, qui la grandit encore. Les nombreux détails de vie intime que vous donnez, révèlent clairement à tous la bonté, la douceur et l'humilité de cet excellent religieux. La bonne édification qui résulte de la lecture de votre brochure sera la récompense de votre bon et utile travail. ”.

28 août 1909.

“ Votre livre qui devra étendre le souvenir de ce fervent de la communion fréquente, arrive à son heure pour faire écho aux paroles du Souverain-Pontife. ”.

28 août 1909.

“ En le lisant on sent que l'on doit être meilleur. Car en face d'une vie sacerdotale, si pleine de vertus et écoulée dans des ministères si variés et en même temps si sanctifiés par l'obéissance et par l'amour du bon Dieu, l'on se dit: *Quod iste, cur non ego?* ”

3 septembre 1909.

“ C'est un monument que vous venez d'élever à la mémoire du P. Beaudry, en attendant que la main de l'artiste grave sur le marbre ou dans le bronze les traits de celui que nous avons tant aimé. ”.

3 septembre 1909. (33e cours, c. s. v.)

" J'ai eu l'insigne faveur d'être appelé à son chevet. Ce bon Père me dit : " Ne me cachez rien sur mon état, et dites-moi tout ce que vous en pensez. — La maladie qui vous atteint aujourd'hui, mon Père, est presque nécessairement fatale. Me souriant et ensuite tournant ses regards vers le crucifix, il dit : " Que votre volonté soit faite, ô mon Dieu ; je me confie à votre divin Coeur. "

Je me séparai du bon P. Beaudry, le coeur serré en me disant, comme bien d'autres : " Que va devenir le collège Joliette sans lui ? " C'est que ce vénérable vieillard ayant fait cette maison ce qu'elle est aujourd'hui, on ne voyait que lui dans cette institution bénie. ".

5 août 1909. (20e cours).

" Je connaissais le Père Beaudry depuis 1862, époque de son retour à Joliette. J'ai un vague souvenir de *Monsieur Beaudry* avant cette date. C'est bien le P. Beaudry tel que nous l'avons connu, bon, aimable, affable, pieux, le type du prêtre-éducateur. . . et sévère. Toujours souriant cependant, ce qui, dans l'occasion n'empêchait point la lame de pénétrer jusqu'au fond. . . et de la sentir. . . et d'y produire une blessure facilement guérissable et vraiment salutaire. Le P. Beaudry était en effet, le vrai représentant de Celui qu'il a tant contribué à faire aimer : Notre-Seigneur Jésus-Christ dont le règne le préoccupait et l'occupait sans cesse.

" Si le souvenir d'un homme de bien, comme le P. Beaudry, ne peut s'effacer, beaucoup de détails auraient pu nous échapper plus tard. ".

5 septembre 1909. (15e cours).

" Je vous remercie beaucoup comme ancien élève, contemporain de feu le R. P. Beaudry que j'ai connu, écolier, professeur, ayant étudié *sous sa férule* (souvenir de l'ancien temps), en classe de Belles-Lettres; plus tard ministre du Seigneur à l'autel. C'est assez dire que j'ai vu se dérouler sous mes yeux, tous les incidents et événements qui se rattachent à son passé. Je n'oublierai jamais l'agréable visite qu'il a daigné me faire, avant la célébration des Noces d'or, avec son frère M. Prosper dont j'ai été le confrère de classe.

" Vous avez retracé une époque des plus saillantes qui fait figurer Joliette au premier rang des collèges classiques. Il est bon de se souvenir, surtout lorsqu'on est parvenu aux limites de la vie. Alors pour chasser les noirs chagrins, les soucis importuns, on fait appel aux souvenirs d'une époque plus ensoleillée, à l'aurore des meilleurs jours. C'est l'âge où l'on se complait à vivre de souvenirs. ".

7 septembre 1909. (7e cours).

" C'est la vie d'un saint que vous avez esquissée... et qui sait si vous n'avez pas posé la *pierre angulaire* de l'apothéose suprême d'un serviteur de Dieu? En vérité, il y a place encore pour de nouveaux saints sur nos autels, et si un procès canonique diocésain était institué, le bon Père Beaudry se verrait bien forcé de faire ses deux miracles ".

8 septembre 1909. (37e cours).

" Le souvenir affectueux que j'ai toujours conservé pour le héros dont vous nous racontez la vie s'est ravivé en moi. Il vous appartenait de faire ce travail et votre main n'a eu qu'à se laisser guider par votre coeur pour nous dire ce que fut cette existence si précieuse, et si pleine de mérites, ce modèle si complet du prêtre et du religieux. Ne vous défendez pas d'y avoir mis trop de coeur. Qui aurait pu faire autrement, après avoir eu l'inappréciable bonheur de vivre dans l'intimité de ce saint religieux? Je trouve dans cette vie les plus précieux enseignements que tout prêtre et tout religieux devrait avoir constamment sous les yeux, c'est-à-dire sa propre sanctification d'abord, ensuite le zèle des âmes et surtout pour le Sacré Coeur. ".

9 septembre 1909. (30e cours).

" J'ai lu votre opuscule sur le R. P. Beaudry, nom toujours délicieux à l'oreille et agréable au coeur. Vous nous avez peint sous d'éclatantes, mais réelles couleurs ce que furent en lui " l'homme et le saint. ", l'homme de devoir et d'exemple, le saint rempli de foi et de piété.".

10 septembre 1909. (36e cours).

" Nous les jeunes qui avons été les derniers à recevoir ses soins paternels, nous le connaissions bien et nous sommes loin de l'avoir oublié, car à l'*Alma Mater*, son nom est partout et ceux qui l'ont connu — ils commen-

cent à se faire rares parmi les élèves — le font connaître aux plus jeunes... L'enfant, l'écolier, le séminariste, le prêtre-vicaire, missionnaire, curé, novice, religieux, directeur et confesseur ont en lui un modèle et quel modèle! Puisse ce grand homme, pour la gloire de Dieu, de la patrie et de Joliette, avoir beaucoup d'imitateurs! "

11 septembre 1909. 53e cours).

" Ah! cher confrère combien nous réconforte une vie semblable. Voilà que j'arrive bientôt à l'âge où il a quitté ce monde de misères pour une vie meilleure.

" Qu'ai-je fait, Seigneur, pendant cette carrière sacerdotale de quarante années? (C'est trop d'humilité quand on se nomme M. F.-X. Chagnon, curé de Champlain.) quelques efforts pour sauver les âmes ; certains sacrifices par amour de ma race. Mais hélas! tout cela a été amoindri considérablement par beaucoup de fautes et d'imperfections. Quand nous voyons, cher ami, repasser sous nos yeux des vies de prêtres comme a été ce doux et courageux P. Beaudry, comment ne pas se frapper la poitrine et demander miséricorde au divin Maître qui nous a appelés?

" Si vous étiez plus près de moi, combien de communications intimes, fraternelles, j'aimerais à vous faire! Je suis isolé dans ce coin de l'Etat de New York. Je travaille à une dernière oeuvre de ma vie, bien ingrate, hélas! Je ne suis ni compris, ni aidé de personne; je me fais vieux. Priez pour moi, priez pour mon oeuvre d'une

école catholique, devenue bien difficile dans notre diocèse. ".

15 septembre 1910. (12e cours).

(Je regrette infiniment de ne pas avoir reçu ces confidences du spirituel et savant curé de Champlain).

" J'ai lu avec intérêt la biographie de *mon frère;* je la crois un écho fidèle de cette vie de dévouement et de sacrifices. Les anciens vous seront reconnaissants d'avoir fait revivre ce bon religieux qui a fait du bien à notre commune *Alma Mater.* ".

24 septembre 1909. (6e cours).

" Souvent depuis, je me suis fait un portrait mental du vénérable patriarche et il me semble encore voir briller sur son beau front illuminé, la flamme céleste de ses grands yeux qui avaient pour moi je ne sais quoi de surhumain. La perte du P. Beaudry m'a souvent paru irréparable pour le collège Joliette et pour tous ses enfants, mais s'il nous a tant aimés durant sa vie terrestre, peut-il maintenant nous oublier de là-haut? "

26 septembre 1909. (30e cours).

“ En répandant la louange de ces hommes éminents par leurs vertus, on suscite dans les générations qui lèvent, la noble ambition de leur ressembler, en continuant leur oeuvre salutaire. ”

5 octobre 1909.

“ Je vous loue d'avoir songé à faire connaître cette belle et captivante vie que fut celle du vénété P. Beaudry. Son oeuvre a été un peu celle que poursuivent tous les prêtres éducateurs, oeuvre malheureusement trop peu appréciée. Vous ne pouviez choisir un meilleur moyen de la mettre en relief. ”.

15 septembre 1909.

“ Inutile d'ajouter que je versai bien des larmes au souvenir de tant d'autres souvenirs qui se rattachent pour chacun de nous à la personnalité du R. P. Beaudry. Le bon Dieu nous en donne si peu de ces hommes que nous faisons bien de les goûter. ”.

14 octobre 1909. (29e cours).

“ Vous avez rappelé le bon Père Beaudry à notre souvenir d'enfance, tel que nous l'avons connu, bon, aimant, aimable et charmant. J'ai toujours eu beaucoup d'es-

time et d'affection pour le R. P. Beaudry. Lorsque j'avais sept ans, il passait quelquefois devant notre demeure sur la rue Manseau (M. Désilets) et s'arrêtait chaque fois pour me parler. Au collège, pendant les neuf ans que j'y ai si agréablement passés, j'ai appris à l'estimer davantage, à m'attacher à lui et à suivre ses conseils qui m'ont fait un si grand bien. Aujourd'hui je l'invoque avec confiance, persuadé que je suis de la sainteté de ce fervent ami du Sacré Coeur. ".

16 octobre 1909. (30e cours).

" Cette biographie fait revivre la sereine et paternelle figure du saint prêtre qui, pendant quarante années de sa belle vie religieuse et sacerdotale, s'identifia avec le collège Joliette. Sous son intelligente et fervente direction, cette maison grandit, se développa et donna, comme un arbre fécond cultivé par des mains diligentes, des fruits abondants de vie intellectuelle et morale. Cet ouvrier apostolique préparait de loin la pépinière du florissant diocèse dont elle façonne la milice sacerdotale. Tous ceux qui, comme nous-mêmes, ont eu, ne fût-ce qu'en passant, le bonheur de rencontrer le vénérable P. Beaudry, ont gardé de sa bienveillance, de sa piété, de son maintien parfaitement ecclésiastique, le plus salutaire comme le plus agréable souvenir. ".

17 octobre 1909. (*La Nouvelle-France*).

" Vos deux portraits du Père Beaudry sont toute une révélation pour un grand nombre d'anciens élèves. Trop vite eût été oublié le premier et pour ma part, c'est surtout le premier qui m'attire et me captive; il me montre tout entier le Père Beaudry dans la variété de son caractère, s'il est permis de s'exprimer ainsi. ".

18 octobre 1909. (28e cours).

" Retracer étape par étape la carrière à la fois sainte et fort remarquable de notre très regretté Supérieur, c'est faire oeuvre de gratitude envers lui; mais c'est aussi répondre opportunément à l'ardent désir de tous ceux qui l'ont connu, aimé et vénéré. Ce bon Père restera l'une de nos gloires les plus pures, comme aussi il se fera, du haut des cieux, l'un des plus puissants protecteurs de notre chère maison. ".

20 octobre 1909. (42e cours).

" C'est bien le R. P. Beaudry, ce père qui, le jour de ma décision au sacerdoce, me disait : " Mon enfant, voici les conseils que j'ai à vous donner :

1o Ne vous mêlez jamais de politique.

2o Visitez également toutes les familles : le pauvre a droit à votre visite comme le riche.

3o Votre place est au confessionnal, à l'église, à votre chambre et auprès des malades. ".

23 octobre 1909. (47e cours).

" J'ai lu avec plaisir votre biographie du R. P. Beaudry et aussi avec édification ; car il y a toujours profit à lire la vie des saints. ".

16 novembre 1909.

" On comprend le bonheur des Clercs de Saint-Viateur, comme des élèves du Séminaire, si, un jour, la noble et digne figure de leur bon et vénéré Père resplendissait d'une auréole de gloire sur nos autels. Quel honneur en perspective aussi, pour la pieuse et prospère ville et tout le diocèse de Joliette.

" Joliette, dans le siècle, le Père Beaudry dans le sanctuaire, sont deux de nos plus belles personnalités nationales.

" Chaque nation célèbre ses grands hommes et notre peuple ne manquera pas de saisir la première opportunité afin d'ériger un monument en bronze au R. P. Beaudry. Ce fut un fervent de l'Eucharistie; c'est là son principal titre de gloire, le secret de ses succès comme apôtre et comme éducateur. ".

2 décembre 1909.

" Vous faites revivre avec la magie d'un kaleidoscope cette féconde carrière apostolique de directeur et de formateur de la jeunesse,digne d'être proposée en exemple à tous ceux à qui échoit la même honorable mission. Merci à nos chers " vieux maîtres " les Clercs de Saint-Viateur, de la délicate attention qu'ils ont eue d'en communiquer copie à l'un de leurs plus attachés anciens élèves. ".

30 décembre 1909. (A. Denault).

A ces témoignages j'ajoute pour terminer ce chapitre ces notes consignées dans les *Ephémérides* du collège pour l'année 1904, à la date du 3 mai : " Jour à jamais mémorable dans les annales du collège Joliette. Le R. P. C. Beaudry, c. s. v., notre vénéré et bien-aimé Supérieur, notre *vieux saint*, s'est éteint paisiblement vers 7 heures p. m., après deux heures d'agonie. ".

Le Père Beaudry a disparu avant de voir son collège décoré du titre de Séminaire, mais il en avait préparé les voies. Il écrivit plusieurs fois à Mgr E.-C. Fabre, pour lui demander cette faveur. Mgr de Montréal en référa à la Propagande qui lui donna le 30 septembre 1896, le pouvoir de conférer ce titre, mais il fallait, disait le prélat, attendre une occasion favorable. Elle s'offrit d'elle-même dans la célébration des Noces d'or en 1897, mais déjà, Mgr Fabre qui devait les présider était descendu dans la tombe, et le titre de Séminaire ne fut accordé qu'en 1905, par Mgr Archambeault.

Mais le Père Beaudry insista jusqu'au bout et voici sa dernière lettre à Mgr Fabre :

" Monseigneur,

" J'ai déjà demandé à Votre Grandeur la faveur de donner au collège Joliette le titre de Séminaire parce que réellement, il rend les services d'un séminaire en formant les jeunes gens à la vertu, à la piété et en les préparant en grand nombre au sacerdoce. Votre Grandeur n'a pas refusé ma demande. Elle voulait seulement attendre une occasion favorable. Elle se présente aujourd'hui cette occasion, Monseigneur. Le collège célèbrera bientôt ses Noces d'or. Ce serait un magnifique cadeau que lui ferait Votre Grandeur. J'ose le solliciter. Les directeurs seraient si heureux de le présenter aux anciens élèves, lors de leur réunion, au nom de Votre Grandeur. Ils garderaient un éternel souvenir de cette faveur si ardemment désirée.

" Je prie le Seigneur pour Votre Grandeur.

" Avec le plus profond respect, le très humble et soumis fils en Notre-Seigneur.

C. Beaudry, c. s. v.,

Collège Joliette, *Supérieur.*

17 décembre 1896. "

Voici la réponse de la Propagande à Mgr Fabre, archevêque de Montréal ; elle contenait sans doute le don de joyeuse fête :

" Le R. P. Beaudry, supérieur du collège Joliette, au

diocèse de Montréal, à l'occasion du cinquantième anniversaire de sa fondation, a écrit une lettre de soumission et d'obéissance au Saint-Père; il demande que, vu la nature et le caractère de l'éducation donnée dans cette maison et de plus, en égard au nombre considérable de prêtres et de religieux qui en sont sortis, ce collège soit appelé Séminaire. Sa Sainteté a pour agréable, l'expression de la piété filiale du R. Père, mais Elle laisse à l'autorité de l'Ordinaire la question d'élever cette maison au rang et au titre de Séminaire.

" Veuillez communiquer cette réponse au Supérieur du dit collège.

M. card. LEDOCHOWSKI,
Préfet.

A., Archevêque de Larisse,
Secrétaire.".

" Pour copie conforme,

15 décembre 1896.

L.-E. COUSINEAU, chan.,
Vice-chancelier.".

Comme les " jours se suivent et ne se ressemblent pas ", ainsi les hommes peuvent être voisins et n'avoir aucun trait de ressemblance. C'est bien le temps de le dire, puisque, pour suivre l'ordre des chapitres, j'en arrive à celui de Jérôme.

CHAPITRE IV

MAITRE JEROME OLIVIER

(1833—1899)

" Eh ! ben oui, je sais pas, j'en sais rien. ".

(JÉRÔME).

Jeter sur le papier les principales lignes d'une figure bien connue; vouloir tracer le portrait d'un homme de l'importance de Jérôme, d'un citoyen connu de toutes les générations passées par le collège Joliette, contemporain de tous les cours, condisciple pour ainsi dire, de tous les écoliers; essayer à faire revivre dans ces *Gerbes* cette figure si caractéristique, c'est une entreprise, je l'avoue, trop lourde pour mes faibles ressources, c'est même téméraire pour moi de l'oser. Si les traits ne sont pas ressemblants aussitôt gare à l'artiste " Haro sur le baudet!! " On ne dira pas: " le sujet est difficile à fixer

et à peindre, il est trop mobile ", mais on conclura à l'incapacité de l'auteur.

Malgré cela, je tente l'entreprise et qui pourra faire plus fidèlement que moi, viendra à son tour et j'en serai bien aise. Aussi pour chanter Jérôme, il faut au moins deux voix.

Il naquit à Berthier-en-haut, la patrie des Olivier, le 1er septembre 1833, de M. Godefroy Olivier, et reçut au baptême le prénom de Jérôme en l'honneur de son parrain, M. Jérôme Laferrière.

Berthier le vit donc naître et grandir, mais l'Industrie qui le reçut à la fleur de l'âge, le vit arriver au plein épanouissement de son âge, de ses facultés et de ses forces, puis décroître et s'éteindre, il y a quinze ans. Comme ces ruisseaux paisibles qui murmurent dans la prairie, l'enfance et la jeunesse de Jérôme s'écoulèrent sans laisser de traces profondes.

Précisément à l'âge où d'autres jeunes gens bâtissent des châteaux en Espagne, en attendant qu'on leur construise des maisons et qu'ils songent à s'établir, lui, ne pense qu'à s'ensevelir dans la solitude du collège où il arrivait, à 20 ans, en 1853, vers le temps où Mlle Marguerite Saint-Georges succédait à Mlle Thérèse au ministère de la cuisine. Il entrait comme l'enfant de la maison, devenait fils de famille, sans salaire, mais avec droit au logis, au couvert et à l'entretien. Ses fonctions roulaient dans des limites indéterminées: se rendre utile là où sa présence était requise et où son savoir-faire brillait davantage; ses outils sont: le balais, les seaux, etc...

Sans avoir connu Jérôme dans la fleur de sa jeunesse, comme à son entrée au collège, je me le représente assez pareil et égal à ce qu'il était devenu à trente-cinq ou quarante ans où je l'ai connu. Sec de tempérament et de manières; vif sinon à l'ouvrage, du moins dans son marcher et dans son parler; " brusque d'allures, toujours encombré, même sans besogne ", comme disait le R. P. Léveillé, c. s. v. De taille moyenne, les épaules en arrière, les bras pendants à la manière des bras des manteaux des frères des Ecoles chrétiennes; le dos voûté ; l'arrière-train en retard; la peau de la figure sanguine et ridée, le front très large avec deux échancrures à même les cheveux, les yeux noirs, brillants, sinon parlants, cachés à l'ombre d'épais sourcils fortement arqués et saisis de deux fortes pattes d'oie; l'air souriant avec un rire saccadé comme la toux sèche d'un consomptif.

D'une loquacité bien ordinaire surtout avec les écoliers qu'il fréquentait peu à la vérité, il avait pourtant certaines ritournelles qu'il lançait ça et là, de sa voix grêle et claire, aux mille et une questions posées ensemble quand il entrait quelque part avec ses armes ordinaires: un porte-feu, un balai, un plumeau, un porte-ordure, des seaux, un joug. " Eh bien! oui j'sais pas, j'en sais rien. Paris s'est pas bâti d'un jour; je vais dire comme l'autre. ".

Toujours en manches de chemise, les pantalons bas, sans bretelles, ni ceinture, tel était le célèbre Jérôme qui n'apparaissait jamais en récréation ou en classe, sans soulever des cris, des applaudissements ou au moins sans apporter de longues et sérieuses distractions.

Pendant un certain temps, Jérôme était ou mieux se croyait exempt de l'autorité ordinaire du collège. Il ne relevait que des RR. PP. Lajoie et Langlais ou tout au plus du R. P. Beaudry qui tous avaient pris sur lui, dans sa jeunesse, l'ascendant nécessaire; mais les autres directeurs ou procureurs, " les rapportés " comme il le disait sans malice, n'exerçaient point ou fort peu de contrôle sur ce caractère naturellement revêche et désobéissant dans ce qui ne lui revenait pas.

Mais après tout, que faisait-il donc au collège? Les armes que nous venons de lui voir en mains nous le disent en raccourci. Mais c'est un peu difficile à préciser. Sa bonne mère et quelques-uns de ses parents s'imaginaient qu'il faisait son cours d'études, tout en s'occupant à d'autres travaux; sa conversation *soignée* les frappait, paraît-il, dans ses visites et ils ne croyaient pas trop dire en affirmant qu'il " parlait en termes " Mais assurément au su et au vu de tout le monde, ce n'était pas là sa principale occupation. A notre connaissance, il charroyait de l'eau sous le joug, balayait les corridors et la salle de récréation, où il avait le talent à nul autre pareil de soulever des nuées de poussière, allumait les poêles et les fournaises faciles à comprendre, allait chercher du feu à la cuisine avec son porte-feu, faisait des commissions pas trop compliquées. Un jour Mlle Marguerite lui envoie chercher trois bouteilles de vin au presbytère; en revenant, il laisse tomber par terre une bouteille qui se brise en morceaux. Arrivé à la cuisine, il raconte sa bévue et Mlle Marguerite, en manière de reproches, lui dit : " Mais comment as-tu fait ton compte "? — De mê-

me, dit Jérôme, et en même temps il lève son bras et laisse tomber sur le plancher une seconde bouteille qui eût le même sort que la première. Il passait aussi par les dortoirs pour y recueillir les eaux sales, et les portait au canal d'égoûts.

S'il a jamais étudié le latin, il ne fut jamais latiniste, car avions-nous dans nos thèmes, des tournures trop françaises, et pas du tout latines, nos maîtres nous disaient: " C'est du latin de Jérôme ", et nous comprenions: " C'est du latin de cuisine ".

On a dit quelque part " qu'au-delà de vingt, la table des nombres était pour lui un mystère ", mais je soutiens qu'en deçà il s'y entendait fort peu.

Attaché au ministère de l'Intérieur, il ne mettait jamais les pieds aux bâtiments; il n'entendait goutte aux soins des animaux, ne pouvait pas atteler, ne savait conduire ni voitures, ni chevaux, mais par contre, en été, il conduisait les vaches au pâturage, en les excitant à hâter le pas, par ses petites exclamations ha! ha! ha! et par ses *hourches* asthmatiques vite écloses et vite lancées. Qui ne l'a pas entendu, dans le silence de la méditation du matin et n'a pas ri maintes fois, à l'éclat de cette voix si connue !

Mais à raison de ses attributions, il s'élevait des orages menaçants dans la vie d'ordinaire paisible et régulière de notre homme. Deux fois l'année, comme une rivière torrentueuse qui sort violemment de son lit, cause du bouleversement et des dégâts, puis se remet dans les limites assignées par la Providence, Jérôme faisait, lui aussi, deux esclandres.

Au printemps, il fallait ôter les doubles châssis et poser les jalousies et Jérôme devait aider à cette besogne; il lui fallait encore prendre sa ligne régulière pour conduire les vaches au pâturage; à l'automne se répétait la première opération: échanger les jalousies contre les doubles châssis. Jérôme devenait songeur à cette époque, grognard, se laissait tirer les oreilles pour travailler et tout cela aboutissait à la révolte ouverte. Il se mettait en grève; menaçait de partir et partait de temps à autre; réclamait une fortune pour son salaire, puis sa colère s'apaisant, il regrettait sa frasque, revenait au collège et rentrait à la cuisine, à la faveur de Mlle Marguerite qui servait d'intermédiaire entre les autorités et son " Jirôme ", comme elle le nommait.

Le gréviste reprenait sa besogne accoutumée: il conduisait les vaches au champ, mais il avait gagné quelque chose: il avait évité les corvées des doubles châssis et des jalousies.

Et ainsi tout rentrait dans l'ordre: Jérôme continuait à travailler, les menaces de procès s'éteignaient et le collège allégi de la cruelle alternative ou de payer de fortes réclamations ou de se priver de son domestique.

Quoique vivant dans une maison tenue par des prêtres et spécialement affectée à la formation du clergé, enveloppé d'une atmosphère de piété, Jérôme ne s'est jamais laissé prendre aux filets de la dévotion et se montrait réfractaire à subir l'influence de l'air ambiant; il allait à la messe fidèlement, mais à confesse rarement, et Mlle Marguerite " poussait toujours dessus " pour le di-

riger du côté de la sacristie; il avait d'autres vues, il allait prendre une autre direction.

Le dangereux Cupidon, en lançant un jour ses traits acérés sur le monde, atteignit au coeur Jérôme qui jusque-là s'en était assez bien garanti; il avait plus de quarante ans. Un feu nouveau s'allumait dans son coeur; des affections confondues dans le passé, avec d'autres sentiments indéfinis, s'accentuaient, se dessinaient, cessaient d'être anodines pour devenir enflammées et communicatives; il se surprit donc à aimer les filles et il était payé de retour, il le croyait du moins. Il ruminait des projets de mariage; à défaut de dot de sa future, il comptait sur l'héritage qui lui revenait du collège. N'était-il pas fils de famille et, à ce titre, n'avait-il pas droit à sa part dans les grandes propriétés du collège? C'était son calcul, il savait donc un peu calculer. Entre temps, l'amour le terrassait et le rendait presque fou et les lettres que la malle lui apportait régulièrement ne jetaient pas d'eau froide sur ses affections, au contraire. Il aimait et on le payait de retour; il se sentait aimé. Est-il si facile au commun des mortels de résister à cette délicieuse chaîne d'amour? Racine a dit :

L'amour le plus discret
Laisse par quelque marque échapper son secret.

L'aventure en était arrivée à notre amoureux. Il s'était trahi et les écoliers (cet âge est sans pitié), voulant s'amuser un brin en flattant en Jérôme ce fruit tardivement éclos, lui adressaient ces lettres enflammées d'amour.

L'officine en était au collège : on écrivait à Jérôme et l'on répondait au nom de Jérôme, et l'on fit durer ce plaisir aussi longtemps que possible, tant que la mèche de la trame n'en fut pas trop éventée.

Longtemps avant sa mort, notre héros, éclairé sur le néant des choses humaines, s'était de lui-même débarrassé de ce cauchemar qui faillit le rendre malheureux.

Un grand écolier américain, Matthew Cavanagh, appelé " le grand Cavanagh " par les écoliers et " Père Abraham ", par le R. P. Laporte, imitait parfaitement le parler de Jérôme; s'il venait à la prochaine grande réunion, on devrait l'appeler sur la scène et ressusciter le " défunt " Jérôme.

A la grande réunion de 1897, les anciens purent voir Jérôme à son poste, aussi frais et vermeil que dans ses premières années et aussi " spirituel. ". J'étais allé à la cuisine avec M. Laferrière, la veille du départ, et Jérôme épancha son âme dans la nôtre par l'expression d'un regret plein d'amertume : " Les anciens, dit-il, ne m'ont rien donné. " — Ils ne vous ont pas vu ; si vous vous étiez montré, c'eût été autre chose. — Je sais bien, continua-t-il, en s'adressant directement à nous, que vous ne partirez pas vous autres sans me faire un présent. Çà s'imposait et ça dû se faire.

Jérôme est mort célibataire, au couvent de la Providence, le 5 août 1899, à l'âge de 66 ans.

Pars, petite biographie, va dans tous les foyers où pénètre *L'Etoile du Nord*, pour y raviver un ancien souvenir peut-être endormi au fond des mémoires; va porter sur tes ailes légères des nouvelles de l'*Alma Mater* et les saluts bien affectueux de A.-C. D.



CHAPITRE V

AU CHAMP DES MORTS

Per sepulchra regionum.

(DIES IRAE).

Jamais, au dire de tous, la mort n'a mieux fauché et fait plus de victimes qu'en cette année 1904. Evêques, prêtres, magistrats, amis de tout âge et de toutes conditions ont été frappés et comme disait le saint roi David " leur mort laisse au fond de notre âme une plaie incurable. ". Notre maison n'a pas été épargnée dans cette hécatombe terrible et désastreuse et nombreux sont ceux que l'*Alma Mater* de Joliette aura à inscrire sur ses tablettes mortuaires, à côté de ceux qui s'y trouvent déjà.

Tous les cours ont été mis à contribution ; tous les âges ont fourni leur quote-part ; tous les coeurs ont été appelés au sacrifice. Qui n'a pas à pleurer un ami dans

ceux que l'année présente nous a arrachés. Pas un seul qui ne puisse dire avec saint Bernard parlant de son frère : " Par quel coup fatal, par quelle déchirante séparation, il a été arraché d'entre mes bras, lui qui n'était qu'une âme et qu'un seul coeur avec moi " !

Les amitiés de collège sont bienfaisantes, réelles et durables. Dieu, qui nous fait vivre longtemps dans une même maison, sous une même règle et une même direction, cimente ainsi nos coeurs d'amour mutuel et d'affection réciproque et, à la fin de ses études, chaque élève passe " dans cette multitude des croyants " que les *Actes des Apôtres* nous montrent comme " n'ayant tous qu'un coeur et qu'une âme ".

Comme " à tout seigneur tout honneur,", la série des victimes de la mort pour 1904 s'ouvre aux premiers jours de janvier, par un élève du premier cours : 1o. M. Prime Boucher qui porte le No. 29, sur la liste des quarante-quatre élèves de la première année.

Cette liste qui renferme quelques renseignements sur le personnel m'a été donnée par le R. P. Beaudry et est écrite de la main du Frère P. Thériault, c. s. v., élève, aussi lui, du premier cours.

C'était en 1846, le collège ouvrait ses portes toutes neuves et se trouvait sous la direction de trois ecclésiastiques : MM. Zéphirin Resther, diacre, Norbert Barrette et Joseph Picard (Dequoy), sous-diacres.

Le directeur M. Resther, diacre au début de l'année fut ordonné à l'Industrie le 19 décembre 1846, par Mgr R. Gaulin, évêque de Kingston et curé de l'Assomption.

Il mourut jésuite à Québec le 16 juin 1893. M. Barrette, procureur en même temps que professeur, mourut à Saint-Thomas le 25 janvier 1892. M. Dequoy est décédé à Contrecoeur le 28 mars 1900. Seul des trois directeurs, il assista aux Noces d'or du collège en 1897.

Un M. Purcell fit le cours d'anglais jusqu'au mois d'octobre. Il fut remplacé par M. Galien. Vers la fin de décembre, une nouvelle recrue se présenta en M. B. Smith, américain protestant qui fut baptisé dans la religion catholique à la fin de mars, et prit la soutane au commencement de mai.

J'en reviens à M. Prime Boucher. Pour m'aider à ce travail, je mettrai à contribution les notes recueillies sur les journaux, auxquelles je joindrai mes souvenirs personnels. Il peut se faire que j'oublie des noms, mais ce sera bien involontairement.

Il peut aussi fort bien arriver qu'il s'y trouve des répétitions, mais je crois qu'il vaut mieux grouper ici les menus faits qui se rapportent à chacun.

M. Boucher fut frappé de mort subite. Son jour de l'An avait été joyeux comme d'ordinaire; il se mit au lit, s'endormit et ne se réveilla plus ici-bas. On le trouva mort dans son lit. Malgré une paralysie qui le minait depuis deux ans, rien ne faisait prévoir une fin si soudaine. Il avait 73 ans. Le défunt avait fait la campagne dans l'armée du Nord, en la guerre de Sécession. Et " comme on ne va pas à la guerre sans qu'il en coûte ", il y perdit une jambe, mais non pas sa gaîté, ni sa réserve de spirituelles réparties, par lesquelles il devint dans la suite si redoutable à ses adversaires.

Mais le gouvernement de la République américaine en reconnaissance de ses services l'inscrivit au nombre de ses pensionnaires.

L'anecdote suivante fera connaître la mentalité de M. Boucher : " Un jour il rencontre un avocat dans un hôtel et lui dit : " Je remarque que tu fréquentes plus la *barre* que le barreau. Et moi, riposte l'avocat piqué au vif, je constate que tu es *prime*, mais toujours bouché. ".

2o L'Institut des Clercs de Saint-Viateur, n'a pas été épargné. Il a perdu le R. P. André Corcoran, né à Rawdon, en 1855, et décédé à Phoenix, Arizona. Entré au noviciat de Joliette le 18 octobre 1868, à l'âge de quatorze ans, dans le plein épanouissement de la jeunesse et de la santé, il promettait une longue carrière, qui, selon les calculs humains, fut trop tôt brisée.

Envoyé à Paris en 1876, il y étudia six ans tout en enseignant au collège Saint-Michel. Il revint à Montréal où il fut ordonné le 4 juin 1887. Entre temps il occupa la chaire de Philosophie au collège Joliette jusqu'en -1889. Alors sa communauté le fit repasser en Europe pour compléter ses études théologiques à Rome et y prendre ses degrés; il y passa trois ans.

Il devint bientôt assistant général à la direction de sa communauté à Paris. De ce poste, il fut nommé provincial des Clercs de Saint-Viateur à Chicago.

La mort l'attendait à ce dernier poste. C'était " un homme de haute intelligence et de parfaite distinction.".

3o M. Stanislas-Octave Perrault, prêtre, décédé le 14 janvier à 72 ans, comme on peut le voir dans le chapitre premier du tome second de ces *Gerbes*.

4o Entre ce septuagénaire et l'octogénaire qui va suivre, il y a précisément place pour un jeune religieux de 23 ans, le Frère Jos.-Octave Arnault, décédé au noviciat de Joliette, le 23 février.

Né à Saint-Thomas en 1880, il reçut au baptême les prénoms de son vénérable curé, M. J.-O. Chicoine. Déjà, un de ses frères l'avait précédé au collège de plusieurs années; il lui avait même montré le chemin de la prêtrise; en effet, M. Alphonse Arnault est prêtre dans le diocèse d'Ottawa. Et de pieux parents l'avaient eux-mêmes préparé au service du bon Dieu. " C'est au couvent des Soeurs de la Providence, à Saint-Thomas, comme le dit une notice biographique, qu'il fit ses premières études, puis il entra au collège Joliette où il se distingua de la façon la plus brillante. Nous avons été témoins de ses succès; nous avons particulièrement pu apprécier aux jours de fêtes et de distribution de prix la vigueur de ses talents oratoires et cette modesie qui le confondait avec les plus humbles d'entre ses confrères. Type de l'écolier accompli, il était l'idole de ses confrères de classe qu'il aimait à son tour comme autant de frères. ".

Entré au noviciat de Saint-Viateur, le 15 juillet 1901 il fut envoyé, après ses deux années de probation, au scolasticat des RR. PP. Jésuites où il se fit remarquer par son intelligence, ses manières et l'amabilité de sa vertu.

Ses supérieurs le suivaient avec le plus grand intérêt et mettaient en lui leurs meilleures espérances.

Dieu le voulait au ciel !

5o Mlle Marguerite Saint-Georges. — Personne ne sera surpris de voir cette vieille et fidèle servante du collège figurer dans une galerie d'anciens élèves. Son âge, ses états de service, sa position de chef du ministère intérieur, son honorabilité lui donnent droit d'entrer de plain pied dans cette nomenclature.

Mlle Marguerite fut toujours un personnage au collège; elle sut d'ailleurs comprendre parfaitement son rôle et soutenir avec avantage et dignité le rang qu'elle occupait.

Et je trouve la preuve de ceci dans son séjour de plus de cinquante ans dans la même famille. Ceux qui connaissent la tenue d'une maison et d'un collège savent aussi ce qu'il faut de finesse, de tact et de diplomatie pour maintenir l'équilibre dans ce monde des cuisines où tant d'intérêts, de susceptibilités, de saillies de caractères et d'humeur, de rancune et de jalousie viennent en contact tous les jours, et plusieurs fois le jour. Eh bien! Mlle Marguerite avait cette finesse, ce tact et cette diplomatie nécessaires pour mettre tout son personnel d'accord et conserver au milieu de tous, son titre et son rang de maîtresse de maison.

Je reproduis ici les quelques lignes consacrées à cette bonne domestique dans le chapitre sixième du tome premier :

" Mlle Marguerite est entrée au collège vers 1853, pour prendre le département de la cuisine qu'elle a conduit avec un rare bonheur et une fidélité sans reproches.

" Dans les embarras qu'elle rencontrait, Mlle Marguerite allait consulter son " bourgeois " (le Père Langlais), comme c'était son devoir, et souvent l'appelait à la cuisine. M. Langlais retenu par des affaires plus importantes, se faisait attendre et se contentait de dire : " Je vais y aller ". Et quand à son tour Mlle Marguerite était mandée quelque part, elle ne manquait pas de dire, parodiait la réponse de M. Langlais : " On va-z'y-aller ".

Dans le *Compte rendu* des Noces d'or, on ajoute cette note intéressante : " Affiliée à la cuisine en même temps que Jérôme, contemporaine comme lui des premiers cours, d'humeur plus facile que son collègue, avec un peu beaucoup de prétentions aux bonnes manières, elle porte avec un rare bonheur ses soixante-dix ans. Au milieu du personnel jabotant des lingères, ménagères, et femmes de chambre, les décisions qu'elle donne, en relevant ses lunettes, ont force de loi. Bonne, charitable, respectueuse ; la remercie-t-on d'un service rendu, elle se soulève sur son fauteuil, écarte son tricotage ou la culotte qu'elle est en train de *radouber*, et avec une révérence dont le style n'a pas varié depuis huit lustres, elle vous jette, souriante, cette aimable réplique : " Bienvenu M'sieur. " !

Tous ces détails sont vrais.

Bonne et charitable, elle l'a été pour les petits malades, alors qu'il n'y avait pas d'infirmerie ; pour les éco-

liers qu'on occupait, dans les jours de congé, à certains travaux de décoration, de déblaiement, de jardinage et d'agriculture. Vite! la bonne collation rafraîchissante et sucrée: le pain, le lait ou la crême et le sirop d'érable ou bien une bonne tarte ou de bons gros *beignes* substantiels qui nous permettaient de dire comme le bon Frère Guay : " On a été bien reçu, y a-a-avait des beignes! "

Parmi les écoliers, elle avait pourtant des préférences, et, rarement ces préférés envoyés *en découverte* à la cuisine, revenaient les mains vides. Les deux frères, Israel et Auguste Marion, amenés tout jeunes au collège, pourraient nous dire, eux, et avec connaissance de cause, la bonté exquise du coeur de Melle Marguerite; Jérôme bénéficiait aussi de cette qualité; elle plaidait sa cause auprès des procureurs. Fabien Laforest et François Lefebvre, savaient aussi en tirer ou soutirer quelque chose.

Elle fut aussi pieuse et zélée pour la maison de Dieu. Quand le Père Beaudry voulut bâtir sa chapelle du Sacré-Coeur, il appela le monde entier à l'aider à son oeuvre. Le premier jour, Mlle Marguerite fit inscrire son nom pour la somme de cent dollars. Elle exerçait aussi une heureuse influence autour d'elle pour amener les âmes à Notre-Seigneur. On a dit comment elle sermonait Jérôme pour lui infuser un peu de dévotion.

Sa prétention " aux bonnes manières " lui réussissait à merveille. Sa figure portait une certaine empreinte de grandeur. Avait-elle un beau plat, une pièce de résistance, pour la table des directeurs, elle ne croyait pas indigne d'elle de venir au réfectoire et d'apporter

elle-même, triomphante et réjouie, cet échantillon de son savoir-faire et de son habileté.

Son honnêteté était proverbiale. C'est à elle que le procureur confiait la clef du cellier qui, jadis, renfermait un baril de vin de messe. (On ne peut pas être cellier à moins). Et bien habile et bien enjôleur était l'écolier qui parvenait à *se traiter*, soit en prenant les devants, soit en lançant Mlle Marguerite sur une voie d'évitement.

Que dire de sa reconnaissance? Avec le maigre salaire des servantes de ce temps-là, elle économisa et légua au collège, à sa mort, une partie considérable de ses épargnes.

Je la vois encore s'en allant à l'église, dans son beau costume: chapeau de velours noir, vaste chape gris-fer aux pointes traînantes, robe de mérino vert. Sa figure ovale était très brune, ses yeux noirs très vifs, sa bouche souriante; sa manière d'arranger ses cheveux n'a pas varié avec la mode; comme il y soixante, elle les ramenait en deux faces qui lui couvraient les oreilles, pour aller se perdre en arrière de la tête.

Elle a connu tous les directeurs, tous les procureurs et les professeurs qui ont passé par notre *Alma Mater* ainsi qu'un très grand nombre d'élèves. Et, par contre, tous les Joliettains l'ont connue. De notre temps, la cuisine et la salle de récréation se touchaient, de sorte que les rapports étaient aussi plus fréquents.

On racontait autrefois comment Mlle Marguerite, à l'âge de cinquante ans, apprit à lire en suivant les leçons

de Fabien Laforest. On m'écrit des Etats-Unis pour me rappeler cette circonstance. " Un jour, dit mon correspondant, elle conçut le projet d'apprendre à lire, ne fût-ce que la messe et pour " porter son livre à l'église ". A cette fin, elle s'adresse à une ancienne connaissance, Fabien Laforest. Trois fois par semaine, moyennant une généreuse *beurrée*, elle a sa leçon privée. Son épellation fut assez épineuse L. A. (R. R.). Y. le même mot — g-a-n-t mitaine. " En tout cela, je crois que la meilleure part du gâteau fut à Fabien.

Longtemps retenue à sa chambre par la maladie, elle souffrit bien chrétiennement. Elle avait 82 ans quand elle mourut.

Les autorités du collège ont commandé des funérailles de première classe à leur vieille domestique, et toute la communauté s'y est rendue en témoignage d'estime.

Voici la note que les *Ephémérides* du collège ont enregistrée à la date de sa mort : " Mlle Marguerite Saint-Georges servante du collège depuis au-delà de cinquante ans, rend son âme à Dieu vers 8.15 heures (1er mars), après une longue maladie, soufferte avec la plus parfaite résignation. Un religieux, sa soeur Mme Chaput, le Procureur, le Supérieur du collège, assistaient à ses derniers moments. Deux vieilles servantes, Marie Joly et Mme Gauthier sont aussi présentes. Combien de riches n'ont pas tous ces secours de la religion et même des hommes. Qu'elle repose en paix! "

6o Le numéro 6 est à Wilfrid Désy, notaire, un élève du 25e cours, un de mes confrères de classe. Le Père Laporte l'avait surnommé la *Soie blanche*, à cause de la couleur de son teint et de sa chevelure. Né à l'Ile-aux-Castors, le 28 décembre 1858, il entra au collège en 1871. Après sa Rhétorique,en 1877,il s'en alla dans sa famille et revint l'année suivante, mais il n'était plus notre confrère de classe. Un talent assez facile et général lui permettait de réussir avec peu de travail, surtout en calcul, algèbre. Son naturel doux et paisible, son bon coeur et ses reparties assez vives lui avaient assuré un bon cercle d'amis, mais ses espiègleries lui valurent bien quelques désagréments de la part de nos professeurs. Il finit son cours en 1879; il alla avant la fin des classes " chercher son brevet ", avec Onésime Lacasse, chez le père duquel il prépara ses examens d'admission à la pratique. Après son examen d'étude en loi, subi à Québec, il disait avec un grain d'exagération: " Je ne savais qu'une thèse en philosophie et elle m'a été demandée. Alors, payant d'audace, j'ai dit: Vais-je répondre en latin ou en français? — A votre gré, — et je répondis en latin. ".

Quelques jours plus tard, le 30 mai 1879, Désy faillit enfiler dans l'onde de la rivière l'Assomption, au *Vieux Moulin*, en voulant tendre une main secourable à John Colwell, son confrère, qui se noyait.

Reçu notaire en 1883, il se fixa à Sorel où " il s'est fait une bonne clientèle et de nombreux amis. Par ses connaissances légales et son sens des affaires, le notaire Désy a beaucoup aidé aux entreprises considérables et au progrès de Sorel. ".

Ayant besoin de repos, il se rendit dans sa famille, chez son père, M. Ls-M. Désy. C'est là que la mort l'attendait, ne lui laissant que juste le temps de s'y préparer. Il fut inhumé dans le cimetière de sa paroisse natale. Il avait 45 ans. Sa femme et ses enfants n'étaient pas à son chevet au moment de sa mort!

7o Me voici encore avec un nom de fille, Mlle Célima Saint-Georges, soeur de Mlle Marguerite, et pendant bien des années sa compagne comme domestique au collège. Ces filles venaient de Saint-Paul. Elle mourut le 5 avril, à 78 ans. *L'Etoile du Nord* ajoutait: " Cette fervente chrétienne avait passé sa vie à servir Dieu. ".

Il y a trente ans, on ne parlait pas au collège de collision de chemin de fer, mais bien des collisions de Mlle Célima portant des plats de viande, avec M. Olivier Giroux, vieux prêtre retiré au collège, dans le passage noir et en déclin qui du réfectoire nous introduisait à la cuisine. S'il n'y eut ni tué, ni blessé, du moins, il y eut des cris d'un côté et des gros mots de l'autre.

8o Monsieur Jos.-Octave Gadoury, prêtre. " Vous ne savez ni le jour, ni l'heure. ", dit le Seigneur.

Jusqu'ici, on compte parmi les victimes, des vieux, des jeunes, des hommes à l'âge mûr, des hommes secs de tempérament et d'autres riches en embonpoint, mais la mort subite nous avait épargnés. Cette fois, elle frappe un homme de 53 ans, ayant toute l'apparence d'une excellente santé: M. Joseph-Octave Gadoury, curé de Salem, Mass. *La Patrie* du 22 avril portait l'annonce sui-

vante :"Une dépêche reçue au presbytère de la paroisse de Saint-Joseph, annonce la mort de M. Gadoury, arrivée presque subitement à Sharon Springs, N. Y., où cet excellent prêtre s'était rendu dans l'intérêt de sa santé. Il a succombé à une maladie de coeur. ".

Les pâques venaient de finir, et le curé, fatigué, se rend à cette place d'eau avec un confrère pour refaire ses forces épuisées. L'un de ses vicaires venait de mourir, l'autre était malade, de sorte qu'il s'était surmené durant plusieurs semaines. Il était curé de la paroisse canadienne de Salem, depuis 19 ans, et il y avait opéré de véritables merveilles de bonne administration; ses écoles fonctionnaient très bien.

Tout le monde à Salem, catholiques ou protestants, " professait pour lui le plus profond respect et la plus grande affection. Il savait se faire aimer. Homme d'un rare mérite, il laisse d'universels regrets. ". Mgr Williams, archevêque de Boston, l'estimait beaucoup.

M. Gadoury, est né à la Petite-Rivière de Berthier (Bayonne), le 17 juillet 1851. A douze ans, son père l'amenait au collège où l'avait devancé son frère, le docteur Jérémie Gadoury, de Saint-Norbert (décédé). M. Gadoury fit ses études avec beaucoup de succès; la littérature lui souriait avant tout; l'éloquence lui fut favorable; il parlait très bien.

A la fête des Noces d'or, il fut prié de répondre à la santé des anciens élèves de Joliette établis aux Etats-Unis; il le fit d'une façon remarquable.

A sa sortie du collège Joliette, il étudia au séminaire

de Troy, se préparant ainsi, sans le savoir peut-être, à devenir l'un des guides du peuple canadien dans la République américaine. Au retour, il entra comme professeur d'anglais au collège de l'Assomption. Il fut ordonné le 16 juillet 1876, et demeura au même poste jusqu'en 1879. Alors il fut nommé vicaire à Beauharnois, puis, en 1880, vicaire à Saint-Vincent-de-Paul de Montréal, jusqu'en 1885, où il passa à Salem, à la demande de l'archevêque de Boston.

Il laissa en mourant des sommes considérables pour des oeuvres d'éducation; le collège Joliette et celui de l'Assomption ne furent pas oubliés. Il avait nommé son frère, le docteur Olivier Gadoury, de Berthier, son exécuteur testamentaire.

Après le décès de cultivateurs, de religieux, de prêtres, de domestiques, de notaires, de curés, venait le tour d'un médecin.

9o Ce fut à M. Pierre Chartrand, médecin de Montréal, à s'exécuter. Il le fit promptement, le 26 avril, d'une méningite cérébrale aiguë. Il tomba malade lundi, le 25, et mardi matin, à 4 heures, c'en était fait. On a intitulé: *Figure bien connue*, l'article où l'on annonçait sa mort.

Le docteur Chartrand (P'tit Pierre) naquit à Saint-André-Avellin en 1861. Son père, qui était notaire, vint plus tard s'établir à Montréal, au Coteau Saint-Louis. Pierre fit ses classes primaires à l'école des Frères de Saint-Viateur du Mile-End, ainsi que ses trois amis :

Joseph Daoust, Jos. Bastien et Isaïe Brault, avec lesquels il arriva à Joliette en 1874. (Daoust mourut jeune, Bastien fit un médecin—ce qui ne l'a pas préservé de la mort). Chartrand, par sa bonne éducation, par son caractère doux et pliant, par ses manières distinguées, s'entoura de beaucoup d'amis. Il termina son cours en 1880. " Il entra à l'Ecole de Médecine où il fut diplômé, en 1883, avec grande distinction. Il pratiqua d'abord sa profession à Acton-Vale. Après dix-huit mois de séjour à cet endroit, il revint à Montréal pour occuper à l'Université la chaire de Chimie. Il remplit cette charge jusqu'en 1891, alors qu'il partit pour Paris pour y compléter ses études chirurgicales.

" De retour à Montréal, il devint professeur de toxicologie, puis de dissection à l'université Laval, chirurgien à l'Hôtel-Dieu, médecin des dispensaires de la Providence et de Sainte-Pélagie. Partout il s'est distingué comme habile praticien. Il a été médecin de plusieurs sociétés d'assurances et de secours mutuels. Il est mort muni des sacrements de la sainte Eglise. ".

Il était confrère de classe avec MM. J.-M. Tellier, J.-Ad. Renaud et C. de Lanaudière, pour ne nommer que les citoyens de Joliette.

Les journaux ont aussi écrit du défunt: " Le docteur P. Chartrand est mort comme il avait vécu : en bon chrétien. Il n'avait que 43 ans. ".

10o R. P. C. Beaudry, supérieur. — " Tantôt la mort frappe un saint vieillard aux cheveux blancs qu'elle

ne devait, semble-t-il, jamais enlever à la maison importante qu'il dirigeait si sagement depuis tant d'années.".

On parlait ainsi de la mort du R. P. C. Beaudry qui mourut le 3 mai à l'âge de 69 ans, les armes à la main dans son poste de supérieur de notre maison qui s'était incarnée en lui. Le P. Beaudry et le collège Joliette paraissaient inséparables; l'un n'allait pas sans l'autre ; parlait-on du collège Joliette, aussitôt la belle figure souriante de notre Père se peignait dans notre imagination. Mais je n'entreprendrai pas de traiter un pareil sujet qui, durant une semaine entière, remplit les colonnes de nos journaux et qui exigerait plus d'un volume. L' " Apôtre du Sacré-Coeur " doit avoir son biographe et il l'aura. Il ne conviendrait pas de confondre le R. P. Supérieur avec les autres anciens élèves. Qu'il nous suffise de rappeler brièvement les principaux titres mis en avant par Mgr l'archevêque de Montréal, pour fixer la mémoire du P. Beaudry.

" Il est pénible disait Sa Grandeur de voir partir de pareils ouvriers. La mort du P. Beaudry est une perte pour le collège, pour sa communauté, pour le clergé du diocèse dont il fut l'un des membres les plus distingués et les plus sympathiques, et pour le pays tout entier. ".

" Il vivait de la foi comme le juste ". " Il fut un homme d'oraison, il fut pieux, il fut "l'apôtre du Sacré-Coeur ", et de la communion fréquente. Il fut homme d'obéissance, comme pas un jeune écolier ne peut l'être, et de soumission parfaite; homme de règle et de progrès dans les études ". Monseigneur finissait son éloge par

ces autres paroles dites aux élèves: " Le P. Beaudry vous a aimés, il a vécu pour vous, il était prêt à donner pour vous le meilleur de son âme. Rappelez-vous ses sages conseils et ses exemples. ".

Oui! le Père Supérieur nous aimait et il désirait voir dans la famille Joliettaine la réalisation de cette parole de l'Evangile: " Aimez-vous les uns les autres. C'est à ce signe qu'on reconnaîtra que vous êtes mes disciples. ".

Mais cette affection était bien réciproque: ses élèves la lui rendaient avec usure. M. Chicoine, le vénérable curé de Saint-Thomas me disait, le jour des funérailles du P. Supérieur: " Il y a quarante ans que je vis au milieu des élèves de Joliette et je n'ai jamais entendu des paroles d'amertume à l'adresse du P. Beaudry. ".

Le R. P. Beaudry est mort, lui aussi, mais sa mort a été douce et édifiante; il nous avait enseigné à bien vivre il nous a montré à bien mourir.

Je rappelle ici ce rapprochement qu'un ancien élève en faisait dans un article intitulé : *Dans mon jardin*, lu aux Noces de diamant: " A Saint-Paul de Londres, on voit un marbre très simple, élevé en l'honneur de Christophe Wren, architecte de la cathédrale anglaise, et sur lequel on lit: *Si quaeris monumentum, circumspice* — " Si vous désirez voir le monument de ce grand homme, levez les yeux et regardez autour de vous. ". Si, à Joliette, on cherche le monument du R. P. Beaudry, on n'a qu'à regarder; ce monument nous entoure de toutes parts; il couvre en entier le terrain du collège. Sa cha-

pelle pourtant renferme son coeur caché dans la pierre, derrière le marbre suspendu à l'endroit fameux de son confessionnal. ".

11o Un autre ancien élève mourut le même jour que le Père Supérieur, c'est M. Arthur Fitzpatrick, arpenteur provincial, après avoir enduré les ennuis d'une très longue maladie supportée très chrétiennement.

Le conseil de ville de Joliette dans une résolution en date du 4 mai disait : " Que la ville de Joliette perd en M. Fitzpatrick un citoyen utile, au caractère irréprochable, à l'esprit droit et éclairé, au coeur généreux et aux vues à la fois élevées et pratiques. ".

Il n'avait que 39 ans et quelques mois.

Né à Saint-Ambroise en 1865 de M. Joseph Fitzpatrick, entrepreneur; il vint au collège en 1876; il y fit ses études classiques après lesquelles il étudia le génie civil et se fixa à Joliette.

" M. Fitzpatrick, disait l'*Etoile du Nord*, était l'un des plus estimés de nos compatriotes. Appartenant de naissance à une famille irlandaise associée à l'une de nos premières familles canadiennes françaises, le défunt que nous regrettons s'était identifié avec notre nationalité française. Chrétien croyant, catholique dévoué, homme intègre, ami de tous, obligeant envers tout le monde, M. Fitzpatrick a passé une heureuse vie et fait une heureuse mort. Ses derniers moments furent l'écho d'une vie remplie de mérites. Il était capitaine du 83me régiment de milice et, à ses funérailles, étaient présents plusieurs officiers de la milice volontaire ".

12o M. Louis Nap. Dumouchel, notaire, ne fit que passer comme professeur à notre collège; il convient pourtant de lui donner une place dans cette liste nécrologique. Né à Rigaud en 1839, il fit ses études partie au collège Bourget et partie au collège de Montréal. Après un service militaire assez long il étudia la loi et devint notaire en 1874, et se distingua avec son associé M. L.-O. Hétu, et quand on voulait désigner un des meilleurs bureaux de Montréal, on disait: " Hétu et Dumouchel ".

Plus tard il prit pour associé, Raoul Dumouchel, son fils, aussi notaire, lequel vint au collège Joliette en 1880.

Le notaire Dumouchel est le frère des MM. Dumouchel, organistes, l'un à Albany et l'autre à Ogdensburg. Muni des sacrements de la sainte Eglise, M. Dumouchel mourut le 15 mai à l'âge de 64 ans, après quelques jours de maladie.

13o Le même jour, s'endormait " dans le baiser du Seigneur " à son presbytère de Sainte-Anne de Cohoes, N. Y., M. F.-X. Lavallée, prêtre, qui fut très longtemps professeur au collège Joliette.

Indisposé depuis assez longtemps et même s'étant préparé définitivement au grand voyage, il put le remettre à une époque indéterminée. Mais environ deux semaines avant sa mort il dut faire de nouveaux préparatifs et il partit en effet le 15 mai, à l'âge de 43 ans.

Il naquit à Saint-Norbert en 1861, et entra au collège en 1875, après avoir fait ses classes françaises à

l'école modèle de Saint-Cuthbert; il entra en Eléments latins et termina son cours en 1881, après avoir été un modèle de piété, de conduite et de travail.

Dès ses plus jeunes années, il laissait deviner le lévite et le prêtre sous le *capot* de l'écolier. *Hoc erat in votis*, il l'était déjà dans le secret de son âme et dans ses aspirations.

Dans ce jeune écolier au transcendant mérite,
Ses directeurs déjà devinaient le lévite.

Et si je consulte les listes des " excellents " je trouve toujours et jusqu'à la fin le nom de F.-X. Lavallée. Il prit donc la soutane après un cours d'études très fort, surtout dans la langue latine et fut ordonné au grand séminaire de Montréal, le 30 mai 1885.

Il enseigna le latin pendant dix-sept à dix-huit ans avec un succès remarquable; il aimait ses élèves, les faisait travailler et pour être satisfait, il lui fallait arriver bon premier dans les notes d'examen. Mais fatigué de l'enseignement et ne pouvant plus se consoler du départ de M. Houle qui fondait Saint-Cléophas, il partit pour Cohoes où son confrère et ami, M. L.-A. Lavigne, lui tendait les bras. Pendant cinq ans, il fut l'auxiliaire de M. Lavigne, se distinguant dans le ministère par un grand zèle pour l'éducation qui fut l'oeuvre de prédilection de sa vie. Mais ce fut encore mieux lorsque, il y a deux ans, il fut nommé curé de Sainte-Anne de North-Side. C'est là que " par sa piété, son dévouement inlassable " il sut s'attirer la profonde affection et la vive reconnaissance de ses paroissiens.

M. Lavigne, son ami de coeur, son confident et son exécuteur testamentaire n'a rien épargné pour rendre à son ami les derniers devoirs. L'automne dernier, à ses Noces d'argent, il nous raconta, en face de son portrait au crayon, et les larmes aux yeux, ses derniers moments.

Un premier service fut chanté à son église paroissiale, puis les restes du défunt furent transportés à Saint-Norbert où, après un second service des plus solennels, ils furent inhumés le 20.

Après le sacerdoce auquel on vient de demander une victime, c'est à la magistrature qu'on s'adresse et celui qui vient de juger ses semblables comparait tout à coup devant le Juge suprême des vivants et des morts.

Et ce juge, c'est l'honorable juge Odilon Desmarais.

14o Le 17 mai une nouvelle des Trois-Rivières jetait la consternation dans toute la ville de Joliette : " L'hon. juge O. Desmarais est mort ".

L'*Etoile du Nord* l'annonçait ainsi : " Au moment de mettre sous presse, nous apprenons que l'hon. juge O. Desmarais vient d'être frappé d'apoplexie. C'est encore une de nos belles figures qui disparaît; c'est une des gloires de la ville et du collège Joliette. ".

La veille il avait présidé le tribunal de la Cour supérieure. Il prenait un peu de repos dans son jardin quand il s'affaissa.

On appela le secours du médecin, mais ce fut en vain, il ne put constater que la mort.

Odilon Desmarais naquit à Joliette le 27 février 1854. Son père, M. J.-B. Desmarais fut de longues années employé de la corporation comme clerc du marché et inspecteur de voirie. Il fut un des premiers colons de l'Industrie. M. Joliette l'aimait beaucoup. Il parait que sa maison, rue de Lanaudière, a été la troisième érigée dans le nouveau village.

Enfant, il servait la messe du R. P. Lajoie, curé, et il garda toujours dans son coeur une place d'amour pour son curé; lui-même le disait à la fête des Noces d'or.

A onze ans, il entra au collège qu'il quitta, je crois, après sa Rhétorique en 1873. " Il étudia le droit à l'Université McGill, où il prononça en 1876, année de sa sortie, le premier discours français entendu dans une grande séance académique de l'institution. La politique l'attirait; il s'y jeta ardûment. C'est dans ces luttes qu'il connut M. Mercier dont il devint l'associé à Saint-Hyacinthe.

On a écrit de lui: " Comme tribun populaire il mérite une mention spéciale. Il parle avec une facilité, une abondance, un *brio* qui soulève les masses et déroute un adversaire. Son talent d'improvisation, sa présence d'esprit, la vivacité de sa riposte, lui ont valu des succès oratoires difficiles à surpasser ". Il devint dans la suite criminaliste distingué. Il monta sur le banc en 1902.

Il laisse une veuve et trois enfants; deux garçons et une fille.

Voici le portrait réel de M. Desmarais tel que je le

trouve dans un journal : " Au physique, M. Desmarais est grand et très robuste; chevelure brune, oeil vif, figure énergique, voix ample et sonore, manières élégantes et distinguées, accueil singulièrement sympathique. C'est une personnalité ".

Je n'ai pas encore fini; ma liste n'est pas épuisée ; courage, chers lecteurs, suivez-moi jusqu'au bout. Le voisin de M. Desmarais dans cette théorie funèbre est un de ses amis d'enfance, un concitoyen, M. Joseph Rivard.

15o Une dépêche de Joliette datée du 27 mai annonçait aux lecteurs de la *Presse* : " M. Joseph Rivard, ancien hôtelier de cette ville et l'un de nos bourgeois les plus populaires, est décédé subitement, la semaine dernière, à sa résidence de la rue Manseau où il vivait avec sa mère et l'une de ses filles ".

M. Rivard entra au collège Joliette en 1859, mais il n'y fit que son cours commercial.

Il mourut à 52 ans. Il comptait beaucoup d'amis à Joliette et dans les environs.

16o Après M. Rivard, c'est encore un Joliettain de naissance; un ami de jeunesse des deux précédents qui va passer: le docteur F.-X. Patoile, né à l'Industrie en 1850. Son père y occupait autrefois une place considérable par sa richesse. F.-X. Patoile commença ses études en 1857. Après avoir pratiqué la médecine quelques années au Canada, il alla se fixer aux Etats-Unis. Il mourut à Williamsett, Mass., le 12 mai " après une ma-

ladie de quelques semaines seulement, à 54 ans. Le défunt était doué d'un caractère vraiment aimable et fort estimé de ses compatriotes ". Il laisse une épouse et deux fils : Alexandre, pharmacien, et Georges, bijoutier. Ses funérailles eurent lieu à Holyoke, le 17 mai.

On le voit, nos confrères, sont fixés partout; leur tente se trouve aux quatre coins du ciel. Proche ou loin ils ne sont pas épargnés et, bon gré mal gré, ils doivent entrer dans le cadre mortuaire réservé à nos anciens.

17o Cette fois, c'est M. Camille Daignault, curé de Sainte-Julie de Verchères qui, à l'appel divin, répond par le classique "présent". Sa paroisse natale est Longueuil, où il vit le jour le 22 novembre 1839. Il commença son éducation chez les Clercs de Saint-Viateur qui dirigeaient à cette époque le collège commercial de Longueuil. Le collège Joliette le reçut en 1857, alors qu'il avait dix-huit ans. Pieux, obéissant et laborieux, il fit le bonheur de ses directeurs, comme plus tard il fera la joie de ses curés et de ses supérieurs ecclésiastiques. Il marchait dans les sentiers qui aboutissent naturellement à la prêtrise qu'il reçut le 6 mars 1864. Il fut vicaire trois ans à Beauharnois, deux ans à Verchères, puis en 1869, en récompense de ses bons services, Mgr Bourget lui confia l'oeuvre toujours difficile d'être le premier curé d'une paroisse. La mission de M. Brassard, curé de Saint-Paul, n'avait pas encore de curé résidant. Il fut donc le premier curé de Mantawa pas plus éloigné de Joliette qu'à présent, mais d'un accès incomparablement plus pénible; il y demeura sept ans. En 1876, il accepta la cure

de Sainte-Julie qu'il garda jusqu'à sa mort. Pendant 28 ans, il fit le bien et fut bon pasteur dans cette paroisse: il fit progresser l'agriculture, et dota sa cure d'une magnifique église en pierre et d'un vaste et confortable presbytère.

Il mourut le 30 mai, à 64 ans, après 40 ans de prêtrise.

" Le défunt était à chanter une messe lorsqu'il se sentit faiblir. Voulant achever de célébrer le saint sacrifice, il changea la solennité de la messe en une messe basse. Suivit ensuite un enterrement. Le vénérable prêtre se rendit alors à son presbytère. Il se trouva si mal qu'il perdit connaissance. Il revint à lui quelques instants, pour s'affaisser une seconde fois, et expira ". Sa mort fut soudaine, mais non pas imprévue; il s'était préparé à mourir quelques jours auparavant.

Le 3 juin eurent lieu ses funérailles; Mgr Racicot prononça son oraison funèbre et prit pour texte: " J'ai combattu le bon combat ". M. Daignault fut fidèle à sa maison et à ses amis. Pour exécuter ses dernières volontés, il nomma M. A. Baril, curé de Saint-Remi, son ami très intime et le R. P. L. Léger, procureur du collège.

Il établit, dit-il dans son testament, le " collège Joliette son légataire universel par reconnaissance et par haute considération pour l'Institut des Clercs de Saint-Viateur. ".

18o Jusqu'ici toutes ces victimes de la mort sont tombées dans leur maison, mais M. Joseph Laporte,

jeune homme de 22 ans, fils de M. Stanislas Laporte, de Saint-Liguori, trouva la mort dans des circonstances très pénibles. (Il est de la famille patriarcale des Laporte qui, durant près de 40 ans, fournit des élèves au collège. C'est le premier enfant que j'ai baptisé en avril 1882.). Ce jeune homme vint au collège en 1896, y fit un cours élémentaire, puis fut commis à Joliette où il se distingua comme un " jeune homme vertueux et très estimé ".

Depuis février dernier, il était chargé d'un tramway à Montréal. Samedi le 6 août, il venait de dîner et courut à travers les champs pour reprendre son char. Il s'engagea, sans le savoir, dans une carrière comble ayant toute l'apparence de la terre ferme; il y disparut soudain, misérablement enlisé, sans pouvoir être secouru à temps. Son cadavre fut repêché et transporté à Saint-Liguori, lieu des funérailles.

19o Joliette se préparait à recevoir son évêque; une animation extraordinaire règnait partout; la ville prenait une parure de fête et à ce moment-là expirait, sur la rue de Lanaudière, un humble prêtre qui, assurément n'a jamais fait de bruit, un homme parfait puisqu'il ne péchait pas par la langue. M. Damase Piché, ancien curé de Saint-Joseph du Lac mourait donc à Joliette, le 21 août dimanche, à l'âge de près de 60 ans.

Le " bon " M. Piché naquit à Saint-Paul le 25 octobre 1844, et fit ses études classiques au collège de l'Assomption, mais il enseigna deux ans au collège Joliette avant sa prêtrise.

M. Piché se préparait dans " le silence et le repos " au ministère des âmes qu'il rendit si fructueux. Il fut ordonné le 23 février 1873, et fut vicaire à Saint-Clet durant trois ans, puis à Berthier pendant sept ans. Il fut curé de la paroisse du Très-Saint-Rédempteur en 1883 jusqu'en 1889 où il fut transféré à Saint-Joseph qu'il ne quitta qu'en 1904 pour prendre un repos bien mérité.

Certes il a bien travaillé, ce bon prêtre, au ministère des âmes, au confessionnal surtout, durant les Quarante-Heures. " Il en a égréné des chapelets de confessions " après les vêpres jusqu'au souper, alors que les confesseurs rentraient au presbytère. Tout le monde le connaissait et s'estimait heureux de faire partie de sa clientèle.

Les funérailles du défunt curé eurent lieu à Saint-Paul, mardi, le 23 août, veille du sacre de Mgr J.-A. Archambeault.

Combien d'âmes, sauvées par son ministère, ses exemples et ses vertus, sont venues au-devant de ce " bon et fidèle serviteur " pour l'introduire dans le ciel !

20o J'arrive au numéro 20 auquel correspond, dans ma liste, M. Olivier Dufresne, contrôleur de la cité de Montréal, mort le 21 septembre, à l'âge de 46 ans.

Par son travail, sa probité et ses vertus civiques, il s'éleva aux plus hautes charges. Quand on voit un jeune homme partir d'un humble rang de campagne et arriver à fixer sur lui les regards des premiers magistrats des

grandes villes, on se dit : " voilà un homme de caractère et de bonne conduite. ".

Né à Sainte-Elisabeth en 1856, il entra au collège en 1868 avec un de ses frères Israël Dufresne, qui aujourd'hui (1904) est marchand à Sainte-Emélie. Confrère de classe du juge Desmarais, il le suivit de près au tombeau. Au collège où on l'appelait *P'tit Vier*, il se distinguait par une bonne conduite ; le P. Beaudry lui confia même le soin de la sacristie, une des charges les plus délicates et les plus honorables du collège.

Il quitta Joliette après sa Rhétorique et continua ses études à l'école du Plateau, où il remporta les premiers prix. Il devint comptable-expert, puis en 1887, il fut nommé auditeur de la cité, et peu après, contrôleur, double position qu'il occupa pendant quatorze ans. " Il possédait, à fond, dit la *Patrie*, la comptabilité municipale. Il n'ignorait aucun des rouages de l'administration financière de la cité ; son esprit de travail, ses capacités et sa probité reconnue (tant il est vrai que l'homme suivra dans son âge mûr et sa vieillesse, le sentier que jeune homme il aura suivi), son franc parler et ses matières affables lui avaient toujours assuré l'estime, la confiance et le respect de tous ceux avec qui il s'est trouvé en contact. Nulle dépense si minime qu'elle fut ne pouvait être autorisée par le conseil, sans le certificat du contrôleur. ".

Il était marié et père de neuf enfants.

M. Dufresne avait 48 ans ; sa mort fut soudaine ; il souffrait d'asthme depuis deux ou trois ans, mais on ne pouvait pas prévoir une fin si précipitée.

L'honorable L.-O. David, son ami, disait de M. Dufresne; il nous plait beaucoup d'enrégistrer ici ce bel éloge : " C'était un bon chrétien, un excellent citoyen, un employé modèle, honnête, pénétré du sentiment du devoir s'occupant constamment des intérêts de la ville. ". Voilà l'homme que notre collège a perdu.

Un employé de la corporation vient de mourir; en voici un autre qui disparaît et les journaux l'annoncent sous le titre de " Une grande figure ". C'est un homme à qui le ciel a permis de développer son talent.

21o M. Cléophas Beausoleil, avocat, légiste, directeur des Postes, à Montréal, décédé, le 4 octobre 1904, à Saint-Gabriel de Brandon, à sa maison de campagne, à l'âge de 60 ans, après une longue et cruelle maladie.

" Il est mort entouré des siens et assisté par M. Pierre Sylvestre, curé, en manifestant une résignation vraiment admirable. ".

Il était le quatrième fils de M. Joseph Beausoleil et naquit à Saint-Félix de Valois, le 19 juin 1845. Il commença ses études à Berthier et vint au collège Joliette en 1857. Après un brillant cours d'études, il prit la soutane qu'il porta quelques années. Mais il se sentait incliné à l'étude du droit ; il quitta donc l'enseignement pour étudier le droit à Montréal et en même temps devenir journaliste. Il occupa les premières places : fut échevin de longues années, commissaire d'écoles quatre ans et représentant du comté de Berthier, de 1887 à 1900, date de sa nomination à la direction des Postes " Comme journaliste, c'était une plume mordante et puissante.

22o Le même jour que M. Beausoleil, s'éteignait dans le calme, comme s'était écoulée sa vie, M. Jean-Baptiste Bonin, instituteur. Il était natif de Sainte-Elisabeth en 1849, et avait par conséquent à sa mort 55 ans. M. Bonin entra au collège en 1865, fut toujours bon élève, appliqué, rangé et laborieux comme il le fut plus tard. Né pour l'enseignement, il ne s'en fit pas un état transitoire, mais un emploi permanent et continuel et comme il aimait sa profession, il sut la rendre efficace et brillante. Je n'ai pas connu maître plus respecté ni plus respectable; les enfants subissaient l'influence de son autorité, et les parents eux-mêmes l'entouraient de ce respect auquel ont droit ceux à qui l'on confie l'éducation des enfants. Tous les élèves de Sainte-Elisabeth, sortant de l'école de M. Bonin, savaient leur français parfaitement et tenaient les premières places de leur classe. M. Bonin quitta Sainte-Elisabeth en 1882 pour Saint-Félix de Valois, où il eut les mêmes succès. Puis il vint demeurer à Joliette où il continua à faire des classes privées.

" Il décéda pieusement à Joliette, après une maladie de plusieurs mois, soufferte avec la plus parfaite résignation chrétienne ". Son épouse et sa fille unique lui survivent.

A cette liste déjà longue l'*Ordo des élèves du collège* ajoute encore sept noms : MM. Henri Filteau, Thomas Kelly, Alfred Valois, Ulric Beauséjour, Narcisse Trudel, Arthur Nadeau et Achille Michaud. Mais je n'ai aucun renseignement à leur sujet.

L'*Alma Mater* est heureuse de recueillir les louanges citées à l'adresse de ses enfants et " elle conserve toutes ces paroles dans le secret de son coeur. ".

Voilà les pertes de la présente année ; elles sont lourdes et irréparables. A nous donc de faire plus encore, de travailler mieux pour combler les vides, pour aimer plus fort notre collège et nos confrères, afin de remplacer les coeurs qui sont à jamais fermés, pour que notre collège ne s'aperçoive pas autant de la disparition d'un si grand nombre de ses enfants.

Il existe et de tout temps, une profonde union entre tous les élèves de Joliette ; c'est un fait, mais faisons en sorte que partout on nous reconnaisse à cette marque et l'on dise " voyez comme ils s'aiment " ! Pour les défunts dont les noms sont conservés dans ce chapitre, offrons nos suffrages et nos bonnes oeuvres, afin que notre affection ne soit pas stérile. Et ce sera un des meilleurs résultats de la publication de ces notes et du groupement de ces noms dans le cadre d'un chapitre.

Comme " les extrêmes se touchent ", laissons le *Champ des morts* et allons à une fête.





CHAPITRE VI

UNE BELLE REUNION

(15 MAI 1906)

Qu'un véritable ami est une douce chose !

(*Les Deux Amis*).

“ Avez-vous encore des souvenirs ”, me demande-t-on souvent ? — Mais oui. — Alors pourquoi ne continuez-vous pas vos *Gerbes?* — Pour plusieurs raisons, dont la principale est la direction d'une paroisse et le manque de temps, mais puisque ces *Gerbes* font plaisir à mes amis et aux anciens élèves de Joliette, je vais encore, malgré mon peu de loisirs, en risquer un chapitre ou deux qu'on accueillera, je l'espère, avec autant de bienveillance que les autres.

“ O foyer domestique, disait le Père Lacordaire, mai-

son paternelle où, dès les premiers ans, nous avons respiré avec la lumière, l'amour de toutes les saintes choses, nous avons beau vieillir, nous revenons à vous avec un coeur toujours jeune! "

Dans le cours de la vie, il nous prend parfois des crises de ce que Mme Julie Lavergne appelait " la nostalgie de la maison paternelle " ou de l'*Alma Mater*.

Voir notre collège, ses jardins, ses bosquets, ses grands arbres, ses cours d'amusement, nos confrères, nos professeurs, est pour nous, les anciens élèves, d'un charme inexprimable.

Que de fois, dans le calme de notre solitude, en nous promenant silencieusement, ces objets si chers et ces figures tant aimées frappent vivement notre esprit, reprennent leurs formes, se ravivent et nous invitent à donner avec infiniment de jouissance, " longue audience aux souvenirs du passé ! "

C'est bien dans ces rêveries intimes que se réalise cette parole d'un grand évêque français qui frappe sur le vif notre mentalité actuelle : " Une partie de la vie se passe à désirer l'avenir et l'autre à regretter le passé.".

Plus on vieillit, plus les années s'amoncellent sur nos têtes en y épilant soigneusement le crâne ou en y laissant des " neiges éternelles, " qui en font, au dire de notre spirituel introducteur de l'autre jour, M. Régis Bonin, curé de Saint-Barthélemy, des " figures antédiluviennes ", plus aussi notre collège nous devient cher. Nous faisons un peu beaucoup comme le naufragé qui saisit fiévreusement la planche ou le rameau qui s'offrent à

lui et nous nous attachons à ce toit béni, d'autant plus que celui de nos parents " notre chez nous " où nous avons passé notre enfance est, pour un bon nombre, à jamais et tristement fermé.

On s'aperçoit aussi en avançant en âge que les années traînent avec elles un triste bagage d'ennuis, d'épreuves, de peines et de souffrances qui nous enveloppe tout entiers, comme d'un voile épais.

Les joies sont moins vives et moins longues, nous sont mesurées avec parcimonie ; les rayons de soleil sont moins brillants et moins chauds. Les " bons bouts de vie " du brave vieux curé se font plus courts et sont comparables à une échappée de soleil entre deux orages, bien éphémère...

Telles sont les graves pensées qui roulent d'ordinaire dans l'esprit des anciens élèves de nos bons collèges classiques.

On se figure alors aisément ce que l'annonce d'une réunion à l'*Alma Mater* renferme de doux et de suave au coeur et combien, par anticipation, chacun jouit de son bonheur futur.

Convoqués cette fois non pas par les autorités du collège, ni par un comité régulièrement organisé, mais seulement par un groupe d'amis dont l'un, M. L.-A. Lavigne, curé de Cohoes, devint le portevoix des autres, nous sommes accourus au premier signal de cette réunion qui eut lieu, à Joliette, les 15 et 16 du courant (1906).

On nous avait écrit : " Voyage de Montréal à Joliette par le C. P. R. ".

La fête commence donc à la gare Viger par de joyeuses rencontres, de franches poignées de mains et de bons éclats de rire qui recommencent chaque fois que le char reçoit une nouvelle recrue. Tout le trajet fut infiniment gai et, par suite infiniment court, ne ressemblant en rien à ces longues attentes d'autrefois dans des chars enneigés entre les gares de Joliette et de Lanoraie.

On venait de quitter Montréal et l'on touchait déjà au terme de notre voyage. " Joliette! Joliette! " criait le chef du train, et l'on était rendu.

Joliette apparaît aux voyageurs en chemin de fer, comme une gentille et très aimable ville : proprette, bien bâtie, endimanchée, vêtue à la mode nouvelle et polie dans tous ses citoyens. Réellement elle présente deux abords les plus agréables ; qu'on arrive par le C. P. R. ou par le *Grand-Nord*, elle nous sourit coquettement, dans ses deux quartiers nord et sud.

La cathédrale et son beau clocher, l'évêché avec sa rangée de gros pins verts, souvenir de M. Joliette, le collège, ses statues et ses grands arbres, les couvents et le marché avec leur dôme, les ponts, M. Joliette lui-même sur son socle tout près de son manoir, entouré d'un élégant jardin, nommé le parc Renaud ; le vieux moulin, et, dans un plan plus lointain, et plus vert, le noviciat des Clercs de Saint-Viateur ; tout cela s'offre à nos regards comme un enchantement.

Le collège entier nous apparaît bientôt, non pas tel qu'aux élèves qui reviennent de leur dîner ou d'une campagne, mais comme une oasis dans les sables du désert.

En face et sous ses portiques, se déroule une longue théorie de prêtres et d'amis — des amis surtout " qu'on connaît bien " comme dirait le défunt Frère Guay, c. s. v., et massés là, pour nous crier la bienvenue.

Le bon Père Supérieur (R. P. Roberge), et le non moins bon Père Procureur (R. P. Léger) sont au premier plan, pour nous faire, en souriant, l'honneur de leur maison avec une distinction parfaite qui nous fait oublier ou mieux refoule au fond de notre coeur, un souvenir attendrissant.

Celui qui, durant quarante ans, fut le gardien de notre foyer, de notre maison paternelle (R. P. Beaudry), n'était plus là, avec sa haute taille, sa tête noble et belle, ses yeux brillants, sa longue barbe blanche, pour nous accueillir, le sourire sur les lèvres, les bras étendus et " le coeur sur la main" pour embrasser ses enfants, ses fils, dans une étreinte paternelle, comme il avait coutume de le faire, mais il était remplacé et comme nous l'avons dit, l'accueil fut on ne peut plus bienveillant.

Mgr Beaudry, prélat romain et vicaire général, notre aîné, avait bien voulu se rendre à notre arrivée, témoigner à chacun la plus vive affection et recevoir, en retour, l'expression de notre reconnaissance et de notre dévouement à la famille Beaudry dont il est, je crois, le seul représentant. (Il y a aussi M. Louis Beaudry, ptre.)

Il y a dans les maisons d'éducation, comme dans les maisons privées, des salles qu'on doit se hâter de montrer à ses hôtes; il en est ainsi du réfectoire, dont l'usage est ancien comme le monde.

Aussi sans tarder : " Le Procureur, sans chapeau sur la tête, vint nous dire que la soupe était prête. " " Ni un, ni deux, " nous sommes au réfectoire et autour de la table où

....Notre troupe serrée
Tenait à peine autour d'une table carrée.

Disons avec le R. P. Peemans : " Oui, il y avait de la vie dans ces agapes de famille : les lazzis et les joyeux propos, ces aimables auxiliaires de la bonne digestion, éclataient de toutes parts, avec une verve et une pétulance sans rivales, les francs éclats de rire dominaient le bruit des assiettes et poétisaient même le sourd cliquetis des armes pacifiques maniées avec bravoure par tous les convives. ".

On ne saurait ni plus, ni mieux dire !

Il nous semblait voir une immense enseigne se balancer sur nos têtes avec ces mots empruntés à une auberge des Sables d'Olonne en France :

AUBERGE DES ASSASSINS.

À SAUVETERRE.

On égorge les poulets,
On assomme les lapins,
On écaille les mulets,
On écartèle les grenouilles,
On écorche les anguilles,
Seuls les clients sont bien traités.

Aussi, une fois de plus, l'axiôme : " les meilleures choses ont le pire destin " eut son parfait accomplissement et le R. P. Supérieur, saisissant le premier moment libre, nous invite à passer à la salle à musique où les anciens font de la musique, " car que faire en un gîte à moins que l'on ne songe "? et où les figures " antédiluviennes " chantent, comme il leur convient, d'anciennes chansons et de vieux airs qu'Adam et Eve sans doute chantaient et fredonnaient après leur péché, et, à cause de lui, et auxquels on répond avec le même entrain que jadis, en allant à la campagne ou en revenant d'un piquenique.

Mais nous étions donc réellement redevenus écoliers, puisque nous chantions les mêmes chansons, nous entendions les mêmes voix, un peu plus " chevrotantes " peut-être, et nous étions dans la même maison, y passant, comme des chevaliers, une " bonne veillée d'armes. ".

Comme la cigale, nous avions bien chanté, mais comme elle, nous ne fûmes pas pris au dépourvu et le bon Procureur entre encore en scène et nous " paie la traite aux huîtres " avec une grâce vaut autant dire parfaite.

La table est toujours favorable à la discussion, aussi un de nos confrères des Etats-Unis demande la parole et s'enquiert s'il ne serait pas à propos, pour le collège et pour ses anciens élèves, de convoquer, chaque année, une réunion des anciens de Joliette à l'*Alma Mater*.

De l'avis de tous, cette question, qui ne manque pas d'être épineuse, fut portée sur un autre champ de bataille, où aux armes tranchantes de la parole, de la cri-

tique et des objections, peuvent s'en mêler d'autres moins dangereuses, plus conformes à nos dispositions du moment, telles que la pipe et les cigares, et où la fumée du tabac remplace l'odeur enivrante de la poudre.

Il s'agissait donc de savoir s'il n'était pas opportun de convoquer tous les anciens élèves, chaque année, à l'*Alma Mater*. Mais on objecta qu'il y avait de graves difficultés et que, pour ces réunions, il devait se former un comité permanent d'anciens élèves comme chez les RR. PP. Jésuites. Plusieurs alléguèrent aussi les lourdes charges imposées de ce chef au collège, tandis que d'autres prétendaient que ces fêtes trop souvent répétées auraient moins d'attraits, la majorité s'affirma par le choix d'une fête.

Il restait donc à fixer un jour qui devait être comme la fête définitive du Père Supérieur ou du collège et à laquelle tous les prêtres seraient conviés afin de revivre un jour de jadis, avec les élèves actuels.

Déjà le mois de mars nous offrait cette réunion ; c'était d'abord la Saint-Cyrille, fête du R. P. C. Beaudry, puis la Saint-Joseph, depuis l'heureuse arrivée de Mgr Jos.-A. Archambeault à l'évêché de Joliette. Mais ici encore on se demandait si cette dernière fête devait à l'avenir, se confondre avec celle du R. P. Supérieur ?

Ajournée au lendemain, la question, à l'aide de Mgr de Joliette, put alors recevoir une solution agréable à tout le monde. Mgr dédoubla le point en litige en réglant que sa fête patronale serait désormais célébrée à l'évêché dont l'agrandissement va lui permettre de rece-

voir tous les prêtres du diocèse. Puis Sa Grandeur encouragea fortement les autorités du collège à donner une séance solennelle, chaque année, pour y recevoir les anciens élèves, dans une fête fixée, qui serait celle de la maison. “ Ces fêtes-là, ajouta aimablement Sa Grandeur, en se tournant vers le Père Supérieur, ne sont pas les fêtes des titulaires, mais sont inhérentes aux charges elles-mêmes. ”

De fait les deux questions venaient d'être tranchées. Ainsi le Père Supérieur décida de fixer et fixa sur-le-champ cette fête à la première quinzaine de mai de chaque année.

Mais le temps de la soirée marchait et le règlement semblait vouloir nous pousser à un repos largement mérité. Au mot règlement, je me reporte à vingt-huit ans dans le passé et me rappelle avec bonheur l'explication claire et large qu'en donnait le R. P. Lajoie aux anciens élèves à la grande réunion de 1878. Voici les propres paroles du vénéré Supérieur : “ Je crois devoir vous dire, qu'en vous constituant de nouveau aujourd'hui élèves du collège Joliette, vous avez *ipso facto* contracté l'obligation de vous soumettre à son règlement. Ne vous effrayez pas, Messieurs, en m'entendant prononcer ce mot de *règlement*. Nous avons deviné et prévu vos dispositions actuelles. Le règlement dont je vous parle, vous l'avez entre les mains : c'est tout simplement le programme qui trace les différentes évolutions de la fête fraternelle de ce jour... Il est 9 heures du soir, mais par dérogation à l'article de l'*ancien règlement* qui, sous les peines les plus sévères, prescrit le couvre-feu à 9 heures,

nous allons descendre à la cour de récréation, au lieu de monter, comme ci-devant, au dortoir. Par ce seul fait vous pouvez juger si nous nous sommes efforcés d'étudier vos dispositions du moment. A moins donc d'être des écoliers *incontestables*, vous serez obligés de vous écrier : " Vraiment ! que nos anciens directeurs sont devenus conciliants ! " Pour vous rendre le règlement actuel encore moins onéreux, eu égard à la circonstance, je vous dispense tous du grand silence. . . Soyez debout au moins à 7 heures. Avez-vous besoin de restaurer vos forces épuisées, rendez-vous droit au réfectoire du collège vous rappelant que vous êtes chez vous. ".

Avec les mêmes pouvoirs le P. Supérieur actuel (R. P. Roberge), nous fit un pareil règlement, et comme nous n'étions pas *incontentables* nous en fûmes très satisfaits.

A sept heures donc, le règlement nous appelait à la chapelle pour la messe de communauté. Mgr Beaudry célébra cette messe dans la chapelle bâtie par cet autre lui-même que fut le R. P. Beaudry. Si l'on devait s'amuser ensemble, prier ensemble pour vivre de la même vie que nos cadets, il convenait aussi de chanter à l'unisson. Le chant fut donc l'oeuvre des anciens et des nouveaux. Pour ma part, j'ai trouvé ce choeur si fort et si harmonieux — je ne suis pas si difficile après tout — que je souhaiterais volontiers en avoir un semblable pour mon église.

A mon sens, rien ne nous empoigne avec autant de vivacité et d'émotion qu'un choeur d'écoliers, réunissant toutes les conditions liturgiques du plain-chant et sur-

tout le mélange des voix d'enfants, d'adolescents et d'hommes faits.

Tout un passé lointain revit pour nous dans ce formidable chant qui ondule comme les flots de la mer.

Il semblait à plusieurs voir le bon Frère Vadeboncoeur battre la mesure et prêcher d'exemple de sa belle grosse voix de basse profonde.

Autrefois, quand le congé du mardi après-midi n'existait pas, le beau chant du dimanche nous le faisait accorder : il naquit donc du chant bien exécuté.

Cette fois-ci, il valait encore mieux et il appelait un grand congé et c'est aux anciens comme autrefois au père Brouss, que le R. P. Supérieur réservait l'honneur de l'annoncer avec plus de solennité que d'ordinaire aux élèves actuels.

Après le déjeûner il y eut, dans le parterre, ce qu'on pourrait appeler un *garden party* suivi d'un *surprise party*. En face du collège, dans l'espace qui sépare la statue de saint Joseph et la salle de récréation, sont massés les élèves, en habits de fête, avec leur fanfare qui nous lance aux oreilles des anciennes mélodies, des morceaux préparés par le Frère Vadeboncoeur et que plusieurs, parmi les anciens, reconnaissent pour les avoir joués jadis. Sur le perron, prennent place les hôtes du collège, aux côtés du R. P. Supérieur qui adresse quelques mots et invite M. le curé de Saint-Barthélemy (M. Régis Bonin), au nom des confrères qui l'entourent, à souhaiter " le bon jour ", aux jeunes amis et à leur annoncer la bonne nouvelle qui, dès la veille, avait pris de la consis-

tance, mais seulement parmi les visiteurs; je veux parler d'un grand congé. Les circonstances réclamaient cette faveur. Nous allions passer un jour avec nos jeunes confrères, mais ce n'était pas précisément pour étudier — la plupart d'ailleurs " avaient perdu la leçon "— mais bien pour nous amuser et partager avec eux leurs jeux dans leur belle cour; pour cela il fallait se réjouir ensemble et prendre un grand congé. M. Bonin fut éloquent et chaudement apprécié, car chacune des phrases où il annonçait de bonnes nouvelles et où il dépeignait les traits de l'un de ses confrères présents, était littéralement hachée d'acclamations.

Et je n'ai pas entendu dire qu'il y eût complot entre l'orateur et ses auditeurs ou sa troupe de claqueurs, ou qu'il les eût payés à l'avance, en leur disant comme un orateur de France et peut-être du Canada : " Voilà deux francs; quand je parlerai, vous applaudirez à tour de bras; surtout regardez-moi bien, et ne vous trompez pas. ". Et l'on ne s'est pas trompé !

Et le congé commença " sans prendre goût de sel ", au milieu des cris de joie et des courses effrénées vers les jeux de balles.

Mais en voyant les élèves prendre ainsi leur course du côté des jeux, je n'ai pas remarqué les anciens tenir tête aux jeunes dans cette course, faute d'entente sans doute, car des paris auraient pu être faits et gagnés par de bons gros anciens élèves qui, je n'en doute pas, sont très forts et très expérimentés, par un long entraînement dans ce genre de sport.

Par contre, j'en ai vu plusieurs " d'un pas tranquille et lent ", visiter toutes les larges avenues de notre belle cour, oeuvre par excellence du R. P. Beaudry et de plusieurs d'entre nous.

Mais il fallait pourtant suivre le règlement qui, d'après le R. P. Lajoie, n'était autre que le programme de la journée, et à 10.30 heures, il y eut rendez-vous à l'évêché où Mgr l'évêque de Joliette nous adressa d'excellentes paroles et de sages conseils et voulut bien assurer les prêtres issus de Joliette qu'il les considérait tous comme les prêtres de son diocèse. Sa Grandeur en profita pour nous entretenir de l'honorable juge Baby, notre doyen comme élève de Joliette, qui venait de mourir, laissant à Joliette, en bonnes oeuvres, une partie de sa fortune.

Au lieu de revenir au collège, les anciens prennent une autre direction. Soudain les rires cessent, les figures deviennent graves, un sentiment pénible étreint les coeurs, et " le silence de la tombe " règne dans tous les rangs et nous voilà rendus dans le cimetière du noviciat des Clercs de Saint-Viateur, où depuis deux ans dort en paix le bon Père Beaudry. Chacun répétait : " Je me souviens " et l'on récita, pour le défunt, un fervent *De profundis*.

Qui dira l'amour de " ce juste qui vécut de la foi ", du R. Père Beaudry, pour son collège, ses élèves ? Il en était même presque fanatique et chauvin, mais combien sincère, charitable et affectueux !

Il fut le père d'un très grand nombre, soit comme professeur, directeur ou supérieur, s'efforçant toujours

d'être le modèle de son troupeau, par son exemple, ses paroles et ses prières, et cela sincèrement, réellement et vraiment pour vérifier cette parole de saint Pierre : *Forma gregis ex animo.* Et on peut dire qu'il a réussi dans son travail de formation, puisque Mgr Fabre, si observateur, disait naïvement en désignant les élèves du collège Joliette, formés par le P. Beaudry : " Voyez, ce sont les petits Beaudry ", et beaucoup d'autres ont ajouté : " Voyez comme ils s'aiment ! "

Il est allé, lui aussi, nous attendre dans la patrie et l'on peut dire de lui ce que la sainte Ecriture disait des anciens pariarches dont les jours remplis de mérites arrivaient à leur déclin : " Et il fut réuni à son peuple ", qui, pour lui et pour nous, sont tous ceux qui l'ont précédé dans la direction de l'*Alma Mater*, ou qui ont vécu sous leur direction et qui sont sortis de ce monde.

Un seul des prédécesseurs du P. Beaudry, vit encore avec ses 87 ans, et le poids des années, si insupportable à la plupart, ne semble pas l'incommoder; il tient bon et résiste ferme. Je le vois d'ici caché dans un château de Belgique (1906), transformé en retraite de vieillards, le R. Père Lajoie auréolé de la triple couronne de sa vieillesse, de son sacerdoce et de ses mérites. Malgré ses nombreuses occupations, il nous suit, s'intéresse à chacun, se montre vraiment paternel. C'est notre père à tous et à plusieurs, il pourrait prendre le titre d'aïeul, puisque sa carrière de religieux et de prêtre couvre toute la vie de notre collège. Il est aussi vénérable à tous les Joliettains que ces vieillards entrevus par saint Jean dans le ciel " assis sur des trônes, vêtus d'habits blancs,

avec des couronnes d'or sur leur tête, ayant chacun des coupes d'or pleines de parfums qui sont les prières des saints. ". *Nemo tam pater !*

C'est toujours surprenant de le voir si vigoureux et si fort! Tout autre que lui, eût été écrasé sous le poids des épreuves: sa communauté de France frappée, disloquée et ses membres sécularisés; sa communauté du Canada éprouvée, (affaire de l'Institut des Sourds-Muets, heureusement réglée) elle aussi, par un coup bien rude, et celle des Etats-Unis ravagée par un désastreux incendie. Malgré cela, il trouve le moyen d'écrire des lettres d'amitié et de condoléances à ses anciens élèves, sans parler de sa correspondance de supérieur général avec ses religieux.

Son souvenir ne pouvait pas être loin de nous, en ce beau jour qui se trouvait être la Saint-Pascal, patron de ce vénéré supérieur, aussi un télégramme de félicitations alla lui porter l'assurance que son amour trouvait écho dans nos coeurs et était payé de retour.

Tout pleins de ces pensées, nous voulons, avant de revenir au collège, faire visite au noviciat, comme au berceau de la communauté des Clercs de Saint-Viateur au Canada. Bien des figures connues se montrent à nous : RR. PP. Joly et Laporte, les Frères Bernard, Sainte-Marie et le bon Frère Dufort, (le type du clerc paroissial de Saint-Viateur), qui se débat péniblement contre une terrible et invincible maladie (décédé le 31 octobre 1912).

Midi sonne, et nous appelle au réfectoire du collège;

le Procureur tient beaucoup à ce que tous accomplissent cette partie du programme qui, on se le rappelle, se confond avec notre règlement, c'est lui qui veille à sa parfaite exactitude. Comme le soir chacun devait souper chez soi, nous pouvions bien répéter et mettre en pratique :

Ergo pour éviter les maux
Qui de mort aiguisent la faulx
Dînons bien et ne soupons guères
Et nous vivrons plus que nos frères.

Comme le rat chacun pouvait aussi dire :

Je sais ronger un pain, croquer une galette,
Entamer un jambon, ravager une assiette
Et assaillir un poulet hérissé de lardons,
Frapper un bon morceau, croquer des macarons,
Faire brèche au fromage, et d'une adresse extrême,
Sans tomber dans le lait, en enlever la crème.

Avant de quitter ce champ de bataille transformé en champ de carnage, le Père Supérieur souhaite la bienvenue à Monseigneur qui retorque par la plus jolie apostrophe au R. Père et aux anciens élèves.

Rien d'intéressant ne nous retient plus à la table, on se lève et pour obéir encore au programme, on dirige ses pas vers la cour de récréation où une cérémonie solennelle va se dérouler.

Le même théâtre que ce matin va servir à la réunion, mais pour un autre but.

Il s'agit de rendre honneur au maître et seigneur du beau domaine qu'est la cour de récréation au collège Joliette, au bon saint Joseph qui, depuis si longtemps, préside aux amusements des écoliers.

La vieille statue rongée par le temps, la pluie et la gelée menaçait ruine et le piédestal semblait vouloir se mettre en grève. Il fallait renouveler l'une et l'autre. Aussi le bon patron souffla au coeur généreux d'un ancien élève (M. G. Bélanger, curé de Dennamora, N. Y.), le dessein de restaurer ou mieux de remplacer le monument. Une nouvelle et grande statue s'élève maintenant à l'endroit de l'ancienne, mais sur une base plus solide, puisqu'elle est en belle pierre bleue, capable de lutter longtemps contre les intempéries des saisons. C'était à la bénédiction de cette statue que nous étions conviés.

Plusieurs fois dans ces *Gerbes*, il a été question de la statue de saint Joseph. Elle occupe le centre du parterre depuis près de quarante ans, vers 1876, date qui coïncide avec les premières grandes améliorations de la cour. Auparavant, au moins depuis 1870, elle s'élevait précisément dans l'allée du milieu qui descend à l'étang et en alignement des gros ormes.

Il appartenait bien à Mgr Jos.-A. Archambeault de bénir solennellement cette statue. Revêtu du rochet et de la mosette et entouré de tous les hôtes du collège, Monseigneur fit cette cérémonie aussitôt après dîner, et tous les assistants suivant " l'usage antique et solennel " entonnèrent d'une voix puissante le chant tant aimé de *Sancte Joseph! ora pro nobis.*

Ce jour si bien rempli marchait vers son déclin ; il fallait songer au départ, et comme nous avions été des des écoliers modèles, il nous restait encore à écouter la voix du règlement qui sonnait le départ.

Il est aussi facile, quoique plus triste, de partir de Joliette que d'y arriver ; plusieurs trains courent de Joliette à Montréal, le matin et le soir, sur le C. P. R. ou sur le *Grand Nord*.

Nous avons déjà parlé du premier chemin de fer de l'Industrie, le deuxième de tout le Canada. Il quittait Joliette le matin avec les passagers, en route pour Montréal et allait les conduire au steamboat à Lanoraie ; le soir, il les ramenait au logis.

Cette merveille des temps reculés coûta bien cher à M. Joliette, outre des milliers et des milliers de piastres qu'il déboursa, il paya encore de sa personne et contracta à la surveillance des travaux une maladie d'yeux qui contribua à l'enlever de ce monde. Et cependant il n'eut pas la consolation de le voir achevé. Un de nos anciens prêtres m'a raconté que M. Joliette malade, s'est fait conduire dans un wagon spécial jusqu'à la Savanne, afin de contempler son oeuvre une dernière fois.

Il eut cette joie avant de mourir !

Pour nous, en grand nombre, le 16 mai, après une belle et aimable réunion, nous prenons les chars à la gare du *Grand Nord* et notre voyage à Montréal fut aussi heureux que celui de Montréal à Joliette.

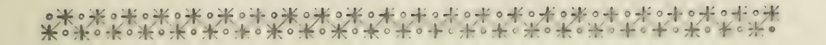
Comme bien on pense la conversation des amis roula

longtemps sur la fête magnifique à laquelle nous venions d'assister; le séminaire restait dans ses traditions.

Je vois par une lettre du T. R. P. Lajoie qu'il en fut toujours ainsi. Avant de clore ce chapitre intitulé une *Belle réunion,* je suis heureux de citer un paragraphe de cette lettre qui illustre d'une façon superbe l'hospitalité Joliettaine: "Je me figure, écrivait-il, que les fêtes des Noces de diamant ont été splendides, joyeuses, cordiales et fort intéressantes. C'est d'ordinaire le cachet des fêtes à Joliette. *A Joliette,* disait Mgr Bourget, à la suite de ses Noces d'or (1872) célébrées en cette ville, lui présent, *on ne fait pas les choses comme ailleurs. On donne aux fêtes un cachet particulier qui saisit et réjouit le coeur.* J'ai entendu ces paroles prononcées par le vénérable vieillard, à la table de l'évêché, à son retour à Montréal".

Consacrons à présent un chapitre au *R. Frère Vadeboncoeur,* dont le nom nous est devenu familier.





CHAPITRE VII

LE R. FRERE JOSEPH-LOUIS VADEBONCOEUR, C. S. V.

(1831—1896)

Placita enim erat Deo anima illius.

(SAGESSE).

Après les RR. PP. Lajoie et Beaudry, nul ne fut mieux connu à Joliette que le Frère Vadeboncoeur, c. s. v., qui fut au moins vingt-cinq ans professeur au collège Joliette. En relisant ces jours derniers la notice biographique écrite sur la tombe de ce religieux, je fus saisi de deux sentiments bien différents : d'admiration en face de cette vie faite d'humilité et de mérites, et de regret causé par cette parole : " Quelques citoyens assistaient à la cérémonie de ses funérailles. ".

On est vite oublié quand une fois on a quitté la vie active !

Ceci me rappelait avoir lu quelque chose d'analogue à la mort de M. Jérôme Demers, vicaire général de Québec, ancien procureur et supérieur du Séminaire, auteur de plusieurs ouvrages.

En apprenant sa mort, M. J. Auclair, curé de la Basilique, s'empressa d'aller au Séminaire et d'offrir l'usage de la cathédrale pour le service funèbre, afin que le plus grand nombre de ses anciens élèves, de ses amis, pût y assister facilement.

"Merci, dit M. Casault, recteur, mais je crains bien que la petite chapelle du séminaire soit plus que suffisante pour contenir tous ceux qui voudront y assister. M. Demers est mort trop vieux (78 ans) ; il est déjà bien oublié. ".

Pourtant, le Frère Vadeboncoeur était bien connu à Joliette qui l'avait vu arriver avec ses seize ans, une santé robuste, une énergie de fer, plein d'espérances !

Je suis sûr de rencontrer les désirs de tous les anciens en consacrant un chapitre de ces *Gerbes* au bon Frère Vadeboncoeur.

Il naquit à Saint-Hilaire sur le Richelieu, en 1831, et vint à l'Industrie à l'ouverture du noviciat que le R. P. Champagneur établissait, après avoir fait une partie de son cours d'études au séminaire de Saint-Hyacinthe.

Il fallait à ce jeune homme une vocation bien marquée, doublée d'un courage à toute épreuve, pour entrer dans cette communauté naissante qu'il ne connaissait au plus, que par la haute bienveillance dont l'entourait l'illustre évêque du diocèse, Mgr Bourget, (Saint-Hya-

cinthe n'était pas encore évêché). Comment le futur novice a-t-il connu les Clercs de Saint-Viateur ? C'est ce que je ne saurais dire, mais je crois que M. Quevillon, curé de Sainte-Elisabeth, M. Narcisse Lacasse, notaire de la même paroisse et le R. P. Lajoie, doivent y avoir été pour quelque chose.

Je laisse ici cette question avec mon explication, afin de permettre au R. P. Lajoie, supérieur général, de la résoudre, comme on le verra plus loin.

Ce qui est certain, c'est que durant la jeunesse de Louis Vadeboncoeur, son curé s'appelait M. Quevillon et son maître d'école, M. Narcisse Lacasse, protégé de M. Quevillon, et en ses jeunes années, maître d'école à Saint-Hilaire; c'est ainsi qu'il avait fait la classe au jeune Vadeboncoeur. Et M. Quevillon, en acceptant la cure de Sainte-Elisabeth en 1844, venait de Saint-Hilaire où il était curé.

Quant au R. P. Lajoie, il fit la classe à Sainte-Elisabeth, par deux reprises, de 1846 à 1847, comme séminariste, avant d'entrer au noviciat, puis après son noviciat, de 1848 à 1849, comme directeur. J'ai en ma possession plusieurs lettres de M. Quevillon, où il fait l'éloge du jeune instituteur.

En voilà, il me semble, plus qu'il ne faut pour établir des relations entre tous ces hommes qui s'étaient rencontrés sur un autre théâtre (Saint-Jean-Baptiste de Rouville, paroisse natale du R. P. Lajoie, se trouve dans le même comté que Saint-Hilaire).

Toujours est-il que selon l'auteur d'une nécrologie du

Frère Vadeboncoeur, " s'il (le jeune novice) n'apportait pas une vaste science, il donnait à l'oeuvre naissante les plus précieuses qualités du coeur et de l'esprit, une santé robuste avec un fonds de piété et un amour du travail qui ne se sont jamais démentis. ".

Ce fut le premier professeur du collège Joliette que j'aie rencontré.

Il fut l'ami de tous les anciens curés des environs de Joliette qui admiraient en lui " le zèle de la gloire de Dieu et de sa maison " et plusieurs fois ils eurent recours à ses " connaissances en architecture, en peinture, en tous genres décoratifs pour élever à Dieu des temples et des tabernacles aussi dignes que possible de sa grandeur et de ses bienfaits. Joliette, en particulier, peut juger de ses talents, par la chapelle du Sacré-Coeur et par l'église paroissiale ". Tous ces bons curés remarquant aussi " sa gravité qui donne la réserve; sa modestie, sa prudence et sa piété vive ", lui firent un accueil toujours bienveillant et amical. " A ces vertus, il faudrait ajouter son infatigable obligeance, sa politesse toujours aimable et prévenante, son extrême propreté et son exquise délicatesse ". Ce tableau quoique chargé, n'est pas au-dessus de la vérité et de l'exactitude, et ceux qui ont vécu dans l'intimité de ce bon religieux, savent qu'il possédait toutes ces qualités et à un degré peu ordinaire.

Pour en revenir à nos premières rencontres, il faut dire que le Frère Vadeboncoeur venait souvent chez le vieux curé de ma paroisse, M. Joseph Barrette, curé de Saint-Liguori (1853-1879), qui le priait toujours de

toucher l'harmonium, ce qu'il faisait avec un extrême plaisir, et un rare bonheur, puisqu'il " se livra avec une générosité sans bornes à la culture de la musique et du chant, afin de rehausser le plus possible la beauté des cérémonies religieuses ". Et, comme moi-même j'apprenais la musique, j'étais tout spécialement désigné et capable de tenir ouvert pendant la messe, devant le Frère, le cahier de plain-chant; il m'appelait Lambillotte, pourquoi? Je ne le savais pas, probablement, disais-je, à part moi, pour avoir bien tenu son cahier.

C'était donc pour moi, à mon arrivée à Joliette, une vieille connaissance et chaque fois que je le voyais, me souriant avec bonté, dans les passages, c'était comme un souvenir embaumé de mon curé, de mon église, de ma paroisse et de ma famille!

" Il avait, a-t-on dit, toutes les vertus du bon religieux et du bon maître ", mais il lui manquait, il me semble, dans ses rapports avec les jeunes gens, une connaissance plus profonde du coeur humain pour lire leurs qualités et leurs défauts, et il ne sut jamais acquérir cette connaissance si utile, je pourrais dire, si nécessaire; il en était malheureux et faisait aussi souffrir des coeurs qui ne demandaient qu'à être approchés et cultivés.

Il était " craint une lieue à la ronde ", par son extrême régidité, mais il a toujours été un sujet d'édification pour tous les élèves qui le voyaient si respectueux à la chapelle, aimant passionnément les cérémonies du culte et les beautés des fêtes de l'Eglise et communiant presque chaque matin avec une piété angélique, autre Louis

de Gonzague dont il portait le nom ; si soumis et si obéissant à ses supérieurs, si poli envers ses confrères, si grave et si peu mondain dans ses conversations, au point que jamais une parole, la plus légère, n'effleura ses lèvres. Tout cela nous édifiait beaucoup.

" La Beauté incréée, dit son biographe, la vigilance, la piété vive, ardente et bien éclairée qui fortifia ses jeunes années fut la consolation suprême de sa vieillesse. Avec quelle tendre affection et quelle chaleur il parlait de la bonté et des perfections divines ; avec quel profond respect et quelle religion il paraissait au saint autel soit pour l'orner ou y servir. Mais sa vertu dominante fut bien le zèle de la gloire de Dieu et de sa maison. ".

Si les PP. Beaudry et Laporte ont bien travaillé par leurs sermons à implanter solidement la communion fréquente à Joliette, le Frère Vadeboncoeur les a secondés par son exemple, par sa piété et sa foi vive. Voir le Frère Vadeboncoeur aller à la sainte table ou en revenir, portant son Dieu avec tant de bonheur sur la figure, inspirait aux élèves la pensée de recourir au même moyen pour goûter le même bonheur.

On comprend par ce qui précède qu'il était la terreur de ceux que l'oubli ou le mépris du règlement faisait tomber dans quelques fautes, mais pour les bons élèves, de bonne volonté, il était lui-même bon et charitable.

Il avait même dans son coeur des réserves de douceur et de tendresse pour ses musiciens; il leur gardait aussi des friandises au besoin, mais aussi, il faut le dire,

il avait dans ses mains une longue baguette avec laquelle il faisait raisonner les doigts ou le tambour major de ses élèves revêches.

Quels beaux rêves il faisait pour ses élèves et quels délicieux moments il leur réservait à l'époque de la Saint-Louis ou de la Sainte-Cécile. Quand le bon Frère Martel arrivait à la salle de musique avec de l'excellent *pop corn,* c'était en considération de son cher confrère.

Je me rappelle fort bien avoir mis à la fin de mon dernier manuscrit : " à continuer, sinon à suivre ", mais malgré cette précaution, on a clos le chapitre qui commençait à peine.

Vous est-il arrivé au téléphone, au meilleur moment de la conversation, de vous voir ôter la correspondance? Si oui, vous comprenez mon désappointement.

Mais on peut rappeler au téléphone, de même je puis me ressaisir et je continue mon *intéressant* sujet.

J'avais posé une question au sujet du Frère Vadeboncoeur ; je demandais : " Comment le futur novice a-t-il connu les Clercs de Saint-Viateur?"

Dès ce temps la malle m'apporta une bonne et belle lettre, éclaircissant tous mes doutes et projetant un nouveau jour sur notre sujet. La source de mes informations est absolument claire et limpide ; mon témoin est parfaitement renseigné comme on va le voir. (R. P. Lajoie, supérieur général.)

" Il existait alors, à Chambly dit-il, dans l'ancien collège, depuis un an ou deux à peine (1845 ou 1846),

un noviciat de futurs frères destinés à l'enseignement. C'était une communauté que Mgr Jean-Charles Prince, coadjuteur de Mgr l'évêque de Montréal, avait entrepris de fonder pour répondre le plus tôt possible aux nombreuses demandes d'instituteurs congréganistes dans les principales paroisses du diocèse. Car à cette époque, les Frères des Ecoles Chrétiennes étaient les seuls instituteurs congréganistes disponibles. Etablis à Montréal en 1837, encore peu nombreux, ils étaient à peu près absorbés par Montréal et quelques rares grands centres. En 1847, fin de mai, Mgr Bourget, arrivait d'Europe, amenant avec lui quelques religieux de Saint-Joseph et de Saint-Viateur, que Sa Grandeur destinait à fonder deux nouvelles congrégations enseignantes dans le pays. Les Frères de Saint-Joseph allèrent à Saint-Laurent, et les Clercs de Saint-Viateur à Joliette. Mgr l'évêque de Montréal engagea son coadjuteur à fondre sa communauté naissante dans les deux nouvelles congrégations qui venaient d'arriver. Ce qui eut lieu sans retard. Pleine liberté ayant été laissée aux novices de Chambly qui désiraient persévérer en religion, de choisir entre Saint-Laurent et Joliette, quatre d'entre eux, dont le jeune L. Vadeboncoeur, se dirigèrent à l'Industrie et y arrivèrent quelques jours avant l'ouverture du premier noviciat des Clercs de Saint-Viateur en Canada, laquelle eut lieu le 31 juillet 1847. Deux autres jeunes gens, l'un de Saint-Thomas et l'autre de l'Industrie, portèrent à six le nombre des futurs novices. Alors j'abandonnai ma position de professeur à Sainte-Elisabeth pour me joindre aux six novices et en porter le nombre à sept. Il y a donc soixante-sept ans que le noviciat s'ouvrit à Jo-

liette — alors village de l'Industrie—avec sept novices et les trois religieux récemment arrivés de France : Frères Etienne Champagneur, supérieur, Augustin Fayard et Louis Chrétien, ses coadjuteurs. Dans le cours de la retraite qui suivit immédiatement l'ouverture du noviciat et qui fut donnée par le vénéré P. Tellier, s. j., arrivèrent deux nouvelles recrues : les PP. Thibodier et Lahaie, venant de Saint-Louis, Etats-Unis, où le T. R. P. Querbes les avaient envoyés avec un autre confrère, quelques années auparavant.

"Ils n'étaient pas prêtres alors. Leur mission ayant échoué à la suite de la mort de l'évêque qui patronnait leur oeuvre naissante, et peut-être davantage, par le manque de vocations, ils vinrent providentiellement rejoindre leurs confrères du Canada. Voilà donc, avec le récit des débuts de la fondation de l'Institut de Saint-Viateur à Joliette, comment vous vous expliquerez que le Frère Vadeboncoeur y a été amené, il y a soixante-sept ans.

" Je constate avec étonnement et avec un douloureux souvenir que je suis aujourd'hui le seul survivant de tous ceux qui ont pris une part quelconque à cette fondation. Priez pour moi, je les suivrai peut-être bientôt. ".

Voilà donc un bon point de réglé et parfaitement ; j'en suis bien aise et j'en offre mes remerciements à mon vénérable correspondant.

Continuons notre sujet. Le mémoire nécrologique déjà cité disait : " Il nous est impossible d'apprécier le talent musical du Frère Vadeboncoeur... un de ses

anciens élèves, et ils sont nombreux, sera peut-être heureux de lui rendre ce dernier tribut de reconnaissance. "

M. Lavigne l'a fait dans un discours en 1897 : " C'est dans la musique, disait-il, qu'il a dépensé ses forces et usé sa constitution de fer... sa science musicale était servie par une patience de saint et un goût des plus perfectionnés. Il découvrait, grâce à ce goût exquis, les beautés qu'une étude incomplète lui avait d'abord cachées.

" Dans ses dernières années, la musique de Gounod, inimitable et inimitée, était pour lui l'expression adéquate de l'inspiration et, lorsqu'il entendait quelques fragments de cette musique, son regard s'illuminait et son bonheur se traduisait en un sourire que seule, une beauté véritable pouvait provoquer.

" Puis, a-t-il sué, a-t-il peiné pour apprendre à ses élèves à souffler convenablement dans ces cuivres? Aussi quand la fanfare du collège est allée à Québec à la Saint-Jean-Baptiste en 1880, notre professeur et directeur reçut un magnifique bouquet, en passant à l'hôtel Saint-Louis.

" Les rudiments de musique, nous les avons reçus de lui, son goût, nous l'avons partagé, son temps nous l'avons monopolisé, sa santé il nous l'a sacrifiée ".

M. Lavigne dit que c'est dans la musique que le bon Frère usa sa forte constitution ; je ne veux pas lui chercher noise pour cela, mais il n'en est pas moins vrai que, dans ses premières années à Joliette, notre cher disparu faisait la classe, le dortoir, enseignait le piano, la musi-

que vocale, le plain-chant, préparait tous les choeurs de chant, enseignait les cérémonies, conduisait les élèves aux offices de l'église, faisait les cinq minutes par-ci par-là ; écrivait toutes les cartes d'excellence, les palmarès, les attestations et, avec tout cela, et, comme pour s'amuser, il était maître-chantre à l'église pour tous les offices de la semaine.

Comme maître de cérémonies le Frère Vadeboncoeur jouait un rôle important, un rôle qui lui donnait autorité sur toute la communauté et par lequel il prit un ascendant difficile à lui disputer.

Il préparait les élèves pour le service de l'autel, à l'église comme au collège, les conduisait aux offices et les y surveillait.

Comment remplissait-il ce rôle si difficile et si ingrat? Avec un sérieux et une dignité impeccables et, seuls peuvent s'en rendre compte, ceux qui l'ont vu à l'oeuvre.

Les leçons de cérémonies ne pouvaient être confiées à meilleur enseigne qu'au Frère Vadeboncoeur, la délicatesse même, le bon ton fait homme, une sorte d'arbitre des élégances, comme Pétrone dans *Quo vadis.* Par sa dignité, sa tenue impeccable et sa gravité, il décrocha un titre qu'aucun Frère ne porta avant lui ni après : on l'appelait ni plus ni moins que " l'abbé Vadeboncoeur " ou " l'abbé de Luxeuil ", comme le disait le R. P. E. Laporte. (ville de la Haute-Saône, en France, célèbre déjà dans la plus haute antiquité, mais illustrée, après sa destruction sous Attila, par une très célèbre abbaye, fondée par saint Colomban au VIe siècle).

A 9.30 heures, c'est-à-dire, une demi-heure avant la grand'messe du dimanche, la règle d'alors appelait tous les élèves à l'étude, où les attendait, à la tribune, le Frère Vadeboncoeur prêt à donner sa leçon.

Il fallait le voir à la tribune faisant ses recommandations ou bien encore à la salle de récréation, surveillant les élèves, prenant leur rang et leurs habits de choeur, près des armoires qui les renfermaient. Quels éclairs terribles précurseurs de l'orage ses yeux, ombragés d'épais sourcils, lançaient sur les élèves qui ne suivaient pas les numéros donnés, ou bien souriaient ou parlaient dans les rangs! Je les vois encore dans leur sombre majesté et leur souvenir me fait trembler.

Depuis longtemps (1876) les élèves de Joliette ne vont plus à l'église paroissiale; il sera bon pourtant de dire un mot des différentes évolutions faites alors pour le départ, l'aller et le retour, afin de fixer nos souvenirs.

D'abord, d'après un article du règlement, chaque écolier devait avoir sa soutane et son surplis ; ça faisait partie du trousseau que nos mères empilaient dans " nos coffres qui aujourd'hui sont des valises ".

Le premier dimanche de l'année, le maître de cérémonies, appelé de ce nom à raison de ses fonctions, indiquait l'ordre que chacun devait suivre pour prendre et déposer son habit et la place à occuper aux stalles du choeur.

Au fond de la salle de récréation, du côté de la cour, s'ouvraient deux grands buffets à compartiments. C'était là qu'on déposait les habits de choeur durant la se-

maine. Un grand écolier était préposé à la garde d'une case et, à chaque case, correspondait un rang de vingt à trente écoliers. Pour prendre les surplis, les plus grands de la rangée, à la file indienne, s'avançaient les premiers et, c'était le contraire, pour les déposer. En arrivant près du distributeur d'habits l'élève donnait son numéro et, en retour, le gardien lui remettait son habit.

Les longues listes étaient publiées une fois, le premier dimanche de l'année, et, dans la suite, il fallait, à tout prix, se placer seul et toujours entre les mêmes compagnons qui nous précédaient ou nous suivaient, selon que nous prenions ou que nous déposions nos habits.

Le Frère Vadeboncoeur donnait également, dès l'entrée, les noms des grands et petits servants pour tous les dimanches et fêtes de l'année et pour chaque jour de la semaine à la messe de communauté. Et, chaque fois, les assignés devaient comparaître et se rendre. Le cours des astres n'est pas plus régulier que n'était le fonctionnement de ces listes.

A l'heure dite, les servants se rendaient à la sacristie où les attendait le bon Frère Bernard pour leur donner les habits propres au service de l'autel.

Aux grandes solennités de l'Eglise, il y avait des servants *extra* mieux stylés que les autres, plus dégagés et agissant avec plus d'aisance et de grâce.

Pour la surveillance au choeur, le Frère Vadeboncoeur était assis du côté de l'épître près de la balustrade et tournait le dos au peuple et à la douzaine et demie de bonnes vieilles occupant l'espace étroit, séparant la ba-

lustrade des premiers bancs de la nef. C'est de là qu'il lançait des éclairs avec ses deux yeux.

Il avait comme le Chat de La Fontaine :

> Un regard modeste et pourtant l'oeil luisant ;

on pouvait bien dire encore de lui :

> Sous un sourcil épais, il avait l'oeil caché.

La physionomie du Frère Vadeboncoeur était remarquable, intéressante et belle, malgré certains détails qui n'étaient pas jolis.

La volonté, l'énergie, la dignité et la sévérité se peignaient toutes à la fois sur sa figure et en tout temps, tandis que la bonté et la douceur n'y paraissaient qu'à de rares intervalles, je veux parler du temps qu'il remplissait ses devoirs de surveillant et qu'il faisait face aux écoliers. Vue de profil, sa figure avait quelque chose de Bismark, " le chevalier de fer " de l'Allemagne. Et de même qu'on voit toujours le ministre allemand pris de côté, ainsi je remarque que toutes les photographies de notre professeur sont prises de profil. Le front était large, les yeux noirs, brillants et pleins d'énergie, les sourcils abondants et bien arqués, le nez large et gros, la bouche délicate et le sourire bienveillant, quand il lui arrivait de rire; le teint brun et les cheveux, devenus rares sur ses vieux jours, châtains; la barbe très fournie, mais rasée tous les jours et les oreilles cachées sous d'épaisses touffes de poil; telle était la figure du Frère Va-

deboncoeur. M. Lavigne a bien dit : “ Sur ce front large et découvert et dans ses traits si virils, on découvrait une persistance, une énergie à laquelle rien ne résistait.”

C'est avec infiniment de raison qu'on a écrit de ce bon religieux : “ avec quel respect il paraissait au saint autel, soit pour l'orner ou y servir et comme il aurait voulu, dans ses leçons de cérémonies, faire passer dans l'âme de ses élèves l'esprit qui l'animait lui-même. Aussi quel amer chagrin pour lui, quelle indignation même parfois, si, par légèreté ou par mauvaise volonté, le service de l'autel était fait négligemment.

La sacristie de l'église avait 40 pieds sur 30 en dehors, mais pas plus de 35 sur 25 à l'intérieur, et c'est dans cette salle exigue qu'il fallait attendre l'entrée au choeur. Il n'est pas surprenant que dans une presse aussi considérable, il y ait eu des *ruines*, etc. Le Père Curé s'en plaignit amèrement au surveillant en disant : “ Ils brisent tout ”.

Il y avait là pour la délicatesse faite homme qu'était le Frère Vadeboncoeur un bon canevas pour une semonce en règle et, au retour, à la salle de récréation, le maître de cérémonies ne faiblissait pas à la tâche. Quelques unes de ses apostrophes sont restées célèbres, comme aussi ses comparaisons pour ceux qui chantaient mal ou faux ; il les comparaît au paon de la basse-cour (au lieu de dire la paonne, Mlle Marguerite disait la *pante*).

Le pasteur de Joliette avait encore sujet de se plaindre et souvent il disait : “ ils ne chantent pas ”.

Voilà encore un reproche dont le cher bon Frère pou-

vait facilement s'exonérer lui-même puisqu'il chantait tout le long de l'office, s'efforçant de sa belle grosse voix ronde et de basse profonde, à soulever l'enthousiasme de son jeune choeur qui alternait avec les chantres du jubé de l'orgue.

Le R. P. Lajoie lui-même trouva un moyen ingénieux de réchauffer et de ne jamais laisser refroidir tout-à-fait l'ardeur des chantres du collège. Il accordait congé, le mardi après-midi, quand le chant du dimanche avait été puissant; sinon, pas de congé.

Mais achevons nos cérémonies de l'église.

A vêpres c'était encore notre chantre qui, accompagné d'un séminariste et d'un écolier, portait les antiennes au choeur. C'était solennel: les trois fonctionnaires quittaient leur place, près de la balustrade, saluaient au passage, l'officiant, faisaient révérence au choeur et passaient à droite ou à gauche pour s'arrêter devant un prêtre ou un séminariste et là, à voix basse, lui entonnaient l'antienne que celui-ci devait reprendre à haute voix. Durant l'intonation, tout le choeur de ce côté-là se tenait debout. C'est dans une de ces intonations que le bon vieux Frère " Pépère " Dussault avait, paraît-il, changé le *Tu puer* en "P'tit Pierre".

Pour le célébrant, il entonnait la première antienne et celle du *Magnificat.*

En écrivant ce mot il me vient une anecdote dont l'un des acteurs nous est bien connu :

Un bon vieux religieux à qui on disait : " Désormais

le "ch." en latin va se prononcer doux, " répondit en donnant un exemple pour prouver qu'il comprenait bien : " on dira donc à présent magnifi*chat* (nouvelle prononciation, comme en français) et non pas *magnificat.* ".

La communauté sortait parfois la semaine pour assister aux grandes et petites sépultures solennelles. Dans le temps on nous disait, qu'aux premières, le collège recevait la somme de $8.00, et $4.00 pour les secondes; cet argent retournait aux élèves qui le recevaient en prix, à l'achat desquels cet argent était destiné.

J'ai vu parfois des écoliers fort légèrement vêtus, aller en hiver, par de gros froids, jusqu'au bout de la ville pour la levée d'un corps; notre santé n'en souffrait pas; " au contraire ", comme dirait quelqu'un que je ne nommerai pas.

Aux jours de sortie et d'assistance aux funérailles, la messe de communauté était retranchée; le déjeûner se prenait à 7 heures et, la classe faite en entier finissait à 9.30 heures.

Sa chambre était bien l'appartement le plus propre de la maison, une sorte d'oasis où régnait l'ordre le plus parfait. Attenant à la salle de musique, cet appartement du Frère Vadeboncoeur était délicatement et religieusement orné: on y voyait chaque meuble à sa place, les livres de piété et les cahiers de musique bien rangés; sa couchette rouge à longs poteaux et à ciel était garnie d'une couverte toujours blanche. Quand il était plus jeune professeur, il avait un compagnon de chambre, M. J. B., à qui il donnait des leçons d'ordre. Celui-ci s'ab-

sentait-il un moment, aussitôt le bon Frère replaçait les livres et les chaises, ne pouvant supporter la vue du plus léger désordre. (Il peut se faire que M. B. quittait sa chambre à seule fin de faire remettre tout en place.)

J'ai suffisamment, il me semble, dépeint mon surveillant à l'église, car c'était bien là son plus grand théâtre pour la surveillance de la communauté et l'endroit le plus difficile à contrôler. Figurez-vous cent-cinquante élèves, ou un peu plus, avec une vingtaine de professeurs tous massés dans le petit choeur de l'ancienne église de Joliette et vous aurez une idée du bien-être des élèves et de la quasi impossibilité d'y exercer la surveillance.

Pourtant Dieu sait et, nous aussi, toute la bonne volonté du maître de cérémonies qui regardait bien partout de " ses yeux doux ". Nos professeurs étaient aussi là, mais mal placé dans la stalle d'arrière, pour apporter un appoint bien efficace à la surveillance.

Sa taille, au-dessus de la moyenne avait de l'embonpoint ; sa charpente bien proportionnée indiquait une grande force musculaire ; sa tenue était parfaite, sa distinction avait quelque chose de délicatement féminin. Ailleurs, on a parlé de " son extrême propreté ". J'ajoute : tous les matins il se rasait ; ses habits reluisaient et son uniforme était toujours au grand complet.

Un jour, il se plaignait à un de ses confrères d'une découverte peu agréable qu'il venait de faire. L'autre de lui faire cette apostrophe prise sur le vif : " Vous êtes comme un chat ; si fromage il y a quelque part, vous êtes le premier à le découvrir. ".

Nous avons mentionné " son zèle pour la maison de Dieu ". Il voulait de belles églises, de riches autels, de somptueuses décorations, de dignes ornements du culte. " Doué d'un goût pur et très délicat avec des dispositions artistiques assez rares " il se mit à crayonner des plans de chapelles, d'autels, de retables, etc., qui ont fini par inspirer les architectes et les constructeurs.

Dans les grandes fêtes il surveillait les travaux de décoration qu'il partageait avec le Frère Martel si renommé par ces sortes d'ouvrages.

On ne pouvait non plus confier le soin des parures à la chapelle à meilleures mains qu'à celles du Frère Vadeboncoeur. Aussi fut-il toujours sacristain, en chef, durant son séjour au collège.

M. l'abbé Huot, curé de Saint-Paul l'Ermite, appréciait beaucoup le goût et les aptitudes de notre religieux à la mort duquel il disait : "ce cher ami, je l'aimais tant!" Aussi il l'invitait à assister à sa fête patronale et à ses Quarante-Heures.

Avec son amour du beau, le Frère Vadeboncoeur rêvait d'un collège grand, vaste, bien bâti sur une éminence, comme celle qui domine la rivière de l'Assomption, sur la terre du collège, entre le chemin et la rivière.

D'après lui, il fallait aux édifices d'éducation, des tours, des dômes, etc., et, pour en arriver là, il faisait des plans, des plans, des plans au point qu'un de ses confrères, pour le taquiner, lui disait un jour : " Vous mourrez d'un plan rentré, c'est sûr! "

Il excellait en calligraphie, ce qui lui valut d'écrire toutes les cartes d'excellence méritées, chaque mois, par les élèves dont la conduite était irréprochable; il fit cette rude tâche une année ou deux, puis il passa sa plume à Onésime Lacasse, maître passé dans ces sortes de travaux. Il écrivait encore, à temps perdu, je suppose, le palmarès pour la distribution des prix, ainsi que les attestations de prix et d'accessits; il était donc dans le secret des dieux mais n'ayez cure, il saura bien le garder.

Un médecin des Etats-Unis, M. C. Côté, qui méritait bien son surnom de " Chat ", ancien élève de Joliette me racontait son entrée furtive, à la chambre du Frère Vadeboncoeur pour y lire la liste des prix. C'était le soir; la lampe brillait dans la chambre du Frère, mais au raisonnement de l'élève, le maître du logis donnait une leçon de musique. Pouvant dire comme la fable de LaFontaine : " Quelque diable aussi me poussant " d'un bond, il escalade la fenêtre (celle de la chambre à coucher actuelle du P. Supérieur) fier de son agilité. Mais jugez de sa stupeur de se trouver face à face avec le Frère Vadeboncoeur étonné, lui aussi, de tant d'audace. " Ni un ni deux " l'intrus se jette en bas, sans prendre le temps de faire connaître le but de sa visite et encore moins d'examiner l'heureuse liste. Je ne m'inquiète pas de la correction du coupable: elle ne pouvait être en meilleure main.

On a dit de notre religieux : " Il eut toutes les vertus du bon maître. ". D'un autre côté, nous avons indiqué ce qu'il lui manquait pour mieux réussir avec les jeunes gens. Il aimait les élèves, mais je crois que son affec-

tion ne reposait que sur les bons, sur ses musiciens et ses chantres qu'il savait choisir parmi la meilleure classe. Sa gaieté savait s'épancher avec ses amis, mais c'était une joie d'enfant de Dieu et on a eu raison d'écrire de lui : " Avec quelle tendre affection et quelle chaleur il parlait de la bonté et des perfections divines ! " Il parlait donc du ciel, de la sainte Eglise, de Notre Saint-Père le Pape avec une grande abondance de détails.

Quand il arrivait dans un cercle ami où l'on paraissait s'amuser bien, il s'écriait invariablement : " Ah ! les gens des noces ! " Puis il n'avait rien de plus expressif pour qualifier les *Gros Jean* en musique, comme dans la vie sociale que ces mots : " Ah ! les toinons ! " Il appelait ainsi ceux qui chantaient mal, qui aimaient la musique commune et qui, dans tous les cas, faisaient preuve d'un goût douteux en toutes choses. Il parlait souvent du vénérable Mgr Bourget qui, en maintes circonstances, lui avait témoigné de l'affection et de l'intérêt. C'est ainsi qu'en 1852, époque du grand feu à Montréal, Mgr Bourget fit venir le jeune religieux à l'évêché qui se trouvait être à la Providence à cette époque-là, lui fit donner des leçons de musique, par un professeur allemand, lui faisait toucher l'orgue de la chapelle, pour le préparer à l'enseignement de la musique.

Le succès de sa communauté lui tenait aussi profondément au coeur. Remarquait-il un jeune séminariste bien doué, aimable, sociable, aussitôt il l'attaquait pour en faire un Viateur ; il en agissait de même vis-à-vis des écoliers qui lui paraissaient avoir de la vocation.

La maison mère de Vourles, en France, l'attirait

beaucoup; il soupirait après le jour heureux qui le conduirait au berceau de sa communauté. Ses voeux furent exaucés; on voulait récompenser le mérite du vieux religieux et aussi peut-être offrir en spectacle aux religieux français, ce Viateur canadien, si parfait religieux. Sa joie fut grande lorsque le R. P. Lajoie lui annonça son prochain départ pour la France avec le Frère Desmarchets, nommé visiteur à la place du Frère Auguste Martel qui revenait au Canada, après une absence de trois ans. (1874-1877).

La *Voix de l'Ecolier* annonce ainsi ce retour: " Les religieux ont reçu leur bon frère à bras ouverts et les élèves du collège ont revu avec bonheur cet ancien ami qui, autrefois, venait avec tant d'amabilité partager leurs amusements. Le Frère Martel est tout joyeux de se revoir au pays. ".

Les deux voyageurs partirent du Canada au mois de mars 1877 et le Frère Vadeboncoeur ne revint qu'au mois de juillet 1879, après avoir visité la France, Rome et avoir reçu la bénédiction du Souverain-Pontife, ainsi que son compagnon de voyage, le Frère Desmarchets, le jour du jubilé sacerdotal de Pie IX.

Le Frère Vadeboncoeur profita de son séjour en France pour donner des leçons de musique à quelques novices de sa communauté. Ce voyage fut donc la récompense de ses travaux et de ses mérites, et en même temps, l'occasion pour lui de se rendre très utile.

Deux années auparavant (1875), ses supérieurs l'avaient envoyé à l'exposition de Philadelphie.

Il fut, pour ainsi dire, effrayé d'ôter sa soutane qu'il n'avait quittée depuis vingt-huit ans, disait-il. C'est pour cette exposition-là, que le R. P. Michaud fit en miniature et avec une précision parfaite, le collège et le noviciat de Joliette, lesquels, sont encore, je crois, au cabinet de physique du collège.

Déjà l'âge commençait à peser sur lui; il enseignait depuis plusieurs années et travaillait ferme et sans compter. Entré en religion à l'Industrie en 1847, il fit son noviciat en 1847-1848; il fut employé comme suit : de 1848-1850 à Berthier; de 1850-1855 au collège Joliette; de 1855-1861 au collège de Longueuil; de 1861-1877 au collège Joliette; de 1877-79 en France; de 1879-1893 au collège Joliette; de 1893-1896 au noviciat. Il finissait par où il avait commencé.

Novice du premier noviciat, il fut un modèle parmi ses compagnons. Puis, quand l'âge l'eût ramené à la résidence du noviciat, après avoir fourni une carrière des plus laborieuses et des plus fructueuses, " il suivait encore, avec la piété et la régularité du plus fervent novice, tous les exercices de la vie de communauté. ".

Son séjour à Joliette fut de trente-neuf ans : quatre ans au noviciat, trente-cinq ans au collège, deux ans à Berthier, six ans à Longueuil et deux ans en France, en tout quarante-neuf ans de vie religieuse. Ce religieux fidèle et dévoué à sa communauté, plein d'humilité et d'obéissance, dont la vie, à mon sens, et au dire de tous, fut aussi pure que celle des anges, travailla donc au champ du Père de famille, comme un bon serviteur et cela durant près de cinquante ans, sans jamais défaillir.

Il mourut plein de mérites et d'années, le 1er mai 1896, à 66 ans de son âge et à 49 ans de sa vie religieuse. C'était le doyen de tous les religieux de Saint-Viateur, canadiens français. (Sur le calendrier nécrologique, de l'Institut de Saint-Viateur, il se trouve voisin du R. P. Beaudry.).

Depuis les vacances de 1895, son existence s'écoulait dans la prière et la méditation " dans l'adoration la plus profonde et la foi la plus vive, au pied du tabernacle ou devant l'image de la Sainte Vierge. ". Il avait travaillé pour elle ; avait préparé le tableau des congréganistes au collège et gravé de sa plus belle main ces mots qu'il aimait à se rappeler comme la base de ses espérances : *Ego diligentes me diligo.* Ses deux dévotions au Sacré Coeur et à la Sainte Vierge, lui avaient mérité de s'envoler dans le ciel le 1er mai, premier vendredi du mois.

Il participe sans aucun doute au bonheur promis à ceux qui auront passé leur vie à instruire les enfants : " Ils brilleront comme des étoiles dans l'éternité. ".

Pour terminer cette étude sur le Frère Vadeboncoeur, il me reste à rappeler certains détails qui seront comme les derniers traits de mon illustre personnage, puis nous achèverons ce chapitre par des anecdotes propres à illustrer davantage notre sujet, car il ne faut jamais oublier ce conseil de Boileau :

De figures sans nombre égayez votre ouvrage
Que tout y fasse aux yeux une riante image.

Le premier étage de " l'aile de M. Langlais " servait de salle à musique (1870) ; c'est l'infirmerie d'aujourd'hui (1908). Divisée en une grande et en deux petites pièces, elle était comme une annexe sacrée de l'appartement du maître. Ce n'était pas au collège Joliette qu'il fallait chercher, en ce temps-là, des richesses et des appartements somptueux. Plus que les autres collèges peut-être, il lui a fallu lutter pour la vie, et le bien qu'il faisait, était au prix des plus grands sacrifices. Donc pas plus que le reste de la maison, ces pièces ne brillaient par la richesse des constructions ou du mobilier; mais, dans ce sanctuaire, on le comprendra maintenant, la propreté et une certaine élégance avaient élu domicile avec le Frère Vadeboncoeur.

Pourtant on y voyait une belle peinture à l'huile représentant sainte Cécile jouant de l'orgue avec pour cadre un beau motif en sculpture.

Elle alla se perdre dans le bazar de fin d'année 1874, bazar qui n'était lui-même que le prolongement d'une grande loterie tirée à la fin de 1873.

Pour quelle raison ce tableau fut-il mis au bazar ? Est-ce que le Frère Vadeboncoeur en désirait un autre plus remarquable, ou peut-être plus artistique, ou bien encore en fit-il le sacrifice pour donner du ton au bazar et en augmenter les recettes? Je ne saurais le dire. Le collège avait aussi sacrifié pour le même but la belle crèche de Noël dont il a été question dans le chapître des *Chapelles* et dont la valeur était incontestable et que nos yeux d'enfant ne se rassasiaient pas de contempler.

Le mot bazar a d'ordinaire quelque chose de magique, d'attrayant, mais non pas celui de 1874 qui recula la date de la sortie jusqu'au 9 juillet.

Visites et récréations, telles furent les principaux exercices de ces derniers jours de l'année scolaire: visites à la salle du bazar (salle des prêtres d'à présent (1909), et amusements " au petit bois de M. de Lanaudière ", (à côté de la gare du C. P. R.).

L'échange de l'unique peinture de la maison fut un gain pour la salle de musique; en effet elle fut remplacée par le beau tableau à cinq figures qu'on admire encore à la salle de musique et qui fut fait à Rome par l'entremise de M. Paré, chanoine de Montréal. Sainte Cécile se trouve en compagnie de saint Jean l'Evangéliste, de saint Paul, de sainte Madeleine et de saint Augustin. Mais par un tour de force ou d'audace, on peignit la figure de Mgr Bourget au lieu de celle de l'évêque d'Hippone. Mgr Bourget, encore vivant, dut être étonné de se trouver en compagnie, et, pour ainsi dire, contemporain de tous ces saints. On joua le même tour au Père Beaudry dans la verrière de la chapelle où l'on représente saint Cyrille.

Mais de même que le célèbre évêque de Montréal réussit à merveille dans son rôle d'Augustin, ainsi le Père Beaudry fait un beau Cyrille de Jérusalem.

Voici en quelques lignes l'explication de ce tableau: c'est le résumé d'une instruction de Mgr de Valleyfield lors de la bénédiction d'une semblable toile au retable de l'autel de la cathédrale. " En 1512 le cardinal Laurenzo

Pucci commanda une sainte Cécile à Raphaël Sanzio, pour une église de Bologne. (Il est conservé au Musée de Bologne, où je l'ai vu en 1908). Ce tableau représente cinq personnages tous debout. Au premier plan, à gauche, saint Paul s'appuie sur le pommeau de sa fine épée; à droite, Marie-Madeleine tient un vase rempli de parfum, image de son coeur régénéré. En arrière du groupe, saint Augustin, évêque d'Hippone, crosse en main, s'entretient avec saint Jean; ce dernier s'offre à nos regards sous la figure d'un jeune homme d'une grande beauté. Son aigle est à ses pieds. Enfin, au centre du tableau est placée sainte Cécile foulant aux pieds les instruments de la musique profane et tenant un orgue portatif entre ses mains. (Un critique d'art ajoute ce détail: " Surprise par les célestes concerts, elle a laissé tomber avec tant d'abandon l'orgue qu'elle tenait, que deux tuyaux s'en sont détachés. "). Elle chantait les louanges de Dieu, lorsque de petits anges sont venus joindre leurs voix à la sienne.

On ne sait pas au juste quelle était la pensée de l'auteur en réunissant dans un même tableau, des personnages si divers. D'après certains critiques, l'auteur groupe autour de la vierge de l'harmonie, les saints qui semblent le mieux avoir compris et goûté, dès cette vie, l'extase de l'amour divin. Saint Paul, le symbole de l'*amour fort;* Madeleine, offre à Dieu le tribut de son *amour régénéré;* saint Augustin figure ici l'*amour éloquent ;* saint Jean, l'apôtre bien-aimé, rappelle l'*amour expansif.* Le Sanzio nous représente Cécile sous les traits d'une toute jeune fille en qui " tout respire, selon le mot de Racine, parlant d'Esther, l'innocence et la paix. ".

Sur les murs de la salle on voyait les photographies des premiers bandistes et leur professeur et deux autres jolies gravures qui sont appendues à la salle des prêtres et que le Frère Vadeboncoeur devait à la bienveillance de M. Ulric Foucher. Ces gravures sont à présent chez le Père Procureur.

L'ameublement suintait la pauvreté: trois pianos servaient à la pratique des enfants; deux se trouvaient dans les chambrettes et le troisième, plus joli que les autres, placé dans la pièce principale, servait aux exercices de chant. Pas de pianos à queue, ni *cottage*, mais des instruments presque de supplice, aux pattes fines comme des *globe-trotters*.

Un grand buffet de bois recevait les instruments de cuivre des bandistes.

A propos, il me souvient qu'à la grande réunion, de 1897, un incident arrivé à trois élèves nous amusa bien. Le cher Frère Vadeboncoeur était mort !

Trois élèves en rupture de règlement s'amusaient à qui mieux mieux dans la salle à musique, lorsque soudain ils entendent venir quelqu'un. Faute de mieux, ils se blottissent dans cette vaste armoire et attendent en silence leur délivrance qui, à leurs yeux, ne devait pas tarder. Mais après un premier intrus, c'est un autre, puis un troisième et bientôt la salle est envahie par tous ceux qui " débarrassés de leurs exercices " selon le mot légendaire du bon vieux Frère Guay n'attendaient plus que le déjeuner en fumant, ce qui les exemptait de penser où les faisait " penser à rien " selon un autre mot

cher au même bon religieux. (Cette réflexion a du vrai et c'est avec beaucoup de raison qu'on a dit :

Quand je fume, tous mes soucis
En un moment sont adoucis.

Mais nos trois jouvençaux " fumaient " aussi, mais d'une autre manière et au contraire de leurs aînés, ils pensaient et devaient se dire empruntant la parole du Renard au fond du puits : " Que ferons nous confrères?... il faut sortir d'ici. ". Car l'heure du déjeûner sonnait.

Tout à coup la porte de l'armoire s'ouvre mue par un ressort secret, un élève en sort comme un coup de vent et prend la porte, un autre le suit du même pas, et le troisième à son tour est emporté par le même esprit dans le même chemin, au grand ébahissement de tous les témoins de cette fugue dont ils n'avaient pu se rendre compte. J'étais là, ainsi que mon ami, M. A. Morin, curé de Saint-Joseph de la Rivière-des-Prairies, et nous fûmes amenés à raconter à nos confrères présents une aventure presque semblable à laquelle tous deux nous primes part.

C'était en 1880, à l'automne, la salle à musique se trouvait à l'endroit du réfectoire actuel des élèves, et, aux instruments, on avait réservé toute une chambrette noire.

Pendant une étude nous causions tous trois M. Morin, notre ami le bon Frère J.-O. Tessier et moi, lorsque soudain l'un de nous s'écria : " V'là le Frère Vadeboncoeur" des anciens jours !

C'était un ancien cri entendu mille fois dans notre vie d'écolier et nous savions ce qu'il commandait. Il y avait autrefois des cris de ralliement qui rassemblaient les guerriers; mais celui qu'on venait de lancer voulait dire tout le contraire: " V'là le Frère Vadeboncoeur ! sauvons-nous "! " Ni un ni deux tiens ben " nous entrons dans l'armoire, sans bruit, " retenant même notre souffle " pour laisser passer l'orage. Mais le diable nous en voulait, car il amène, c'était sûrement lui, le vieux musicien dans l'armoire où une affaire l'appelait (il avait l'oreille bien fine, il cherchait peut-être ceux qu'il avait entendus parler) et nous trouve tapis contre la cloison. " Tiens! dit-il, mais je n'ai jamais dévoré personne ".

Nous en devions de belles chandelles à nos soutanes, car sans elles, nous avions chacun une bonne volée.

Grâce à un débrouillard esprit remarquable, un élève pris en faute, put éluder une punition en se réfugiant à la chapelle et en s'écrasant à la septième, où à la huitième station, faisant mine de poursuivre son Chemin de croix. Le Frère Vadeboncoeur dont l'âme fut toujours si droite, ne put pas soupçonner la supercherie et crut tout bonnement que le coupable l'avait dépisté

Mais je reviens à la salle de musique. Une estrade de trois marches servait au professeur de chant quand les exercices s'en donnaient à la salle commune; auparavant il avait lieu dans chaque classe respective, le jeudi après-midi; mais pas donné par tous les professeurs, hâtons-nous de le dire à la décharge des autorités.

Quelle belle voix de basse le Frère Vadeboncoeur

avait, lui, et comme il savait chanter et si naturellement et si simplement, sans se contorsionner la figure, sans ce trémolo perpétuel qui agace tant les nerfs, mais avec toute son âme et tout son coeur.

Quand il entonnait ce cantique des retraites : " Un fantôme brillant séduisit ma jeunesse ", il nous faisait trembler et pleurer; puis il chantait si bien l'un des beaux cantiques apportés de France :

> Près de l'autel où tu pardonnes,
> Le monde n'est plus rien pour moi
> Je n'en veux point de ses couronnes,
> Mon coeur n'est-il pas fait pour toi ?

Qui ne se rappelle le chant de *Tu es Petrus* au noviciat de Joliette à la visite de Mgr Smeulders en 1884 et dont M. Baillargé écrivait : " Le *Tu es Petrus* composé par feu le R. P. Paul et exécuté par le Frère Vadeboncoeur, eut un effet saisissant, tant par l'exécution que par la circonstance ".

Son ambition depuis longtemps entretenue et souvent manifestée, c'était d'avoir une bande de musique pour rehausser l'éclat de nos fêtes religieuses et les séances scolaires.

Mais il ne put réaliser ce plan que vers les années 1870-71 où date la fondation de sa fanfare. Avec la ténacité du maître cette bande eut du succès, et, dès le 19 octobre 1873, le vénérable curé de Saint-Thomas invita le Frère Vadeboncoeur avec ses musiciens, à la double

fête de la consécration de son église et de la bénédiction de ses cloches. La cérémonie fut faite par Mgr E.-C. Fabre, évêque de Gratianopolis. C'était la première église qu'il consacrait et, curieuse coïncidence, la dernière église qu'il dédia au Seigneur fut encore SaintThomas, après sa restauration.

Tous les invités à cette fête : prêtres, parrains et marraines et musiciens du collège revinrent à Joliette par les chars et prirent le dîner à la Providence.

Après le voyage d'Europe de son directeur, la bande fut changée en " fanfare " (avec prononciation française) et lui, la dirigeait avec son " sabre de bois " aussi d'origine française.

La fanfare apporta un surcroît de gaîté et de solennités à toutes nos fêtes. Je me rappelle encore comme d'hier le soir de notre entrée au collège, le 3 septembre 1872, alors que la pensée de nos parents, de nos paroisses, des plaisirs de vacances, assombrissait nos fronts, la porte de la salle de récréation s'ouvre et la fanfare vient jeter ses accents bruyants et ses notes gaies, au milieu de tout ce petit monde si vivant mais parfois travaillé de graves soucis.

A la procession de la Fête-Dieu dans les rues de la ville, aux processions de la même fête dans les jardins du noviciat, dans le parterre du collège, à la Saint-Jean-Baptiste, à l'aller et le retour du fameux pique-nique de la " pointe aux Pins " ou " pointe à Gravel ", la fanfare prenait sa large part de célébrité.

Le Frère Vadeboncoeur touchait l'orgue à l'église paroissiale une seule fois par année, le samedi saint, pour remplacer M. Gaspard Beaudoin, notaire, que les affaires retenaient à son bureau ce jour-là. Au collège, il accompagnait plus souvent, mais se déchargeait volontiers de ce soin sur ses auxiliaires ou sur des élèves qu'il formait.

Le dimanche, après la communion, il récitait la prière : " O bon et très doux Jésus ! etc., avant de jouer de l'harmonium pour le chant. Il forma tant à Joliette qu'à Longueuil des " musiciens remarquables dont s'honorent notre maison et notre pays " disait M. Lavigne.

A cause de la position de sa chambre, on lui confiait la surveillance des élèves qui entraient et sortaient pendant l'étude du soir surtout le samedi et les cinq minutes au réfectoire où les pensionnaires prenaient leur sac de linge net. Malheur à qui voulait déserter ou bien revenir au collège, après une désertion ! Les bons élèves pouvaient le tromper parfois, mais les suspects, merci bien !

Il eût été difficile de trouver un épouvantail plus effrayant à offrir aux élèves pris en flagrant délit de désobéissance ou de transgression à quelques points du règlement que ces mots : " V'là le Frère Vadeboncoeur" ! Ils aimaient mieux entendre : " V'là le P. Beaudry " !

Un jour, au petit bois de M. de Lanaudière, un élève —l'espièglerie même — et à cause de cela un peu compromis à l'avance, entouré d'un groupe qu'il entretenait à sa façon, voit venir le Frère Vadeboncoeur. " Chut !

dit-il, v'là le Frère Vadeboncoeur " ! Mais il était trop tard, le bon Frère avait entendu et la punition s'en suivit aussitôt motivée par cette raison : " Quand un élève a peur de l'oeil du professeur c'est qu'il est coupable ; par suite il mérite une punition ".

Une autre scène se passait au réfectoire, un matin, avant déjeûner.

Chaque maître avait, vis-à-vis de lui, un tiroir pour y placer sa serviette. Un matin donc notre professeur voulut ouvrir son tiroir qui résiste. Il tire davantage ; l'obstacle grandit aussi ; mais, bien décidé de vaincre, il y met sa force,alors il sort de la cavité du tiroir,un miaulement aigu comme celui d'un chat qu'on écorche, ce qui de fait avait lieu ; puis il en vient un chat fâché,furieux— on peut l'être à moins — qui prend à peine le temps de " tirer ses grègues " et disparaît à l'épouvante du côté de la cuisine. Mais la scène n'était pas finie et notre professeur en vertu de la loi de " l'en-tout-cas " si longtemps mis en honneur dans un de nos collèges, par M. Norbert Barrette, pique droit à la place de John Moore pour décharger l'électricité de ses mains, prise au contact du chat, sur la tête de Moore qui pouvait être et qui devait être de fait, coupable du délit.

" Il avait un goût exquis " a-t-on répété plusieurs fois et c'était bien vrai. Un jour que le Père Laporte déménageait — peut-être à la Saint-Michel — il avait retenu les services du Frère Vadeboncoeur pour placer ses cadres et ses meubles. Le spécialiste monté sur une chaise, placée elle-même sur une table,

achevait son ouvrage, lorsque soudain, le pied lui manque, il tombe dans le vide, entraînant à sa suite tout l'échafaudage et s'étend, avec un fracas facile à comprendre, tout son long sur le plancher comme pour donner la mesure de sa personne. Grâce à Dieu les contusions étaient légères et le Père Laporte dit en badinant à quelqu'un qui entrait. (A.-C. D.) " Mon cher enfant, j'ai vu Lucifer tomber du ciel ".

A son arrivée d'Europe notre Frère employait plusieurs mots en usage en France. " Voulez-vous me passer les pommes de terre? demandait-il un jour au bon Père Laporte. En rendant le service demandé, le Père Laporte lui répondit : " Dis donc patates, innocent " !

Il aimait beaucoup à amuser ses musiciens aux fêtes de Sainte Cécile ou autres, mais il n'aimait guère à jouer des rigodons ; il trouvait cela indigne de lui, au-dessous de sa gravité et il ne cédait " qu'au forçail ".

Il me semble avoir montré mon intéressant sujet sous tous ses aspects ; je termine.

A mon sens, le Frère Vadeboncoeur est un grand saint dans le ciel ; tous ceux qui l'ont connu, ne l'ont certes pas tous aimé, mais sans exception, tous reconnaissent ses vertus, et l'ont, pour ainsi dire, canonisé de son vivant.

Lui qui a tant parlé du ciel, du concert des anges, du cantique des vierges, de l'harmonie céleste, de la beauté du paradis, il y est enfin convié. (1896).



CHAPITRE VIII

LES EGLISES DE JOLIETTE

Templum enim Dei sanctum est, quod estis vos. (I Cor., III, 17.)

Joliette pourrait adopter cette devise qui redirait en trois mots son histoire; c'est le motto d'Arcachon (Gironde) petite ville française: *Heri solitudo; hodie vicus; cras civitas!* Hier je n'étais qu'une solitude (1823); aujourd'hui je suis un village (1843), et demain, je serai ville (1864). Elle peut en dire autant de ses églises : Le moulin de 1841-1843; l'église paroissiale de 1843-1904 et la cathédrale 1904.

L'origine de l'*Industrie*, village de l'hon. B. Joliette, ressemble à celle des autres paroisses de la province de Québec. Trois choses y apparaissent successivement : le moulin, le manoir et l'église, car toutes les paroisses

naissent ainsi. Il faut un moulin pour moudre le blé et préparer le bois, c'est-à-dire il faut donner à manger aux colons et leur préparer un logis. Le manoir, lui, abrite le seigneur, le protecteur né des colons, celui qui concède des terres et à qui incombe le devoir de défendre ses censitaires envers et contre tous.

L'église doit suivre de près, comme le couronnement de l'oeuvre et pour satisfaire aux besoins spirituels des défricheurs. Dès l'année 1841, M. Joliette demande la permission de la bâtir et, en attendant, il sollicite la faveur d'avoir la messe au moulin qui s'élevait à droite du manoir seigneurial et qui fut brûlé en 1862.

Vite il se met à l'oeuvre et avec la bonne volonté de ses concitoyens il tire la pierre des carrières qui bordent la rivière l'Assomption et, dès le mois de juin 1842, Mgr l'évêque de Montréal vint à l'Industrie y bénir la première pierre de l'église qui fut achevée en 1843. La *Biographie de M. Joliette* par M. Jos. Bonin, prêtre, dit que la bénédiction eut lieu le 13 juin 1842, et le *Diocèse de Montréal à la fin du XIXe siècle*, après lui affirme aussi la même date et ajoute de plus que Mgr Bourget fit le sermon de circonstance. Sa Grandeur dut parler, mais elle ne fit pas le sermon principal de la fête.

Ce fut M. Ls Boué, prêtre, arrivé de France le 31 mai 1842, avec les RR. PP. Jésuites, lequel venait précisément d'aider aux travaux de la retraite que les RR. PP. Oblats prêchaient à Sainte-Elisabeth et à la clôture de laquelle (19 juin) Monseigneur venait de présider.

Je crois que ni l'un ni l'autre des ouvrages cités n'est

dans le vrai et ce sont les *Mélanges religieux* de l'époque qui vont nous donner des renseignements précis. Et à moins d'être ubiquiste, Mgr Bourget ne pouvait être à l'Industrie, le *13 juin 1842*, car l'itinéraire de la visite pastorale pour cette année-là, indique ce qui suit : " Saint-Hyacinthe, 11-12-13 juin; Saint-Charles, 13-14-15-16; Sainte-Elisabeth, 17-18-19 juin 1842. ".

Voici comment un correspondant, témoin oculaire de la fête et qui signe J.-M. B. (ce témoin n'est autre que M. Joseph-Marie Bélanger, curé du Saint-Esprit (1836-1846), et qui fut auparavant curé de Saint-Paul (1819-1829); ce détail donne beaucoup de valeur à son récit concernant l'*hermite* de Saint-Paul surnommé le *Vieux Jean-Baptiste.*) nous raconte la cérémonie: " Au village d'Industrie, paroisse de Saint-Paul de Lavaltrie, il y eut dimanche, *19 juin*, une cérémonie imposante. Mgr l'évêque de Montréal, bénit la première pierre d'une nouvelle église; ce lieu qui n'était encore, il y a quelques années (quand il était curé de Saint-Paul), qu'une vaste forêt, est aujourd'hui un village vivant et populeux ; on pourrait même dire une petite ville florissante. (Grâce à M. L.-A. Derome, *Joliette illustré* publiait en 1893 des statistique qui prouvent bien l'état florissant de Joliette à cette époque. J'y relève qu'il se fit à Joliette en 1843, 91 baptêmes, 6 mariages et 40 sépultures. Mgr Bourget, dans sa *Biographie de M. A. Manseau*, dit qu'il y avait à l'Industrie en 1843, 1,400 âmes et 800 communiants.). Ce village, composé d'artisans industrieux dans tous les genres, doit sa naissance à deux hommes de tact et de génie: M. Joliette et son beau-frère, le docteur

Léodel. Nous nous dispenserons de répéter ce qui a été dit en son temps, à ce sujet, nous nous contenterons seulement d'ajouter que ces deux messieurs ont la plus grande part dans la bâtisse de la nouvelle église maintenant en chantier.

" Monseigneur l'évêque arriva pour la bénédiction de la première pierre, vers sept heures du soir, ayant été occupé tout le jour à sa visite épiscopale de Sainte-Elisabeth. (Clôture de la retraite de cette paroisse ouverte le 29 mai et terminée le 19 juin 1842.).

" Le temps était affreux, il tombait une pluie d'orage, incessante, accompagnée de coups de tonnerre; les chemins étaient des plus mauvais; mais le pieux évêque, voyant l'oeuvre du Seigneur et le moyen de faire du bien, ne diffère pas un instant; son zèle le transporte au milieu d'un peuple qui l'attend; aussi leur dit-il, en arrivant, ces paroles gracieuses qui partaient du fond de son coeur : " Il faut vous aimer, il faut bien vous aimer ! "

La cérémonie commença immédiatement. Sa Grandeur était accompagnée de MM. Turcot, curé du lieu, Gagnon, archiprêtre, curé de Berthier, Boué nouvellement arrivé de France et Bellanger, curé du Saint-Esprit.

Mais où se trouvait cette pierre bénite dans la première église de Joliette? Je l'ai vue cent fois. Elle se trouvait à hauteur d'homme, à l'angle sud-ouest ou du côté du collège et marquée des lettres M. et A. combinées, comme au séminaire de Saint-Sulpice, et gravées sur une des pierres en saillie de la façade.

" M. Boué préluda par un discours onctueux d'une force étonnante. Le frisson courut dans l'auditoire quand il s'adressa à Monseigneur l'évêque en ces termes : " Pontife saint, étendez vos mains sur cette pierre destinée à être le fondement de ce temple ; faites descendre les bénédictions du ciel sur cette pierre qui doit être la pierre élue, la pierre sainte de cette maison de prières, où les fidèles qui m'entendent viendront se prosterner au pied du Très-Haut pour lui rendre leurs plus profonds hommages. ".

" Quoique la bénédiction eut lieu pendant une pluie d'averse, la foule resta constamment à sa place sans se disperser ; mais la bénédiction finie, tout n'est pas terminé pour le zélé prélat ; il a à remplir un acte de charité qui est encore hors du cadre de sa visite pastorale ; et cette fois c'est pour consoler une famille qui est dans la douleur, chanter lui-même le service d'une dame qui a été un modèle de religion. (C'est la mère de l'abbé Olivier Deligny, décédée à Berthier.).

" Je saisirai cette occasion, continue M. Bélanger, pour rapporter une chose qui paraîtra assez étonnante. Sur la terre même où l'on bâtit cette nouvelle église, autrefois a habité un certain *ermite*, car quel autre nom lui donner? Cet homme doit intéresser par sa famille et surtout par sa vie pénitente ; il n'était pas moins qu'allié aux nobles familles de Longueuil et de Lavaltrie ; ayant dit un éternel adieu au monde, il fixa d'abord sa demeure dans un lieu qui est maintenant le bas de la rivière de Saint-Paul, mais, par la suite, cet endroit devenant fréquenté, il s'éloigna à différentes reprises, plantant une croix à chacune de ses stations.

Les anciens qui ont établi cette paroisse n'en ont pas trouvé moins de cinq; enfin la dernière station et la dernière croix qu'il planta est près de la nouvelle église. Il existe une ancienne tradition qui rapporte qu'il avait annoncé que ce lieu deviendrait célèbre. La dernière croix qu'il planta se voyait encore il y a quelques années; la souche, était plantée en terre, mais les bras étaient tombés; on les distinguait quoique réduits en pourriture; même sur une partie de ces bras il était déjà poussé un arbre assez gros. Les différentes demeures de cet homme singulier n'étaient connues que de M. de Lavaltrie et du curé voisin qui lui donnait de temps en temps les consolations de la religion.

" Quant à sa mort, on n'en sait pas l'époque, mais il paraît qu'il y a au-delà de soixante et dix ans; on ne connait non plus le lieu de sa sépulture. Les anciens de Saint-Paul, qui en ont entendu parler, le connaissent sous le nom du *Vieux Jean-Baptiste.* Enfin pour compléter tout ce que la tradition dit de lui, il était garçon. Un sauvage affidé, payé par M. de Lavaltrie, le visitait de temps en temps pour lui porter des provisions quand il ne pouvait s'en procurer par lui-même. " (Il serait donc mort en 1773.)

M. Bélanger prouve bien qu'il connaît cette tradition sur " le bout de ses doigts ". Comme il était curé de Saint-Paul, une quarantaine d'années seulement après la mort du mystérieux personnage, il dut bien souvent en causer avec ses paroissiens; voilà pourquoi il les appelle en témoignage.

M. Jos. Laporte, dans la *Voix de l'Ecolier* de 1878,

nous parle, dans un conte délicieux calqué sur la légende de M. Bélanger, du vieil ermite de Saint-Paul.

Le vieil ermite, paraît-il, s'agenouillait sur les bords de la rivière l'Assomption, en face d'une image de saint Joseph; plus loin devant l'image de la Vierge immaculée et enfin à la hutte où il mourut, en jetant un dernier regard sur son crucifix. Il avait, pour ainsi dire, marqué, par ses stations et ses croix le site des chapelles de Saint-Joseph et de Bon-Secours, de l'église paroissiale et de l'ancien cimetière.

Ces récits, quoique légendaires, sont assez jolis pour être rapportés dans *L'Etoile du Nord* qui reçoit et porte à ses lecteurs tous les souvenirs de l'ancien temps.

Mais revenons-en à l'église paroissiale qu'à vrai dire, nous n'avons pas quittée.

La bénédiction de l'évêque et les prières des fidèles lui donnèrent une telle poussée, que dès le mois d'octobre de la même année, on put faire en quelque sorte, la bénédiction du temple lui-même. Mgr l'évêque de Montréal vint encore à l'Industrie en cette circonstance; c'est que dans ces entreprises on voit toujours, côte à côte, l'évêque de Montréal et le seigneur de la paroisse naissante, l'Eglise et l'Etat qui se donnent la main pour opérer des merveilles. Comme c'était beau de voir ces deux illustres citoyens à qui Joliette est redevable de sa prospérité religieuse et civile, assister ensemble à toutes les solennités paroissiales !

Les *Mélanges religieux* de l'époque, cités par M. Bonin, nous fourniront encore des notes précieuses sur cet-

te nouvelle cérémonie à laquelle on voit apparaître pour la première fois, un homme déjà ancien, vénérable par la double couronne de ses mérites et de son âge, et dont le nom va se mêler à ceux des Bourget et des Joliette, et compléter la célèbre trinité qu'on désignera maintenant par ces grands noms : Bourget, Joliette et Manseau.

Mais laissons parler les *Mélanges religieux* : " Mercredi le douze courant (octobre 1842), Monseigneur l'évêque de Montréal, avait consacré l'autel de l'église de Saint-Paul avec toute la solennité d'usage ; le soir du même jour, le seigneur de l'Industrie envoya son carosse traîné par deux chevaux pour transporter l'évêque au village de l'Industrie. Il y arriva vers le couchant du soleil par un très beau temps... Ce fut le lendemain qu'eut lieu la bénédiction de l'église.

" L'église de Saint-Charles disent les *Mélanges religieux* est bâtie d'après un très beau plan et des proportions telles qu'elles rendent cet édifice un des plus élégants du pays. Elle a cent-dix pieds de long, trente-deux de haut, et cinquante de large. Elle a deux rangs de fenêtres ; le deuxième rang de moindre dimension sert à éclairer les galeries latérales. Le portail de l'édifice est en pierre de taille exploitées et taillées sur le lieu même.

" A la suite de l'église, et aux murs mitoyens, sont la sacristie et un presbytère à deux étages de 40 pieds sur 30, ce qui forme cent-cinquante pieds de maçonnerie.

" Les ouvrages doivent se continuer immédiatement, et, au mois de mars, l'église sera complète : voûte en plâtre, murs imités en marbre, galeries décorées, bancs du meil-

leur goût (mais si étroits) sanctuaire orné, etc. On couvre maintenant le clocher en fer-blanc; il y a place pour trois cloches qui ne se feront pas attendre longtemps.

" Quelques minutes après huit heures, le 13, commença la cérémonie qui se fit avec toute la solennité possible. il était près de onze heures, lorsque la consécration de l'autel fut terminée. M. Quiblier (supérieur du séminaire de Saint-Sulpice de Montréal), avait été invité pour faire le discours dans cette circonstance... Une indisposition l'empêcha de s'y rendre. Il fallut qu'un des prêtres présents, M. le grand vicaire Manseau montât en chaire et improvisât un discours de circonstance.... Le seigneur Joliette, le seul auteur de ce bel établissement, méritait la reconnaissance publique; les habitants du village, n'ont fourni que quelques matériaux bruts: bois rond, pierre, chaux, sable, point ou presque point d'argent. (Ça formait tout ensemble, paraît-il, un montant de 4,400 francs.); le prédicateur le remercia.

" Jeudi, le 13, le tout s'est terminé par un banquet où une cinquantaine d'amis prirent place ".

Cette correspondance nous montre plusieurs choses: Comme pour la bénédiction de la première pierre, quatre mois auparavant, Monseigneur arrive le soir, après une laborieuse journée,mais cette fois-ci, par un temps superbe. Déjà on mentionne la paroisse de Saint-Charles de l'Industrie, quoique le décret canonique l'instituant et la nommant, ne soit sorti qu'une année plus tard, le 23 décembre 1843.

Qui l'avait ainsi nommée? Est-ce Mgr l'évêque de

Montréal, dans ses entretiens avec M. Joliette et en l'honneur de Mme Joliette (Charlotte de Lanaudière)? ou bien est-ce le curé de Saint-Paul, ou M. Joliette lui-même ou la population reconnaissante? Je n'en sais rien, bien que la première hypothèse me paraisse la plus plausible. Ce qui pourtant est certain, c'est que Mgr l'évêque de Montréal, dans son décret n'eut qu'à approuver le choix déjà fait, en mettant la paroisse nouvelle sous le vocable du grand saint Charles Borromée. M. Antoine Manseau se trouvait en ce moment-là en repos, soit à Longueuil, chez son neveu M. Moïse Brassard, soit à Varennes, chez son ami M. Primeau, ou peut-être à Sainte-Elisabeth, chez son autre neveu M. Léandre Brassard. En tout cas la Providence le conduisit à l'Industrie pour la bénédiction de l'église et c'est peut-être là que Mgr l'évêque de Montréal jeta les yeux sur lui pour cette cure nouvelle aussitôt que sa santé le permettrait.

"Mais cette église, comme le disait Mgr Bourget, dans sa biographie de M. Manseau, était la propriété privée de l'hon. B. Joliette qui l'avait construite à ses propres dépens.". Pourtant il l'avait élevée pour Dieu et pour son peuple; il voulut la rendre à qui elle appartenait, par l'entremise du vénérable Mgr Bourget, qui vint encore à l'Industrie pour cette circonstance solennelle. M. Joliette fit ce don sans aucune redevance, "sans même se réserver le droit d'intervenir dans son administration" nous dit Mgr l'évêque de Montréal.

C'était le dimanche, 3 février 1850, que fut fait solennellement ce don à Monseigneur qui l'annonça avec joie aux fidèles et qui le ratifia.

C'est en reconnaissance de ce don princier que l'église fait chanter, chaque année, à la Saint-Charles, le 4 novembre, une messe et que le collège en fait célébrer une autre, le jour de la Saint-Barthélemy, le 24 août, patrons de M. et de Mme Joliette. Toute la famille de Lanaudière, associée à l'oeuvre de M. Joliette, concourait aussi dans le don généreux qu'il faisait.

A ce temple bénit, à ce troupeau déjà nombreux, il fallait un prêtre et un pasteur. Mais comme la paroisse n'était pas érigée canoniquement, ce ne pouvait être qu'un desservant. Dès le 1er janvier 1843, M. Raphaël Neyron, prêtre français,arrivé au Canada en même temps que les RR. PP. Jésuites, le 31 mai 1842, fut appelé par Mgr Bourget à la desserte de l'Industrie. Il n'y résida que dix mois après lesquels Messire Antoine Manseau, chanoine honoraire et vicaire général de Montréal fut nommé pour lui succéder, à la Saint-Michel, en 1843.

M. Manseau fut curé de Saint-Charles de l'Industrie pendant vingt et un ans jusqu'au 2 février 1864.

Le spirituel grand vicaire fut l'ami fidèle des seigneurs du manoir de Joliette ; il les visitait et les recevait souvent à sa table. Qui nous racontera tous les bons mots de M. Manseau ? Pourtant comme dans La Fontaine :

Tel est pris qui croyait prendre,

il lui arriva de recevoir largement en échange plus qu'il ne donnait. M. Louis Bonin racontait l'autre jour une plaisante et aimable répartie attribuée à Mme Joliette.

M. Manseau, rencontrant un jour Mme Joliette, déjà fort avancée en âge, lui dit : " Vous êtes à la veille de *jouer du violon*, madame. ". — Non, M. le grand vicaire, car c'est un instrument pour les messieurs. ".

On raconte aussi comment un vieux prêtre sans cure, nommé M. Mercure, lui fit poliment un bon biscuit. " L'écho, lui disait M. Manseau, est toujours fidèle, quand je nomme M. Mercure, l'écho répète : cure ! cure ! " C'est la même chose pour moi, riposte M. Mercure, quand je dis M. Manseau, l'écho me répond : sot ! sot ! "

Dès l'arrivée du desservant le choeur de la nouvelle église fut envahi par une foule d'enfants en attendant que le collège put fournir son contingent d'élèves, ce qui eut lieu en 1846. Dès l'ouverture du collège, il y eut quarante-quatre écoliers et quatre professeurs pour remplir les stalles du choeur, s'occuper du chant et des cérémonies, ce qui dura jusqu'en 1876 où le trop grand nombre d'élèves (162 et une vingtaine de professeurs) ne le permit plus. Mais 1876 fut une année de deuil pour les paroissiens habitués au beau chant et aux grandes cérémonies.

Plus tard on brisa les belles lignes de l'église paroissiale telles que décrites dans la correspondance des *Mélanges religieux*, en y ajoutant une seconde galerie au-dessous de la première, que les écoliers occupèrent en partie.

La voûte assez élancée n'avait pourtant aucun ornement ; le R. P. Lajoie la fit légèrement décorer plus tard, en l'ornant de panneaux en peinture.

Une chose nous intriguait : voir à différents endroits de la voûte des ouvertures comme des goulots de bouteille. Eh bien ! Ç'en était ! Toutes les bouteilles étaient fixées et plantées dans le plâtre, la tête en bas, pour donner plus de sonorité à l'édifice.

Dans ce temps-là, nous allions partout, voire même dans le clocher de l'église ; en passant à la voûte, un coup d'oeil suffisait pour nous rendre compte des bouteilles et des goulots.

A proprement parler, il n'y avait dans cette église, qu'un autel surmonté d'un très beau tableau, représentant saint Charles Borromée portant la Sainte-Eucharistie aux pestiférés de Milan, oeuvre de M. Antoine Plamondon.

M. Antoine Plamondon, auteur de ce tableau, est le premier canadien qui ait étudié sous les grands maîtres européens, aussi nous a-t-il laissé des tableaux qui l'honorent, ainsi que les maîtres qui l'ont formé. Plusieurs églises, entre autres Sainte-Anne de Beaupré, ont l'avantage de posséder de bonnes toiles dues à son pinceau. Ce célèbre artiste canadien mourut à la Pointe-aux-Trembles de Québec en 1895, à l'âge patriarcal de 93 ans. Il est inhumé dans la crypte de l'église de cette paroisse à laquelle il a légué tous ses biens. Après avoir consacré son travail et son talent à l'ornementation de nos églises, durant sa vie, il veut qu'après sa mort, sa fortune serve encore à décorer la maison de Dieu.

Je reproduis ici une page des *Noces de Diamant* du *Collège Joliette* : " Je demande la permission de rappeler

un souvenir de mon voyage d'Europe en 1908, concernant ce tableau. En visitant un jour le musée du Louvre, je m'arrêtai avec émotion devant l'original de ce tableau de saint Charles Borromée, signé Jacques Van-Oost (1600-1671), peintre flamand dit le *Vieux* et dont le peintre canadien, M. Antoine Plamondon, nous a donné une si remarquable copie, à Joliette en 1846. C'est saint Charles Borromée qui donne le saint Viatique aux pestiférés de sa ville archiépiscopale ; il est accompagné d'un clerc en surplis, portant une torche allumée. Sur son passage, gisent morts et mourants, dont le teint cadavérique excite la compassion ; plusieurs femmes portent de jeunes enfants dans leurs bras. On raconte qu'un jour, le saint cardinal aperçut un enfant en vie sur le sein de sa mère qui se mourait de la peste, il se jeta lui-même entre les morts pour sauver la vie à cet innocent. C'est donc bien à raison qu'on a dit qu'il " accourut du fond de son diocèse, comme pour lutter corps à corps avec le fléau ".

" Cet acte héroïque avait frappé Van-Oost qui voulut l'immortaliser sur la toile. Voilà pourquoi, sur son tableau, on voit un enfant qui cherche le sein de sa mère mourante de la contagion ; il cherche la vie, mais hélas ! ce n'est plus une source de vie, mais de mort. Et le père de l'enfant, qui connaît le danger et qui veut la vie de son fils, l'en éloigne doucement, de sa main droite.

" Impossible de contempler cette scène d'un coeur insensible et d'un oeil sec ! "

Par une heureuse inspiration, M. P. Beaudry, fit re-

placer ce tableau de Saint Charles, dans la nouvelle église appelée maintenant la cathédrale de Joliette, au même endroit que dans l'ancienne, après l'avoir enrichie. d'un encadrement splendide, tandis que le reste de l'autel, avec quelques reliques de l'église de M. Joliette, est conservé dans la chapelle inférieure.

La paroisse de Joliette ne doit pas manquer de montrer sa reconnaissance à son ancien curé pour lui avoir conservé et si bien utilisé ces ornements du temps passé ; comme aussi la balustrade et le vieux chemin de croix, devant les stations duquel, le R. P. Lajoie nous faisait méditer parfois si longtemps.

La Sainte Vierge et Saint Joseph avaient aussi, chacun, une moitié d'autel à leur disposition et surmontée d'une statue.

La statue de la Sainte Vierge très jolie, il me semble, doit se trouver quelque part à l'évêché de Joliette.

A cause de cet autel unique, les messes solennelles des Quarante-Heures se célébraient, tous les jours, au maître-autel puis, à cause de l'encombrement des allées et du grand nombre d'écoliers, il n'y avait jamais procession dans l'église durant les Quarante-Heures, fixées à la fête patronale de saint Charles, selon que Mgr Bourget, en les établissant en 1858, l'avait réglé. Pour ce concours toutes les paroisses rayonnaient vers Joliette; tout le nord descendait : Sainte-Julienne, Rawdon, Saint-Alphonse, Saint-Côme, Sainte-Béatrice, Saint-Jean de Matha. Le presbytère de Joliette était très aimé et son curé très hospitalier. Mais pour loger tout ce monde-là, il fal-

lait plus de chambres que n'en fournissait le petit presbytère " imité en ocre jaune", au dire du R. P. Lajoie. Le haut de la sacristie en avait deux grandes, capables de contenir plusieurs lits et on l'utilisait. (C'était le premier presbytère.)

Le collège au grand complet, se rendait à tous les exercices des Quarante-Heures. Nous avions hâte, il faut le dire, de voir officier les prêtres et de les entendre chanter et, parmi eux, ceux qui chantaient mal ou très bien. Je crois que, dans le temps, deux prêtres méritaient une palme: l'un M. Saint-Jacques, curé de Saint-Côme pour sa mauvaise voix fausse, et l'autre, M. Arthur Derome pour sa magnifique voix. C'était la merveille et l'idole du temps, pendant au moins vingt-cinq ans (1862-1887). Quand M. Derome arrivait à Joliette, c'était une fête et un bon dessert. De notre temps, on ne jurait au collège que par M. Derome. Un jour il fit l'office du samedi saint et nous ravit par le chant de l'*Exultet*. Il chantait souvent aussi le grand *Justus*, *David devant Saül; l'Oiseau qui vient de France*, sans compter le répertoire de tous nos cantiques. Pour moi, M. Derome n'eut jamais son maître.

Je profite de l'occasion pour rappeler ce qu'un jour la *Voix de l'Ecolier* disait à son sujet : " Au nom de tous, nous offrirons nos plus sincères remerciements à M. Derome, curé de Lachute, qui a bien voulu rehausser par son chant la dernière cérémonie religieuse de notre fête. (Fête du R. P. Beaudry, le 18 mars 1879.). En se voyant de nouveau dans les lieux où, tant de fois, il a fait retentir ces mêmes mélodies sacrées, il sut retrouver toute

la verve d'autrefois; comme nos devanciers, nous nous sommes plu à écouter sa voix qui n'a rien perdu de son charme et de sa pureté. ".

Le Frère Vadeboncoeur, le Père Peemans, le docteur Victor Côté, M. A. Lesieur le secondaient à merveille dans l'exécution du grand *Justus.*

Quel est, parmi les anciens, celui qui peut, sans rire, se rappeler aussi le fameux *Placare* des vêpres de la Toussaint, entonné par un vénérable prêtre des environs de Joliette. On l'attendait là, tous les yeux braqués sur lui; il ne trompait pas notre attente; il se défigurait ! Il y allait, avec tant de coeur !

Depuis l'établissement du diocèse de Joliette, les Quarante-Heures sont déplacées et fixées au commencement de l'année ecclésiastique, c'est-à-dire au premier dimanche de l'Avent, car il convient que la cathédrale soit à la tête des autres églises, pour les Quarante-Heures, comme pour le reste.

La population de Joliette augmentait toujours et l'église ne rapetissait pas, mais en restant la même, elle devenait trop petite; il fallait bâtir.

Par là même, le sort de la vieille église fut scellé; on la démolirait après la construction de l'église actuelle— la cathédrale; elle occupait précisément le centre du parc qui s'étend en face de l'évêché. Qu'on en juge par les pins qui indiquent la largeur de l'ancienne place dont l'église marquait le centre.

Mais avant sa démolition en 1892, elle servit encore

de lieu de réunion pour la célèbre séance musicale donnée par les élèves du collège, le 1er juin, à l'occasion de la réunion générale des élèves de Joliette qui eut lieu en 1892. Une dernière fois encore, elle reçut ses enfants, et les élèves de Joliette ne jetèrent pas sans émotion un dernier regard sur cette vieille relique que le pic du démolisseur allait abattre sans délai. Une soeur plus jeune et plus majestueuse s'élevait à côté d'elle; bon gré mal gré, elle dut se soumettre et dire: *Oportet illam crescere me autem minui.* "Il me faut céder la place à ma soeur à laquelle de grandes destinées sont réservées! Pour moi, j'ai rempli ma mission, je disparais contente. ".

Sous l'un des beaux pins verts qui bordent la rue Saint-Charles-Borromée, en face de la vieille église, une modeste bonne femme, la mère Dumais avait établi son comptoir et le tenait ouvert tous les dimanches de l'été depuis mai jusqu'à novembre. Souvent le souvenir de cette bonne vieille hante mon imagination et je m'attendris sur le bon vieux jadis et sur les amis disparus. Que Lamartine avait donc raison d'écrire! : " Ces frères, ces amis nous abandonnent en chemin. ". Mais citons les deux strophes suivantes :

A ce choeur joyeux de la route
Qui commençait à tant de voix,
Chaque fois que l'oreille écoute
Une voix manque chaque fois.

Chaque jour l'hymne recommence
Plus faible et plus triste à noter
Hélas ! C'est qu'à chaque distance
Un coeur cesse de palpiter.

La vieille était donc assise adossée à l'un des gros arbres ; sa table de quatre pieds carrés se dresse devant elle ; une demi-douzaine de verres bien nets repose sur un cabaret de fer-blanc ; une autre demi-douzaine de boîtes en carton est à côté, dans lesquelles s'étalent aux regards ébahis des passants, des " *surettes* ", *des bâtons de sucre d'orge,* de canelle, des *pepper mints* et du pain d'épices. Mais les verres ne sont pas là pour rien ; il faut d'autre chose que de l'eau ; car de l'eau nous en avions en abondance dans la *tonne* de la salle de récréation.

Il fallait donc quelque chose de fort au moins comme de la bonne petite bière d'épinette, de la bonne petite *small beer*, comme disait notre ami M. L. Pinault. Elle en avait et de la fraîche, puisque ses bouteilles reposaient dans une cuvette pleine d'eau, mise là dès le matin.

Elle devait *faire des sous;* sans cela, elle n'aurait pas tenu si longtemps, car la pauvrette gelait elle-même parfois, tout en peinant pour réchauffer les autres. Il me souvient qu'au retour des repas, le dimanche, la table de la mère était achalandée ; on *se payait la traite* aux bonbons ou à la petite bière et les gros sous roulaient sur la table pour tomber dans la boîte à argent. Tel qui n'aurait pas osé dépenser un sou inutilement ailleurs, en sacrifiait plusieurs à ces *douceurs* où la charité se mêlait à une légère gourmandise.

Il faut bien dire qu'en ces temps reculés, il n'y avait pas de *candy* à vendre au collège et le dimanche, la pharmacie du docteur Laurier, lieu ordinaire d'approvisionnement, était fermée, de sorte que tout le réconfort était chez la mère Dumais.

Quand la pauvre vieille, au visage déjà sillonné de rides, a-t-elle abandonné son commerce? Je ne saurais le dire; elle était encore au poste des affaires, à mon départ du collège en 1881.

Faisons maintenant l'histoire rapide et succincte de la nouvelle église. La question de bâtir cette église s'imposait depuis longtemps; après de longs pourparlers, on s'adressa à la législature de Québec et deux *bills* autorisant le prélèvement de 51,000.00 dollars sur les propriétés foncières furent présentés et adoptés par la Chambre.

A M. Prosper Beaudry, curé, revient la gloire d'avoir bâti la cathédrale qui fut commencée en 1889 et finie en 1892, où elle reçut la bénédiction des mains du R.P.C.Ducharme, c. s. v., le 7 février 1892. Elle mesure 180 pieds sur 80, est en pierre bosselée et taillée et porte un grand air de noblesse et de distinction parmi les églises de la meilleure société d'architecture et d'esthétique.

Mais il se fit bientôt un travail sourd et lent d'enfoncement du portail qui, en définitive, fut démoli et refait sur des bases nouvelles, plus solides en béton armé. Elle fut aussitôt terminée à l'intérieur comme à l'extérieur. M. le curé avait raison d'en être fier; c'était une belle cathédrale avec son choeur majestueux, ses douze rangées de stalles, ses riches et gracieux autels, brillants d'or et de sculpture, sa voûte ornée des quinze mystères du rosaire en peinture sur toile, ses beaux ornements que la piété des fidèles voulut offrir elle-même.

L'église était donc entièrement finie, lorsque le 16 septembre 1901, un ouragan terrible vint saisir le colos-

sal clocher dans une effroyable étreinte, l'arracher de sa base et l'étendre tout son long sur le pinacle du temple, au toit duquel il demeura suspendu.

Quelle épreuve pour le bon curé! quel coup mortel à son coeur! quelle agonie! Cependant nul ne connut ses angoisses, si ce n'est son frère, son meilleur ami, le R. P. Cyrille.

On procéda d'urgence aux travaux les plus nécessaires commandés par les architectes; l'église à l'intérieur fut mise en sûreté par une double fausse voûte, de manière à éviter tout danger de panique.

Les choses en étaient là, à la consécration de Mgr Archambeault, en 1904.

Aussitôt installé, Mgr l'évêque de Joliette, se préoccupa de sa cathédrale; il consulta partout et on lui répondit que la bâtisse pouvait rester debout, moyennant de nombreux travaux. Cette décision rencontrait les vues de Monseigneur, du clergé et de tous les citoyens, et en particulier, du brave et entreprenant M. Beaudry, dont l'oeuvre pouvait ainsi se conserver. On fit des tranchées; on éleva des contreforts en redressant les murs et ainsi l'édifice fut tout à fait consolidé.

Puis l'intérieur détérioré par l'accident du clocher, fut remis à neuf; une voûte de bois remplaça celle de plâtre; M. T.-X. Renaud, artiste décorateur, entreprit tous les travaux de peinture et de décoration; Mgr l'évêque acquit un nouvel orgue des Frères Casavant; fit confectionner des bancs en rapport avec le style de l'église. Bref tous ces travaux se sont terminés à la grande joie

de Monseigneur, de son vicaire général, de tout le clergé diocésain et de tous les paroissiens.

Et ainsi la cathédrale est très belle et très riche et digne en tous points de son évêque, du diocèse et de la ville épiscopale. Elle fut consacrée le 29 juin 1907, par Mgr Archambeault, au vingt-cinquième anniversaire de sa prêtrise.

Outre cela elle possède un carillon de cinq belles cloches dont trois ont reçu la bénédiction de Son Excellence Mgr D. Sbarretti, délégué apostolique au Canada, le 19 mars 1908, dans une cérémonie remarquable à laquelle le diocèse entier fut convié. Son Honneur le juge Baby voulut encore cette fois rester dans la tradition de la famille de Lanaudière en donnant la plus grosse cloche.

Tel est en raccourci et autant que mes souvenirs sont fidèles, l'historique des églises de Joliette. Les épreuves n'ont pas manqué à M. Beaudry pour parfaire l'oeuvre de son église; mais il semble que la Providence ait permis ces accidents pour laisser au premier évêque de Joliette le souci et la joie de prêter la main à la bâtisse de sa cathédrale.

De la cathédrale, je reviens au collège pour en étudier les *Salles d'étude*.





CHAPITRE IX

SALLES D'ETUDE

> L'étude est commencée : un silence d'église !
> On n'entend que l'horloge et le maître qui prise,
> Et ce bruit sans éclat, ce bruit savant, confus,
> De livres qu'on referme, après qu'on les a lus.
>
> (GINGRAS.)

En allant ensemble faire une visite à la salle d'étude, ou comme on le disait avec raison d'après Larousse, à " l'étude " nous trouverons bien quelque chose à remarquer ou à rappeler. Notre vie d'écolier se passe à quatre endroits qu'on pourrait, à l'exemple des religieux, appeler " lieux réguliers " et qui sont : la récréation, l'étude, la classe et le dortoir. Il faut aussi donner une mention à la chapelle et au réfectoire où chaque partie de notre

être reçoit la nourriture qui lui est propre. Dans la *Voix de l'Ecolier*, le Père Peemans parle ainsi de la salle d'étude: " La salle d'étude! Quelle scène immense, quel théâtre merveilleusement choisi pour les observations d'un moraliste! Que d'aspects imprévus, que de changements soudains, que d'oscillation dans cette forêt de têtes dont les mouvements ressemblent aux vagues agitées par des vents contraires! C'est tout un monde qu'une salle d'étude, un monde, ayant ses usages particuliers, ses moeurs à lui, son *argot*, ses périodes de calme et ses moments de tempête. ".

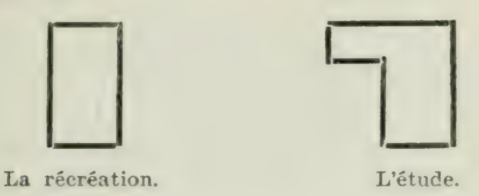
Il me sera bien permis de citer encore au besoin quelques extraits de ce beau travail: *Le Voisin d'étude*.

Dans les maisons d'éducation, l'étude a presque toujours sa place au-dessus de la salle de récréation, ce qui facilite le passage d'un exercice à l'autre.

A Joliette, la première salle d'étude de 1846 à 1850, se trouve au-dessus de la salle de récréation, à l'endroit du grand passage de la sacristie; de 1850 à 1857, au premier étage, au-dessous de la chapelle incendiée en 1857 (Martel.).

En 1858, à l'époque de la construction de " l'aile de M. Langlais ", la salle de récréation y fut installée dans le premier étage (à l'infirmerie 1908), et l'étude prit le second qu'elle garda jusqu'en 1872. Il y avait une légère différence dans la forme des deux salles. La récréation formait un parallélogramme prenant tout le premier étage, à l'exception de neuf pieds environ pour les escaliers. L'étude était de forme irrégulière; elle perdait ses neuf

pieds de corridor et d'escalier, mais du côté de la rue Saint-Charles-Borromée, elle occupait toute la largeur de la bâtisse. Voici la différence des deux :



La récréation. L'étude.

Ce bout de corridor formant un coin dans l'étude devint plus tard une chambre connue sous le nom de la *Bretelle*, à cause de sa longueur et de son étroitesse qui en faisait une sorte d'histoire " longue mais étroite " comme le conte d'un de nos co-paroissiens.

Parmi les occupants de cette chambre au-dessus de la chambre actuelle à coucher du Père Supérieur, j'aime à nommer les RR. PP. Laporte et Peemans.

Chaque année la troupe des écoliers augmentait ; on les " tassait " comme des sardines, mais il y a un bout à cela, comme à toutes choses et, vu la disposition de la maison, il était impossible d'agrandir cette salle ; il fallait déménager ce qui eut lieu aux vacances de 1872.

Le déménagement du mobilier des études d'autrefois -était bien ce que nos cultivateurs pourraient appeler " un travaux " (un travail considérable exigeant bien des bras et fait en commun) puisque à la place de ces jolis pupitres jaunes aux pattes de fer, s'alignaient de droite à gauche de lourdes rangées de gros pupitres, gris

autrefois et alors ne montrant plus que les fouilles des canifs et des couteaux de poche d'un plus fort calibre.

Pourtant ces pupitres grossiers n'étaient pas tous aussi " dodus " les uns que les autres. Aux plus savants et à tous ceux qui avaient plus de livres on donnait les pupitres les plus profonds. Je crois bien que cent cinquante volumes pouvaient s'installer à l'aise dans ces casiers. Ce qu'on appelait alors une " table " donnait trois places. Au contraire, les petits étaient six par table et s'asseyaient sur un banc formant bloc solide avec les pupitres. Mais ces blocs n'étaient pas de granit, ni d'airain et grand Dieu! qu'ils étaient fouillés en tous sens! Je crois bien que chaque élève à cette époque aspirait à passer dans cette classe de laquelle on se permettait d'écrire, bien à tort sans doute, sur les livres, les murs, les cloisons et les tables: " Le nom des fous est écrit partout. ". Coûte que coûte, il fallait laisser sur chaque pupitre occupé, au moins quelques lettres ou signes hiéroglyfiques attestant aux âges futurs qu'un être " ayant du vif argent dans les veines " avait vécu là. Aux yeux des directeurs du collège en 1872, ces pupitres avaient gagné leurs épaulettes à l'étude; il fut question de les reléguer non pas dans les hangars, en attendant le poêle, mais dans les classes, où jusqu'alors de simples tables également ajourées au canif faisaient l'affaire.

Et on se mit à confectionner des pupitres moins encombrants et plus commodes, et, moyennant une modeste rente annuelle, chacun était libre d'échanger les anciens pupitres contre des neufs.

La transformation prit environ une année, se fit vers l'an 1873 et nous émerveillait tous.

En fixant ces meubles au plancher, on évitait une grande cause de bruit et, du temps du Père Archambault, ce n'était pas excès de prudence, comme on le verra plus loin.

On arrivait à cette salle par le milieu à la faveur d'un escalier qui montait au-dessus d'un autre dont les première marches portaient en face de l'entrée principale. Ce devait être autrefois l'escalier d'honneur, sa position l'indiquait. Sur le premier palier se dressait une corniche où reposait la Vierge portant l'Enfant Jésus dans ses bras.

Pendant que le divin Enfant trônait au-dessus de cet escalier, le diable s'en donnait dans le cabanon d'au-dessous mis en communication avec le réfectoire et servant d'entrepôt aux mets, les plus délicieux: lait, sucre, crème, et fruits de toutes sortes. Bref! il sortait tant de choses de ce magasin qu'il nous semblait être en communication directe avec des souterrains alimentés eux-mêmes par le marché Bonsecours.

Mais n'y pénétrons pas encore; il est bien fermé et il sera toujours temps d'y revenir.

Ces escaliers étroits et raides ne suffisaient plus et les autorités en vinrent à la décision de bâtir une sorte de tour de 40 pieds sur 20, à trois étages, reliant la chapelle de briques à la maison principale et renfermant de bons escaliers ferrés, les premiers de cette trempe qu'il y eut à Joliette. Le Père Langlais avant de quitter le collège pour le presbytère, voulut laisser un dernier gage de son activité; il construisit donc cette tour qui fut finie en 1872, pour l'ouverture des cours.

Plusieurs classes furent installées dans ce trait d'union entre autres les Belles-Lettres, la Méthode du côté du sud, les Eléments latins du côté du nord ; c'était notre classe située au troisième, voisine de l'étude. M. Alphonse Panneton qui venait de prendre la soutane, en retard de quelques jours pour cause de maladie nous était donné pour professeur ; nous étions vingt élèves. Notre professeur d'anglais était M. John Hart et le préfet d'études était le R. P. Léon Lévesque. Durant ces quelques jours d'absence de notre professeur attitré, le Père Archambault vint nous faire décliner *Rosa-sae.* Il bégayait, le cher Père Tancrède, et ne déclinait pas vite. Le Père Lévesque avait le temps de " l'enterrer dix fois. ". L'aigle en latin qui se nommait le Père Lévesque, volait trop rapide et trop haut pour les poussins ; en volant un brin au-dessus de nous, le " père " nous montrait mieux les premiers battements de l'aile.

Mais je n'écris pas le chapitre des classes, c'est bien celui de l'étude en plein déménagement.

Les pupitres furent d'abord placés de manière à ce que les élèves faisaient face à l'église dos tourné à la rivière.

Un grand crucifix pendait sur le fond de la salle et à ses pieds se trouvait la tribune du " maître d'étude ". Sur la longueur pourtant si courte de la maison, on avait retranché l'espace de deux classes entre lesquelles un étroit corridor conduisait les philosophes et autres élèves à leur classe respective, ainsi qu'aux cabinets de physique et de chimie. Ces trois classes étaient la Philosophie, faite par les RR. PP. Laporte et Michaud, la Syn-

taxe française et les Eléments français dont les professeurs étaient MM. M. Beausoleil et Régis Bonin, pour le français et Doyle et Latcford pour l'anglais.

Une allée de trois pieds partageait l'étude en deux parties; plus près de la tribune, étaient les petits ou les grands qui leur ressemblaient par " leur sagesse et leur *séance* ", comme disait le Père Tancrède.

C'est dans cette allée que se promenait le Père, le plus célèbre à la vérité, de tous les surveillants d'étude connus, la tabatière à la main et grimaçant à tout venant, à tous ceux qui demandaient des permissions, enfin à tous ceux qui, faisant quelque bruit, pouvaient devenir la cause d'une grave dissipation, d'une grève générale ou d'une émeute.

Je le vois encore — il me semble l'avoir toujours vu — le cher " bonhomme ", je le répète, la tabatière à la main, car c'est là un des traits les plus saillants de notre homme, avec l'impatience et la nervosité sur tous les traits, puis ravalant sans cesse sa salive avec un bruit monotone qui nous amusait bien. Il redoutait sa tribune comme trop loin du centre des opérations; il marchait d'ailleurs comme un brave, face à l'ennemi; ou bien encore il utilisait le rebord de la bibliothèque des écoliers couvrant de ses rayons le mur de droite du côté des petits et s'en servait comme les religieux font de leur *miséricorde* quand à l'office ils ne sont ni debout ni assis.

Il est bon de dire en passant qu'il y avait bibliothèque, deux fois la semaine; la première pour le cours latin et la seconde pour le cours commercial sous les soins de M. Maxime Beausoleil.

Mais pourquoi, me demandera-t-on le pauvre Père " faisait-il tant de mauvais sang " ? Parcequ'il s'attendait toujours à des surprises, à quelques coups de mains et il avait raison, car il en eut souvent; et il connaissait bien l'origine des battements de pieds, la danse des couverts de pupitres et les autres musiques dont l'entrain et l'ensemble lui horripilaient le tympan. " Une ombre, un souffle, un rien, tout lui donnait la fièvre " comme au Lièvre de La Fontaine. C'est dans une de ces échauffourées que, perdant le contrôle de lui-même, il échappa cette apostrophe: " c'est bon! c'est bon! chacun mon tour, j'aurai son tour. ". Il finit par avoir son tour, et un congé nous fut retranché. Une autre fois, je ne sais plus à quelle occasion, il vint remplacer M. Laferrière son successeur en cet office. Il ne faisait plus l'étude *ex officio*, mais les espiègles du temps se souvenaient bien des deux dernières années écoulées. Dans un coin partit bientôt un léger bruit, puis dans un autre, puis aux quatre, enfin au milieu, et le Père se promenait vite, la vapeur lui montait au cerveau; il allait éclater, mais en vain; la partie était perdue pour lui. Voyant que tout lui échappait, il s'écria: " Vous voulez prendre congé, eh! bien prenez-le! " Et il tire sa révérence et s'en va remettre son mandat au Père Ducharme, le premier maître.

Aussitôt dit et fait, le silence le plus solennel succède à la tempête: on pouvait entendre trotter une souris, " tousser un pou " comme disait le Père Laporte. Le temps était donc favorable pour entendre le premier surveillant qui tapait du talon, " pas pour rire " et qu'on

reconnaissait à ne jamais s'y tromper, d'aussi loin qu'on pouvait percevoir le bruit de ses pas.

Pourtant le temps se mit au beau, malgré les éclairs qui sillonnaient le plafond de l'étude et qui se réflétaient sur nos figures.

En 1872, à l'époque où j'ai parlé du changement de salle d'étude, nous avions trois maîtres d'étude: M. Hormisdas Desaulniers et M. Tancrède Archambault; mais comme tous deux étudiaient l'un la théologie et l'autre la philosophie, ils étaient remplacés à l'étude de 11 heures à midi par M. Louis Beausoleil, diacre, qui terminait son cours de théologie.

M. Beausoleil, cousin germain de MM. Cléophas et Maxime, était sec de tempérament et aussi sec de manières et de caractère; il ne riait pas, mais il paraissait d'un flegme stoïque; il avait de plus le prestige que donne le talent; il était professeur de Rhétorique, de sorte qu'il pouvait en imposer.

Mais en disant que nous avions trois maîtres d'étude, je me trompais, car c'était quatre qu'il fallait dire et j'allais omettre le principal: le R. P. Beaudry. Chaque matin il venait faire la méditation avec les écoliers ; il entrait à l'étude à 6 heures moins 20 minutes,et partait à 6 heures 15 minutes, après la méditation des professeurs et lorsque le séminariste venait le relever.

Les complots tramés dans l'ombre n'éclataient jamais durant cette demi-heure de la surveillance du directeur ; les coups montés ne déclanchaient pas et les bombes se gardaient bien de faire explosion en ce temps-

là ; tout le monde travaillait et s'appliquait, rien de plus beau !

Il y avait alors pour préfet le R. P. Lévesque ; contrairement au P. Beaudry, il n'était pas en faveur des examens publics à l'étude, mais pour les examens privés, classe par classe, les unes après les autres. Parfois donc la salle d'étude devenait un vaste tribunal, où comparaissaient, les uns après les autres, tous les écoliers. Le préfet des études présidait le bureau des examens et avec lui tous les professeurs formant demi cercle autour de lui.

C'était assez solennel pour mériter une description dans ce chapitre : *Salles d'étude.*

On ne parlait pas alors d'examen par écrit qui nous vint avec l'affiliation du collège à l'Université Laval vers 1880 ; le par choeur seul avait droit de cité. Pas d'autre alternative que de répondre aussitôt de vive voix ou " de fumer à la chaise ".

Si on le veut bien, nous sommes à la fin de l'année scolaire 1872-73. Le Père Lévesque vient de quitter le collège et ses fonctions de préfet, et le jeune Père Ducharme tout frais émoulu du noviciat, recueille sa succession et suivant la direction du Père Beaudry, il décide de faire l'examen de juin à l'étude.

" Il se rencontre, dit le Père Peemans, dans l'année scolaire, deux passages épineux. Ce sont les heures où l'élève, en face de ses juges, se voit forcé d'exhiber son bagage scientifique ; heures lentes et inexorables où il faut rendre des comptes parfois bien arriérés et en désordre ; heures qui en style de l'école, portent le nom

d'*Examen*... Il y a entre les deux examens sémestriels une différence fondamentale. Celui de janvier, froid comme la bise saturée de frimas, est particulièrement odieux. Inaccessible à la pitié, il laisse à peine au pauvre écolier, qui se croit ou qui est réellement exténué, le temps de reprendre haleine! D'une avarice sordide, il semble rénumérer à regret un labeur opiniâtre de cinq mois par un fugitif moment de repos! Mais l'examen d'été, aussi rigide à la vérité que son congénère, n'a pas cependant dépouillé tout sentiment d'humanité. A peine ce pas périlleux est-il accompli, à peine ce dernier anneau d'une chaîne fictive s'est-il détaché, que les vacances apparaissent avec leurs enivrantes perspectives de délassements, de joie et de liberté.

" Tous ceux qui ont passé par les bancs du collège, savent que l'élève, même le plus *ferré*, n'affronte pas sans une secrète émotion, l'épreuve de la sellette classique. ".

Donc vers la mi-juin l'examen commença, c'est-à-dire lundi, le 16 juin 1873.

Au préalable tous les noms des élèves sont inscrits sur un billet roulé et déposé dans une boîte de Pandore. Le préfet tire un nom, le regarde, puis il jette un coup d'oeil circulaire sur l'assemblée; et solennellement il appelle Adolphe Renaud, élève d'Eléments français.

Suivant " l'usage antique et solennel " cet élève prend tous ses livres d'examen, les enveloppe dans sa " flanelle verte ", se rend en face de l'auguste assemblée, dépose ses livres sur la chaise placée devant lui, et se prépare à

répondre à toutes les questions qui vont pleuvoir sur lui durant l'espace de trois quarts d'heure à une heure. Onze élèves ont passé par le crible de l'examen le premier jour; je les nomme par ordre d'apparition, car ma liste est complète, ce sont: Télesphore Morel, Jos. Lévesque, Camille Côté, Eug. Lessard, Naz. Lajeunesse, Alphonse Durand, Remi Prud'homme, Louis Desmarais, Auguste Marion et Fabien Laforest. Je remarque parmi ces élèves deux finissants, deux rhétoriciens, deux humanistes, deux élèves de Syntaxe, un élève d'Eléments et un autre de la Préparatoire.

Quelle bonne aubaine de pouvoir passer d'aussi bonne heure! Ce jour d'épreuve fini, les heureux " passés " sont libres jusqu'à la fin; ils peuvent en paix s'adonner à la lecture et même à plusieurs petites industries pour passer le temps, voire même prendre une " petite partie de cartes " avec un voisin aussi débarrassé de son examen. D'autres plus nerveux ou ayant juré de pousser le Père à bout vont s'occuper à recueillir sur le plancher la mousse des liards géants rangés en face du collège, pour y mettre le feu.

Rien d'incommode comme ces liards dont la dépouille en printemps nous aveuglait, en voltigeant en flocons épais, dans l'atmosphère de l'étude, autour de nos têtes.

Afin d'obvier à cet inconvénient grave en temps de Commune scolaire, le Père Directeur décida de planter entre chaque liard, un orme qui avec les années devenant touffu pourrait remplacer avantageusement les premiers arbres plantés.

Durant cet examen auquel nous assistons, pour ainsi dire, le soleil nous plombait de la bonne façon ; le plafond nous écrasait ; il faisait chaud ! Ouf ! on étouffait ! Mais dans la suite, de belles jalousies vertes purent amoindrir les chauds rayons du soleil. C'est bien le cas de répéter ces paroles que Maître Jérôme disait souvent : " Paris s'est pas bâti d'un jour ! "

Mardi le 17, la boîte aux secrets est encore remuée et il en sort les seize noms qui suivent : Ch. Gingras, Pierre Sylvestre, Camille Lafortune, Dositée Bonin, Charles Dugas, Olivier Laferrière, Joseph Saint-Jean, Arvin Beaupré, Elie Bellehumeur, Chateauguay de Salaberry, Georges Bélanger, Jos. Dalcourt, Rosario Provost, Art. Turcotte, Jean-Ls Monne et Ch. de Lanaudière. Je vois en eux : trois élèves de Philosophie, un de Rhétorique, un des Belles-Lettres, quatre d'Eléments latins, un de Syntaxe, quatre d'Eléments français et deux de Préparatoire.

Apparaissez, braves du troisième jour ! Présents ! s'écrient tous ensemble : Stanislas Gareau, Noé Roberge, Paul Roy, Albert Rivard, Amédée Mondor, Benjamin Desroches, Joseph Demers, Ls Lavallée, James Ward, John Moore, Georges Guilbault, Adelphe Panneton, Jos. Soumis, Jos. Desrosiers. Ces quatorze braves sont répartis comme suit : un en Philosophie, deux en Rhétorique, trois en Eléments latins, trois en Syntaxe, quatre en Eléments français, un en Préparatoire.

Le jeudi est toujours sacré au collège et ce jour-là, les examens chôment. Vendredi, quatorze noms sortent de la boîte et autant d'élèves subissent l'épreuve de l'exa-

men. Ce sont : Joseph Beaudry, Joseph Robillard, Alex. Cabana, Acibiade Durand, Joseph Beaudoin, Elie Côté, Nap. Flamand, Remi Coutu, Louis Masse, Théophile Gervais, Samuel Kelly, Jos. Laporte, Jos. Asselin, Timoléon Hamelin. De ces élèves, deux sont en Philosophie, trois en Rhétorique, un en Belles-Lettres, quatre en Versification, un en Eléments latins, un en Eléments français, et deux en Préparatoire.

Samedi, le 21 juin, quinze élèves sont appelés : Télesphore Plante, Désiré Fafard, Antoine Chalifour, Louis Lévesque, Tancrède Paquette, Pierre Goyette, Paul Renaud, Auguste Casavant, James Leprohon, F.-X. Parent, Joseph Thériault, Achille Foucher, Albert Lafortune, Edward Kelly, Louis Aubin lesquels en classe sont repartis comme suit : un en Philosophie, deux en Rhétorique, deux en Belles-Lettres, un en Versification, trois en Syntaxe, trois en Eléments français et trois en Préparatoire.

Une semaine vient de s'écouler en examen ; longue semaine d'attente pour les uns, longue semaine d'ennui pour les autres et pour notre surveillant le " bon Père Tancrède " qu'il ne faut pas perdre de vue, comment pourrait-on qualifier ce temps qui durait comme une affreuse torture ?

Et chose étrange ! plus il en passait, plus aussi s'allongeait la liste des désoeuvrés toujours prêts pour le coup de main, et aussi, plus l'angoisse du pauvre vieux devenait insupportable.

La présence du préfet des études et des autres professeurs, empêchait bien les graves désordres, mais cet-

te guerre sourde, à coups d'épingles, si chère aux écoliers, ne lui laissait aucun repos. L'autre surveillant, M. Désaulniers, s'en tirait très bien, car il était craint " une lieue à la ronde. ".

Après une semaine, soixante-dix élèves n'avaient plus le poids de leur examen sur le coeur et prenaient la vie aisément, mais il en restait encore près de la moitié. Donc pas un moment à perdre; c'est ainsi que le dimanche, à la place du catéchisme et de l'étude de 5 heures, il y eut examen pour les trois élèves suivants : Eugène Kelly, élève de Syntaxe, André Cherrier, de Versification et Georges Latour, d'Eléments français.

Lundi le 23, l'examen reprend ses séances régulières et délivre, ce jour-là, dix-huit élèves : Olivier Dufault, Eugène Lacasse, Swibert Turgeon, Rodolphe Mercier, Denis Saint-Jean, Théophile Gervais, Frs Landry, Jean-Bte Robert, Remi Masse, Geo. Saint-Georges, Alb. Laurier, Désiré Champagne, Alex. Ferschke, Henri Flamand Arsène Beauregard, Louis Dugas, Narcisse Bourgeois et Wilfrid Mercier. Deux sont en Philosophie, un en Versification, un en Cours commercial, quatre en Syntaxe, cinq en Eléments français et quatre en Préparatoire.

Je ne vois pas d'examen sur ma liste pour mardi, le 24; ce devait être la Saint-Jean-Baptiste et par conséquent congé.

Mercredi, le 25, quinze élèves vont grossir les rangs des " débarrassés " ce sont : Mathew Cavanagh, Wilfrid Désy, Wilfrid Ferland, Edgar Turgeon, Firmin Dugas, Louis Desrosiers, Auguste Cornellier, Antonio Beau-

doin, Médéric Moreau, Jos. Belleville, Alfred Pagé, Hector Desmarais, Frank Champagne, Hormisdas Gingras et Joseph Chaussé, c'est-à-dire un élève de Belles-Lettres, trois en Eléments latins, quatre de Syntaxe, six d'Eléments français et un de Préparatoire.

Vendredi le 27, seize élèves subissent leur examen : Pacifique Saint-Germain, Anthime Boucher, Arsène Aubin, Athanase Crépeau, James Hart, Jos. Parent, Ant. Guilbault, Louis Pigeon, Arthur Costelleau, William Moore, Romuald Landry, Nérée Goulet, Raphael Marien, Alcide Guilbault, Louis Grandpré et Mathias Tellier. Parmi eux je compte deux élèves en Belles-Lettres, un en Eléments latins, onze en Eléments français et deux en Préparatoire.

Achevons la dernière journée qui ne sera pas longue, car la boîte achève de révéler ses secrets, il ne reste plus que les cinq noms qui suivent : William Clemens, Adélard Laforest, Joseph Caisse, Victor Desaulniers et Jos. Trudeau. Deux de ces élèves sont en Eléments latins, un en Cours commercial, les deux autres en Préparatoire.

L'examen se trouve achevé et 127 élèves viennent de subir l'interrogatoire ; c'était là le nombre des élèves à la fin de l'année scolaire 1872-1873.

Mais on me demandera peut-être comment il se fait que des listes entières d'élèves, comme la présente, se trouvent entre les mains de certains écoliers ? Cette question m'amène à donner d'autres détails. D'abord chaque élève, en vue de l'examen, avait un cahier sur son pupitre (il n'y avait pas de cahiers tout faits comme au-

jourd'hui; on achetait du papier grand format appelé, à cause de son usage, papier d'écolier; on le coupait par le milieu et pour le couvert, on se procurait du fort papier-crème à envelopper.) Sur ce cahier s'enregistraient au fur et à mesure des appels, les noms des élèves, et, souvent même, on ajoutait aussi exactement que possible, la note de l'examen.

L'entrée des noms des élèves sur nos calepins se faisait aux premiers jours de l'année, classe par classe, avec aussi les noms des paroisses d'origine.

On ne parlait pas dans le temps, à Joliette du moins, d'imprimerie dans nos collèges, ni de palmarès imprimé, de sorte qu'aucun document officiel ne nous était remis; il valait mieux faire l'ouvrage soi-même.

Le premier annuaire imprimé au collège Joliette, porte la date de l'année scolaire 1875-1876; il est devant moi et voici ce que j'y remarque: la devise des Clercs de Saint-Viateur: *Sinite parvulos venire ad me,* avec le monogramme du Christ, les Saints Coeurs de Jésus et de Marie ornés de deux branches de lis en sautoir. Le titre de l'opuscule est: *Prospectus du Collège Joliette.* Il y a 5 prêtres, 16 professeurs, 214 élèves dont 28 de langue anglaise.

Dans le second annuaire, il y a une photographie du collège avec la même devise et le même monogramme. Celui de 1877-1878 montre les trois lettres C. S. V. en un très joli et très apparent monogramme. Il mentionne pour la première fois la nouvelle voie ferrée: Québec-Montréal-Ottawa et Occidental. Je vois dans celui de

1881-1882 les armes de la communauté des Clercs de Saint-Viateur dont le champ est coupé d'argent en chef et d'azur en pointe; chargé au chef du monogramme des Clercs de Saint-Viateur, accompagné en pointe de saint Viateur enseignant les enfants. Pour cimier de l'écu, je vois le monogramme du Christ, J. H. S.; pour ornements de support deux tiges de lis en sautoir et pour devise: *Sinite parvulos venire ad me.* On y mentionne que Joliette est une des stations du Chemin de fer du Nord.

L'annuaire de 1883-1884 ajoute aux armes plus haut décrites ces autres paroles adoptées par les Clercs de Saint-Viateur: *Laudetur et ametur Jesus !*

Puisque j'ai nommé tous les élèves, de 1872-1873, je vais nommer les professeurs, et ainsi le personnel sera au grand complet:

Directeur et procureur, R. P. Beaudry; préfet, R. P. Ducharme; économe, le Frère Dussault; Philosophie, les PP. Laporte et Michaud; Rhétorique, MM. Louis Beausoleil et Anselme Baril; Belles-Lettres, MM. Beausoleil et Baril; Versification, M. F.-X. Boisseau; Eléments latins, M. Alphonse Panneton; Syntaxe et Classe d'Affaires, MM. Beausoleil et John Doyle; Eléments français, MM. Régis Bonin et J. Latchford; Préparatoire, MM. F. Mondor et J. Hart qui de plus faisait la lecture anglaise dans tout le cours classique; maîtres de salle et d'étude, MM. Hormisdas Désaulniers et Tancrède Archambault; musique, le Frère Vadeboncoeur. En tout 18 professeurs.

Un peu plus tard on se servit de la méthode suivante pour l'appel aux examens. Quand un nom sortait de l'urne, on adjoignait à l'appelé deux compagnons, ses deux voisins sur la liste de classe. Les examens par écrit sont entrés à Joliette avec le baccalauréat en 1880.

Avant la sortie, le résultat de l'examen nous était communiqué, à l'étude même, par la lecture de la note de chacune des matières.

" Sans doute, dit le P. Peemans, comme après toute bataille, il y a des vainqueurs et des vaincus, des élus du sort et des disgraciés de la fortune; mais tous sans exception, éprouvent le sentiment de bien-être de l'homme qu'on soulage d'un lourd fardeau longtemps et vaillamment porté. Il reste, pour l'immense majorité des élèves la satisfaction du devoir généreusement accompli, l'habitude du travail acquise ou fortifiée, le trésor de science augmenté de nouvelles richesses désormais constatées et à l'abri de toute atteinte. ".

Il y avait aussi comme maintenant, je suppose, lecture des notes, chaque semaine, le dimanche, à 6 heures du soir. Le Père Directeur, comme préfet, suivi de tous les professeurs arrivait à l'étude, montait à la tribune, tandis que, au bas de l'estrade, le professorat par ordre de dignité formait cercle autour de lui. Et le préfet donnait à chacun le nombre de notes méritées durant la semaine, ce qui équivalait à indiquer les places en classe. Une seule classe échappait à ce système d'émulation, c'était la Philosophie. Le vulgaire ne connaissait donc la force scientifique des philosophes qu'aux examens publics, ou à la lecture des notes d'examen. Je n'ai jamais

pu m'expliquer cette exception, ni pu en savoir l'origine. La réputation de ces élèves paraissait-elle assez bien établie sans cette formalité gênante? leur émulation n'avait-elle aucun besoin d'être stimulée ? J'en doute.

Pourtant on revint plus tard sur ces dispositions et la liste reprit ses droits longtemps lésés, au mois de septembre 1878. C'était à la fin de notre cours et la classe qui nous suivait ne jouit plus d'aucun privilège; ce fut l'égalité devant la loi.

Quand le Père Lévesque était préfet, il commentait toujours la liste et c'était parfois bien amusant pour la gallerie. Le chapitre de *Nos directeurs* nous en donne un échantillon.

La salle d'étude se transformait souvent en salle de conférences. Quand il venait au collège des personnages importants, le Père Directeur les conduisait à l'étude où ils adressaient la parole aux écoliers. Les RR. PP. Lacombe et Lacasse, o. m. i., les PP. Trappistes d'Aiguebelle en France, et d'autres encore !

Mais le plus aimé et le plus fêté de tous était bien toujours le R. P. Lacasse, l'intarissable conteur, le joyeux conférencier, le spirituel et comique causeur qui nous donna plusieurs conférences surtout en 1878 où il passa deux jours à Joliette, revenant de Saint-Jacques et se dirigeant à nouveau vers les côtes du Labrador.

Il est bien temps de citer encore quelque chose du *Voisin d'étude* du Père Peemans.

Le sujet est d'actualité autant qu'autrefois.

“ Traversons dit-il les longues allées de ce vaste labyrinthe. Voici un élève qui, le front appuyé sur deux mains solidement arcboutées sur son pupitre, enfonce dans une mémoire rebelle une leçon bien longue. . . En voici un autre qui, le regard obstinément fixé au plafond, prétend chercher dans les solives des inspirations que son papier lui refuse; voici plus loin un favori des muses, il est superbe d'enthousiasme, sa plume glisse rapide, échevelée, sur les pages frémissantes de son cahier; en voici d'autres qui lisent, qui méditent silencieusement, qui élaborent leurs devoirs journaliers. Que de physionomies diverses nous avons déjà aperçues, et, cependant nous ne sommes pas encore sorti du camp des travailleurs !

“Maintenant que ne découvririons-nous pas si,surmontant notre répugnance, nous risquions nos pas parmi la tombe des paresseux? (Cette herbe, hélas! croît partout). Voici d'une autre part l'immobilité absolue figurée par le lâche sommeil de cet élève, d'autre part, le mouvement perpétuel symbolisé par l'activité de mauvais aloi de cet autre. Et entre ces deux extrêmes que de catégories!! En voici qui “ combinent des plans ” qui rêvent, qui “ dissipent ” leurs camarades, qui “ tuent le temps ”; au seul aspect d'un livre classique ils éprouvent de violentes nausées; la vue d'un cahier de classe leur donne des horripilations.

“ Mais arrivons à notre type. Le voisin d'étude, envisagé comme type, s'impose à notre admiration. Les services qu'il rend sont tout simplement innombrables; par son application il rappelle les facultés fugitives du

voisin, il chasse le sommeil loin de lui ; il l'avertit à temps du danger qui le menace.

“ Voyez avec quelle dextérité il fait passer un billet qui, de voisin en voisin, parcourt souvent de grandes distances et arrive à destination avec une sûreté et une vitesse que “ la malle royale ” devrait prendre pour modèle. Il parle sans remuer les lèvres ; quand l'usage de la voix est impossible, il a recours à des signaux dont il garde en lui tout un arsenal.

“ Quelle influence morale le bon voisin d'étude n'exerce-t-il pas autour de lui ? Un voisin laborieux est un reproche continuel, entraîne au travail le voisin qui veut “ faire la paresse ” ; cet exemple d'application et d'obéissance peut facilement devenir le point de départ d'une vie nouvelle, etc., etc. ”

Et le R. P. Peemans termine ainsi son étude par ces hautes considérations philosophiques : “ Ah ! si l'écolier réfléchissait toujours à l'influence souveraine de l'exemple, chacun trouverait son bonheur et sa gloire à servir de modèle aux autres, et les salles d'étude verraient à jamais bannir de leur enceinte ce fléau de l'oisiveté qui énerve les âmes les plus richement douées, qui éteint dans leur germe des intelligences créés par Dieu pour resplendir dans le monde comme des émanations radieuses de la lumière céleste ! ”

“ Les services rendus, disait le Père Peemans, par le voisin d'étude échappent aux calculs des statisticiens, ils sont tout simplement innombrables. ” Après tout, ils ne suffisaient pas à détourner tous les châtiments et

m'est avis que le voisin, était sinon de connivence avec le surveillant, du moins laissait les choses suivre leur tournure ordinaire et " riait dans sa barbe ".

Le premier surveillant présidait l'étude du matin avant la messe et le second — le Père Tancrède — faisait celle du soir aussi propre au recueillement qu'au sommeil. Il avait par là de quoi faire payer à plus d'un, maintes fredaines de la journée.

" Il avait bien cent ruses dans son sac " et il s'en servait au besoin selon la classe d'élèves à qui il avait affaire.

Maintes fois il proclamait un principe qu'il exprimait mal, mais qu'il comprenait bien : " Chacun mon tour, j'aurai son tour ", et qu'il appliquait fort bien dans la pratique.

L'étude du soir — son lot — était favorable au sommeil ; la journée avait été laborieuse et le repos semblait bien doux : *dulcis est somnus bene laboranti* et plusieurs, parmi les plus espiègles, agités tout le jour et ballottés en tous sens, n'avaient pas la patience d'attendre le reposant baudet. Ils dormaient un bon somme sur leur pupitre, la tête appuyée sur leurs livres, faisant comme ce vieux à qui on demandait : " Vous n'avez pas peur de l'ouvrage? — " Ah ! pour ça non ! Je n'ai pas peur de l'ouvrage, je puis me coucher dessus et y dormir à mon aise. ".

Le Père Archambault, faisait donc le guet et si jamais il eut besoin de ses deux yeux, l'étude du soir en était une des meilleures occasions. Chaussé de pantouf-

fles, baptisées dans le temps du nom de " tranquilles ", il faisait la ronde dans l'étude, sa tabatière à la main. Malheur à qui dormait de ceux avec lesquels il avait eu maille à partir dans la journée, soit à l'étude, soit en récréation. A pas de loup le " Père " s'approchait des pupitres et s'en prenait aux oreilles ou au nez des propriétaires. Sans vouloir le juger, le " Bonhomme " paraissait jouir par avance de ses prouesses : il souriait, ravalait sa salive, et d'une main nerveuse, saisissait l'oreille du " bel endormi " et le secouait comme ayant mission de la décoller. L'élève atteint bondissait sur son céans et la salle d'éclater de rire.

Plus loin, à quelques minutes d'intervalle, il en abordait un second assoupi face au vent, semblant offrir son nez à quelque coup de main facile. Le Père n'y manquait pas et l'on entendait aussitôt péter une bonne nasarde qui retroussait le nez du malheureux dormeur éveillé en sursaut. Encore une explosion de joie, non pas précisément sur la figure du jeune acteur, mais sur toutes celles des témoins.

Le cher Père y allait pourtant avec précaution, car toutes ces petites " canailleries " pouvaient mettre la communauté sur un volcan, comme les socialistes au 1er mai. C'est alors qu'il se plaignait au Père Directeur disant : " la communauté frotte, la communauté frappe, ou la communauté colle". (bruit avec les pieds, avec les couverts de pupitres et usage de gomme arabique.).

L'origine de toutes les taquineries des élèves à l'adresse du bon Père, date de sa première année de soutane en 1872. Deux maîtres sévères — deux cousins-

germains — MM. Arthur Derome et Hormisdas Désaulniers avaient tenu la communauté en respect les années précédentes. En 1872, M. Désaulniers prit les rênes de l'autorité avec M. Archambeault pour second. Dès la première étude, ou mieux dès le premier *Veni sancte,* trois cents yeux se braquent sur le nouveau maître. Et lui, un petit papier à la main, lit tant bien que mal et plus mal que bien son invocation au Saint-Esprit.

Il la savait pas coeur, sans doute, mais il bégayait et se croyait incapable de la dire en face de la communauté et, même, dans son excitation il ne put la lire sans faute, car il disait : *et tuis amoris* pour *tui* et plusieurs autres petites choses du même genre. Tout le monde se mit à rire et rirait encore dans les mêmes conditions, et, parmi les plus empressés, je compte en première ligne tous ses confrères de classe. (Ne pas oublier qu'il prit la soutane après sa Rhétorique; il avait alors 32 ans.) En disant qu'il ne pouvait pas dire la prière en face des écoliers, je me rappelle une anecdote que me racontait naguère un de ses confrères.

Le R. P. J.-E. Laporte, c. s. v., (Michel) de regrettée mémoire l'avait un jour appelé en classe, pour réciter sa leçon de philosophie.

Je me rappelle fort bien la façon solennelle de procéder du Père Michel : *Domine* Archambeault. *Quaero a te Domine quid sit philosophia?* A cette demande il fallait répondre sur le même ton : *Quaeris a me Domine, quid sit philosophia? sic respondeo.* Le " bonhomme " se lève, prend sa tabatière et son mouchoir, frappe sur le couvert de sa boîte à tabac, en prend une pincée qu'il

porte à son nez — il ne *fumait* pas en récitant, il prisait —puis tire son mouchoir qu'il avait glissé sous son bras, affaire d'habitude, et le passe et repasse sous ses narines; il prend son temps; il veut même passer le temps; c'est clair et durant tout ce manège, il ne dit rien, bien entendu. Le Père Laporte visiblement amusé par cette mise en scène d'une si aimable bonhommie, lui dit: " Allons ! récite Tancrède " — Peu sûr de son coup, Tancrède commence à bégayer sa réponse et à répéter ses mots. — Dépêche-toi, lui dit le professeur. — Oui, mais répondez donc pour moi, M. Laporte. — Si tu me l'avais dit tout de suite, dit en riant le P. Laporte, ce serait déjà fait. Maintenant assieds-toi. ".

La classe entière venait d'être jetée dans l'imprévu mais combien aimable et joyeux. !

Une autre chose nous intriguait — les jeunes — voir tant d'objets perdus par des philosophes, des livres et des livres dont les titres et les noms d'auteurs rencontraient des difficultés de prononciation. Je compris plus tard que tout cela était de la comédie pour embêter le surveillant qui s'échinait à annoncer: "Un tei a perdu un livre ins-ti-ti-tulé".—Là sortait le mot drôle qui faisait fortune, après avoir obtenu un grand succès d'hilarité.

Mais notre surveillant finit vite par sentir la poudre et ne voulut plus rien annoncer pour ses confrères. Ils méritaient bien cet ostracisme.

Mais cette salle si riche en souvenirs et dons les murs savaient tant de secrets, était devenue, ainsi que ses

devancières, trop étroite pour loger tout le monde écolier : il fallait encore changer, mais contrairement aux jours de déménagement ordinaire, ce fut un jour heureux et infiniment gai, car une belle grande salle nous conviait aux deuxième étage de la bâtisse de briques. La salle actuelle. Cent-dix pieds de longueur sur cinquante pieds de largeur formaient une salle immense à nos yeux, capable de recevoir toute la gent écolière, indéfiniment de cette époque (novembre 1875) à la fin du monde. C'était pour nous le *nec plus ultra* d'une salle d'étude.

C'est la salle d'aujourd'hui, agrandie de 75 pieds en 1901 ; le mobilier est le même qu'alors ; déjà nous avions de bons pupitres et d'excellents fauteuils.

En ce temps-là comme à présent, je suppose, les images de nos protecteurs de classe s'en allaient les unes après les autres prendre place au mur du sanctuaire du travail. Une fois les protégés partis, ainsi qu'une "bande d'oiseaux", le saint patron, fidèle à sa mission, les remplaçait à l'étude.

Saint Joseph (en couleur) nous remplace avantageusement, j'en suis sûr, (25e cours). Son souvenir m'attendrit toujours.

Le chapitre XIII du tome premier, nous en donne l'histoire ; je ne la répéterai pas.

De la salle d'étude on passe aisément aux *Académies*.



CHAPITRE X

ACADEMIES

La Charité fait le Chrétien.
L'Etude fait l'avenir.

La chaire du maître d'étude se transformait encore en tribune aux séances du *Cercle littéraire du collège Joliette*, devenu plus tard l'*Académie Saint-Etienne.*

Le *Cercle littéraire* du collège Joliette prit naissance en 1847, en la deuxième année de l'ouverture de la maison, et à l'arrivée à Joliette des premiers Clercs de Saint-Viateur. Seuls les élèves des quatre dernières classes du cours classique avaient droit d'en faire partie. On leur fournissait ainsi " une occasion magnifique de produire et de développer leurs talents littéraires et oratoires " et d'acquérir la science du *gai sçavoir*. Si l'ob-

jet de l'Académie française fut de polir et de fixer la langue française, l'objet du Cercle littéraire fut pour chacun de ses membres de polir et de fixer sa langue française. Faire partie du *Cercle littéraire* était l'ambition des jeunes, comme aussi de prendre place dans le dortoir des grands et de pouvoir se servir du rasoir.

Son programme était contenu dans cette devise qu'il s'était choisie :

La Charité fait le chrétien,
L'Etudé fait l'avenir.

Une fois la semaine, un des jours de congé, les académiciens se rendaient à l'étude pour la séance de leur Cercle.

Avec ces réunions de chaque semaine, l'Académie produisait une jolie somme de travaux littéraires durant l'année. C'est ce que nous apprend son secrétaire dans une note publiée par la *Voix de l'Ecolier* : " Depuis le 19 octobre 1876 jusqu'au 24 juin 1877, les 80 membres formant ce Cercle ont tenu 36 séances régulières. On y a prononcé 26 discours en forme, et une quinzaine de discussions, la plupart sur des questions actuelles et pratiques, sont venus animer les séances. En outre, 32 essais littéraires, historiques ou philosophiques ont été soumis aux membres de l'Académie sous forme de lectures, et un grand nombre de déclamations, distribuées indistinctement à tous, sont venues révéler les aptitudes des uns et développer le talent des autres.

indistinctement à tous, sont venues révéler les aptitudes des uns et développer le talent des autres. Enfin, il a paru 19 numéros du journal manuscrit l'*Echo du Cercle littéraire.* ".

" Nos plus sincères félicitations ajoute la *Voix de l'Ecolier* à l'Académie Saint-Etienne et en particulier aux dévoués promoteurs de cette association. Les vétérans de l'ancien Cercle qui ont gardé souvenance de leurs premiers exploits oratoires, pourront, à l'aide de cette petite statistique, apprécier l'oeuvre de leurs successeurs et les jeunes écoliers qui s'apprêtent à franchir les degrés de la tribune académique y verront un noble exemple à suivre et d'abondants lauriers à moissonner. "

Mais quand le Cercle littéraire est-il devenu l'Académie Saint-Etienne ?

La *Voix de l'Ecolier* du 1er janvier 1877 annonce ce changement en ces termes : " Le *Cercle littéraire* du collège Joliette a substitué à son ancien titre celui de l'*Académie Saint-Etienne.* Ce changement de dénomination a été adopté dans la séance du 21 décembre à la suite d'une motion proposée par M. Joseph Laporte, président. L'Académie a choisi pour patron Saint-Etienne, le protomartyr, en mémoire du R. P. Etienne Champagneur, le vénéré fondateur de l'Institut des Clercs de Saint-Viateur en Canada. Nous applaudissons à cette heureuse idée. ".

A la séance qui suivit l'adoption de cette mesure marquée au coin de la délicatesse et de la piété filiale, le 28 décembre 1876, on lit la motion suivante : "L'Académie

Saint-Etienne souhaite une bonne et heureuse année aux anciens élèves et à tous les amis du collège Joliette. ".

De 1870 à 1882, le Cercle n'eut, je crois, que trois directeurs : MM. L. Beausoleil, Régis Bonin et P. Sylvestre.

Outre les séances ordinaires ou de règle, avaient lieu d'autres réunions plus solennelles, mieux préparées, publiques pour tout le personnel du collège. La *Voix de l'Ecolier de* 1876 nous fait le rapport d'une première séance du Cercle, suivie quelques jours plus tard, le 26 octobre, de sa séance proprement dite d'ouverture, en présence de 200 élèves, dans la salle d'étude. Cette année-là l'Académie comptait 80 membres.

(Le bureau du Cercle se composait d'un président, d'un vice-président, d'un secrétaire et d'un assistant-secrétaire.)

Voici ce qu'on en dit : " La plus grande activité littéraire règne en ce moment au collège. Les deux Académies rivalisent de zèle et leurs séances se succèdent avec un intérêt toujours croissant. La salle d'étude est seule assez vaste pour contenir la foule des spectateurs qui se pressent aux assemblées du *Cercle littéraire.* ".

Mais vous avez bien lu, il y avait en 1876, au collège Joliette deux Académies dont la seconde était de langue anglaise.

Les élèves de langue anglaise ne voulurent pas être en retard et en même temps que l'Académie Saint-Etienne tenait ses séances, ils se groupèrent en société sous la direction de M. J. McKusker, diacre, sous le nom de : *St.*

Patrick's Literary Society. C'était alors l'âge d'or des élèves de langue anglaise au collège Joliette. En 1875, j'en compte 28 sur la liste des élèves et en 1876, 31. C'est en 1875 que leur cercle littéraire fut établi par un des professeurs M. McKusker qui venait de New York. L'année suivante elle fut sous la direction de M. F. O'Gara. Ses succès furent tels que ses membres purent organiser dans l'hiver de 1876, une séance publique qui fut très goûtée. Jamais auparavant nous n'avions vu d'exercices de callisthénie. Le nom nous était aussi étranger que la chose elle-même. Les premiers exercices donnés sur la scène le furent en 1874 par mes deux confrères de classe: Martin Kehoe et Thomas Atfield, très versés dans ce genre de sport pratiqué par eux à Marquette. Je me souviens, aussi que John Colwell, qui s'est noyé en 1879, se distinguait par son agilité et la variété de sa culture physique; il excellait dans la danse nègre, en sabots.

Il y avait même alors au collège deux classes latines-anglaises: Versification et Syntaxe.

Après les vacances de 1876, quatre Irlandais venant du séminaire de Nicolet nous arrivaient en Philosophie, dernière année: Edouard Murphy, Philippe O'Donnell, J. Cummings, et James Gilday, quatre jeunes gens bien " plantés ", avec du talent et d'excellentes dispositions qui en ont fait quatre prêtres. Murphy né au Canada à Inverness, passa au diocèse de Chicago; les trois autres, américains de naissance, font partie du diocèse de Boston.

Gilday chantait très bien — *res mirabilis* pour un

américain. — Un autre élève de langue anglaise avait aussi une très belle voix : James Carson que le Frère Vadeboncoeur choisit pour chanter la cantate de M. Joliette à une fin d'année.

M. Edouard-Ambroise Murphy seul de ces quatre recrues demeura au collège où il fit la classe quatre ans. Il n'en partit qu'en 1880, emportant avec lui l'estime et la confiance de tous ceux qui furent ses élèves et l'amitié de ses collègues. Homme d'étude et de talent, il enseigna l'anglais, les mathématiques, le latin et le grec ; il mérita même d'être nommé : " Murphy le Grec ". Les langues anglaise et française lui étaient également familières ; il les enseigna toutes deux et son énergie le rendit redoutable à tous ; " c'était un maître anglais ", mais qui savait commander et se faire obéir. Il eut un autre nom que le " Grec " on l'appelait, mais à la faveur des ténèbres seulement, " le Cheval de bois ".

Il se noua bientôt entre lui et ses collègues une amitié qui ne connut pas de décrépitude ; tel on l'avait connu au collège, tel on le retrouva plus tard curé de l'ancienne cathédrale de Chicago, l'église Sainte-Marie, Avenue Wabash. Deux fois je fus son hôte.

Il me disait un jour combien il bénissait le ciel d'avoir appris la langue française. " Je puis lire le français, préparer mes sermons dans des auteurs français et dernièrement mon français m'a valu un grand honneur, celui de recevoir et de converser avec l'infante Eulalie d'Espagne qui, à l'époque de l'exposition 1893, entendit la grand'messe dans mon église. Les autres prêtres de

la paroisse ne purent pas lui parler, car elle nous entretenait dans la langue diplomatique. ".

M. Murphy fit l'anglais en Syntaxe, puis le latin en Belles-Lettres et le grec en Méthode et Versification.

En même temps que ceux-ci, quatre ou cinq autres séminaristes anglais faisaient leur stage au collège: MM. W.-S. Kelly, F. O'Gara, Ths Burke, James Whittaker et John Kelly, outre deux MM. Plunkett.

M. W. Kelly fut ordonné dans la chapelle du collège, ainsi que le R. P. C. Forest le 15 septembre 1878, et partit sur-le-champ pour le diocèse d'Ogdensburg. Il est aujourd'hui curé de Plattsburg, et l'un des dignitaires du diocése. (décédé en 1908). M. O'Gara devint prêtre quelques mois plus tard, ainsi que MM. Jos. Levesque et Camille Lafortune, à Montréal, le 21 décembre 1878, mais il ne revint pas à Joliette, appelé sans délai à Chicago.

MM. Ed. Murphy et T. Burke furent ordonnés le même jour et pour le même diocèse de Chicago, le 1er août 1880, dans l'église du Mile End. MM. Whittaker, — Irlandais de Rawdon — et J. Kelly, reçurent la prêtrise plus tard, le premier pour Montréal en septembre 1880 et le second pour Boston.

M. Murphy mourut à Chicago le 31 octobre 1903, à l'âge de 48 ans.

M. Whittaker, curé de Winooski, Vt, l'avait précédé de quelques années dans la tombe.

Mais où suis-je donc rendu? quand il me semblait n'être encore qu'au collège Joliette, dans la salle d'étude, assistant à une séance académique.

Jusque-là (1876-77) on ne songeait pas à récompenser autrement que par des applaudissements et des éloges les membres du *Cercle littéraire*, mais dans le palmarès de la fin de l'année 1876-77, je vois l'Académie Saint-Etienne mentionnée et couronnée par six de ses membres pour les travaux ordinaires : discours, discussions, journal, essais littéraires et déclamations.

Je ne sais pas si la direction de la maison se montra aussi généreuse vis-à-vis des ecclésiastiques qui, eux aussi, établirent une sorte d'école de prédication ayant lieu le mercredi de chaque semaine, sous la présidence du Père Beaudry (1877). Si mon compte est fidèle, cette bonne institution ne dura pas longtemps. Le temps, plutôt que les succès, manquait à nos professeurs ; car les lauriers abondaient dans leurs couronnes, paraît-il.

L'Académie offrit encore des soirées d'honneur à M. le chanoine Lamarche, délégué spécial de Mgr l'évêque de Montréal, pour la visite des maisons d'éducation du diocèse. M. le chanoine, si compétent en matière d'éducation et d'instruction, vint au collège Joliette deux fois, en 1878 et en 1879. Son premier examen dura quatre jours. Quelle bonhomie et quelle condescendance de la part de ce dignitaire de l'Eglise pour les jeunes écoliers que nous étions alors !

L'année suivante ramena ce visiteur bienveillant qui vécut encore huit jours au milieu de nous, prenant part à nos progrès et à nos succès, interrogeant les élèves avec ce tact parfait et cette aisance de grand éducateur qui lui gagnait tous les coeurs. Dans le cours de la semaine,

un soir de congé, la communauté fut appelée à la salle d'étude — salle ordinaire de réception — et l'Académie y donna une séance en son honneur.

Par la voix de son président, M. Ch. de Lanaudière, le Cercle exprima sa joie de voir un aussi grand dignitaire, assister à cette modeste séance et encourager ses efforts.

J'ai devant mes yeux un bel insigne frappé au centenaire du héros de Chateauguay, l'immortel de Salaberry, le 25 février 1879, et distribué aux élèves du collège Joliette où on l'avait imprimé.

Voici la légende de cette cocarde :

Religion, Patrie, Honneur !

Centenaire

du

Héros de Chateauguay.

avec la date du 25 février 1879; au-dessous en sautoir, deux branches d'érable sur lesquelles repose le castor canadien.

Il est facile de voir que l'Académie prit elle-même cette initiative, car dans l'après-midi, elle se réunit et proposa une motion dans laquelle les jeunes patriotes de Joliette se joignaient à leurs aînés dans la fête patriotique qui réunissait à Chambly où mourut le colonel de Salaberry, au centième anniversaire de sa naissance " tous ceux qui sentaient battre sous leur poitrine un coeur religieux et patriotique. ".

Il y eut une seconde motion à l'adresse de M. Chateauguay de Salaberry, ancien élève de Joliette, autrefois membre de l'Académie et petit-fils du héros de Chateauguay.

La *Voix de l'Ecolier* ne ménage pas ses félicitations aux membres de l'Académie et au bureau de direction qui, dans une sphère assez restreinte, trouve moyen de sauvegarder les intérêts de la société et de conserver à la postérité des archives intéressantes.

" En vertu d'une décision du conseil, dit le journal du collège, tous les fragments épars de journaux et d'essais littéraires, provenant de l'ancien *Cercle* ont été réunis, classés dans l'ordre chronologique et reliés en un joli volume. Les membres de l'Académie Saint-Etienne vont chaque jour puiser dans ces précieuses archives le goût de la littérature, en même temps qu'ils paient un juste tribut d'admiration à leurs devanciers. ".

L'Académie Saint-Etienne servit aussi d'intermédiaire entre les anciens élèves et les élèves actuels : " Quoi de plus doux, disait-elle en 1879, pour nos jeunes coeurs que le souvenir de nos devanciers dans cette maison? Nous les avons vus, aux jours à jamais mémorables de la réunion (1878) accourir sous ce toit béni qui abrita leurs premières années et d'où ils partirent pleins d'espérance pour le grand voyage de la vie.. Que la chaîne d'or d'une amitié durable nous unisse chaque jour davantage aux générations qui nous ont précédés, puisque nous sommes les enfants d'une même mère! "

Image du monde et de la vie, la tribune académique

de nos collèges est le témoin muet de beaux succès et de sérieux revers, comme aussi de petites victoires et de défaites légères; témoin aussi de nobles essais, de jolies initiatives, de louables efforts de volonté. Si Pie X a pu dire un jour aux Français dans une audience : " Je tremble comme un enfant qui commence à marcher, en parlant votre langue pour la première fois en public ", à plus forte raison un jeune homme de quatorze ans, peut-il raisonner ainsi en affrontant les regards si bienveillants soient-ils de ses confrères, de ses condisciples et de ses maîtres.

Le *Cercle littéraire* de Joliette vit de beaux jours et de mémorables luttes quand les Cornellier (Auguste) et les Desmarais (Odilon), pour ne mentionner que ces deux disparus, mesuraient leurs forces et déployaient leurs talents oratoires. Bien d'autres exploits pourtant dignes de mention, sont plus humbles et plus cachés. Nous n'avons pas mission de les rappeler ici. Abordons un autre sujet; prions le *R. P. Laporte* de comparaître et de nous instruire.





CHAPITRE XI

R. P. J.-EUCHER LAPORTE, C. S. V.

(Le Père MICHEL)

Exerce te ipsum ad pietatem, nam pietas ad omnia utilis est.

(I Tim., IV, 7-8.)

La biographie du R. P. Beaudry s'achevait à peine, que le R. P. Joly me lançait un autre ballon d'essai en m'écrivant : " Tout ceci me fait bien penser, sans l'oser encore, à vous demander de faire la biographie du Père Michel Laporte; vous en diriez tant de choses que personne que vous ne nous dira. ".

Sans le savoir ou le sachant peut-être, car le bon Père devient routier de première classe dans ces choses-là

(prendre connaissance du siège en règle qu'il fit à l'Administration française pour obtenir les restes mortels du R. P. E. Champagneur et les apporter au Canada, en 1905), le R. Père venait de me lancer du plomb dans l'aile; j'étais blessé, mais d'une blessure guérissable, même à première application. Dès lors j'eus le désir d'écrire un chapitre dédié au Père Laporte et sans autre préambule, je commence.

Né au rang du petit Saint-Esprit, sur la rivière l'Achigan, il fut baptisé à l'Assomption (l'Epiphanie n'existait pas et son village s'appelait l'Achigan), le 28 septembre 1826, fils de Joseph Laporte et de Marie Sauvage, famille profondément chrétienne et canadienne. On lui imposa les noms de Joseph-Eucher auxquels vint se coller, contre sa volonté, le nom de *Michel* sous lequel, il fut connu parmi les élèves de l'Assomption.

J'ai toujours remarqué que, parmi ses confrères et ses condisciples, on demandait une explication en manière de correction chaque fois qu'on disait le P. Eucher Laporte — Eucher ? — C'est Michel que vous voulez dire. C'est tellement vrai qu'il est arrivé une plaisante aventure à Mgr Archambeault le jour des funérailles du Père Laporte. Il n'avait pas l'air de savoir que le défunt ne s'appelait pas Michel. Le Père Laporte fut donc Michel toute sa vie et jusque dans la mort, puisque Mgr l'évêque de Joliette, en chantant l'absoute du défunt, l'a nommé *Michaelis sacerdotis*.

A l'Assomption ses confrères de classe et son frère Aldéric, notaire à Saint-Alexis, lui portaient des antien-

nes avec ces mots: *Michael archangele* et plus tard, quand il se fit religieux: *Michael monache.*

Mais d'où venait ce sobriquet ? Me croyant bien loin dans sa manche et dans son intimité, je me hazardai un jour à lui demander l'origine de ce faux nom et voici ce qu'il m'en apprit: " Le soir de son entrée au collège, à l'appel nominal des élèves, M. Jean Dupuis, le *Père Jean* ancien directeur du collège de l'Assomption, comme on l'appelait pour le distinguer du *Père petit Jean,* son neveu et son successeur à la cure de Saint-Antoine, oubliant sans doute le nom du jeune Laporte, ou ne le comprenant pas sur son calepin, (c'est un nom assez rare), l'appelle tout bonnement *Michel,* nom très porté dans la famille des Laporte. ".

C'en était assez, le baptême était donné. l'imposition du nom était faite, le nom de Michel fit fortune et le Père le porta malgré lui toute sa vie, depuis l'âge de vingt ans jusqu'à la vieillesse la plus avancée.

Mais il n'aimait pas ce sobriquet; il avait tort, car dans ces temps reculés où il fallait un surnom, il aurait pu tout aussi bien s'appeler le *Swan,*la *Galoche* ou *Passe-carreau,* que Michel. J'ai dit qu'il n'aimait pas son surnom et voici la petite scène dont je fus le témoin au presbytère de Saint-Ambroise chez " mon oncle Damien " le curé. Pendant le souper, je me permis un soir de l'appeler le Père Michel — Appelle-moi par mon nom — C'est ton nom, dit M. le curé. Piqué au vif de cette intervention si bonne-femme, on pourrait dire, de son oncle, il ajouta d'un ton très ému et d'une façon très énergique: " Ce n'est pas v. je m'appelle Eucher et non pas Michel".

(Il fallut mettre en réserve, ce soir-là, nos " Père Michel").

L'enfant fit sa première communion, préparé par M. François Labelle dont il aimait tout à rappeler le souvenir et à vanter la dignité. Quand il quitta la cure de l'Assomption, disait-il, pour celle de Repentigny, il n'eut que cette parole à son sermon pour laisser entrevoir son prochain départ : " Mes frères, écoutez-moi encore une fois. ".

On racontait autrefois une plaisante boutade de M. Laurent Aubry, qu'il faut prendre avec un grain de sel. Il y avait trois frères, prêtres dans la famille Aubry, comme aussi il y avait trois prêtres Labelle. Ceux-ci venaient de la Pointe-Claire, ceux-là de Saint-Laurent. Voici donc ce que disait un jour M. Aubry : " Dans la famille Labelle, c'est le plus jeune (M. J.-B.) qui est le plus fin, qui a le plus de talent, puis c'est M. Edouard, et le moins fin et le moins doué, c'est l'aîné M. François. Chez nous, c'est tout le contraire, c'est l'aîné (c'est moi) qui est le plus fin, puis ensuite c'est mon frère Joseph qui n'en a pas à vendre; enfin c'est Luc " mon frère ", qui est tout-à-fait simple. ; s'il en était venu un quatrième ajoutait-il, il lui poussait des cornes ! "

Le jeune Eucher travailla à la maison paternelle avec le père Brousseau jusqu'à l'âge de près de vingt ans où il entra au collège. Comme bien on pense l'enfant fut original, n'aimait pas ce que les autres enfants recherchent d'ordinaire avec avidité, mais il regardait et observait tout. A l'âge de six ans il s'en allait avec son père à l'Assomption, juché sur une charge de poches de grain,

quand son père lui montra les murs de la première batisse du collège (1832) qu'on élevait.

La piété de sa vie entière se manifestait déjà chez cet enfant; son bonheur, comme celui de Samuel, l'attachait à l'église de sa paroisse; il restait à vêpres, le dimanche, et en attendant l'heure du catéchisme, il s'asseyait dans le banc de sa famille où il se trouvait bien chez lui, les bras croisés, les yeux fixés sur le tabernacle, faisant comme le vieux du curé d'Ars: " Je l'avise et il m'avise." Il allumait à la flamme de l'autel sa tendresse eucharisque qui fut sans cesse en éveil et si vivace en lui. Déjà se dessinait aussi son goût pour l'architecture; son oeil fouillait l'autel, le retable, le baldaquin, la corniche, la frise, la voûte, les colonnes pour découvrir les secrets de la sculpture et pour affiner son goût. Il s'entraînait, sans le savoir, vers l'art de la construction et de l'archéologie.

Puis il entra au collège (1846) où il fut bon élève, apôtre déjà en herbe et en fleur et même en fruit, comme on le mentionne avec beaucoup d'honneur au Chapitre VI du premier volume, à la page 240. Il réussissait bien dans les lettres, les classiques et jusque dans l'éloquence; il déclamait, j'allais dire comme un diable, car il fit très bien plus tard la partie du diable à la consécration de l'église de Sainte-Mélanie et sut poser avec éloquence la question liturgique prononcée avec un éclat terrible: *Quis est iste rex gloriae ?*

Il s'en tirait si bien, même écolier, qu'on lui donnait des drames à exercer; pourtant son autorité en était souvent éclaboussée.

Il prit la soutane en 1853 et fit un premier stage de cinq ans 1853-1858 au collège de l'Assomption comme professeur. Un jour (il faisait la classe vis-à-vis de celle de M. Odilon Guilbault), il eut besoin de sortir un instant pour une affaire bien impérieuse sans doute. Alors il demande au professeur d'en face "de garder ses petits dindes" pendant quelques minutes. "Oui, dit un de ses élèves (C'est M. Jérémie Gagnon, ancien vicaire du R. P. Lajoie à Joliette), car notre mère s'en va"! Il me semble que ce mot plut beaucoup au Père Michel, bien qu'il ajoutât : " Non, mais, t'es ben bête, toi! " ou bien : " tu vas mourir jeune, tu vas crever, t'as trop d'esprit. ". (Il faut prendre le mot bête en bonne part.)

Il procédait toujours par comparaison; il en jaillissait "à foison", comme il disait, claires et limpides, coulant de bonne source. J'en eus un jour un excellent échan tillon. Nous arrivions, le Père Michel, M.O.Houle et moi, chez un bon ami des Laurentides, au nord de Joliette, qui nous reçoit à bras et à coeur ouverts : " Je suis heureux de voir ces deux jeunes prêtres, mais ce n'est pas comme le P. Michel; je l'aime tant. Il nous faisait de si belles comparaisons, si frappantes qu'on saisissait aussitôt tous les points obscurs. Une fois surtout il m'émerveilla. Rien de plus pressé, aussitôt en voiture que de demander à notre vieux compagnon l'explication de sa comparaison.

" Cet ami, dit le Père, était alors en Philosophie, mais le ratelier était bien trop haut pour lui. Pris de découragement, il vint à ma chambre et me dit : " J'ai envie de retourner dans ma famille; je ne réussis pas; je ne comprends pas les explications ".—Non, dit le Père,

reste et écoute-moi bien, je vais te faire une comparaison. Suppose une grosse cruche (c'était notre homme) avec un goulot tout petit (c'était encore et mieux lui). Il faut plus de temps pour l'emplir, mais ça viendra et quand elle sera pleine, elle contiendra autant que les autres. Un sourire éclaira sa figure béate et il partit en disant : " Je comprends, je comprends "!

Pour notre consolation, notre vieil ami ajouta : "Vous êtes trop bêtes vous autres, vous n'auriez pas compris et vous seriez partis découragés " !

D'un caractère indécis, voyant plus clair dans l'âme des autres que dans la sienne, il se crut appelé en religion et à cette fin, il vint demander son entrée au noviciat des Clercs de Saint-Viateur à Joliette. Il fit son année de probation 1858-1859, puis fut professeur à Joliette durant cinq ans, selon la période de ses premiers voeux 1859-1864. Incertain, indécis, il reculait quand il fallait avancer, je parle des ordres sacrés. Il éprouvait un peu ce que saint François d'Assise ressentait à la vue du sacerdoce. Il prit dix années avant de se fixer définitivement au sujet de la prêtrise.

Quand il fallut renouveler ses voeux en 1864, plus hésitant que jamais, il quitte Joliette pour l'Assomption où il fut encore professeur durant trois ans 1864-1867 pendant lesquels il reçut la prêtrise à Montréal le 17 décembre 1865. Mais il ne trouva pas encore dans le sacerdoce la volonté de Dieu qu'il cherchait et il rentra pour la deuxième fois dans l'Institut de Saint-Viateur pour s'y fixer définitivement. Il refit son noviciat 1867-1868, fit ses premiers voeux en 1868, ses deuxièmes en

1873, et ses voeux perpétuels. en 1879. Ses hésitations étaient vaincues. Mais il n'aimait pas à rappeler cette sorte de faiblesse et d'irrésolution de ses premières années; il voulut les plonger bien avant dans le gouffre de l'oubli.

Voici comment sa notice biographique parle de sa carrière d'enseignement 1853-1879, soit un laps de temps de vingt-six ans.

" Successivement professeur de Belles-Lettres, de Rhétorique, de Philosophie et de Théologie au collège l'Assomption, à Joliette et à Rigaud, il a fourni des générations d'élèves qui, dans les différentes classes du clergé, de l'état religieux, ou de l'état séculier, restés profondément attachés à leur ancien maître, ont été et sont encore l'honneur de l'Eglise et de la société, aussi était-ce toujours avec un légitime orgueil que le bon vieillard aimait à parler de ses anciens disciples. ". Les *Ephémérides* du collège Joliette ajoutent: " Ses élèves ont toujours su apprécier ses grandes qualités d'esprit et de coeur et conservèrent de lui le meilleur souvenir. ". Les Pères Lalande, jésuites, anciens élèves de Rigaud, sont ses disciples et l'une de ses meilleures gloires. Il en était fier et eux, en fils bien nés, lui gardent un excellent et fidèle souvenir. *Corona senum, filii eorum* (Prov., XVII, 6).

C'est ainsi que le Père Hermas Lalonde chantait avec coeur aux Noces d'or du collège Bourget (1911), ces mots si naturels, si vrais et si vécus.

Père cher (Eucher), dont la parole
Si longtemps a fait école
Chez des gaillards sans boussole
A la vie ouvrant leur corolle ;
Orateur de *forte* taille,
Tu tapais sur la " canaille " ;
Que ton coeur au ciel tressaille,
Car reviennent braves gens
Tes garnements.

" S'il n'était pas un professeur érudit, continue son biographe, il avait cette science pratique et ce ton original de l'expression qui grave l'enseignement de la vérité ; on le comprenait et on retenait ses leçons. ".

Ses connaissances dans la langue latine, en littérature et en histoire, étaient variées et bien classées; c'était ses matières d'enseignement, ses auteurs qu'il aimait à expliquer, ainsi que la philosophie morale, car le Père Lévesque disait qu'il était fait pour enseigner des choses faciles, mais dans l'anglais, les mathématiques et le grec, il y perdait même son latin.

Je me figure maintenant qu'il n'aimait pas vraiment à enseigner des matières abstraites, difficiles et absorbantes comme la logique, la métaphysique, qu'il n'y était pas dans son assiette; mais pour la morale, l'histoire sainte, l'histoire de l'Eglise, l'histoire en général, l'apologétique, la littérature, les classiques latins, il y était maître passé.

Je me souviens toujours comme il savait nous expliquer, nous rendre faciles les principes de la philosophie

morale, car " d'une doctrine pure et sûre, il s'attacha avant tout aux idées romaines et, comme il aima d'un amour passionné et tendre comme celui d'un enfant, le Pape et la sainte Eglise, il abhorra avec une non moins grande énergie le libéralisme sous toutes ses formes et dans toutes ses manifestations. ".

On raconte souvent ses distractions de classe comme celles-ci : " Un de ses élèves lui passe, à son insu, et pendant qu'il parle, un chiffon plein d'encre avec lequel il se noircit tous les doigts ; une autre fois c'est un bout de chandelle de suif qu'il palpe, tourne, retourne, amollit jusqu'à ce que la mèche enfumée et odorante le fasse revenir à lui-même ; tout finit par une grimace significative et un gros mot à l'adresse de Lactance Tremblay qui fournissait la chandelle.

On se rappelle aussi ses terreurs à la vue d'une simple feuille de tole mise en mouvement au moyen d'un fil imperceptible et paraissant obéir à cet ordre : " tôle, marche ! " Et la tôle remuait, au désespoir du Père Michel.

Dans ses dernières années, il devint lourd et sommeilleux. Une après-midi, il cède à la fatigue et " ronfle comme un moine ". Alors la contagion plutôt feinte que réelle, se propage de proche en proche et, le temps de le dire, voilà toute la classe, moins un (Grégoire, Joseph Deschênes) couchée sur les tables. Réveillé par ce silence de mort, le Père lance cette apostrophe : " Tu n'es pas couché, toi aussi, Grégoire ; vite ! couche-toi comme les autres ! "

Quand une leçon n'était pas sue, il ne manquait pas d'ajouter: *Sunt multae insulae* " la navigation est pénible. ".

Plus poli qu'il en avait l'air, car il possédait à fond cette politesse du coeur qui voisine la charité, il nous enseignait à faire de beaux saluts très gracieux de la tête et de la main, mais pour réussir dans ce genre de politesse, il lui fallait être à son aise, avec ses gens, loin de ceux qui l'intimidaient. Souvent, il nous disait: "Quand vous ne savez pas si vous parlez à une dame ou à une demoiselle, dites madame et vous êtes sûrs sinon de plaire, du moins de ne pas déplaire. ". Mettant en pratique ce conseil si sage, il était un jour au presbytère de Saint-Jacques, chez M. Maréchal qui mourut à l'archevêché de Montréal, dans les fonctions de vicaire général, et il disait à tout instant: " Merci madame, s'il vous plait madame. ". " Mais depuis quand, dit M. le curé, appelle-t-on une demoiselle madame? " " Depuis que le monde a commencé à parler, M. le curé ".

Je crois qu'il faudrait aller chercher loin pour trouver meilleur coeur, homme plus poli, dans le vrai sens du mot, plus obséquieux, plus donnant. Un jour, dans les montagnes, en quittant un presbytère, je lui dis : " Si nous avions invité le vicaire à nous accompagner, ça lui aurait fait plaisir Après un moment de silence et de réflexion, il me dit : " Tu n'aurais pas dû me dire cela, je vais être mal à l'aise tout le voyage ".

Notre cheval à ce voyage n'était qu'une haridelle attelée à une mauvaise barouche. Alors la soeur du curé,

qui " n'avait pas sa langue dans sa poche ", nous fit cette malice bien trouvée : " Mais vous avez un cheval prêt à recevoir le mortier. ".

Au service de Narcisse Bourgeois la *grand figure* du Père Laporte, le dîner se prit au presbytère de Saint-Ambroise. La classe entière de Philosophie à Joliette, se trouvait là pour dîner. Le service de la table se fit par le Père Michel et mon " oncle Damien " transformés tous deux en waiters ou en garçons de table et aidés dans le service par " ma marraine " (Mlle Josephte Laporte la marraine de M. le curé). Si, une fois, nous avons été bien servis et abondamment pourvus, ce fut là. Il faut dire que c'était la veille de la visite de Mgr Fabre.

Il y a quelques années, en 1906, je crois. nous étions réunis en grand nombre au noviciat, pour y faire une visite de cérémonie au Père Laporte et aux autres amis. Pendant la conversation où pleuvaient les gros mots à travers des éclairs d'esprit, le Père Michel avec un à-propos, vaut autant dire parfait, s'adresse au Frère Bernard et lui dit : " Bernard, si tu étais gentil, tu servirais à ces messieurs un verre de ton meilleur vin ".

Je crois que le Père reçut une ovation ; encore un peu et on le portait en triomphe !

Aux visites qu'on lui rendait dans les maisons où il fut employé comme chapelain, il savait se rendre aimable par son assiduité auprès de ses hôtes et par mille petits soins qu'on est surpris de recevoir d'un homme taillé en si grosse charpente.

On a bien raison d'écrire à son sujet : " Dans sa con-

versation, il était causeur intéressant, aimable et bien renseigné ". Il fallait le " mettre sur farine ", dans son assiette quand il s'en éloignait, car il avait des moments sombres, des tristesses, des " diables bleus ". Lui-même nous le dit dans son récit de voyage aux Illinois, tout en nous donnant la recette pour le guérir. Ecoutons-le : " J'avais passé deux jours et une nuit dans les chars ; j'étais tout fatigué, tout brisé, tout endormi, tout démoralisé, tout enfumé, noir en un mot et laid comme un nègre, et par-dessus tout, d'une humeur massacrante. La gracieuse réception qui me fut faite, à mon arrivée, fit disparaître à l'instant ces inconvénients moraux et physiques et, à la vue de mes amis qui s'empressaient autour de moi avec la plus franche et la plus cordiale gaîté, je retrouvai tout mon calme et toute ma joie. Tel, après les fureurs de la tempête, le rayon bienfaisant de l'astre du jour ranime et réjouit la nature. ".

L'amitié fut donc dans sa vie comme le soleil dans la nature; rien n'est plus vrai et quiconque a vécu dans l'intimité du Père Michel le sait autant que moi. Observateur émérite, sans en avoir l'air, il saisissait impitoyablement les mille petits défauts qui émaillent les conversations ordinaires, puis il retenait les saillies spirituelles, les tours piquants et les expressions canadiennes si charmantes, sans être académiques. Et lui-même, sans s'y préparer le moins du monde, nous disait des mots qu'on répète encore. Un jour, nommant les prêtres présents aux Quarante-Heures, il ajouta : M. N. s'y trouvait avec sa boite " d'alors et d'à présent " (ritournelle sans cesse employée). Un vieux prêtre, de tout temps

affaibli du cerveau, meurt dans un accident de chemin de fer. En l'apprenant le P. Michel dit : " les choses vont curieusement en ce monde, ce cher vieux qui vécut hors le trac, mourut sur le trac. ".

Lui rappelant une autre fois une de ses expressions originales et spirituelles, tout en m'approuvant dans son esprit, il me reprend ainsi, de la manière la plus charmante du monde : " T'es comme un sas ; tu laisses passer la belle et fine fleur, et tu ne retiens que les saletés et les c... de souris. ". Puis il ne manquait pas d'ajouter : " Sais-tu ben que c'est pas bête, ça ; tu ne l'aurais jamais trouvé, t'es pas assez fin ! "

Mais quand il paraissait triste, il ne fallait pas s'informer directement de ce qu'il avait, ni lui demander une histoire, le récit d'une aventure, car il n'était pas précisément commode à ces moments-là. Après une chute de voiture quelqu'un d'officieux s'approche de lui et lui demande aimablement : " Vous êtes-vous fait mal, M. le curé ? " Ce n'est pas de vos affaires, donnez-moi mon chapeau. ".

Il ne fallait pas l'attaquer de front, il valait mieux commencer à raconter l'histoire soi-même et aussi la travestir à dessein, car il était si franc qu'il ne supportait pas la tromperie ni la duplicité. " Ce n'est pas de même, petite bête ou grosse bête, selon le cas, t'es trop bête pour conter ça ; écoute, je vais te la raconter et le récit s'en suivait intéressant, véridique, original et complet et si drôle qu'un rire inextinguible et fou s'emparait des auditeurs, en aiguisant davantage la verve du narrateur. C'est dans ces bons moments d'abandon

qu'il nous a légué ses aventures dont plusieurs sont racontées au premier volume, et, parmi cent autres, car il est né pour les aventures, je place sa rencontre avec le R. P. Lajoie, un jour de pique-nique.

C'était en 1897, durant une des visites du R. P. Lajoie; on fit un pique-nique en l'honneur de l'illustre visiteur, et le Père Michel, déjà septuagénaire, accompagna les autres religieux et

> Que faire en un gîte à moins qu'on ne songe?

Aussi

> Que faire à un pique-nique à moins qu'on ne mange?

Il dîna donc bien, de bon appétit, de bonne humeur, assaisonnant le tout de bons mots et de réflexions spirituelles; puis il mangea de la crême à la glace, etc., et ensuite, ce fut le naufrage. " Eh ! bien oui, innocent, t'es trop bête, tu ne comprends pas ça, toi ! " Bon gré, mal gré, il lui fallait réintégrer son domicile et le R. P. Lajoie qui portait du bois, le fit monter malgré lui, dans sa voiture pour le ramener au noviciat. Il eut beau s'excuser, on ne l'écouta pas et on n'eut égard qu'à son âge et à ses infirmités. Mais il fallait lui entendre raconter cette aventure lui-même; c'était un régal aussi doux et moins malfaisant que la crème à la glace; il l'avait tant et si bien vécu cette histoire et

> Ce que l'on conçoit bien s'énonce clairement,
> Et les mots pour le dire arrivent aisément.

Une autre chose lui rendait sa bonne humeur un instant perdue, c'était un tour de voiture, une promenade, une visite chez un curé voisin, mais visite courte et rapide. Pour lui l'idéal de ces visites, c'était d'arriver à 11 heures a. m. Après les premiers échanges de souhaits et de politesse avec M. le curé et tout le personnel du presbytère, il prend son chapeau et se rend à l'église pour y saluer le Maître de céans, puis il passe tout en revue : l'église, la maison curiale, les dépendances et porte sur le tout, un jugement toujours sain et pratique, tel celui-ci : " Je parle en tout dernier lieu des fameuses bâtisses du Parlement à Ottawa. L'idée exagérée que je m'en étais faite, par suite des descriptions pompeuses que j'avais lues, rendit ma déception plus cruelle, lorsqu'enfin, j'eus le loisir de les contempler. En dépit de leur grande réputation, il me fut impossible, malgré de généreux efforts, de saluer comme un chef-d'oeuvre d'architecture, cet assemblage disparate de bâtiments surmontés de tourelles rabougries, percés de croisées étriquées, où le jour ne pénètre qu'au prix des plus pénibles efforts. L'intérieur est orné avec une somptuosité qui fait mal à voir, comme l'or et les pierreries qui décorent un sarcophage. Je ne puis, en conscience, décerner aux architectes qui ont élevé ces sombres édifices qu'un éloge, c'est qu'ils ont admirablement bien choisi l'emplacement où l'on pouvait construire un Palais Législatif digne du Canada. Leur mission aurait peut-être dû se borner là."

Un jour, M. Olivier Harel lui-même l'invite à voir et à admirer les tableaux qu'il destinait à la *fameuse* galerie de peintures Harel (du nom des deux frères MM.

Télesphore et Olivier) dans l'église paroissiale de Ormstown. On lui avait dit: " Il faudra trouver cela beau, dire que c'est très bien et prodiguer des compliments.". Pris entre deux feux, il se tient prudemment à égale distance de l'un et de l'autre. Sa conscience et son goût artistique lui interdisent toute louange; sa politesse et son savoir-vivre lui défendent toute remarque déplaisante. Que faire alors? Prendre une formule anodine et voici celle qu'il ne cesse de répéter d'un air distrait et un peu triste: "Ah! c'est *ben suparbe! ben suparbe! ben suparbe !*

Mais je reviens à la visite du P. Michel, chez un curé. A 2 heures précises il fallait partir pour aller dans un autre village, voyageant ainsi, quand il était libre, de village en village, jusqu'aux paroisses les plus lointaines, avec les voitures des curés et conduit souvent par le vicaire de l'endroit. Il appelait cela voyager *curatim* de cure en cure, dans les voitures des curés.

En voiture il regardait les paysages, les champs, les animaux, les arbres, car comme dit quelque part Victor Hugo, d'après La Fontaine :

Que faire sur la banquette d'une diligence?
A moins qu'on regarde.

Son voyage aux Illinois nous dira comment il regardait les champs : " J'étais tout entier à l'admiration qu'excitait en moi la vue des campagnes. On était au temps de la moisson. Partout des faucheuses traînées par de vigoureux chevaux étendaient le

grain en couches régulières; le blé aux épis d'or, l'orge aux longs filaments soyeux, s'élevaient en gerbes opulentes, la terre rendait ses richesses et payait au centuple les sueurs de l'homme. Je ne me lassais pas d'admirer ces tableaux si animés de la vie champêtre et ma pensée reconnaissante s'élevait vers Celui dont la sollicitude paternelle veille sur la semence enfouie dans le sol et lui communique sa vertu productive. ".

Il dormait aussi quelquefois et puis chantait ses refrains favoris de sa mauvaise voix :

Ah! quel nez! Ah! quel nez!
Tout le monde en est étonné.!

ou bien :

Un jour sur ses longs pieds allait, je ne sais où,,
Un héron au long bec emmanché d'un long coup.

Et encore cet ancien cantique, accompagné par lui d'action mimique :

Charmante prairie,
Qu'arrose un ruisseau,
Ta rive fleurie
N'en peut fixer l'eau.
Image du monde,
Elle hâte son cours,
Ainsi que son onde,
S'écoulent nos jours.

Quitte, amant frivole,
Ton sombre bandeau,

Viens de ton idole,
Ouvrir le tombeau.
Ce hideux spectacle
Qui fait fuir d'horreur,
Etait le miracle
Qui charmait ton coeur.

Qui nous dira le charme de ses visites au presbytère de Sainte-Elisabeth, ses conversations aimables et joyeuses, au centre d'un cercle de jeunes amis, surtout en l'absence de M. A. Dupuis, curé, qu'il aimait beaucoup, mais qui le mettait à la gêne.

De ces bons souvenirs, j'en appelle au R. P. Joly, à M. Aug. Lacasse, et à M. O. Houle, à qui le Père Michel disait aimablement: " Il y a des fois que tu as de bons moments. ".

Il aimait beaucoup à entendre chanter et M. H. Dupuis, chansonnier vivant, l'amusait fort bien et l'émouvait aussi par la romance suivante qu'on me permettra de reproduire :

Un enfant plein d'étourderie,
Souvent bien loin de la maison,
Courait au bois à la prairie,
Pour un nid, pour un papillon.
C'était une tête légère,
Enfant n'allez jamais si loin,
Restez auprès de votre mère,
Et le loup ne vous prendra point. } *bis.*

L'enfant n'écoutant que sa tête
Courut au bois le lendemain,

Et ce jour-là même, la bête
Se rencontra sur son chemin.
Alors le petit téméraire
Vit sa faute, eut peur et cria,
Mais il était loin de sa mère, } *bis.*
Le loup le prit et l'emporta. }

Malheureuse dans la tendresse,
Sa mère le pleura longtemps,
Et pour adoucir sa tristesse,
Aux autres répétait souvent.
Comme ce petit téméraire,
Enfants n'allez jamais si loin,
Restez auprès de votre mère, } *bis.*
Et le loup ne vous prendra point. }

Un jour, revenant de la gare, avec M. J. Quevillon, curé de Pittsfield et ancien curé de Sainte-Elisabeth, et conduit par M. Chrysologue Lacasse notaire, il se passa une scène assez cocasse :

" Où êtes-vous curé? " lui demanda le vieux prêtre sourd. — Je suis Clerc de Saint-Viateur — Curé de Saint-Viateur? — non, religieux de Saint-Viateur — Pendant le ramage du Père Quevillon et les réponses ahuries du Père Michel, il vient à passer un train de Joliette à Saint-Félix de Valois. — " Où vont ces chars? risque encore M. Quevillon. — A Saint-Félix, c'est le terminus. — Cinq minutes, voyez donc! quel progrès! Et ainsi dans ce dialogue de coq-à-l'âne et de quiproquos, on arrive au presbytère de Bayonne. (Sainte-Elisabeth.)

M. Chrysologue Lacasse raconte ces incidents de fil en aiguille et fait mieux que les acteurs eux-mêmes.

Sous la rubrique de ses voyages, il faut mentionner ici son *Excursion dans l'Illinois* racontée par lui-même dans la *Voix de l'Ecolier*, et dont nous donnons des extraits. Ce gros homme pesant, sans grâces extérieures, avait une manière d'écrire très délicate et très légère. C'était alors une des meilleures plumes de Joliette. Le récit de son voyage de 1875 à Bourbonnais est à lire. On l'avait prié d'aller prêcher une mission à Bourbonnais et ce voyage fut alors raconté par tranche dans le journal du collège.

En allant, il fut pris pour un fameux prêtre apostat résidant aux Illinois, et, au retour, on le crut évêque et voici comment il raconte ces deux méprises: " Le train venait de quitter la gare Bonaventure, lorsque mon attention tomba par hasard sur mes compagnons de voyage. Leurs regards se portaient sur moi avec une expression indéfinissable; quelques figures offraient des symptômes d'anxiété, d'autres cherchaient à peine à déguiser leur frayeur. Ma philosophie faillit m'abandonner ; toutefois je gardai une attitude digne, qui sans doute produisit à la longue un bon résultat, car, au bout d'une heure, je vis mes voisins fixer sur moi un regard plus assuré. Une explication intervint. On m'avait, d'une manière assez singulière pris pour *horresco referens*, pour Ch.... Quelqu'un avait dit par hasard que le fameux apostat était au nombre des voyageurs; un autre, en me voyant, avait dit: " le voici ". A une lieue de Montréal, on me confondait avec C..., à trois cents lieues n'allait-on pas me prendre pour Belzébuth en personne ? "

Voici comment il raconte à son retour sa seconde aventure: " Ici des personnes aussi mal informées prétendirent que j'étais un évêque voyageant incognito ; j'avais à mes côtés un compagnon bien modeste et qui était loin de soupçonner qu'on l'avait institué mon secrétaire particulier. (Je crois que c'était le Frère Augustin Roy). Je dus à cette singulière méprise de me voir l'objet d'une déférence dont, je le déclare, je ne tirai pas la moindre vanité; je me bornai à dire avec le poète que simple et obscur mortel,

Je n'avais mérité,
Ni cet excès d'honneur, ni cette indignité.

Citons encore quelque chose de son récit : " Kingston offre un aspect poétique et pittoresque. Le Saint-Laurent semble vouloir lui faire hommage de ses ondes bleu-d'azur et de ses mille îlots qui flottent sur les eaux comme autant d'émeraudes ". Il décrit ainsi le Lincoln Park de Chicago: " On y admire ça et là, des monticules couronnés de bocages, des plateaux où croissent encore les arbres primitifs de la forêt, des allées aux mille méandres, des grottes mystérieuses où murmure une eau cristalline, des ponts qui laissent tomber gracieusement leurs arches sur des ruisseaux poétiques,; des étangs enchanteurs parsemés de petites îles flottantes, embaumées du parfum des fleurs, des miniatures de lacs sillonnés en tous sens par de légères gondoles, qui semblent lutter en agilité et en grâce avec les cygnes et d'autres oiseaux aquatiques. ".

Comme il était un " vieux de la vieille " il aimait, à l'exemple de M. de Sévigné, à recevoir et à écrire des lettres. A la page 112 du premier volume, on peut en lire une de ses meilleures. Il était aussi canadien jusqu'aux moelles; rien ne l'intéressait comme les choses canadiennes, comme les scènes de la campagne et des champs, la culture, la maison de l'habitant, sa grange, ses moissons, l'histoire du bon vieux temps, l'origine de nos paroisses, du défrichement des terres, de la construction des églises paroissiales, etc. Et après une journée passée dans une paroisse où il avait toujours rencontré quelqu'un pour le renseigner, il savait l'histoire locale et aussi l'histoire de toutes ces petites patries qu'on nomme paroisses, histoire qui sert de complément et d'appui à la grande histoire nationale.

En Philosophie il nous faisait lire *Jean Rivard* le Défricheur et l'Economiste par M. Antoine Gérin-Lajoie. Il y trouvait ses délices, mais en même temps il éprouvait un certain remords de nous permettre cette lecture, au détriment de certaines autres plus utiles et plus appropriées à nos études. Il s'en excusait ainsi : " Ne dites pas que vous lisez *Jean Rivard* en Philosophie, car on ajoutera que vous êtes trop bêtes pour lire des choses plus sérieuses. ".

" Il montra toujours, ajoute le mémoire déjà cité, le plus profond respect et la plus entière déférence envers l'autorité et, parce qu'il aimait Rome, il vénérait l'évêque qui la représentait plus immédiatement. ".

Voici comment il parle du principe de l'autorité et de l'obéissance dans son récit de voyage aux Illinois : " La

cloche du collège est, comme on sait, le grand régulateur du temps, elle sonne avec la même impassibilité au premier comme au dernier jour de l'année scolaire, et cependant, que ses appels imperturbables annoncent le plaisir ou le travail, on lui doit une égale soumission ; ainsi quand le devoir a parlé, quelque soit son ordre, on discute pas, on obéit. ".

Il respectait l'autorité mais les personnes revêtues du pouvoir l'intimidaient et le gênaient.

Il tutoyait tous ses amis, mais l'un d'eux sortait-il des rangs inférieurs pour prendre le commandement, alors il cessait cette habitude.

On pourrait citer de lui plusieurs exemples de prompte et joyeuse obéissance, je n'en veux citer que deux dont l'un se rapporte au port ostensible du chapelet. La *Semaine religieuse* de Montréal explique bien la raison d'être de cet ornement religieux dans son numéro du 1er août 1896 : " Les Clercs de Saint-Viateur viennent de profiter de leur réunion annuelle à Joliette, pour mettre en vigueur une décision du dernier chapitre de leur Institut, tenu en 1895, qui règle le port ostensible des insignes propres aux divers rangs de la Congrégation selon les statuts confirmés par le Souverain-Pontife Grégoire XVI, le 31 mai 1839. A l'anneau d'or que portaient déjà les catéchistes formés, le règlement capitulaire ajoute le chapelet qui est l'insigne des catéchistes mineurs, et la croix d'argent, marque distinctive des catéchistes majeurs.

C'est jeudi, le 16 juillet, en la fête de Notre-Dame du

Mont-Carmel qu'a eu lieu la cérémonie de la remise de ces saintes livrées de Notre-Seigneur et de sa divine Mère. ".

Ces insignes furent distribuées par le R. P. C. Ducharme, provincial qui pria les religieux de s'approcher à tour de rôle et ce fut le Père Laporte qui ouvrit la marche, pour prendre ce long chapelet, qui va battre sur son côté et qui peut devenir jusqu'à un certain point, un embarras pour lui qui déjà s'appesantissait par l'âge et les infirmités.

Une autre fois, à peu près dans le même temps, il se prépare à faire une petite promenade à Sainte-Elisabeth avec le R. P. Joly. Quand la voiture se préparait, le Père Joly va demander la permission, mais on lui répond que personne ne doit sortir, d'après une récente décision. Il revient et rencontre le Père Michel déjà prêt à partir, sa douillette sur les épaules, son chapeau sur la tête, sur son trente-six de voyage. " On n'a pas la permission d'y aller; personne ne sort; le supérieur ne le permet pas. — C'est bon! il fait bien ". Et le voilà de retour sans montrer aucun mécontentement; il aimait pourtant, Dieu sait! à aller à Sainte-Elisabeth, faire la causette avec Mme Emélie et Mme Marie (la soeur et la nièce de M. Dupuis.).

Avec les évêques qu'il respectait si fort, il s'embêtait, n'osait pas parler et vraiment il était gauche et maladroit en leur présence, et disait des naivetés, mais il savait s'esquiver au plus tôt. Se trouvant à Sainte-Mélanie où Mgr Bourget était en visite, il fait une lourde chute qui pouvait être mortelle. Il était au second étage

du vieux presbytère, quand, en voulant descendre, il manque le pied à la marche supérieure et tombe lourdement sur le plancher, au bas de l'escalier tournant et aux marches trop étroites. Une mine qui éclate ne fait pas plus de bruit; de partout on accourt, Mgr Bourget arrive l'un des premiers; on relève le patient tout moulu; il souffre beaucoup mais il n'ose l'avouer. Monseigneur lui demande s'il s'est brisé un membre, s'il est contusionné, il répond que ce n'est rien, qu'il va s'en tirer à peu de frais. Monseigneur s'éloigne et le Père Michel dit naïvement à M. Hildedge Dupuis: " Je t'assure que si Monseigneur n'eût pas été là, je me serais fait bien mal. ".

Quand j'étais curé de Sainte-Barbe j'eus l'honneur de recevoir plusieurs fois le bon Père Laporte. Un matin l'heure ordinaire des messes fut devancée, car on allait à Huntingdon. Pendant ma messe le Père faisait son action de grâces; tout à coup quelque chose s'écroule, ce n'était pas une colonne du temple qui tombait, mais le Père Michel qui s'écrasait dans son banc en le remplissant tout entier. Comme c'est l'usage en ces cas graves, on accourt aussi nombreux que possible pour la corvée; on relève le Père et on le transporte sur le perron. — Reculez-vous, allez chercher mes lunettes et mon bréviaire, allez-vous en, bande de bêtes! " Ce n'était rien, il n'y avait pas eu syncope, mais seulement chute sur le plancher dans un moment de sommeil. Ça n'a pas empêché le voyage projeté et le Père fut aimable au possible sur le chapitre du temps passé.

Quatre amours remplissaient son coeur et sa vie : la

Sainte-Eucharistie, l'Eglise, le Pape et la Patrie canadienne.

" Prédicateur éloquent et recherché, dit encore le mémoire cité, il fut très longtemps l'orateur sacré de toutes les grandes circonstances dans la région qui fait aujourd'hui le diocèse de Joliette, souvent bien au-delà, et même dans plusieurs endroits des Etats-Unis. Il avait un talent particulier pour la prédication des retraites; il s'y livrait avec une profonde conviction religieuse et ceux qui l'ont entendu, n'ont pas encore oublié la salutaire impression qu'il produisait toujours dans ses sermons sur les grandes vérités du salut. Toutefois ses sujets de prédilection et les mieux traités étaient la divinité de l'Eglise et le scandale. ".

Il aimait à prêcher, c'est connu; il était éloquent, mais un défaut de langue lui nuisait considérablement. Parfois, il bouchonnait ses mots et ses phrases et à un moment donné, il les lançait à pleine bouche, tout d'un paquet, et souvent ses plus belles périodes s'en allaient ainsi dissimulées et perdues dans le paquet. Pour prêcher, il lui fallait une barrette fermée avec laquelle il gesticulait, tandis que l'autre main s'amusait machinalement à friper son surplis.

Il disait bien et lentement une partie de son texte, soudain un chat lui passe dans la gorge, il porte sa barrette sur sa bouche et il bouchonne le reste. Qu'on se rappelle ce texte si souvent sacrifié : *Exerce teipsum ad pietatem, nom pietas ad omnia utilis est.* " Saint Paul, continuait-il, sentait son coeur comme sous le pressoir ", etc. Le notaire C. Lacasse l'imite à perfection.

Un jour de confidence il me disait qu'il apprit à prêcher dans la *Perfection chrétienne* de Rodriguez. A bien y penser, il y a de tout dans ce traité de la perfection chrétienne : Ecriture Sainte, Saint-Pères, comparaisons, exemples de la vie des saints, en un mot, tout ce qui peut rendre un prédicateur redoutable aux ennemis de notre salut. Tout en respectant cette affirmation, je crois bien qu'il est impossible de dire où le Père Laporte apprit à prêcher, car il lisait toujours, ses lunettes relevées sur le front : l'Ecriture Sainte, les Pères de l'Eglise, la vie des saints, des traités de piété et de dévotion, mille opuscules dont il bourrait sa malle de voyage et qu'il donnait, après lecture, aux jeunes gens. Plusieurs y ont trouvé le secret de leur vocation et l'un des derniers auxquels il se soit adressé est aujourd'hui l'un des directeurs du collège de Valleyfield.

M. J. Landry lui demanda, un jour à brûle-pourpoint : " Avez-vous lu l'*Imitation de Jésus-Christ* " ? Non, mais t'es ben bête, toi aussi, Baptoche ! "

En descendant de chaire, il n'oubliait jamais de dire au premier venu à sa rencontre : " J'ai bien prêché n'est-ce pas? Parle donc toi ! t'es pas fin. ". Il finissait souvent ses énumérations par ces mots : " que sais-je encore? "

" Tu parles d'abondance, toi, disait-il à un prêtre — mettons que ce soit à moi — c'est de l'abondance de ton ignorance *ex abondantia sterili* et il ajoutait rappelant la parole d'un auteur français : " Chez le parleur, le flux du discours est toujours en raison directe de la pauvreté de la pensée. ".

Continuons à citer sa notice biographique: " Directeur de conscience il était un guide éclairé; on le consultait en toute confiance et plusieurs reconnaissent lui devoir le bonheur d'une vie passée dans le droit chemin d'une vocation généreusement suivie. Par-dessus ces belles qualités de l'esprit et du coeur, pour les vivifier et les surnaturaliser, il y avait chez le bon Père Laporte une âme pieuse et pleine de foi. Les prières liturgiques, les saintes cérémonies, le chant des offices, les exercices publics de piété le ravissaient et souvent l'émotion de son coeur se traduisait en larmes abondantes. La moindre oraison du missel ou du bréviaire avait le don de le toucher et, s'il la commentait, c'était avec une sorte d'enthousiasme. ". Sur cette matière je serais tenté de le comparer à J.-K. Huysmans qui aimait le *laus parennis* de la liturgie, à Lourdes plus encore qu'ailleurs.

D'après ce qu'on vient de lire, il ressort que le Père Laporte fut un vrai clerc paroissial, comme ses devoirs d'état l'y obligeaient. aimant son église, son clocher, les offices paroissiaux, son curé, tant il est vrai de dire avec la Sainte Ecriture: *Adolescens juxta viam suam, non recedet ab ea* (Prov., XX, 6.).

Il eût fait un magnifique paroissien et il me disait qu'à Joliette, il assistait, dans les dernières années de sa retraite, à la messe paroissiale et à vêpres, chaque dimanche, et il en fut ainsi partout où il a travaillé. " Quand il dut abandonner l'enseignement, il voulut encore servir sa communauté en remplissant les fonctions de chapelain dans les collèges commerciaux qu'elle dirige et il passa successivement à Saint-Denis du Ri-

chelieu, à Saint-Remi, à Berthier, et à Terrebonne; partout le vénéré vieillard s'applique à l'enseignement du catéchisme et à la direction spirituelle des enfants avec zèle et discrétion. En 1895 ses supérieurs lui offrirent une retraite bien méritée et un repos bien légitime au noviciat de Joliette où il passa, dans la régularité de tous les exercices de la vie commune, les dernières années de sa vie. Jusqu'au dernier jour il fit ses délices de la lecture de la vie des saints. La veille même de sa mort, il était à 5 heures du matin avec ses confrères à la chapelle; il n'y manquait jamais, comme il ne manquait aucun des autres exercices de la règle, malgré son grand âge, et malgré sa faiblesse. Pendant la récréation du soir, mercredi, le 19 février (1908), il se sentit indisposé; il fallut lui faire instance pour le determiner à se retirer à sa chambre avant la prière du soir.

" Le jeudi matin, il était plus mal; le médecin mandé reconnut aussitôt la gravité de l'état du vénéré Père. Le danger s'affirmant, le Père Directeur du Noviciat (R. P. Foucher), lui fit aussitôt part des craintes qu'on éprouvait et le trouva admirablement disposé à accepter la volonté divine. Dans le calme et la sérénité d'une âme tout abandonnée au Souverain Maître, le R. P. Laporte accepta les derniers sacrements qu'il reçut avec les sentiments de la plus touchante piété et dans la plénitude de ses facultés.

" Mais la maladie fit des progrès si rapides que Sa Grandeur Mgr l'évêque de Joliette (Mgr Archambeault) qui avait bien voulu se réserver d'administrer elle-même le bon vieillard ne put lui donner cette dernière consolation.

" A 2 heures 40 minutes de l'après-midi, s'unissant aux prières que la communauté récitait pour lui, sans efforts, sans agonie, le R. P. Laporte s'endormait dans la paix du Seigneur. Hélas ! tous ceux qui l'ont connu savent qu'elles étaient ses terreurs à la pensée de ce moment redoutable. Toute sa vie il fut poursuivi de la frayeur de ces derniers instants et du jugement qui les doit suivre. Qui ne l'a entendu chanter et répéter sans cesse cette strophe du *Dies irae* :

Quantus tremor est futurus,
Quando judex est venturus,
Cuncta stricte discussurus.

" Le bon Maître a voulu épargner à son serviteur l'horreur des dernières luttes et du combat suprême et l'Ange de la paix a veillé sur ce lit d'agonie pour l'envelopper de calme et de confiance. ".

Combien de fois nous l'avons entendu chanter encore les deux strophes suivantes :

Liber scriptus proferetur,
In quo totum continetur,
Unde mundus judicetur.

Quid sum miser tunc dicturus ?
Quem patronum rogaturus ?
Cum vix justus sit securus.

Puis aussi soupirer cette parole de saint Paul dans son épître aux Romains, VII, 24 : *Infelix ego homo, quis me liberabit a corpore mortis hujus* ?

Un nombreux clergé entourait Mgr l'évêque et le chapitre diocésain, et un grand nombre de laïques, ses anciens élèves pour la plupart, assistait à ces funérailles touchantes de simplicité et de grandeur. Les élèves du séminaire firent les frais du chant et rendirent, avec un effet saisissant de puissance et d'harmonie, la messe de *requiem* harmonisée.

Les *Ephémérides* de l'*Annuaire* du Séminaire s'expriment ainsi au sujet de la mort du Père Laporte : " Jeudi, le 20 février 1908, au noviciat, mort du R. P. Laporte. Ce vénérable vieillard était âgé de 81 ans et comptait 47 ans de vie religieuse et 43 ans de prêtrise. Il avait passé plusieurs années au Séminaire comme professeur de Belles-Lettres, de Rhétorique ou de Philosophie. Ses élèves ont toujours su apprécier ses grandes qualités d'esprit et de coeur et conservent de lui le meilleur souvenir. ".

Sur la lettre de faire-part on disait : " Catéchiste majeur de l'Institut de Saint-Viateur et doyen d'âge de ses confrères religieux de la province de Montréal. ".

Je voudrais maintenant, avant de clore ce chapitre tracer le portrait du R. P. Laporte et je ne sens pas "du ciel l'influence secrète ".

Le souffle de l'artiste qui, une fois le modèle bien formé dans son imagination, se fait un jeu de le reproduire avec son pinceau, me manque tout-à-fait. L'original de mon portrait est certes bien gravé dans ma mémoire, mais à l'encontre de l'artiste, je ne pourrai pas, faute du coloris, le montrer assez ressemblant à ceux qui l'ont

connu, ni assez frappant pour ceux qui n'en ont qu'entendu parler.

Je me risque encore une fois et advienne que pourra! Je veux essayer de le fixer indéfiniment dans ces pages, afin qu'il y vive toujours.

A l'époque où je connus le Père Laporte, il passait déjà fleur; les charmes de la jeunesse ne brillaient plus sur sa figure, mais il était en bon rendement, en pleine maturité; il venait d'entrer, non pas en quarantaine, mais dans la quarantaine.

Corpulent, court et trapu, n'ayant que cinq pieds et trois pouces à peu près de hauteur, on peut très bien dire de lui, comme Boileau du prélat de son *Lutrin* :

> Et son corps ramassé dans sa courte grosseur,
> Fait gémir les coussins sous sa molle épaisseur.

Je crains beaucoup de ne pas préparer un assez bon fond pour y placer mon portrait, de ne pas assez étendre ma peinture, de laisser trop de latitude aux coups de pinceau, de ne produire, en fin de compte, qu'une grossière ébauche, qu'une misérable croute devant laquelle un autre Père Michel, en veine de franchise n'aurait qu'à dire : " C'est *ben suparbe!*

Mais à raison de ces lacunes, je prierai mes lecteurs de ne s'approcher pas trop du sujet, de voir la toile à distance et dans un honnête recul.

Parce que je viens d'en dire, je laisse déjà supposer, il me semble, que le P. Laporte n'avait pas une mine très

gracieuse et je comprends pourquoi un des curés les plus gentilshommes et les mieux cotés des Etats-Unis, n'aime pas à se faire appeler le Père Michel. La taille seule peut expliquer ou autoriser ce rapprochement et cette ressemblance de surface.

Le Père Michel était donc court, trapu et bedonnant. Sa figure intelligente et originale, entrevue une fois, demandait à être revue, examinée, étudiée, mais avec réserve et pas trop en face, car s'il s'apercevait d'un grain de curiosité, il nous faisait la grimace, en se moquant de nous. Profitons donc d'une distraction du R. Père pour esquisser à la hâte son portrait; faisons-le aussi ressemblant que possible avec les faibles ressources mises à notre disposition, afin qu'au moins on puisse dire en le lisant: " C'est le Père Michel ".

La tête, comme le reste du corps, est assez courte et presque ronde avec la face un peu aplatie; les épaules sont larges et fortes; le cou ne compte pas; la tête semble donc mise sur les épaules, comme un globe terrestre, sans pied de support, sur une table. Le front est large et profond, le crâne a de l'ampleur, indice presque certain de capacité intellectuelle, sillonné de rides qui se font plus nombreuses sous l'influence des soucis et des années. Le dos du nez est légèrement brisé et écrasé.; les oreilles sont opulentes et par là, suivant le dicton populaire, très propres à appeler la richesse. La bouche est grosse, grande; les lèvres épaisses et les dents bien conservées jusqu'à la vieillesse. Les yeux sont bruns, intelligents, mais tristes, et peu brillants, et bien protégés par des fortes arcades sourcillères. Le teint est très brun, bilieux et pâle.

Cette figure ainsi décrite est encadrée d'une épaisse chevelure poivre et sel, abondante et très ferme. L'ensemble de cette physionomie offrait quelque chose de triste et mélancolique comme les jours et la vie du Père Laporte. Plus tard il laissa croître sa barbe et il fut ainsi, pour me servir d'une expression bien à lui, " assez mal *empoillé* ".

Il portait lunettes d'argent, avec foyers de lumière à huit angles et tiges en deux parties. Comme il aime la voiture, même en hiver, il bourre la partie de sa lunette à cheval sur son nez pour le préserver des morsures du froid. Etant myope il place ordinairement en lisant ses lunettes sur son front.

Sa montre d'argent, découverte, avec une chaîne de même métal, est la plupart du temps pendante sur son estomac, quand il ne s'en sert pas, en guise d'encensoir, pour nous agacer, nous faire endéver et nous atteindre le nez.

Ses habits brillent par leur pauvreté; sa bourse est aussi bien pauvre, si tant est qu'il ait eu de l'argent ; c'était la chose du monde qui l'intéressait le moins.

Je m'arrête, bien qu'il y ait encore un monde à exploiter dans la carrière du Père Laporte,; il faudrait un volume entier et je n'ai qu'un chapître à ma disposition. Mais je crois l'avoir suffisamment développé.

Ouvrons un chapitre aux *Journaux* publiés à Joliette et surtout au collège.

CHAPITRE XII

LES OEUVRES DE PRESSE A JOLIETTE

Si le journal est bon, son influence pour le bien est immense.

(Lettre de Mgr Bégin).

Je crois que Joliette n'eut jamais à se plaindre de ses journaux ; de tout temps ils furent les auxiliaires de la vérité et du bien. A l'encontre de plusieurs petites villes de province dont la presse eut ses mauvais jours et ses écarts et, à cause de cela, fut censurée par l'autorité, Joliette ne mérite à ce sujet que des éloges et son premier évêque le reconnut publiquement, un jour (1906), en donnant à M. Albert Gervais, propriétaire de l'*Etoile du Nord*, la médaille *Pro Ecclesia et Pontifice*, apportée de Rome même. L'Industrie formait une paroisse depuis vingt ans (1843-1863) ; sa population augmentait tous les jours ; son commerce et

son influence attiraient l'attention du pays entier, mais il lui manquait un lien, une voix puissante pour se faire entendre jusqu'aux confins de la ville ; un messager destiné à établir entre tous les citoyens des relations étroites, suivies; à raconter les faits les plus remarquables, et même les menus incidents journaliers, peu saillants sans doute, mais dont le récit créé une atmosphère d'amitié qui entoure la ville, établit cet esprit de fraternité, de famille, ce courant paroissial et intime, de tout temps remarqué à Joliette.

La bonne presse est une prédication, le véhicule de la pensée, l'auxiliaire du prêtre,; son rôle est d'informer le public, d'éclairer les citoyens, de les instruire sur leurs devoirs religieux et de donner des leçons conformes à leur esprit chrétien et à leurs traditions nationales. " Elle doit diriger les esprits et former l'opinion. Si le journal est bon, son influence pour le bien est immense." (Mgr Bégin.)

Joliette illustré nous fait connaître l'origine de la presse à Joliette : " Il y a trente ans (1863-1893) Joliette voyait paraître sa première gazette qui avait pour titre le joli nom de *Messager de Joliette* fondée par M. Norbert Lussier de Saint-Hyacinthe. Il fut publié de 1863 jusqu'à la fin de 1865, ayant pour premier rédacteur M. G. Languedoc, aujourd'hui conseiller de la Reine à Québec et pour second rédacteur, M. Paul de Cazes, secrétaire du Conseil de l'Instruction publique.

" En 1866, la *Gazette de Joliette*, succéda au *Messager* et continua sa publication jusqu'en 1893 ". Une

note signée *Bibliothécaire* et venant du Séminaire sans doute, et faite d'après les données de M. E. Dionne, dit que la *Gazette* parut jusqu'en 1895.

Fondée en 1866 par deux Acadiens de Saint-Jacques : MM. Adolphe Fontaine, avocat et Magloire Granger, étudiant en loi (il demeure à Saint-Jacques, tandis que M. Fontaine est décédé depuis longtemps), elle eut de beaux jours et vécut trente ans sous la principale direction de MM. Adolphe Fontaine, Placide Charland et Médard Saint-Jean.

La *Gazette de Joliette* et l'*Etoile du Nord* couvrent toute l'existence de la ville de Joliette.

Fondée en 1884, par M. Albert Gervais et M. T. Provost, alors curé du Saint-Esprit, l'*Etoile du Nord* atteint cette année, sa trentième année, dépassant ainsi les années de sa soeur la *Gazette*.

Plusieurs autres journaux n'ont fait qu'apparaître à la vie " vivoter un instant pour s'affaisser mourant". Ce sont : l'*Industrie* dirigée par M. Alfred McConville, avocat de 1873 à 1878 dit *Joliette illustré* et " qui ne parut qu'un an " dit la note plus haut citée; la *Rive Nord* fondée (1880), par M. U. Fontaine, avocat et mieux connu sous le titre de *Juge Fontaine*, homme de grands talents et littérateur remarquable; l'*Observateur* qui dura huit ans 1880-1888; l'*Ami du Peuple* 1890; l'*Annonceur*, 1895; *Joliette illustré* (1893), publié par M. Gervais ; le *Progrès* et la *Gazette des Campagnes*.

Mais c'est au collège que revient la palme de ces

éclosions littéraires. En effet, le *Cercle littéraire du collège Joliette* fondé en 1847, eut son organe à lui, manuscrit, il est vrai, mais ayant son nom *L'Echo du Cercle littéraire* et sa devise : *la Charité fait le chrétien, l'Etude fait l'avenir.* C'est le premier journal paru à l'Industrie et à Joliette et il précède de seize année (1847-1863) le *Messager de Joliette.* Nous disons quelque part ailleurs qu'en l'année scolaire (1876-1877), l'*Echo* publia dix-neuf numéros.

Au chapitre XII du premier volume il est question d'une infirmerie installée dans l'une des salles du collège. La salle de récréation au-dessous de la chapelle venait de se transformer en salles à musique et en atelier typographique (1875-1876).

Il me semble être en mesure de rappeler l'origine de cette nouveauté dans les salles du collège. Cette presse fut achetée, de rencontre, par le R. P. Beaudry au mois de mars 1876. Voici ce que j'en lis dans une lettre écrite le 3 avril 1876 : " M. le Directeur vient d'acheter une imprimerie pour le collège. M. Napoléon Manseau en est le gérant avec cinq ou six élèves pour aides-typographes. (Ces élèves sont, je crois, Télesphore Plante, A.-C. Dugas, Médéric Hamelin, F.-X. Parent et Wilfrid Ferland que le Père Peemans a toujours gardé près de lui. Le second employé typographe fut M. Arbour, imprimeur-éditeur de ces *Gerbes.*) " Il va paraître bientôt un journal (il n'est pas nommé ; c'est logique, n'étant pas encore au monde) rédigé par les élèves du collège et composé de morceaux littéraires et historiques, utiles et en même temps agréables. ".

Sur une autre lettre datée du 30 juillet 1876, je trouve le renseignement que voici: " J'ai pris sur un petit journal nommé la *Voix de l'Ecolier* cette leçon de ponctuation que je t'envoie, parce que je pense que cela peut te donner un moment de récréation: " Monsieur, dit un jour, Mlle de la Virgule à M. du Tréma, avant de me décider à vous épouser, j'ai voulu prendre des renseignements sur votre conduite: j'ai appris alors que vous étiez en indélicatesse avec Mlle Cédille. Veuillez, monsieur, renoncer au Trait-d'Union et à toute Parenthèse. M. du Tréma, piqué au vif par ces paroles prononcées avec un Accent aigu, lui dit d'un Accent grave: " Ah ! Mademoiselle, ne pourrais-je pas savoir...? " Assez, monsieur, Point d'exclamation, car je ne subirai Point d'interrogation. Le pauvre Tréma, sous le coup d'une telle Apostrophe, courba la tête en manière d'Accent circonflexe, tout honteux, sortit en serrant les Deux Points "....

Le P. Peemans parle ainsi de cette presse des temps anciens et de sa remplaçante : " Recueillez vos souvenirs, ô vous qui nous vîtes à l'oeuvre, édifiant, au prix d'incroyables labeurs, les colonnes de ce journal que votre compatissante bienveillance daignait trouver passable. Rappelez-vous que vous nous aperçûtes, courbés sur des casiers presque vides, cherchant à grand peine de quoi composer une colonne et tremblant de ne pouvoir achever une page.

Notre *forme* unique, soumise à l'action lente et défectueuse d'une presse à lévier, nécessitait — vous l'avez vu — une attention et un soin infinis, pour nous permet-

tre de produire un travail convenable. Eh bien! la détresse des premiers jours vient de faire place à une abondance et à un bien-être relatifs. Au lieu de notre petite presse qui, dans ses plus beaux rêves d'avenir, ne s'était jamais crue appelée à imprimer un journal, vous verriez aujourd'hui, en pénétrant dans notre atelier, apparaître à vos regards éblouis, une presse d'un port majestueux, munie des derniers perfectionnements et se dressant avec fierté à la place de celle dont elle a conquis le trône. Au levier que vous voyiez s'abaisser péniblement à intervalles irréguliers, a succédé le mouvement rapide et uniforme d'unne roue aux surfaces polies, dont les dents puissantes communiquent la vie à tout un système de rouages subalternes tributaires de sa vigoureuse impulsion. Quelle est donc l'enchanteresse mystérieuse dont le pouvoir magique a transformé notre humble atelier en un vrai petit sanctuaire de l'art de Guttenburg ? Ce sont, messieurs les abonnés, vos généreux encouragements; c'est votre chaleureux appui dont vos lettres nous apportent chaque jour les garanties les plus rassurantes et les promesses les plus flatteuses. La *Voix de l'Ecolier* vous en remercie par l'intermédiaire de la *Nouvelle Presse.* ".

La *Voix de l'Ecolier* (1ère édition) parut donc le 1er mai 1876 avec le même format que sa soeur ou son *alter ego* du mois de septembre de la même année, mais à quatre pages seulement, tandis que sa cadette en eut huit.

Une simple feuille portant les noms des *excellents*, avec les premiers de chaque classe de la liste du 30 avril 1876, fut mise dans les plis du premier numéro.

Les directeurs du journal empruntèrent au *Cercle littéraire* du collège Joliette, son épigraphe : LA CHARITÉ FAIT LE CHRÉTIEN, L'ETUDE FAIT L'AVENIR pour en orner le titre de la nouvelle *Voix*. Et M. Georges Bélanger (aujourd'hui curé de Dennamora, N.-Y.), professeur de Belles-Lettres fut appelé à prendre la direction de ce premier journal.

Le programme dédié aux élèves du collège Joliette commence par ces mots : " Nous commençons aujourd'hui, amis confrères (les écoliers seulement), la publication d'un petit journal, sous le titre de la *Voix de l'Ecolier*. Nous avons choisi ce titre entre mille autres, parce qu'il nous semblait, sinon le plus poétique, du moins le plus expressif. Cette feuille sera comme un organe vivant qui redira constamment à des écoliers les impressions de l'écolier, dans ses diverses situations; car nous devons le faire remarquer, la rédaction de ce journal sera l'oeuvre exclusive des élèves : les occupations multipliées de Messieurs les professeurs ne leur permettant pas de nous prêter leur concours que nous aurions été si heureux de nous assurer... L'oeuvre n'est qu'un essai et c'est pourquoi nous ne donnerons à notre feuille, pour cette année, d'autre circulation que l'enceinte du collège... Quant à nos principes, ils ne seront autres que ceux dont on a nourri notre enfance ou que nous avons puisés nous-mêmes, dans ce petit livre si beau et si admirable dans sa sublime simplicité : le catéchisme. ".

Par avance ce programme était bien celui que devait avoir le chef actuel de l'Eglise Pie X qui milite seulement pour le " parti de Dieu ".

Voisine du programme je lis une élégie dont Boileau disait :

> La plaintive Elégie en longs habits de deuil,
> Sait, les cheveux épars, gémir sur un cercueil
> Il faut que le coeur seul parle dans l'élégie.

Mais cette élégie parait au chapitre deuxième de ce tome second.

Le feuilleton du journal était intitulé : *Le Sourire d'une mère*, signé par Georges Guy et, sur la dernière page, je vois une thèse magnifique sous ce titre : " La liberté est à la condition de l'autorité ", et signée Jean-Marie, étudiant en Philosophie.

Les étudiants en Philosophie étaient savants dans ce temps-là, si j'en juge par l'enchaînement et la logique de ce travail.

On disait pourtant, à notre décharge, que Jean-Marie n'était autre que le Frère Joseph Séguin, c. s. v., professeur de philosophie et de mathématiques. Ce savant professeur fait aujourd'hui partie de l'obédience de Chicago.

Voilà pour le premier numéro.

Le numéro 2 parut dans la même toilette, le 15 mai 1876, avec les mêmes articles continués, de plus un discours de Godefroy de Bouillon aux chefs de la première croisade, le *Chef d'oeuvre anonyme* et les listes du 7 et du 14 mai.

Au mois d'octobre suivant la *Voix de l'Ecolier*, seconde série, parut avec la même en-tête et la même devise: LA CHARITÉ FAIT LE CHRÉTIEN, L'ETUDE FAIT L'AVENIR. La première ne devait pas avoir " d'autre circulation que les murs du collège ", celle-ci eut pour théâtre *le monde entier.* Le R. P. Beaudry attendait beaucoup de la publication de ce journal et il ne fut pas déçu. A la lecture des écrits et des essais littéraires des élèves d'alors, les anciens se sentaient revivre. Le collège lui-même en ressentit l'heureuse influence, puisque son nom et sa renommée, portés sur les ailes de la *Voix de l'Ecolier,* atteignaient jusqu'aux extrémités du monde, soit dit sans hyperbole, comme on peut le constater dans les souhaits de bon voyage du Père Peemans à son journal : " Des rives du Saint-Laurent où tu reçus le jour, on va te voir aborder de lointains rivages, traverser l'étendue des continents. La Seine, surprise d'une invasion si peu prévue, te verra apparaître sur ses bords fleuris; le Tibre, frappé d'étonnement, prêt à refluer vers sa source, frémira à ton approche; la Rivière Rouge stupéfaite, l'Escaut et le Rhône ébahis, tressailliront aux échos de ta voix. Habitant à la fois les deux hémisphères, tu pourras dire, parodiant le vainqueur de Pavie: " Le soleil ne se couche pas sur tous mes exemplaires. ".

" Mais qui es-tu donc pour entreprendre de semblables voyages, pour affronter de si grands périls ? Pauvre enfant !... tes vagissements à peine perceptibles vont se perdre au milieu des bruits du monde et du tumulte des cités, le vertige va te prendre, quand tu verras les distances s'effacer devant toi. Jeune et sans expérience, tu ne sais pas dans quel affreux tourbillon tu

t'engages: de plus vigoureux, de mieux trempés que toi ont reculé devant les vagues écumantes et les flots en courroux, et toi, tu pars confiant en ton étoile! Courage donc, petit, ta faiblesse même deviendra le principe de ta force, tu trouveras aux quatre coins du ciel des défenseurs et des appuis,; tes protecteurs sont nombreux, ils sont forts, ils sont généreux !

"Oui, va, feuille légère; que des vents propices te portent sur leurs ailes et te déposent, frêle encore, mais pleine d'une sève féconde, au foyer des amis du collège Joliette. ". (En ce temps-là le P. Mainville et le Frère Corcoran étaient à Paris, le Frère Martel à Vourles près de Lyon, Martin Kehoe au collège de la Propagande à Rome, la famille du P. Peemans à Anvers sur l'Escaut.)

Voici des extraits de son programme: " Nous nous adressons à vous tous, anciens élèves de ce collège; nous vous offrons une occasion magnifique de raviver les souvenirs peut-être lointains et à demi-effacés de notre jeune âge, réminiscences pleines de bonheur qui, jusque sous les glaces de la vieillesse, font vibrer les fibres les plus intimes du coeur; nous vous fournissons un moyen doux et facile de contribuer par vos encouragements et même, par votre collaboration active, au progrès, à la prospérité sans cesse croissante du collège Joliette. Il manque un lien qui puisse rendre votre union plus féconde, plus durable et plus parfaite. Ce messager destiné à établir entre vous des relations suivies, ce terrain ami sur lequel vous pouvez vous rencontrer tous et vous unir, dans une cordiale étreinte avec ceux qui vous ont succédé sur les bancs du collège, c'est le journal que

nous fondons. La littérature, sous toutes ses formes, constituera le fond et l'aliment principal de la *Voix de l'Ecolier.* ".

Le premier numéro fut tiré à 700 exemplaires; il se distribuait au guichet du magasin des livres où chacun s'approchait à la file indienne.

Une curieuse coïncidence est celle-ci: le premier numéro du 1er mai annonçait la mort de M. Arthur Tremblay, diacre; le premier numéro de la seconde série portait à la connaissance de ses lecteurs deux autres décès: M. Louis Beausoleil prêtre, confrère de classe de M. Tremblay, décédé à Sainte-Elisabeth et Arthur Coffin, élève du collège.

Il faut voir comment le Père Peemans s'y prend pour demander le prix de l'abonnement de son journal: "Une mission pénible, difficile et ingrate, dit-il, nous échoit aujourd'hui (décembre 1877). La *Voix de l'Ecolier* se voit forcée, pour un moment, de changer son timbre normal en un ton rude et sévère qui ne sied nullement à sa nature placide et à ses antécédents pacifiques. Elle va fulminer une menace!!!!

Oui, le paisible interprète de la jeunesse studieuse, l'humble et craintif soprano se trouve dans l'obligation de renfler sa voix jusqu'au diapason comminatoire de la basse-taille en courroux! Cette transformation soudaine, impérieusement exigée par les circonstances, impose à la *Voix de l'Ecolier* un effort énergique, prodigieux, désespéré; mais son organisme si délicat, dût-il en souffrir, ses cordes vocales si frêles, dussent-elles se rompre, elle

parlera... Tant pis pour ceux que ses foudres atteindront !

. . . .

En conséquence elle cessera de se présenter au domicile des abonnés dont la volonté demeure opiniâtrement inefficace depuis quinze mois; toutefois, magnanime jusque dans sa colère, elle ne mettra cette mesure en vigueur qu'à dater du 1er janvier prochain. ".

Tout en imprimant la *Voix de l'Ecolier*, la presse exécutait d'autres travaux et dès le 1er janvier 1878, elle livrait au commerce un recueil de prières, appelé *Manuel* de la Confrérie du Coeur de Jésus, volume de 272 pages.

Le P. Peemans nous fait connaître que plus de cent prêtres sont sur sa liste d'abonnés, que quinze journaux et revues font l'échange avec la *Voix de l'Ecolier,* " qu'elle est reçue dans la retraite vénérable du Nestor de l'épiscopat canadien ". (Mgr Bourget.).

Son dernier numéro parut le 1er juillet 1879 : "La *Voix de l'Ecolier* informe ses abonnés, qu'à partir de ce jour, elle suspendra sa publication pour un temps indéterminé. Elle quitte spontanément l'arène publique, comme elle y est entrée. Si un jour, elle ose affronter les hasards d'une nouvelle course à travers le monde; elle vient encore une fois frédonner sa chanson sur le seuil de leurs demeures, elle espère, que tous ceux qui ont conservé d'elle un bienveillant souvenir, lui trouveront encore une petite place sur leur bureau de travail ou au foyer de la famille. Tel est son voeu. ".

Qui ressuscitera cette intéressante voix de l'*Alma Mater?* Qui nous rendra la *Voix de l'Ecolier?* C'est notre voeu et notre espoir !

De 1879 à 1885, nulle voix de la presse se fit entendre au collège Joliette, mais après, ce fut l'abondance, et, du collège,partaient ensemble l'*Etudiant* mensuel (1885-1893), devenu le *Bon Combat* en 1893, bi-mensuel, publiés tous deux par l'infatigable M. F.-A. Baillairgé; le *Couvent* (1886-1893), pour les jeunes filles et publié pour la plus grande gloire de Dieu et pour l'honneur de la Vierge Immaculée et les *Curiosités de l'histoire de France* (1886-1887), par le R. P. J. Laporte, c. s. v.

Voici ce qu'en dit l'*Etudiant* de M. Baillairgé : "Sous ce titre de *Curiosités de l'histoire de France* le R. P. J. Laporte, c. s. v., a eu l'heureuse idée de donner aux élèves du collège Joliette dans une jolie publication bimensuelle, les événements dramatiques, les anecdotes piquantes, les points d'un intérêt particulier de son cours d'histoire. Il laisse de côté l'érudition et la méthode compassée; ses légères esquisses serviront à compléter les leçons trop sérieuses de la classe; elles jetteront sur les faits et les hommes la lumière, les couleurs et la vie sans lesquelles la science n'offre aucun attrait à la jeunesse. Les capacités littéraires bien connues et le savoir historique du R. Père assurent à cette publication un succès mérité. ".

Des presses du collège sortirent encore, publiés par le R. P. Beaudry : la *Semaine Sainte*, *Recueil de prières*, *Manuel du Tiers-Ordre*, outre le *Manuel* de la Confrérie

du Coeur de Jésus déjà mentionné et de plus les *Annuaires* du collège imprimés pour la première fois en 1876.

Le P. Peemans avait aussi publié, en 1881, à l'usage des Rhétoriciens, en vue du baccalauréat, un *Manuel d'histoire littéraire* et *Fleuves et Villes* qui eurent l'honneur d'une seconde édition en 1886.

" Le P. Beaudry, dit encore M. Baillairgé, publiait chaque année, depuis 1886, à l'usage des élèves un *Ordo*, admirable de précision et de prévoyance. Son *Compte-rendu* des fêtes jubilaires (1897) est un volume à conserver. ".

Il y eut encore la *Famille* de M. Baillairgé qui parut en 1890 et aussi plusieurs autres ouvrages publiés par le même. Il se publie depuis deux ans, à Joliette, l'*Action populaire,* sous la direction de M. J.-C. Farly.

Après la publication de ce chapitre dans l'*Etoile du Nord*, j'entrepris un voyage de plusieurs mois en Europe. Ouvrons donc un chapitre à nos souvenirs de *Joliette à l'étranger*.





CHAPITRE XIII

JOLIETTE A L'ETRANGER

Une hirondelle en ses voyages,
Avait beaucoup appris.
(La Fontaine.)

La Fontaine dit quelque part dans ses fables :

Quiconque a beaucoup vu
Peut avoir beaucoup retenu.
Et quiconque ne voit guère
N'a guère à dire aussi.

L'Angleterre, la France, la Belgique, l'Allemagne, la Suisse, l'Italie, la Grèce, la Turquie d'Europe, l'Asie Mineure, l'Egypte, la Syrie, la Galilée, la Palestine et les Etats-Unis visités, m'ont fait voir un monde de choses

que j'ai retenues et que je pourrais raconter, mais je n'ai pas ce loisir. Pourtant, je veux me rendre à la bienveillante invitation de M. A. Gervais et lui adresser quelques notes que j'intitulerai :

JOLIETTE À L'ÉTRANGER.

Une fois de plus je constatai, dans mon voyage, combien sont toujours vraies les paroles de la romance du Pré-aux-Clercs de Planard :

Souvenirs du jeune âge
Sont gravés dans mon coeur.

Et Joliette, avec ses souvenirs de mon jeune âge, hantait souvent ma mémoire et voici ce qui me les rappelait davantage.

Londres et son Congrès Eucharistique nous avaient fait quitter le Canada pour être témoins du triomphe de Jésus-Hostie dans la métropole anglaise du protestantisme. Mais tous les détails de ce Congrès à jamais fameux vous sont connus par la grande voix de la presse et je ne rappellerai pas ici l'arrivée du Cardinal Vincent Vannutelli, légat apostolique, ni l'ouverture du Congrès, ni les réunions de l'*Albert Hall*, immense et somptueuse rotonde, l'un des plus beaux amphithéâtres du monde, où 15,000 hommes purent trouver place et y chanter en langue vulgaire, avec accompagnement d'orgue, l'invocation à l'Esprit Saint *Venez Esprit Saint*, et en latin le motet *O Salutaris Hostia*, et l'hymne *Tantum ergo*.

Je ne m'attarderai pas non plus à décrire la procession insurpassable de 20,000 enfants venus de toutes les parties de Londres et, sous la conduite des prêtres ou des soeurs, défilant devant le Légat, les cardinaux, l'archevêque de Westminster, les archevêques et évêques qui, du haut des balcons, contemplent avec intérêt cette multitude innombrable de petits agitant dans l'air, leurs bannières, leurs drapeaux, leurs insignes et leurs mouchoirs, en criant à tue-tête ces paroles: *God bless our Pope, the great, the good!* " Que Dieu bénisse notre Pape, le grand, le bon !"

Il ne saurait être ici question non plus de la messe pontificale chantée à la cathédrale par le cardinal-légat et à laquelle j'avais le bonheur d'assister, tout près de l'autel, comme chapelain de Mgr P. Delany, archevêque de Hobart en Océanie -- privilège remarquable, car des milliers de personnes sont restés dehors. Enfin, je ne décrirai pas la grandiose démonstration du dimanche après-midi par laquelle devait se clore le Congrès, puisque toutes ces cérémonies ont attiré, dans le temps, l'attention du monde catholique et plus particulièrement du Canada comme colonie britannique.

Mais j'arrive essoufflé à l'Exposition franco-anglaise ou à l'exposition de la France et ses colonies et de l'Angleterre et ses colonies à la tête desquelles le Canada, on peut dire, brille au premier rang.

Tout ce vaste champ attirait beaucoup de monde et du monde français venu à Londres pour le Congrès; aussi la langue française portait opposition même à l'anglaise.

C'était en quelque sorte l'illustration de l'entrevue récente de Fallières et d'Edouard VII en Angleterre ; c'était une des suites de l'*Entente cordiale* dont on parle encore tant. L'illustration en est de toute beauté et, en un clin d'oeil, je me crus reporté à quinze ans en arrière, dans les palais du célèbre *World's Fair* de Chicago en 1893. Comme ensemble, c'est quelque chose de mieux, quoique moins général et moins universel qu'à Chicago.

Mais le point culminant pour nous était le Canada qui y fait grande et belle figure. Aussi le *Pavillon Canadien* a de la vogue et attire un nombre fabuleux de visiteurs désireux d'admirer les animaux de nos forêts, les castors, nos fourrures, nos bois, nos machines agricoles, nos céréales, nos fruits et surtout nos pommes qui priment sur tous les marchés de l'ancien monde comme aussi du nouveau, puisqu'elles sont les plus belles du monde.

Cette place d'honneur lui revenait de droit par les décorations intérieures du pavillon qui sont simplement admirables et seuls, nos céréales et nos fruits sont entrés dans cette décoration. Au centre s'ouvrent quatre énormes cornes d'abondance desquelles s'échappent, artistiquement disposés, tous nos grains et nos fruits.

Comme Mgr l'évêque de Valleyfield, avait bien voulu se joindre à nous, nous fûmes reçus d'une façon semi-officielle par M. Girardot autrefois de London et premier gérant de la partie canadienne. Ce monsieur s'est montré très aimable à notre endroit, en nous offrant à chacun un présent on ne peut mieux approprié,savoir : la série des cartes postales canadiennes de l'exposition ve-

nant justement d'arriver d'Ottawa et un certain nombre de belles *fameuses* rouges fraîchement déballées et portant encore la robe blanche de papier de soie de leur enveloppe.

A la vérité nous étions fiers d'être Canadiens à la vue de cette superbe démonstration patriotique et de tout ce beau monde hypnotisé, pour ainsi dire, par la richesse et la variété de nos produits. Rien que le 12 septembre, il y eut 700,000 entrées sur le terrain et autant de visiteurs qui sont allés partout, après inspection faite, répandre la bonne réputation du Canada, comme l'exposition de Milan nous en a fourni maintes preuves.

L'exposition de nos fromages et de notre beurre est tout bonnement admirable et justement admirée et se distingue encore par une mise en scène neuve où l'art le dispute à la richesse des produits. Figurez-vous que " l'entente cordiale " où la rencontre d'Edouard VII et de Fallières à Londres, est en beau beurre frais, ainsi que le buste de l'hon. Fisher, ministre de l'Agriculture, entouré des plus symboliques et des plus riches guirlandes où s'entremêlait la feuille d'érable avec la rose, le lis, le chardon, et le trèfle, symbole de l'Angleterre, de la France, de l'Ecosse et de l'Irlande ; le tout en beau beurre doré.

Une autre chose qui nous a charmés c'est la miniature du steamer de la ligne Allan, le *Virginian*, dans lequel nous avions fait la traversée de Montréal à Liverpool.

M. Girardot en parlant de nos fruits canadiens et surtout de nos pommes, nous a fait connaître la bonne

oeuvre faite chaque jour par le gouvernement canadien en envoyant aux Petites Soeurs des Pauvres les pyramides de pommes au fur et à mesure qu'elles commencent à se défraîchir. Les grands restaurants français de la puissante maison Paillart suivent le même exemple dans la disposition des riches reliefs de leurs tables.

A notre arrivée, on nous présenta le registre des visiteurs puis, de la façon la plus gracieuse, on nous fit passer dans le salon-secrétariat où sont étalés les journaux canadiens et tout ce qui peut servir à la correspondance, mais où seuls les Canadiens sont admis.

Voici maintenant ce qui intéresse Joliette et ses environs et ce qui me rappelait fort Chicago et son exposition de tabac, à la tête de laquelle figurait alors M. Médéric Foucher, qui vient de mourir, après avoir été le grand promoteur de la culture du tabac dans le comté Montcalm. C'est, dans de grandes vitrines, l'exposition de beaux et appétissants cigares bien aromatiques, fabriqués à Joliette, par M. Ulric Gervais et la brillante collection de tabac en feuilles du comté Montcalm. Ce fut, je l'avoue, un moment de bonheur et d'émotion et aussi de fierté, car c'était à mes yeux le plus beau tabac de l'univers, avec un arôme à faire oublier tous les autres, et le refrain de la chanson de Sir Etienne Cartier me revint à la mémoire :

Comme le dit un vieil adage :
Rien n'est si beau que son pays.
Et de le chanter c'est l'usage :
Le mien je chante à mes amis.

Cette exposition n'est l'oeuvre ni du gouvernement, anglais ni du gouvernement français, mais d'une société de spéculateurs qui ont un bail de vingt-cinq ans et qui continueront encore cette année et plusieurs années peut-être à appeler en Angleterre les produits d'une partie du monde.

Avant de quitter l'Angleterre, je veux faire la déclaration suivante : Pour assister aux séances du Congrès, le comité général, par son président le duc de Norfolk, et son secrétaire, l'hon. W.-S. Lilly, avait mis à la disposition des évêques cinquante automobiles. Mgr l'évêque de Valleyfield, ainsi que son secrétaire, M. Marleau, avait le sien, et à la demande de Mgr Emard, qui fut admirable de zèle pour ses compagnons de voyage, le comité mit aussi à notre disposition un auto-landaulet dès lundi matin, trois jours avant le Congrès jusqu'au lundi midi suivant. Ainsi nous fûmes logés et traités comme des évêques chez les Soeurs Adoratrices du Saint-Sacrement à Balham, ayant à notre usage un automobile et son chauffeur. Dans ces conditions-là, la distance de Balham au centre de la ville, loin d'être un inconvénient, nous fut l'occasion de courses fort agréables et très utiles.

Notre séjour à Londres n'avait plus d'objet, il nous tardait de passer en France et d'aborder à Paris.

Que de choses, il faudrait encore décrire pour être complet : notre séjour à l'abbaye de Solesmes qui, tout entière est en exil à l'île de Wight et où nous avons entendu, dans toute sa perfection, le chant connu sous le nom de " Solesmes ", parce que c'est à ces religieux que

le Saint-Père a confié la tâche immense, mais glorieuse de restaurer le chant grégorien.

Nous quittons l'Angleterre à Southampton et nous entrons en France par le Hâvre en Normandie. Bientôt, après avoir plusieurs fois traversé la Seine sans cesse repliée sur elle-même, nous apercevons la grande capitale de la France et nous entrons en gare à Paris.

Parmi les attractions de la ville lumière, l'une des plus émouvantes fut la visite du Louvre, (musée immense où sont réunis les oeuvres artistiques de la France). Là se trouvent les galeries de peintures des grands maîtres non seulement de la France, mais du monde entier. Je m'arrêtai *con amore* devant le tableau historique de *Saint Charles Borromée donnant la communion aux pestiférés de Milan* dont une copie orne le retable de la cathédrale de Joliette.

Saint Charles Borromée naquit au château d'Arona dans le Milanais, le 2 octobre 1538, du Comte Gilbert Borromée et de Marguerite de Médicis. A vingt-deux ans il fut créé cardinal et nommé à l'archevêché de Milan. Pendant son long séjour à Rome, auprès du pape Pie IV, il vivait assez somptueusement, en remplissant les fonctions de Secrétaire d'Etat, d'archiprêtre de Sainte-Marie-Majeure et de cardinal du titre de Sainte-Praxède, (titre de Son Eminence le secrétaire d'Etat actuel), mais après le Concile de Trente, il entreprit la réforme de son diocèse et donna l'exemple de toutes les vertus jusqu'à sa mort, qui eut lieu en 1584, alors qu'il n'avait que 46 ans. En une circonstance mémorable durant la peste de

Milan qui décima la population, il fit l'admiration du monde entier. Il ordonna des processions solennelles et y assista nu-pieds, la corde au cou et tenant dans ses mains un crucifix sur lequel étaient continuellement fixés ses yeux baignés de larmes.

A Rome, dans l'église de Saint-Charles *ai Catinari*, on nous montre une de ses mîtres et la corde qu'il portait à son cou dans cette procession (câble d'un pouce de grosseur) et un tableau orne le maître-autel, qui représente cette scène et dont l'auteur est Pierre de Cortone.

Dans l'église de Sainte-Praxède, on nous fait voir, dans la chapelle de Saint-Charles, le siège dont se servait le saint et la table longue de 12 pieds, large de 2 pieds et demi, sur laquelle il donnait à manger aux pauvres qu'il servait lui-même; puis son vêtement cardinalice dont il disait: " Je porte cet habit rouge, afin de me faire souvenir continuellement que je dois toujours être dans la disposition de donner mon sang pour la gloire de Dieu et le bien de l'Eglise. ".

A Milan, outre son corps conservé dans une châsse d'argent, il y a encore les deux croix dont il se servit dans les processions de pénitence pour la cessation de la peste. Son coeur est à Rome dans l'église de Saint-Charles du Corso, dans un beau reliquaire d'or exposé à la fête du saint, le 4 novembre et durant son octave; là se trouvent encore son crucifix et du linge imprégné de son sang. J'ai dit la messe à la vue de ces insignes reliques.

Mais je reprends mon récit.

Jeudi, le 1er octobre 1908, à notre arrivée à la pen-

sion du R. P. Prévost, boulevard Péreire, de retour d'une promenade à la Malmaison où demeure M. Lavallée, prêtre, autrefois de Sherbrooke, lequel prend soin de plus de 20 prêtres âgés ou malades retirés du ministère, nous trouvons trois Clercs de Saint-Viateur de Joliette : les RR. PP. Roch, Charette et Gorman, qui vont étudier, le premier au Séminaire canadien à Rome et les deux autres à Lyon, aux Facultés catholiques de Littérature. L'arrivée de ces trois recrues porte à quinze le nombre des pensionnaires. La joie et le bonheur de ces jeunes prêtres contrastent fort avec le rôle pénible d'un jeune Oblat faisant ses vingt-huit jours sous la livrée du soldat français et venant dire la messe chez le P. Prévost. Il portait le pantalon rouge,le surtout bleu, la ceinture avec un sabre qu'il nommait son " coupe-chou " et la casquette écarlate. Pour dire la messe je le vis enlever son sabre, son surtout et endosser la soutane sur ses pantalons rouges.

Si maintenant du grand Paris j'arrive par le chemin des écoliers au petit Paris qu'est Bruxelles, je retrouve les Clercs de Saint-Viateur et la maison mère de la communauté de Joliette dont le supérieur général est le Très R. P. Lajoie que tout Joliette aime et vénère comme un père.

Chassés de France, les Clercs de Saint-Viateur ont trouvé refuge en Belgique et sont aujourd'hui assez solidement établis à Saint-Pierre de Jette dans la banlieue de Bruxelles. Notre première visite fut pour l'école Saint-Lambert, rue Van-der-Noot, sous la direction du Frère Valrivière, aidé de quinze religieux, donnant l'ins-

truction à plus de 500 élèves. Comme partout ailleurs les religieux de Saint-Viateur nous firent une chaude réception et nous retinrent à dîner bien qu'il fût deux heures p. m. Puis le Frère Couderc venu au Canada avec le R. P. Lajoie, et le Frère Valrivière nous font visiter la maison récemment achetée par et pour la direction générale qui en prit possession au mois de décembre dernier. C'est à quelques pas du célèbre couvent du Sacré-Coeur de Jette où repose la bienheureuse Mère Barat et de l'endroit où doit s'élever bientôt la basilique du Voeu national belge qui sera comme le Montmartre de la Belgique. Les religieux ont là maintenant leur direction générale (résidence du R. P. Lajoie), leur noviciat et leur juvénat. Mais les deux Canadiens: les RR. PP. Lajoie et Coutu, n'étaient pas à leur résidence, le premier se trouvait à Lyon et le second en visite officielle au Canada.

Le vénérable supérieur général m'avait donné rendez-vous à Paris pour le 8 octobre. Je n'eus garde de manquer à la consigne, mais à ma rentrée à la Pension Prévost, une lettre de Lyon m'avertit que le P. Supérieur ne sera à Paris que samedi soir le 10.

Alors il fut décidé entre nous de recevoir le R. P. Lajoie, ainsi que les Pères Gary et Bousquet, c. s. v., à notre table pour le dîner du lendemain.

En acceptant notre invitation, le P. Supérieur "regrette, dit-il, que le malheur des temps ne lui permette pas, comme autrefois, de nous offrir l'hospitalité, mais il accepte avec bonheur notre invitation qui nous réunira sur ce coin du Canada qu'est la Pension Prévost."

Donc, le 11 octobre, par un beau dimanche matin, M. Nepveu, curé de Beauharnois et moi, nous allons au-devant de nos invités en automobile.

Ce matin-là, Paris se fit voir dans tout l'éclat de ses charmes ; il me ravit. On en sera convaincu, si je retrace l'itinéraire suivi : Porte Maillot, boulevard Péreire, avenue de la Grande Armée, place de l'Etoile, avenue unique et incomparable des Champs Elysées, place de la Concorde, quais des Tuileries, du Louvre, de l'Hôtel de Ville, boulevard Henri IV, place de la Bastille, rue du faubourg Saint-Antoine et porte de Vincennes. La Seine qui coule à notre droite, de la place de la Concorde au boulevard Henri IV, ajoute considérablement à la beauté du paysage par l'azur de son onde, par ses ponts de la Concorde, Royal, Neuf et Sully, par ses deux îles de la Cité et de Saint-Louis et, par-dessus tout, par l'insurpassable cathédrale de Notre-Dame. L'automobile, avec ses teufs-teufs, eût tôt fait de dévorer la distance qui sépare les deux murs et s'arrêta net à la porte du P. Bousquet. Alors nous vîmes arriver " d'un pas tranquille et lent " le R. P. Lajoie, général des Clercs de Saint-Viateur, revenant de célébrer la sainte messe.

Impossible de réprimer mon émotion à la vue de ce vénérable Père, le seul survivant des premiers prêtres que j'aie connus dans mon enfance et le dernier de cette phalange de curés dont les paroisses formaient couronne autour de Joliette et de son collège, et qui aujourd'hui vivent sous la houlette de Mgr Archambeault (1909). Encore vert et vigoureux, malgré son grand âge, et toujours jeune de coeur, de mémoire et d'intelligence, le P.

Supérieur nous presse sur son coeur dans une étreinte, je dirai maternelle et nous adresse les plus aimables paroles.

Tout Joliette, il me semble, remonta à la surface de ma mémoire, tous les Clercs de Saint-Viateur connus et aimés dans ma jeunesse apparurent à mes yeux dans un tableau riant et animé, bien que teinté de mélancolie ; tout le collège, avec son monde remuant et ses fêtes inoubliables reparut sur la scène. Je revoyais le R. P. Lajoie entouré de ses collègues, aux trois circonstances mémorables de l'année dans lesquelles il prenait contact plus intime avec les élèves : au Jour de l'An, à la Saint-Pascal et à la Saint-Viateur. Car " selon l'usage antique et solennel " la communauté se rendait au Noviciat pour les deux fêtes de mai ou d'octobre, tandis que le P. Supérieur venait à la salle de récréation, la veille du Jour de l'An, pour y recevoir les souhaits des écoliers.

Je ne puis résister à la pensée de rappeler ici une parole que, jeune élève, j'entendis un jour à l'adresse du R. P. Lajoie et de M. Chapdelaine et qui me passa dans l'esprit, en apercevant le P. Supérieur.

Qu'on me pardonne l'expression dans ce qu'elle a de familier; elle était bien vivante. " Moi, disait notre Joliettain, je voudrais être bon Dieu, pour quelques minutes ". — Pourquoi ? — " pour faire courir le Père Lajoie et M. Chapdelaine. "

Mais je reviens à Paris, car j'y suis vraiment.

Après les premiers saluts d'usage, notre vénéré Père nous dit : " Vous venez me chercher pour dîner? " — Oui,

mon R. P. — " C'est à vous cet automobile que je vois en face ? — Oui encore. — " Mais j'ai 83 ans et je n'ai jamais monté en auto, et j'ai presque promis de n'y jamais monter ; c'est trop périlleux. ".

Mais ce ne fut pas long et en quelques mots nous le persuadons que le danger est éloigné ; nous l'assurons que le chauffeur mettra sa machine à une allure raisonnable, conforme au temps et à la circonstance, et nous voilà en route pour traverser Paris, de Vincennes à Maillot, c'est-à-dire de l'Est à l'Ouest.

A peine entré et,sur notre demande, le R. P. nous livre ses impressions de voyage ; il trouve que ça va très bien, mais, ajoute-t-il, comme pour plaider sa cause : " Vous avez été bien raisonnables. ".

Laissez-moi vous dire qu'à Londres et à Paris, les automobiles pullulent, ne sont guère plus exigeants, à la course, que les carrosses et nous épargnent un temps précieux. Avec les automobiles, on peut aller vite et être bien ; vite et bien sont les deux mots du jour. Il y a à Paris les voitures et les automobiles à compteur indiquant au voyageur, au moyen d'un cadran à guichet, par la distance parcourue, la somme qu'il doit payer. Ce cadran se trouve en face du promeneur ; le prix du passage qui est d'abord de 0.fr. 75. va en augmentant et vient se placer sur le guichet du cadran actionné par la roue de la voiture ; c'est très ingénieux et commode.

Des deux Pères de Saint-Viateur résidant à Paris, un seul, le R. P. Bousquet, put accompagner son supérieur ; l'autre, le R. P. Gary, semainier à Notre-Dame des Vic-

toires où il est vicaire, s'excusa d'être retenu au poste par les devoirs de sa charge.

Nous avions donc l'honneur de recevoir à notre table, chez le R. P. Prévost que tout le monde connaît au Canada, et dans un dîner intime fait à ordre, les RR. PP. Lajoie et Bousquet, c. s. v., MM. Vuillaume, Bidard et Mugnier, de la maison même; MM. David, Quesnel, Nepveu et moi. En outre, un abbé français, M. Perdriau, que nous avions rencontré en Angleterre et venu tout exprès pour nous inviter à l'aller voir à son château du Gats, sur Loir, dans le département de la Sarthe, était aussi des nôtres.

Dans la matinée, le R. P. Supérieur avec sa grande lucidité d'intelligence et sa toujours jeune mémoire, nous raconta vivement comment il s'était fait appréhender et mettre en prison à Lyon en 1870 avec le Frère Alfred Bélanger, c.s.v., devenu le R. P. A. Bélanger, comme étrangers suspects. Le Frère Gaulin,économe à Vourles,fit des démarches à la préfecture de Lyon pour les faire relâcher. C'est au retour de ce fameux voyage qu'en apparaissant dans la chaire de Joliette, où il était curé, il dit : “ Mes frères, voici votre curé qui vous arrive d'Europe et qui sort de prison. ”.

Au dîner il voulut bien dire aux convives à mon adresse : “ Quand j'ai appris le voyage de M. D. en Europe, je me suis dit : “ En voici un qui, s'il le peut, viendra me rencontrer. ”. Son coeur ne le trompait point et je fis l'impossible, il le sait bien, pour nous ménager une entrevue, car, après le Pape, aucune rencontre ne pou-

vait m'être plus agréable, en Europe, que celle de notre ancien supérieur.

Inutile d'ajouter que la plupart du temps la conversation roula sur Joliette et les anciens élèves du collège, mais ce qu'il faut dire, c'est que notre Père se tient au courant des allées et venues de chacun, et qu'il peut localiser tous les Joliettains aux postes qu'ils occupent.

A trois heures, le départ sonne et nos hôtes partent pour Montrouge, en visite officielle. Mais ils refusent absolument un auto de retour et préfèrent la ligne de ceinture qui circule à deux pas de la pension Prévost. Sur le quai de la gare le R. P. Lajoie nous exprime ses regrets de n'avoir pu faire le voyage du Canada en 1908. " Oui, j'aurais pu faire le voyage, mais pas l'ouvrage inhérent à cette visite. ". Mais lui dis-je, vous viendrez à l'inauguration du collège. — " Ce n'est guère probable, car en 1910 aura lieu le chapitre. Si alors l'on veut accepter ma démission, je traverserai peut-être la mer pour la quatorzième fois. ".

Mais depuis, les choses sont changées; le chapître est chose du passé et le bon Dieu, par la mort du R. P. Soucques, a préparé les événements de manière à faire anticiper cette réunion solennelle d'une année. Pourtant ce chapitre n'a pas donné congé au vénérable supérieur; il lui laissa le généralat qu'il porte si courageusement et ce sera en qualité de supérieur général qu'il nous reviendra l'an prochain, il faut l'espérer, pour assister au triomphe définitif de cette maison de Joliette qu'en 1847, il trouva si jeune et si faible. En effet, il faut à

cette fête de l'an prochain (1910), la présence du R. P. Lajoie, portant à son front la triple couronne de ses voeux de religion, de son sacerdoce et de son supériorat, car il est religieux depuis 60 ans, prêtre depuis 56 ans et supérieur de sa communauté au Canada et en France depuis 40 ans. On peut donc dire de lui: *Nemo tam Pater!* (Le R. P. ne put venir.)

Ce petit dialogue terminé, le train de Montrouge entre en gare, stoppe un instant et repart en nous dérobant notre hôte si précieux.

Pour reprendre contact avec Joliette à l'étranger, il me faut à présent aller à Rome où j'arrive par un sérieux chemin d'écolier dont l'itinéraire se lit ainsi : Paris, Chartres, le Mans, Rennes, Auray, Saint-Malo, Mont Saint-Michel, Tours, Poitiers, Bordeaux, Lourdes où l'on reste six jours et où, par un privilège quasi épiscopal, nous disons la messe à la grotte de l'Apparition. C'était l'année jubilaire, (1858-1908), de la céleste vision de Bernadette, et, à cette occasion, le flot des pèlerins monta jusqu'au chiffre de 1,500,000 personnes.

De là, et d'un bond, mais combien formidable, au-dessus de Toulouse, Marseille, Nice, Cannes, Monaco, Vintimille, Gênes et Pise, nous sommes à Rome dans la matinée du 26 octobre 1908, presqu'à la veille du jubilé d'or du Pape.

Je ne décrirai pas ici notre séjour à Rome, ni nos cinq audiences auprès du bon Pie X, ni les splendeurs de la messe pontificale célébrée à Saint-Pierre, sur l'autel papal, par le Souverain Pontife lui-même, au jour du cin-

quantième anniversaire de son ordination sacerdotale, bien que ce récit pourrait fort intéresser les lecteurs de l'*Etoile du Nord*, mais ce n'est pas pour cela que j'ai la plume en main cette fois-ci; c'est seulement pour relever, ici et là,les incidents de mon voyage qui mettaient Joliette en évidence. Ainsi dans cette Rome internationale, fleurit un petit Canada, dans le superbe séminaire canadien qui, soit dit en passant, est une vraie gloire pour notre pays, une pépinière de savants, où se trouve en scène le dévouement du clergé canadien, et de Saint-Sulpice,en particulier, à la cause de l'instruction; où se fait une illustration plus grande et plus retentissante et sur un plus vaste théâtre, de ce qui se fait en petit dans une infinité d'endroits de la province de Québec, par un grand nombre de prêtres au coeur desquels, quoi qu'on en dise ou qu'on en pense, la cause de l'enseignement est toujours chère. Et dans ce séminaire, le diocèse de Joliette seul comptait cinq de ses prêtres envoyés là au prix des plus onéreux sacrifices. Je ne fus pas lent à les découvrir parmi les autres, car l'amour fraternel a du flair et je fis avec eux le plus heureux ménage. Jamais deux élèves d'une même maison ne devraient être indifférents l'un à l'autre; trop d'intérêts communs les rapprochent pour ne pas en faire des frères et ne pas entonner ensemble la vieille chanson de l'*Alma Mater*. C'est du moins, quant à ce qui nous concerne, ce que le bon Père Beaudry cherchait à enraciner dans notre coeur et je crois qu'il a réussi. Il y avait donc à Rome, à l'automne de 1908, les abbés Robitaille, Gervais, Chevalier, Désy et le R. P. Roch, c. s. v., venus à Rome pour y suivre les cours de philosophie et de théologie afin de retourner

ensuite dans leur diocèse pour répandre sur les diocésains ou les élèves de l'*Alma Mater*, les lumières puisées par eux au centre de la science.

Ensemble, le premier novembre, nous sommes allés au cimetière de Saint-Laurent hors les murs, pour y prier pour nos défunts et ensemble aussi, le 22 novembre, nous étions aux catacombes de Saint-Calixte, à la messe chantée dans la chambre où sainte Cécile reposa tant d'années.

Plus tard, en allant de Rome à Constantinople, à Smyrne, en passant par Brindisi, Corfou, Patras, Corinthe, Athènes et le Pirée, nous eûmes la bonne fortune de voyager avec Mgr Marengo, archevêque de Smyrne, Mgr Camilleri, évêque de Santorin (l'une des Cyclades, évêché suffragant de Naxos, île de l'archipel grec), et Mgr Paléologue protonotaire apostolique et curé latin du Pirée — port de mer d'Athènes — un pur grec apparenté, paraît-il, à la fameuse famille Paléologue qui régna sur Constantinople de 1260 à 1453.

Mais je reviens à Joliette dans un souvenir attendri, car il s'agit ici de mon confrère de classe Martin Kehoe, élève de la Propagande durant six ans (1876-1882), curé du diocèse de Marquette, Etats-Unis et décédé l'an dernier (1908), dans sa paroisse. Il quitta Joliette après sa Rhétorique en 1876 pour Rome où son évêque Mgr Mrak l'envoyait compléter ses études. Kehoe était ce qu'on peut appeler un excellent élève parlant également bien le français et l'anglais et tournant fort bien un discours français, au point d'être choisi par le R. P. Peemans pour

prononcer un discours à la distribution solennelle des prix au mois de juin 1876. C'est, je crois, le premier élève de Joliette qui ait étudié à Rome et c'est pour lui que le P. Peemans, dans ses souhaits de bon voyage au premier numéro de la *Voix de l'Ecolier*, dit : " le Tibre frappé d'étonnement, prêt à refluer vers sa source, frémira à ton approche. ". Plusieurs lettres remarquables portant sa signature peuvent se lire dans la collection de la *Voix de l'Ecolier*.

A la Propagande il eut pour amis Mgr l'évêque de Santorin nommé plus haut et Mgr Legris de Bourbonnais, un des élèves du premier cours de ce collège et venu à Joliette en 1874, avec le R. P. Roy, c. s. v., et ses deux confrères de classe finissants comme lui : MM. Lesage et Bergeron tous deux curés du diocèse de Chicago. Il fut longuement question, entre deux attaques de mal de mer du prélat, et durant les quatre jours passés avec nos charmants compagnons, de Martin Kehoe que Mgr Camilléri aimait comme un frère.

Les deux Irlandais envoyés de Marquette à Joliette en 1873, Martin Kehoe et Thomas Atfield, ne sont jamais revenus à l'*Alma Mater*, malgré la meilleure volonté du monde. La réunion de 1910 ne pourra en tout cas que nous ramener le Père Atfield car le Père Kehoe est mort en 1908 ; il était même parti de ce monde quand on s'entretenait de lui. Mais si jamais l'*Etoile du Nord*, ou ce volume tombe sous les yeux de Mgr Legris, je tiens à ce qu'ils lui fassent savoir que l'évêque de Santorin garde un précieux souvenir de lui, et même se rappelle une chanson chantée autrefois par lui au collège de la

Propagande; il la chante lui-même en français qu'il parle très bien.

Notre itinéraire continue de Smyrne à Alexandrie, le Caire, Port Saïd, Beyrouth, Damas pour arriver à Caïffa, Nazareth, puis Jérusalem et Bethléem. Dans plusieurs de ces villes je retrouve Joliette dans la personne de son évêque Mgr Archambeault et de son compagnon de voyage M. Eustache Dugas, chanoine et aujourd'hui vicaire général.

On nous a beaucoup parlé de Mgr l'évêque de Joliette ; j'ai vu sa signature à plusieurs endroits et j'ai sous les yeux un récit de voyage où Mgr de Joliette fait grande figure comme on va le voir.

Dans les premiers jours de septembre 1906, le vapeur l'*Etoile* des RR. PP. Assomptionistes, avec 250 à 300 pèlerins, quittait le port de Marseille au chant de l'*Ave Maris Stella*, et s'en allait en Palestine dans son XXXII pèlerinage de Pénitence.

" A la tête du pèlerinage, dit le narrateur, nous saluons le président d'honneur S. G. Mgr Archambeault, évêque de Joliette (Canada). Ce prélat est d'origine française. Il y a trois siècles, un de ses ancêtres accompagna de Maisonneuve au Canada où sa famille n'a cessé d'y exercer une heureuse influence. Après de brillantes études à Rome et plusieurs années employées à un fécond enseignement, le prélat fut appelé à la haute charge de vice-recteur de l'Université Laval à Montréal. C'est là que l'élection pontificale vint le prendre pour le mettre à la tête du nouveau diocèse de Joliette, dont le terri-

toire a été distrait de l'archidiocèse de Montréal. Cet évêque est jeune encore, petit de taille, mais le regard vif, le visage souriant, tout fait d'intelligence et de bonté. Aussi quel souvenir respectueusement sympathique les pèlerins lui garderont ! "

" Au jour de l'Exaltation de la Sainte Croix, le 14 septembre, il y eut grande solennité sur le navire. La Croix de Terre-Sainte fut illuminée et l'enthousiasme des pèlerins, excité par la parole ardente de Mgr Archambeault, évêque de Joliette, fut à son comble. ". Au cours de la traversée, Mgr l'évêque a fait une conférence fort appréciée et dont on a dit : " Mgr Archambeault nous a donné une étude magistrale sur le Canada. ".

Le 25 septembre, les Pères Dominicains de Saint-Etienne, à Jérusalem, recevaient les pèlerins et Mgr Archambeault chanta la messe pontificale dans laquelle le très célèbre Père Ollivier, dominicain, fit le sermon. A la réception qui suivit la messe, le Consul de France, le Père Séjourné, prieur des Dominicains prirent la parole ainsi que Mgr Archambeault " avec une éloquence chaleureuse, apportant à Jérusalem son âme d'évêque et les aspirations du Canada, français de coeur et catholique par-dessus tout. Nous étions suspendus à ses lèvres. ". Plus loin il ajoute : "Qui manquait à cette réunion a lieu de se repentir ; il n'a pas entendu ni frémi en entendant les fines, ardentes et apostoliques paroles de Mgr Archambeault. ". Mgr célébra aussi la messe le jour de la Pentecôte, sous une vaste tente à quelques pas du cénacle. " La veille, continue le narrateur, Mgr avait pris la parole aux dernières agapes. Il avait remercié les Pères

Assomptionistes de lui avoir facilité les émotions d'un si beau voyage; distribuant à chacun son dû, avec cette finesse et cette bonne grâce qui le caractérisent. ". Les Pères de Matarieh, à Héliopolis, en Egypte, et surtout le bon Père Jullien, s. j., l'auteur savant d'une brochure intitulée: l'*Arbre de la Vierge,* nous ont parlé des deux pèlerins de Joliette, comme au Mont-Carmel, les RR. PP. Cyrille et Brocart nous en avaient entretenus.

A Nazareth se trouve un registre précieux où les pèlerins signent leurs noms; là, j'ai vu pour 1904, les noms de Mgr Langevin et du Père Olivier Cornellier, o. m. i., natif de Sainte-Elisabeth, comme pour 1906, j'ai lu ceux de Mgr de Joliette et de son compagnon.

Ecrit en 1902, le quatrain qui suit m'a bien intéressé:

O Nazareth, cité chérie,
Heureux qui de toi se souvient ;
Plus heureux qui vers toi s'en vient
Soulager son âme meurtrie.

En 1903 on trouve le dystique suivant :

Heureux qui te revoit
S'il a pu te quitter.

En 1904 un Père Assomptioniste parlait ainsi de l'hospitalité de la *Casa Nova* de Nazareth :

Au pays de Jésus, ouvrant leur coeur entier,
Les fils de François nous hospitalisent
C'est Marie et Jésus, Joseph le Charpentier
Que leur bonté immortalisent.

En 1905 se lisent ces paroles significatives :

Adoravimus in loco ubi steterunt pedes ejus.

Mais je continue et termine la citation du narrateur du pèlerinage auquel prenait part Mgr Archambeault :

“ Le 13 octobre, le Pape recevait Mgr Archambeault et trente-six pèlerins de ce pèlerinage ; Monseigneur les présenta à Sa Sainteté qui passa près de chacun, donnant sa main à baiser et adressant des paroles d'encouragement. ”.

Je reviens à notre voyage. Notre retour de Palestine s'opère par Jaffa, Port-Saïd, Brindisi, Naples, Mont-Cassin, Rome, Turin, Modène et Lyon.

Nos billets portaient : Jérusalem, Jaffa, Port-Saïd et Naples par Messine, mais durant le trajet de nuit, de Jaffa à Port-Saïd, eut lieu l'épouvantable tragédie de Messine et de Reggio qui, en encombrant le détroit, l'interdisait à la navigation et ainsi, force nous fut de retourner à Brindisi.

Il nous tardait de voir Lyon, la ville de la Sainte Vierge, d'où sont partis les premiers Clercs de Saint-Viateur venus à l'Industrie en 1847 ; la colline et la basilique de Notre-Dame de Fourvières et quelques amis, entr'autres les RR. PP. Bourachot, Charette et Gorman, C. S. V.

Le 17 janvier 1909 nous nous présentons à Fourvières pour y célébrer la sainte messe. Les sacristains qui, tous les cinq, sont Clercs de Saint-Viateur, nous reçoi-

vent, venant de Joliette, avec une grande bienveillance et s'empressent de nous faciliter l'heure de nos messes. Puis ils nous disent de " prendre la ficelle " (le funiculaire) pour arriver à la cathédrale de Saint-Jean et de là chez le R. P. Robert, provincial de Lyon, où demeure, le R. P. Bourachot. Le Père Provincial nous reçoit avec cette cordialité et cette amitié qui distinguent partout les Clercs de Saint-Viateur, et nous retient à dîner, avec une invitation spéciale pour mardi midi. La matinée se passa à visiter la ville de Marie avec les PP. Charette et Gorman, en voiture, un magnifique coupé traîné par deux chevaux noirs. L'après-midi est également consacrée au même but, mais cette fois-ci nos compagnons et nos guides sont les RR. Pères Robert et Bourachot. Entre temps et jusqu'au mardi midi nous suivons l'itinéraire tracé par le Père Provincial pour les pèlerinages du Sacré-Coeur à Paray-le-Monial et d'Ars.

Mardi donc nous retrouve, à midi juste, chez les bons Clercs de Saint-Viateur, à Lyon, où nous sommes treize convives à table: les RR. PP. Robert, Bourachot, Charette et Gorman, les Frères Guillermin et Saulin, venus tous deux à Joliette avec le R. Père Général, cinq autres Frères et les deux hôtes canadiens.

Si nous avons causé de Joliette, des anciens religieux défunts, de tous les amis et en particulier du R. P. Général et du regretté Frère Ls Vadeboncoeur qui, lui, nous parlait avec tant de coeur de son séjour de deux ans en France (1877-1879).

Voilà, chère *Etoile*, ce que j'avais à vous confier, au

sujet de *Joliette à l'étranger.* De Lyon notre route se poursuit jusqu'à Paris en passant par Genève (prononcez G'nève) et Dijon. Puis un train spécial nolisé par l'*American Line* nous emporte à toute vapeur à Cherbourg où le steamer *Saint-Louis* nous attend avec impatience pour nous transporter à New York du 23 janvier au 1er de février.

Ainsi finissait ce voyage longtemps caressé dans mon esprit et très heureusement accompli, grâce à Dieu.

Mais à côté de ce chapitre joyeux, et pour montrer que " les extrêmes se touchent ", ouvrons le chapitre suivant intitulé : *Cinq décès.*



CHAPITRE XIV

CINQ DECES

Extrema gaudii luctus occupat.
(PROV., 14-13.)

1o M. ALPHONSE PANNETON

" Les morts vont vite " me disait tristement, l'autre jour, un ancien élève de Joliette, en apprenant la mort de M. Auguste Cornellier, la cinquième victime prise dans nos rangs depuis quelques semaines.

En effet, depuis peu, c'est M. J. Carson du diocèse de Saint-Jean, N.-B., M. Isidore Bourque de Shédiac, notre doyen d'âge, le Frère P. Thériault, c. s. v., notre doyen d'entrée au collège, puis M. Alphonse Panneton et enfin M. Auguste Cornellier, avocat.

J'ai très bien connu ces cinq anciens, mais un souvenir plus attendri s'attache à mon professeur d'Eléments latins, M. Panneton de sympathique mémoire.

Qui n'a pas aimé M. Panneton ne l'a pas connu, car il se dégageait de sa personne un courant de sympathie qui s'emparait de vous, vous enveloppait et vous gagnait à lui. Bien qu'imprévue sa mort nous surprend, car, après un petit complot, nous voulions aller le voir, Aubin et moi, pour le consoler, non pas d'être aux Incurables, mais de sa triste santé qui le vouait prochainement au tombeau, lorsque les journaux annoncèrent sa mort...

En 1872, dans la " distribution des talents " comme on dit à Saint-Sulpice, les directeurs du collège Joliette confiaient la classe des Eléments latins à un jeune homme de dix-neuf ans, à la figure glabre, paraissant audessous de son âge et duquel Boileau n'eût pas manqué de dire comme du prélat de son *Lutrin*: " La jeunesse en sa fleur brille sur son visage ". Il venait d'endosser la soutane quand la fièvre typhoïde le saisit et l'étendit, pour plusieurs semaines, sur un lit de souffrances. L'année scolaire s'ouvrit le 3 septembre, mais notre professeur encore malade ne put, malgré son ardeur juvénile, prendre à temps sa chaire de professeur. C'est alors que nous eûmes un professeur de *rosa-sac* qui me rappelle fort bien. un certain père Lucette, ancien maître d'école de Mgr Plessis, pendant son enfance à Montréal.

On me dispensera de nommer ici notre professeur intérimaire; je l'ai mentionné dans un autre endroit de ces *Gerbes*.

Le père Lucette de Montréal n'était donc pas savant du tout, mais avec la pratique et des dispositions, il était devenu expert dans l'art ancien de jouer du martinet, et ce n'est pas aux mains qu'il en voulait. Pour s'en venger, un malin lui lançait cette épigramme : *lucet a non lucendo*, que je ne traduirai pas, laissant aux élèves d'Eléments latins le soin de la mettre en bon français. A la première visite du prélat à Montréal, comme évêque, le père Lucette ne manqua pas de lui dire : " Vous me pardonnerez, Monseigneur, l'honneur que j'ai eu de vous donner le fouet ". — Très volontiers, père Lucette, répondit le spirituel prélat, mais à condition que vous n'y reviendrez plus. ".

Les classes d'alors (1872) n'étaient pas nombreuses comme aujourd'hui; on ne parlait pas de les diviser, mais plutôt d'en réunir deux, comme ça venait d'arriver à la classe de Lactance Tremblay. Pourtant nous étions vingt bien comptés. Qu'on me permette d'en faire l'appel :

F.-X. Paré,
Antonio Beaudoin,
Samuel Kelly,
Elie Bellehumeur,
Rodrigue Panneton,
Adelphe Panneton,
Edouard Auger,
Louis Lavallée,
Arsène Aubin,
Jean-Ls Monne,
Stanislas Gareau,
Victor Desaulniers,
Joseph Dalcourt,
Henri Flamand,
Wilfrid Désy,
Firmin Dugas,
Joseph Caisse,
Georges Lafortune,
Hormisdas Gingras,
Charles Dugas.

Sept ou huit ne pourront plus répondre : " présent ", car ils n'y sont plus et aujourd'hui, c'est notre maître lui-même qui nous fausse compagnie et qui va être condamné par défaut. Que va devenir le reste du troupeau auquel on vient d'enlever le berger? Je crains beaucoup pour lui !

Après la retraite des écoliers prêchée par M. E.-C. Fabre, chanoine de Montréal, notre véritable professeur nous arrive pour tout de bon ; il était venu nous voir une fois ou deux dans sa convalescence et ce premier contact avec ses élèves nous le rendait déjà cher.

Pour tout dire, ce n'était pas une classe tout à fait désirable pour lui, car, parmi ses élèves se trouvaient ses deux plus jeunes frères Rodrigue et Adelphe très bons élèves, il est vrai, bien élevés, mais ne craignant pas assez le maître ou comptant trop sur le frère.

M. Alphonse Panneton était Joliettain de la plus belle eau, né au mois d'août 1853, au coin des rues Saint-Charles-Borromée et de Lanaudière, fils de M. Ch.-Héliodore Panneton, l'un des plus anciens citoyens de Joliette et des compagnons les plus fidèles de l'hon. B. Joliette, marié à une demoiselle Ducondu, fille adoptive de M. Joliette.

La famille de ce pionnier se composait, je crois, de sept enfants : Charles, Georges le zouave, Alphonse, Rodrigue, clerc de Saint-Viateur, Adelphe et deux filles, décédées depuis longtemps.

A l'âge de 7 ans, Alphonse entre au collège Joliette de l'Industrie, auquel préside un directeur intérimaire, le

R. P. Rivet. Commençant ses classes bien jeune, il fit un long stage de douze ans au collège (1860-1872), où il comptait parmi ses confrères de classe : MM. F. Mondor, R. Bonin, F.-X. Boisseau, M. Beausoleil, Ch. Caron, Jos. Laporte (the Door), R. Capistran et O. Gadoury.

Il prit la soutane en 1872 et fit les Eléments latins et non pas la Rhétorique, comme on vient de l'écrire dans un journal, et n'enseigna que deux ans (et non pas plusieurs années), la même classe après lesquels il quitta définitivement le collège et la soutane.

M. Panneton était petit, fluet avait l'air d'un enfant de choeur, avec une figure très gracieuse, pâle, encadrée, d'une chevelure chataine, un fort beau front découvert, les yeux bleus profonds et sereins, le nez long, la bouche fine et spirituelle, le rire charmant, puis un air de douceur et de candeur remarquables. Aimant fort à rire et voulant paraître sérieux et sévère sur sa tribune, il mettait tout en oeuvre pour y arriver, mais n'y parvenait guère, toujours trahi par le pli moqueur de ses lèvres.

A première vue, on devinait en lui, par la distinction de ses manières et sa politesse aisée, la parfaite éducation domestique donnée chez ses parents, par une mère que tout Joliette admirait.

Il n'est pas surprenant qu'à ce bon élève on ait donné un joli petit nom, car les sobriquets n'étaient pas rares à cette époque et Alphonse se muait dans l'argot collégien en *Tiphonse*. A coup sûr, c'était significatif et plus tendre. Je me figure aisément, pour me servir d'une expression très connue, de facture joliettaine et presque cléricale, " qu'il n'était pas haï au collège ".

Le préfet des études (1872-73), qui se nommait le R. P. Léon Lévesque,c.s.v., aidait de son influence et de son autorité le jeune professeur, ce qui ne l'empêchait pas de lui dire parfois en sortant de la classe, manière de consolation pour lui et d'encouragement pour nous: " Je ne sais pas comment vous faites pour rester avec une bande de b... comme ça! ".

Comme on entendait le badinage, on n'a jamais cru que ce compliment s'adressait à nous vingt; à notre sens il se trompait d'adresse; ou tout au plus, on prenait cela pour un compliment. Avec le bon P. Lévesque, on pouvait raisonner ainsi. Comme fiche de consolation, il nous laissait clairement deviner que c'était la même chose ailleurs.

Dans le courant de l'année, au jour de sa fête, nous lui présentâmes son portrait pris chez M. Derome et mis dans un médaillon très à la mode du temps. Je crois que c'est la seule photographie que nous ayons de lui en soutane. Son frère Adelphe m'en a donné une copie, il y a quelque vingt ans. C'était le soir, mais un soir beau comme le jour; tout riait au collège et dans nos coeurs; le parloir lui-même où se fit la présentation, débordait de joie. Pour prendre part à une pareille fête, je n'hésiterais pas à me rendre au bout du monde.

Son frère Charles était un véritable artiste en musique, ayant étudié chez les grands maîtres français. Je me souviens toujours de son retour d'Europe et de la jouissance du Frère Vadeboncoeur son professeur, en entendant son élève faire de la si belle et si grave musique sur un piano tout neuf.

M. Alphonse était lui-même bon musicien, avait une très jolie voix et figurait au collège parmi les premiers bandistes. Je crois même que pendant de longues années, il fit partie d'une fanfare militaire aux Etats-Unis, et la suivit partout.

Sa jolie voix, son oreille exercée, son esprit d'observation, son talent d'imitation, tout cela fut un jour mis en oeuvre dans une scène qui m'intéresse.

Il était venu à Saint-Liguori dans les vacances de 1873 avec le R. P. Ducharme et ce qui le frappa le plus et d'une façon défavorable, fut le chant des deux bons vieux chantres de la paroisse.

Il me souvient qu'une fois, en veine de rire, il contrefaisait devant les bandistes, les deux chantres qui, Dieu sait, prenaient leur rôle au sérieux. Ce n'était pas la première fois, car on lui disait : " Chantez donc comme les chantres de Saint-Liguori " et il entonnait ses antiennes d'une façon plus lamentable que la réalité. Ces deux chantres sont très étroitement liés aux curés de Verdun et de Saint-Clet. Malgré mon amitié pour M. Panneton, ça m'allait toujours au coeur, mais aussitôt contrefait, aussitôt pardonné, car il y allait de si bonne humeur et de si bon compte.

Son absence de Joliette fut très longue, si tant est qu'il y revint. Pour ma part, je ne le rencontrai que vingt-trois ans plus tard et d'une façon assez inattendue pour la rappeler ici.

C'était l'automne de 1897, j'étais à Oka, chez les RR. PP. Trappistes avec deux de mes confrères.

En visitant la maison je vois, dans une des nombreuses caves du vaste monastère,un religieux vêtu de la tunique blanche et du scapulaire blanc des novices de chœur et coiffé d'un chapeau de paille à large bord ; il est assis en face d'une cuvette pleine d'eau, y lavant je ne sais plus quoi. Il salue modestement les trois prêtres qui passent outre. Mais, à part moi, j'avais vu cette figure quelque part ; ces yeux, dans leur douce expression, m'avaient déjà regardé. " Ni un, ni deux ", j'allais ajouter " tiens ben ", je dis à mes compagnons : " Je connais ce religieux là, sans pouvoir lui placer un nom sur la figure ". Pour en avoir le coeur net, je rebrousse chemin et j'aborde mon trappiste que ma mémoire me nomme à l'instant :— N'êtes-vous pas un M. Panneton de Joliette? — Oui, me connaissez-vous ? — Autrefois vous m'avez fait la classe ". — Alors, reprit-il, vous êtes un tel. — Oui. Et la trop courte conversation prit fin et pourtant il me dit : " Je me plais à la Trappe, mais ce qui me fatigue le plus, ce sont les longues prières. ". Le lendemain, à l'office, sous l'habit de choeur, je reconnus mon trappiste à moi : même tenue, même mine, même allure, quoique plus pesante qu'autrefois sous la soutane du séminariste.

Vingt-trois ans n'avaient pas éteint dans ma mémoire la figure du cher professeur d'Eléments latins ; il avait à présent 44 ans ; j'en avais 39. Ce fut là notre première entrevue. Trois ans plus tard une annonce frappe mes yeux, c'est celle-ci : " A Montréal, le 27 novembre 1900, M. Alphonse Panneton, fils de feu Ch.-H. Panneton, autrefois de Joliette, à Mlle Edith Labine, de Saint-Alexis co. de Montcalm, P. Q. "

Après cet évènement de sa vie je rencontrai M. Panneton plusieurs fois à l'Asile de Nazareth où il remplissait les fonctions de secrétaire du docteur R. Boulet et des docteurs Edouard et Henri Desjardins, ses cousins germains.

Atteint d'une maladie qui ne pardonne pas, il prit une chambre à l'hospice dit des Incurables le 5 juillet dernier. Il mourut le 2 février 1913, laissant une veuve et deux enfants en bas âge. Ses funérailles se firent en la chapelle de l'hospice, le mercredi des Cendres et ses restes reposent maintenant au cimetière de la Côte des Neiges. Les Soeurs de la Providence, gardiennes de cet hôpital, affirment que M. Panneton les a bien édifiées, durant sa dernière maladie par sa patience, sa résignation, sa parfaite conformité à la volonté divine et son profond esprit de foi.

A mes confrères de classe vivants je dédie ces lignes où vibrent à l'unisson la reconnaissance et l'amitié.

2o M. Isidore Bourque (1825-1913).

Dans le compte-rendu des Noces de Diamant on peut lire à la page 132 une très intéressante lettre de M. I. Bourque qui entra au collège en 1848. C'est notre doyen d'âge puisqu'il est né à la Grande Digue, N.-B., le 25 octobre 1825; il mourut le 2 janvier 1913, à l'âge de 87 ans et deux mois. Il est l'un des premiers Acadiens qui eut l'avantage d'acquérir l'instruction. Et c'est à Joliette qu'il puisa ses connaissances dont il devait faire bénéficier ses compatriotes.

Un jour que je le rencontrais à Shédiac, il me raconta comment il était venu à l'Industrie, à 300 lieues de sa paroisse natale. " J'appartenais à la paroisse de la Grande Digue, N.-B., dont le curé M. l'abbé Magloire Turcotte (1845-48), avait été curé au grand Saint-Paul (1841-42). C'est lui qui m'envoya à l'Industrie où j'arrivai après un très long voyage par Boston ". A son retour, il se livra à la tâche ardue de l'enseignement, à Shédiac, village de sa paroisse, pendant de longues années, au moins 42 ans (1850-1892).

En voyant M. Bourque on avait devant soi le type achevé de l'Acadien religieux, bon patriote et hospitalier, distingué dans ses manières, comme dans son langage. Aussi il fut toujours l'un des citoyens les plus respectables de Shédiac, prenant une part active à la politique et à tous les mouvements publics.

Marié en 1852, il éleva une famille de 10 enfants qui font son honneur. Durant les vacances dernières, il célébra ses Noces de Diamant avec une grande pompe religieuse. Deux de ses fils sont médecins ; trois sont employés au service civil ; le plus jeune est maître des Postes à Shédiac. Affaibli par une pneumonie qui faillit l'emporter il y a trois ans, le regretté défunt contracta de nouveau cette maladie le lendemain de Noël, et, malgré les soins assidus, il déclina rapidement. "Homme pieux et honorable, M. Bourque n'avait que des amis ", dit le *Moniteur acadien.*

3o M. JAMES-FRANCIS CARSON, prêtre.

Un autre ancien élève des provinces Maritimes venait aussi de quitter cette terre le premier novembre 1912; c'était M. James-Françis Carson décédé dans un hôpital de South-Boston à la suite d'une opération douloureuse. On lui avait amputé une jambe, à la hauteur de la cuisse dans laquelle la gangrène s'était cantonnée.

Il vint à Joliette en 1875 et entra dans la classe de Belles-Lettres, sous la direction de M. Georges Bélanger, avec pour confrères de classe, Soumis, Plante, Thériault, P. Lamarche, Ls Lévesque, Narcisse Bourgeois pour ne mentionner que les mieux connus.

Il *prit sa chambre* au dortoir de la sacristie abandonné depuis trois ans (1872-1875) et repris cette année-là sous l'empire d'une grande nécessité et dans lequel ne montaient que de grands écoliers.

C'est là qu'il fut l'objet d'un tour d'écolier assez bien joué, mais mal dirigé, il me semble. Il s'agissait de noircir un élève avec du cirage à bottes et comme Carson était sans cesse “ tiré à quatre épingles ”, selon qu'on a pu s'en convaincre aux Noces de Diamant où il portait une *zimara* et un superbe rochet, il parut tout désigné comme sujet de l'opération nocturne et ténébreuse, pour ne pas dire noire, qu'on machinait.

Sa toilette recherchée et sa tenue féminine lui valurent le nom de *Miss Carson*. C'était la seule *miss* du collège, mais, parmi les Anglais, il y avait encore un élève

venant de Philadelphie, grand, âgé, portant moustache et qui se nommait *Monsieur* Holt ; un autre de la même race répondait au nom de " petit père Collins ".

En tout cas, ce fut *miss* Carson que le charbon noir atteignit, une nuit d'automne.

Si ma mémoire est bonne et je soutiens qu'elle " est bonne comme la banque ", François Lefebvre, avocat de Sorel, logeait au même dortoir, et comptait sans doute dans le cercle de la *Mano nero* des joueurs de tours. S'il faut beaucoup de savon et de besogne pour blanchir un nègre, il fallut bien du noir pour teindre un blanc comme Carson. C'était un très joli garçon, blond, grassette, ayant bonne mine, un vrai *dude*. Oh ! le lendemain matin, *it was chocking !*

M. Lapalme d'aimable et de douce mémoire, surveillant de ce dortoir, ne s'émut pas outre mesure de l'incident et des malins affirment qu'il riait bien dans sa barbe, de voir qu'on s'était démené avec tant de succès pour noircir M. Carson.

Le timbre de voix de ce dernier était agréable et riche au point qu'on le choisit — *res mirabilis, fuit hibernus et cantor egregius*, — comme soliste dans l'exécution de la cantate à l'hon. B. Joliette. Il s'en tira très bien, mais l'auditoire Joliettain se souvenait encore vivement qu'Auguste Marion l'avait chanté trois ans auparavant en 1873

M. Carson ne passa que deux ans à Joliette (1875-1877). Il fut ordonné au Séminaire de Québec, le 19 mai 1883, fut vicaire au Cap-Pelé et à Bouctouche (1883-85), puis curé à Richibouctou (1885-1889) à Albert (1889-

1902), et à Saint-Georges, N.-B., (1902-1912) où il mourut.

On peut dire que cet ancien élève aimait beaucoup les Canadiens-français et durant les vacances, il parcourait les paroisses des comtés Joliette et Montcalm, et, parmi ses amis les plus chers, je crois qu'il faut mettre en première ligne M. Joseph Parent,notaire à Saint-Jérôme.

Il m'écrivait en 1904 : " J'ai toujours eu, non seulement durant ma vie de collège, mais toute ma carrière sacerdotale, le plus profond respect et la plus sincère vénération pour notre bien-aimé supérieur le R. P. Beaudry. Je prends intérêt à tout ce qui concerne le collège Joliette dans lequel j'ai trouvé ma vocation sous la paternelle direction du bon P. Beaudry. Bien que mort à Boston en même temps qu'un de ses confrères, M. l'abbé L. de G. Leblanc, du diocèse de Saint-Jean, N.-B., il fut inhumé dans sa paroisse de Saint-Georges au Nouveau-Brunswick.

4o R. Frère P. Thériault, c. s. v.

Dans la liste des élèves du premiers cours de Joliette (1846-47), je vois le nom de P. Thériault né à Saint-Jacques de l'Achigan, le 9 novembre 1883.

L'*Etoile du Nord* publia à la mort du défunt une notice biographique très bien faite, à laquelle j'emprunterai les notes qui vont suivre.

Après trois ans d'étude et dès l'âge de 16 ans, il entra

comme juvéniste chez les Clercs de Saint-Viateur, mais il ne fit son noviciat qu'en 1851-1852, recevant du R. P. Champagneur cette profonde formation religieuse qu'il ne perdit jamais et qui, jusque dans les dernières années de sa vieillesse, le montrait pieux et régulier, simple et soumis comme le plus fervent novice. Il occupa plusieurs postes d'honneur et de confiance, avant et après son voyage à Vancouver avec le R. P. Beaudry en 1859.

L'état de sa santé précaire, aggravé par de nombreuses et très graves opérations qu'il dut subir, obligea ses supérieurs à lui donner sa retraite en 1885. Mais impossible pour lui de se livrer au repos complet; il travailla toujours jusqu'en 1900.

Depuis lors, il vécut dans la solitude, la prière, et la scrupuleuse fidélité à l'esprit et aux observances de la vie religieuse, faisant le bien par le bon exemple et par son admirable abandon à la volonté divine. Sa figure fut toujours calme; une constante bonne humeur et une inaltérable charité de coeur le caractérisaient parfaitement.

Le 14 janvier dernier, à la sortie d'une visite au Saint-Sacrement, il s'éteignit doucement dans sa 80e année d'âge et dans sa 64e de vie religieuse, avec le titre honorable de catéchiste majeur de Saint-Viateur et de doyen de sa communauté en Canada.

" Douce et tranquille, sa mort sanctifiée par les derniers sacrements, a été l'image de sa vie, sans bruit et sans éclat, mais précieuse devant Dieu ".

5o M. Charles-Auguste Cornellier, avocat.

Le plus connu et le plus célèbre des cinq disparus est incontestablement l'avocat Cornellier, Conseiller du Roi, décédé à l'hôpital Notre-Dame, à Montréal, le 3 février dernier.

Tous les journaux ont annoncé sa mort et consacré à sa mémoire des articles de rédaction. Le *Devoir* disait : " M. Cornellier, criminaliste de grande réputation et tribun connu d'un bout à l'autre de cette province, par ses succès oratoires, vient de mourir à l'hôpital Notre-Dame ".

Quand on a bien connu le père et la mère du défunt, on n'est pas surpris de l'appréciation suivante de la *Patrie* : " Comme avocat et comme tribun, nous ne croyons pas qu'il ait jamais eu d'égal dans notre pays".

M. Hyppolite Cornellier, son père fut l'un des plus éloquents députés de la province de Québec. Il n'était que cultivateur, et n'avait fréquenté que les écoles primaires, mais l'éloquence lui fut naturelle et les cultivateurs étaient fiers de lui et se glorifiaient de l'avoir pour représentant. Sa mère, dame Henriette Lavallée était une femme de haute intelligence et d'une grande distinction. C'était la soeur de l'abbé Moïse Lavallée, ancien curé de Saint-Vincent de Paul de Montréal, et justement renommé par ses talents oratoires, décédé en 1913.

Il semble que dans un tel milieu, l'éloquence croissait naturellement, comme ce fut en effet le cas pour plusieurs membres de cette famille.

Né à Sainte-Elisabeth de Bayonne, au rang de Sainte-Emélie, en 1853, le jeune Cornellier vint au collège Joliette en 1870, en même temps que son frère Moïse, prêts tous deux à commencer leur cours classique. Il avait 17 ans et pouvait facilement obtenir, à cette époque un diplôme de première classe *summa cum laude* pour les choses politiques; il y était déjà maître-passé.

Il n'y a pas à dire, il nous émerveillait, nous épatait (c'est la première fois que ce mot tombe de ma plume, depuis son orageuse entrée dans le dictionnaire de l'Académie française), par ses discours du jeudi, à nos campagnes, où monté sur une souche, il se sentait à l'aise comme dans la meilleure tribune.

Ses confrères de classe en autant que ma mémoire en conserve les noms sont :

Anthime Boucher,	Pierre Goyette,
Camille Côté,	Timoléon Hamelin,
Louis de Grandpré,	Paul Renaud,
Louis Desmarais,	Ernest Thibodeau.
Châteauguay de Salaberry,	

De Joliette, après une année de philosophie (1874-1875), il entra à l'Université Laval où il fut admis plus tard à la pratique du droit, après de brillants examens.

C'est dans cette carrière du barreau et dans la politique que le jeune avocat se fit une réputation remarquable appréciée comme suit par les journaux. " Le défunt, dit l'*Etoile du Nord* laisse une grande réputation comme

criminaliste, jurisconsulte et tribun ". Son éloquence remarquable ajoute la *Presse* et ses profondes connaissances juridiques en firent bientôt un des avocats les plus en vue de cette province ; c'est surtout comme criminaliste qu'il connut ses plus brillants succès. Conservateur ardent, il se lança de bonne heure aussi dans la politique et rendit des services signalés à son parti, pendant un quart de siècle. On le redoutait fort dans les assemblées contradictoires, car sa répartie était vive et mordante ". (Les paroisses du comté de Soulanges, le connaissent très bien, car il brigua l'honneur d'en être le candidat contre feu M. Avila Bourbonnais — les joutes entre ces deux forts combattants, pas timides du tout, " ni attachés trop de court " sont restés légendaires.).

" Un grand nombre de Joliettains n'a pas encore oublié l'éloquent discours du jeune C.-A. Cornellier à une célébration de la fête de Saint Jean Baptiste à Joliette, il y a plus de 30 ans. C'était un de ses premiers essais dans l'art oratoire, mais il révéla tout de suite ce que son puissant cerveau promettait pour l'avenir ".

Ajoutons quelques détails à propos de ce discours. C'était en 1876, sur la place du marché, vers midi. La grand'messe venait d'achever, les discours battaient leur plein. On appela le jeune étudiant en droit qui se nommait Auguste Cornellier. Il débuta avec un brio remarquable, puis il attaqua vigoureusement sa thèse, avec un peu trop de développement peut-être, car midi était déjà loin et les estomacs réclamaient impérieusement leur ration. C'est alors que se produisit l'incident du jour qui court encore. L'un des principaux officiers de la fête, à

un moment donné, ordonna à M. H. B., directeur de la fanfare de faire exécuter une marche militaire. Tête de l'orateur; il se tut, mais la rage au coeur et s'adressant à M. B., il lui dit : "Pourquoi as-tu fait cela? — parce que M. N. me l'a commandé. — "Ah! vil esclave d'un tel valet! " Difficile de trouver plus expressif.

" Les deux principales forces de cet orateur dit encore l'*Etoile du Nord* étaient sa connaissance profonde de la politique et sa prodigieuse mémoire. Descendu des tribunes politiques, M. Cornellier redevenait l'homme aimable avec adversaires comme amis. Toujours prêt à rendre service, il mit ses lumières et son talent d'interpréter les textes de loi ou les clauses de contrats au service de tous ses confrères et de ses clients ". Et ce qui lui fit infiniment d'honneur c'est que, malgré ses grands succès et ses luttes ardentes, il est resté humble, modeste, et fidèle à ses convictions religieuses et à ses principes catholiques en matière d'éducation.

Sa dernière maladie fut très consolante; sa foi vive l'encouragea et l'Eglise, comme une tendre mère, le prit dans ses bras et lui donna largement le secours de ses grâces. Et lui qui parlait si bien, se mit à dire des paroles mémorables que les auditeurs n'oublieront jamais.

Les journaux racontent le fait suivant à l'honneur de M. Cornellier et de M. Aristide Filiatrault :

" Quelques jours avant la mort de son ami, M. Filiatrault alla rendre visite au tribun bien connu. Feu M. Cornellier a toujours été imbu de principes religieux et nous pouvons dire qu'à l'heure

de sa mort, il sut trouver des paroles qui touchèrent le coeur de son ami et dont celui-ci garda souvenance. M. Filiatrault vit un nouvel horizon s'ouvrir devant lui, l'horizon de la vérité. Dieu le récompensa et c'est dans un rayon de foi chrétienne qu'il rendit son dernier soupir. "

Ses restes reposent dans le cimetière de sa paroisse natale.

Je finis ces notes par cette parole de la *Patrie* : " Celui que la mort vient de terrasser, après une lutte de plusieurs années, était l'un des cerveaux les plus brillants que notre province ait jamais produits, mais il n'a pas pu donner la pleine mesure de son merveilleux talent ".

Il me reste encore à parler d'un disparu bien cher au collège Joliette et à la communauté des Clercs Saint-Viateur, dont il fut le directeur et le provincial.



CHAPITRE XV

T. R. P. C. DUCHARME, c. s. v.

Fili, serva mandata mea et vives.
(Prov., vii, 2.)

Il fait peine d'enregistrer, sur le tableau des morts, celui qui, dans nos mémoires, est encore plein de vie.

Mais quand le Seigneur prenant dans ses mains divines, le rôle des bons soldats, voulut l'appeler à la récompense, il n'eut qu'à lui dire : " Père Ducharme ", et celui-ci formé plus encore à l'obéissance qu'au commandement et voulant donner un exemple frappant, répondit avec bravoure : "Présent.". Et il quitta cette terre d'épreuves et d'exil pour le repos éternel " et la mort, ajoutait Mgr de Joliette, l'a trouvé vaillant ". Ça me rappelle un souvenir français : Napoléon, premier consul, décerna un jour, un sabre d'honneur au jeune officier de

la Tour d'Auvergne avec le titre de premier grenadier des armées de la République. Le grenadier luttait à la tête de ses soldats, quand il tomba percé d'un coup de lance au coeur (1800). La récompense de sa bravoure ne se fit pas attendre et le premier consul décida que le nom du héros breton serait maintenu sur les feuilles de contrôle et que dans les appels, au nom de la Tour d'Auvergne, il serait répondu :"Mort au champ de l'honneur!"

Pas de doute que le nom du défunt restera gravé sur les feuilles de mérite de sa communauté et dans la mémoire de tous et, chaque année, à l'appel de son nom, dans le nécrologe, chacun dira dans son coeur le mot de Napoléon : " Mort au champ de l'honneur ".

Déjà les quotidiens et les périodiques et la *Semaine religieuse* de Montréal ont esquissé les grands traits de l'illustre disparu et l'ont présenté au public dans des articles succints mais substantiels et bien inspirés. En offrant à ses lecteurs une de ces intéressantes notes, le *Devoir*, sous la rubrique de : *Ceux qui travaillent*, met en relief cette vie " d'un homme qui a fait beaucoup de bien en dissimulant presque son oeuvre ".

Si on a pu dire que " le R. P. Beaudry appartenait plus au collège Joliette dont il fut l'élève, le professeur, le directeur et le supérieur " qu'à la communauté dont il fut membre ; on peut dire que le R. P. Ducharme, durant une carrière religieuse de quarante-deux ans, mêlé depuis trente-sept ans aux choses du gouvernement, chargé du provincialat depuis vingt-ans, après avoir assisté à cinq chapitres généraux, est bien devenu l'homme et

presque le sosie de sa communauté dont il fut le supérieur et le père jusqu'à sa mort.

Le R. P. Ducharme est le quatrième provincial de sa province au Canada. (R. P. Champagneur, 1862-70; R. P. Lajoie, 1870-1880; R. P. Beaudry, 1880-1893; le R. P. Ducharme, 1893-1913), et le premier titulaire qui meurt en charge de son supériorat. Il n'en est pas moins l'un des nôtres, puisqu'il fut élève, professeur, préfet de discipline, préfet des études, directeur et supérieur provincial de notre collège Joliette devenu le séminaire diocésain. A ces titres il convient au premier chef de lui donner une excellente place dans ces *Gerbes de Souvenirs* en un chapitre spécial.

Nous ne voulons pas cependant répéter ici ce qu'on a dit ailleurs et si éloquemment surtout à l'église paroissiale de Saint-Viateur d'Outremont et à la cathédrale de Joliette, disons seulement que son passage au collège nous permit d'entrevoir ce qu'il fut plus tard dans sa communauté, à la direction de ses novices et de ses religieux.

Nous dirons aussi quelque chose de ses premières années de collège qu'un de ses confrères de classe rappelait si bien le jour de ses funérailles; nous ajouterons les dates les plus saillantes de son séjour à notre *Alma Mater* et nous intercalerons par-ci par-là quelques souvenirs personnels.

Sainte-Elisabeth de Bayonne peut se glorifier à bon droit du R. P. Ducharme comme de l'un de ses meilleurs enfants offerts à l'Eglise avec tant de générosité.

Il y naquit du mariage d'Antoine Charron dit Ducharme, cultivateur et de Ursule Geoffroy, le 7 janvier 1846. Par sa mère, il descendait du Sieur Nicolas Geoffroy capitaine de milice de la côte Saint-Antoine (bas de la rivière Bayonne), premier syndic de la nouvelle paroisse de Sainte-Elisabeth séparée de Berthier en 1798 et dont on remarque la signature à côté de celle de son curé. Il est facile, du reste, de constater, dès cette époque, que les familles Ducharme et Geoffroy sont animées du meilleur esprit et secondent de leur mieux les vues de l'autorité ecclésiastique.

D'après l'oraison funèbre prononcée par Mgr Archambeault, premier évêque de Joliette, et nos connaissances personnelles, le R. P. Ducharme n'a jamais faussé compagnie à la lignée de ses ancêtres et une fois de plus a prouvé que " bon sang ne peut mentir. ".

Il reste à nos yeux ce que nous disait naguère un curé de Montréal " le modèle achevé de l'excellent religieux et du saint prêtre ", bien digne à la vérité d'être appelé le *Forma gregis ex animo*, " l'exemplaire vivant de son troupeau. ".

De bonne heure il fit sa première communion sous M. Guyon (1849-1860), puis il entra au choeur qu'il ne devait quitter qu'à l'âge de 16 ans où il entra au collège en 1862. C'était une ancienne tradition qui dure encore à Sainte-Elisabeth. Son frère Joseph que tout Joliette a connu ne s'est jamais décidé à quitter sa stalle du choeur ni non plus M. Maxime Piette, père de M. le curé de Joliette. Il en est ainsi de plusieurs autres que je pourrais

nommer, car à Sainte-Elisabeth on aimait à être et à rester *enfants de choeur*.

Le jeune Charles Ducharme eut encore l'avantage de suivre les classes des Soeurs de la Providence de sa paroisse natale, de sorte qu'à son entrée au collège, dans les Eléments français, il savait déjà les matières de cette classe, comme on va le voir. De Sainte-Elisabeth arrivait à Joliette, vers la même année, un autre élève, confrère de classe et émule de notre futur supérieur. Les anciens se souviennent de M. Louis Beausoleil, décédé en 1876, à Sainte-Elisabeth, après deux ans de vicariat à Saint-Eustache, chez M. Ls-Ig. Guyon, son ancien curé. Un autre élève vint de l'Ile Dupas où son père était instituteur; c'était M. Arthur Tremblay, décédé sous-diacre au collège Joliette le 21 avril 1876. Un quatrième vint du Petit-Bois de Dautray, c'est M. Louis Bonin devenu curé de Saint-Roch de l'Achigan et décrochant, par la mort de M. Thifault, curé de Saint-Liguori, le périlleux titre et l'honneur d'être le doyen des curés du diocèse de Joliette. Le cinquième est M. Anselme Baril devenu, lui, curé de Saint-Remi et décédé à l'Hôtel-Dieu en 1909; il venait de Saint-Cuthbert.

C'était l'élite des écoliers de ce temps-là.

Le R. P. Beaudry eut toujours cette élite en haute estime; le Frère Vadeboncoeur si pieux les entourait aussi de prévenances. Quand le Tiers-Ordre de Saint-François d'Assise fut établi au collège; ils furent les premiers enrôlés.

Il reste encore trois laïques pour compléter le nombre

huit des finissants de 1869 dont la photographie se trouve quelque part au séminaire de Joliette. Ces trois derniers sont : MM. Jérémie Gadoury de la Petite-Rivière de Berthier, Joseph Guy et David Dufresne de Saint-Barthélemy, médecin comme Gadoury et de plus zouave pontifical. Le voyage de ce soldat du Pape, ses amours et son mariage à une noble italienne, sa vie, sa dernière maladie et sa mort ; tout cela pourrait faire la trame d'un roman.

Dans *Figure d'Educateur* (article consacré au R. P. Ducharme), on parle ainsi du stage du Père Provincial au collège Joliette : " Il fit ses études classiques au collège Joliette et il n'était pas le dernier dans un groupe d'élèves qui, soit au service de l'Eglise, soit dans la société civile, ont été l'honneur de cette maison et dont les talents et les vertus n'ont pas peu contribué à son essor et à son progrès ".

En effet les jeunes Ducharme, Tremblay et Bonin entrent au collège en 1862 dans la classe des Eléments français,tandis qu'ils pouvaient faire leur Syntaxe. Comme ils savaient bien leurs matières, on les fit monter en Syntaxe après les fêtes de Pâques. C'était bien tard, à la vérité, pour les changer de classe ; aussi leur ascension n'éveilla que faiblement l'attention des Syntaxistes qui se laissèrent prendre la tête de la classe, à la première liste, par les tard-arrivés et à la fin de l'année se firent escamoter tous les premiers prix.

La *Hagiographes* du temps nous racontent qu'il y avait alors trois saints au collège, pour ne pas dire dans

la même classe : Jean Berchmans, Louis de Gonzague et Stanislas de Kostka. Sous quel nom s'épanouissait la vertu du jeune Ducharme? je n'en sais rien, mais il était du nombre. La tradition rapporte encore qu'il voulut suivre son idéal jusqu'au bout. ; c'était trois Jésuites et lui-même voulut en être.

Mais Mgr Bourget, qui fit tant de bons coups en faveur du collège Joliette, fit encore celui-ci : il détourna le jeune homme de la Compagnie de Jésus si riche en ouvriers et le donna à la communauté des Clercs de Saint-Viateur " où, lui dit-il, il y a beaucoup de bien à faire". Ainsi ce ne sont pas les vrais Jésuites qui l'auront, mais bien ceux qu'en France on nomme les petits Jésuites, c'est-à-dire les Clercs de Saint-Viateur. En effet il y avait de grands besoins à cette époque au collège Joliette et souvent aussi pénurie de professeurs. C'est ainsi qu'aux vacances de 1868, on donna la soutane à deux élèves de Philosophie, MM. Ch. Ducharme et Arthur Tremblay, et ce ne fut pas là le dernier mot. L'année s'ouvrit ainsi, mais après quinze jours, le P. Lévesque, directeur dit au jeune Louis Bonin : " On a besoin de toi pour professeur, tu vas prendre la soutane. Va voir le R. P. Lajoie et fais ce qu'il te dira. ". Le Père Supérieur sut trouver de bonnes paroles et de sages arguments conformes au sujet et le jeune Bonin endosse la soutane et prend la direction d'une classe. Le poète latin a dû lui crier : *Macte animo, generose puer, sic itur ad astra!* "Courage généreux enfant ! c'est ainsi qu'on s'élève jusqu'au ciel.".

Pendant trois ans (1868-1871) le séminariste Ch. Ducharme fit la salle de récréation et des classes de latin et

c'est à cette époque seule de sa vie que " son tempérament plutôt vif " comme dit la *Semaine religieuse* se fit sentir.

Mgr Archambeault, informé par les amis intimes du R. P. Provincial, n'a pas manqué de toucher délicatement cette corde en disant : " Par nature, il était vif et autoritaire, mais par vertu, il devint doux, patient, humble, paternel, se fit tout à tous et se montra plein de compassion et de miséricorde et il laisse le beau renom d'avoir été miséricordieux. ".

Le P. Ducharme, nous donne encore ici, à nous ses élèves, ainsi qu'à ses religieux, un bon exemple et un précieux enseignement.

Ce changement dans le caractère du P. Provincial, se fit durant son année de noviciat (1871-1872), sous l'action combinée du Très-Haut *Haec mutatio dexterae Excelsi*, des RR. PP. Champagneur et Paul et de lui-même.

Le souvenir des Normandin, des Tassé, des Barrette, et des Rivet, sans remonter jusqu'à Montréal et à Québec, nous explique facilement la mentalité des anciens. Dans ses premières années, le futur supérieur avait respiré un air saturé de sévérité et de punitions, pris le degré de température du milieu où se mouvaient les séminaristes; l'atmosphère de nos collèges était lourde et pesante; le règne de la férule et du *jacquot* (martinet) n'était pas fini ; les pensums fleurissaient encore aux différents degrés de l'échelle collégiale depuis les directeurs (PP. Rivet et Lévesque) jusqu'au dernier professeur

d'anglais frais émoulu de la grande République et duquel M. Barrette n'eût pas manqué de dire, en l'entendant se servir de la férule, à la première heure de sa classe : " Ça va faire un bon maître, ça " !

C'était donc un peu partout le *Saulus spirans minarum* " Saul ne respirant que menaces ". Le P. Ducharme ne fut donc pas exempt de ces tendances du temps, mais à son retour du noviciat le 15 mars 1873, il nous apparut drapé, comme François de Sales, dans le manteau divin de la douceur et dans sa dignité de prêtre, car il venait d'être ordonné à Montréal, par Mgr Bourget, le 26 janvier 1873, en même temps que MM. Baril et Beausoleil.

Il avait reçu le sous-diaconat dans la chapelle du collège des mains de Mgr Pinsonnault, évêque de Birtha, ainsi que Messieurs Beausoleil et Baril, le diaconat, à la suite de la retraite prêchée par M. Ed.-C. Fabre, chanoine de Montréal.

(M. Ls Bonin allait au séminaire se préparer à la prêtrise qu'il reçut le 21 décembre 1872.).

Dans *Figure d'Educateur*, il y a, je crois, une inexactitude au sujet de l'arrivée du Père Ducharme au collège, après son noviciat. Ce n'est pas le 9 août 1872, qu'il y vint, mais le 15 mars 1873. Je ne pourrais pas dire au juste quand il a fait son noviciat, s'il fut tronqué ou tout d'une pièce, s'il le fit en 1871-1872 ou seulement quand il revint de Laprairie,du 2 février 1872 au 15 mars 1873 à son retour au collège à la charge de préfet des études. Qu'on consulte le R. P. Foucher ; il sait aussi

bien que moi, qu'en 1872, le P. Ducharme n'était pas au collège. Le P. Lévesque préfet, fit les examens lui-même privément dans les classes au mois de janvier, tandis que le P. Ducharme, reprenant la méthode du P. Beaudry, les fit publiquement dans l'étude, à la fin de l'année scolaire 1873.

L'année scolaire 1873-1874 inaugure dans les salles du collège Joliette le règne de la douceur déjà patronée à la direction par le R. P. Beaudry depuis 1871. Le P. Ducharme fut chargé de la fonction importante de préfet de discipline, ou comme on le disait plus simplement alors, de maître de salle. Avec le P. Beaudry, à la barre du gouvernail et le P. Ducharme pour assistant, la barque du collège ne pouvait pas prendre une mauvaise direction, ni sombrer. Aussi tout marchait “ comme sur des roulettes ”. Un déserteur fut attaché, par un simple fil, à l'une des pattes d'un poêle. En d'autres temps, on l'eût assommé à coups de dictionnaire, sans le guérir ; le bon procédé le corrigea.

La communauté ne *frottait* presque plus ou si peu fort pendant la surveillance du Père Tancrède que lui-même en était ravi et pleurait de tendresse à l'amélioration sur les années précédentes. Il n'en restait que juste assez pour en assurer la survivance et pour en faire savourer toute l'harmonie. Pendant les deux dernières années du P. Ducharme et de M. Olivier Laferrière (1874-76) s'éteignit complètement et pour longtemps, toute fermentation tapageuse parmi la classe dont La Fontaine a dit : “ cet âge est sans pitié ”.

Le premier surveillant (R. P. Ducharme) n'arrivait

jamais sur le bout du pied; il trahissait sa venue en frappant fort du talon et par un accès de toux forte et presqu'harmonieuse, symptôme d'un excellent gosier, c'était une manière douce de crier gare ! De leur côté, les émancipés avaient tout le temps de s'avertir : " Voilà le P. Ducharme ! ".

On pourrait ajouter ici que rien ne nous plaisait tant et n'apportait plus de joie et de gaîté dans les cérémonies que la belle voix du P. Ducharme. C'était fête, le samedi saint, quand le P. Ducharme ou bien M. Arthur Derome entonnait le chant de l'*Exultet* et de la préface des Fonts baptismaux.

Il était jeune alors, affectionnait la musique, le chant et les chansons; aimait à rire bruyamment et à nous réjouir d'une note gaie en entonnant ses couplets préférés entre autres :

Voici le casque de mon père,
Noble débris qu'il m'a laissé ;
Je le conserverai, j'espère,
En souvenir du temps passé.

En l'absence du Père Directeur la charge de la direction pesait sur le premier maître de salle ; ainsi au départ du P. Beaudry, le 6 avril 1875, pour le chapitre de la communauté des Clercs de Saint-Viateur, le P. Lajoie nomma le P. Ducharme directeur-intérimaire.

A part de l'absence dont La Fontaine dit que " c'est le plus grand des maux " le départ du P. Beaudry se fit

peu sentir, tant il y avait même esprit, même piété, même douceur, même régularité et même justice dans son remplaçant qu'en lui-même. Voici les changements opérés au départ du P. Beaudry :

M. Laferrière prit la discipline en premier avec M. Mondor pour assistant ; M. Joseph Desrosiers prit la soutane avant la fin de l'année scolaire, pour remplacer M. Mondor. C'est durant ce directorat de cinq mois qu'il nous est arrivé une petite aventure de classe dont on n'a jamais chanté :

La bonne aventure oh! gai !
La bonne aventure !

Nous faisions alors nos Humanités pas souffrantes du tout, sous la sage et paternelle direction de M. Régis Bonin. (M. H. Dupuis de Sainte-Elisabeth parlait souvent de ses Belles-Lettres rendues légèrement ennuyeuses par son professeur et il ne manquait pas d'ajouter cette pointe aigue dont on peut dire : *in cauda venenum* : " C'est M. un tel qui m'a fait mes Humanités souffrantes ".

" Mais revenons à nos moutons ". (Mes confrères se souviennent de l'allusion et ce n'est pas en vain que je rapporte ces paroles du juge à l'avocat Patelin).

A force de sollicitations, le privilège de faire une retraite de décision en Belles-Lettres nous fut accordée (1874-1875). C'était la première fois pour cette classe et la difficulté du moment était de créer un précédent en l'absence du P. Directeur. Cependant " tout est bien

qui finit bien " dit le proverbe. Le précédent prévalut et le P. Ducharme avec son zèle ardent, sa parole chaude et apostolique et déjà facile et féconde, accepte même de présider les exercices de la retraite et de la prêcher. Le Saint-Esprit eût tôt fait de purifier nos intentions et de dissiper de son souffle divin, les vapeurs moins spirituelles qui s'agitaient dans nos âmes, car je ne sais pas bien si la perspective de sortir et de vivre en dehors du règlement ordnaire, durant trois jours et d'un grand congé comme couronnement, ne fût pas le motif déterminant de nos accès subits et spontanés de dévotion et de nos ardeurs de retraite.

La retraite s'ouvrit donc mercredi, se termina dimanche matin et lundi ce fut grand congé. Il y avait beau soleil d'avril; une forte gelée,messagère d'une abondante coulée d'érable, avait durci la neige en croûte; "la croûte portait, les érables coulaient " comme disent les vieux Canadiens; l'eau nous en venait à la bouche rien qu'à y penser. Aller au bois, à la cabane, aller au sucre, peut-il y avoir dans la langue humaine, des mots plus sonores, plus appétissants et plus canadiens pour des écoliers? Allons au bois! allons voir les *sucriers!* tel fut le mot d'ordre du grand congé. Mais je ne referai pas ce récit contenu à la page 233 et suivantes du premier volume de ces *Gerbes.*

Avec cette retraite s'ouvre la bienfaisante série de retraites prêchées au collège et à bien d'autres endroits par le P. Ducharme. L'année précédente le P. Paul avait encore eu la force de prêcher la retraite des finissants qu'il faisait avec tant de bonheur et de succès. Mais il

languissait depuis plusieurs mois sous l'étreinte de l'implacable maladie dont il était facile de prévoir l'issue fatale ; il mourut le 2 octobre 1876.

Je crois que le monopole de ces retraites de décision des écoliers fut réservée et à bon droit aux maîtres des novices qui deviennent experts-passés dans l'art des vocations. Les RR. PP. Joly et Foucher, suivent encore, sans doute, les brisées de leurs prédécesseurs. Le P. Ducharme en ses retraites s'emparait vite du coeur pour le donner à Dieu ; son amour divin et sa vertu transparaissaient dans ses paroles. Ses tableaux de confrontation du pécheur en face de sa victime sur la croix, sont restés célèbres et dignes de mention. Ils vivent encore bien dans ma mémoire.

Au mois de septembre — le 15 1875 — jour de la rentrée, le P. Ducharme reprit avec calme, ses fonctions de préfet de discipline qu'il ne devait plus garder qu'une année (1875-1876). Car il fallait un successeur au P. Paul, même avant sa mort et le P. Ducharme semblait tout désigné pour recueillir cette succession délicate.

Voici comment on annonce cette nomination dans *Figure d'éducateur* : "Le 9 août de la même année (1876) malgré sa jeunesse (il avait 30 ans) ses supérieurs l'appelèrent aux importantes fonctions de maître des novices ".

Le nouveau Père-Maître laisse le vacarme des salles, les jeux bruyants des cours et venait s'enfermer dans la solitude et le silence au sein desquels son âme pieuse, comme dit l'*Imitation de Jésus-Christ*, fit déjà de si

grands progrès. Il aima sa chambre parfaitement conforme à la pauvreté religieuse. Tout y était pauvre, si j'en excepte la lumière que deux grandes fenêtres ouvertes à l'est, et au sud, y répandaient à profusion. Voilà pourquoi il fut fidèle à la garder, parce qu'elle lui était chère et pleine de consolation.

Le noviciat des Clercs de Saint-Viateur de Joliette, avec son site, ses jardins, ses dépendances, sa solitude, nous semblait — aux écoliers — comme une oasis, un îlot de bonheur, un endroit impénétrable, entouré de mystère. Et à présent que nous avons vécu, que nous avons vu dans de longs voyages, un grand nombre d'établissements religieux, nous pouvons dire qu'en effet, ce noviciat offre des avantages uniques, possède une installation idéale pour la formation des novices au recueillement à la vie religieuse. J'aime à revoir cette maison qui, dans notre jeunesse, nous fascinait, à l'égal d'une maison hantée (le R. P. Foucher vient de lui donner grand air par de superbes réparations, par ses colonnes, son balcon, ses statues et les deux inscriptions qui ornent l'entrée et qui sont les deux devises de la communauté : *Sinite parvulos venire ad me* et *Adoretur et ametur Jesus!*) ; son opulente avenue bordée de pins, ses jardins si élégamment taillés et si proprement entretenus, ses allées au fin gravier, plantées de pommiers — le fruit défendu — ses statues sur piédestal en bois fraîchement peint, chaque printemps ; ses fleurs et ses aloès géants pour le Canada ; ce cimetière si pieux, si propret, ces croix noires toutes semblables, symbole de l'égalité des religieux. Les tertres sont pareils, mais les noms diffèrent et nous parlent

éloquemment de nos anciens directeurs, de nos professeurs et ils sont légion. Ici reposent les RR. PP. Champagneur, Paul, Jacques, Michaud, Beaudry, Laporte, Ducharme, Bélanger, les Frères Vadeboncoeur, Dussault, Dufort, Marcoux, Guay, Maynard et M. Arthur Tremblay, sous-diacre, le confrère de classe du P. Ducharme.

J'entends encore le son harmonieux de la cloche du monastère, mais j'avoue que pour moi, elle chantait une note assez mélancolique. Je revois aussi la communauté du collège entourer, comme avec deux bras géants, la statue de saint Joseph en face du noviciat, puis le R. P. Lajoie apparaissant gravement pour recevoir les voeux des élèves à l'occasion de la Saint-Viateur, ou encore je suis, par le souvenir, la longue théorie des écoliers et des religieux, dans les allées du jardin pour la procession de la Fête-Dieu.

C'est dans ce cadre unique que vécut longtemps notre Père Ducharme jusqu'en 1888. Sur ce long espace de temps (1876-1888), il faut retrancher une année où il revint au collège (1882-1883) comme directeur.

" Il quitta le Noviciat, dit le mémoire déjà cité, le 31 juillet 1882, pour prendre la direction du collège, près du vénéré P. Beaudry qui venait d'être nommé supérieur provincial de son Institut au Canada ". (Il y avait deux ans, je crois, que le P. Beaudry, était provincial c'est-à-dire, depuis le mois de novembre 1880, quelques semaines avant le départ du R. P. Lajoie de Joliette le 19 décembre 1880). " Il n'y passa qu'une année continue *Figure d'Educateur*, et revint à la direction du noviciat le 31 juillet 1883 ".

Mais cette dernière étape du règne du P. Ducharme, au collège m'échappe, car j'en étais déjà parti. Je sais pourtant que ce fut toujours la même douceur, et surtout le même dévouement. Je crois qu'il serait difficile de trouver un homme plus dévoué que le P. Ducharme ; rendre service et pour cela se dévouer, se multiplier, se sacrifier, se donner sans réserve, semblait pour lui être une chose naturelle. Encore ici, il faut rendre grâce après Dieu, à ses bons parents de qui il tenait cet excellent naturel.

Il avait donc demeuré au collège plus de treize ans. C'est assez long à un bon fils surtout, pour contracter des liens infrangibles. Qu'on en tienne la preuve dans sa lettre des *Noces de Diamant* (1910). " C'est à une véritable jouissance que vous nous conviez. Oui, revivre encore quelques heures notre adolescence, rappeler ces beaux rêves de jeunesse, redire nos fraternelles confidences de jadis; tout cela réconforte, tout cela repose des fatigues de la vie réelle; tout cela donne l'illusion d'une passé qui revient, d'une jeunesse qui renaît. Puis, revoir notre *Alma Mater*, qui, à mesure qu'elle donne de nouvelles générations à la société, élargit et embellit ses murs pour en recevoir, former et ennoblir d'autres que lui amène la confiance publique ; revoir cette *Alma Mater* que le distingué et premier évêque de Joliette appelait naguère dans une circonstance solennelle, " une oeuvre vraiment nationale, le plus beau séminaire de notre catholique province de Québec " ; revoir, dis-je, notre *Alma Mater* auréolée du titre honorable de " Séminaire diocésain ", n'est-ce pas une bien

douce jouissance, le sujet d'une bien légitime fierté pour tous ses fils ?

... " Le R. P. Beaudry sera là, planant sur notre belle réunion, tout joyeux de notre joie, heureux de notre bonheur, fier des enthousiasmes dont débordent les âmes de ses enfants, à la vue des gloires qui honorent notre *Alma Mater.* ".

Au mois de février 1888, on ajouta à sa charge de maître du noviciat, le titre et les fonctions d'assistant provincial. Au mois de juillet il ne garda que la dernière charge qu'il remplit jusqu'au 31 juillet 1893, " date de sa nomination au poste de provincial qu'il occupa jusqu'à sa mort. ". En 1896, il transporta la maison provinciale de Joliette à Outremont, comme plus centrale, plus commode et d'accès plus facile.

Ce qu'il fit comme provincial, durant une longue carrière de vingt ans, nous le savons par *Figure d'Educateur* et par d'autres sources vraiment abondantes et qui débordent le cadre d'un chapitre ou d'un article et qui demandent à se répandre en un beau volume.

Quelques jours avant sa maladie, j'allai à Outremont où il m'accueillit avec cette politesse et ce coeur d'autrefois et de toujours. Il descendit au réfectoire, m'accompagna au dîner et m'entretint des anciens élèves, de ses confrères de classe, du collège Joliette. Je retrouvais en lui l'aimable hospitalité du Père Beaudry, celle du R. P. Lajoie, de toute la communauté, celle qui, chez les Clercs de Saint-Viateur, est devenue proverbiale.

Deux semaines plus tard " il était pris, selon ses propres paroles, comme le P. Beaudry" d'une façon encore plus rapide, il succomba à l'Hôtel-Dieu de Montréal, à 67 ans. "Forces physiques, facultés intellectuelles, puissances morales, il a tout donné sans ambition de la moindre récompense ici-bas, et à la fin de sa rude journée pleine de travail et de peine, et pleine aussi de la joie sainte du devoir accompli,il s'est endormi dans la sérénité et la paix que seuls connaissent les saints de Dieu. C'est la réflexion qui s'impose à tous ceux qui ont pu connaître les derniers instants du T. R. P. Charles Ducharme, supérieur provincial des Clercs de Saint-Viateur en Canada, décédé à l'Hôtel-Dieu de Montréal, le samedi saint, 22 mars 1913, après huit jours de maladie seulement, dans la 68ème année de son âge, la 42ème de sa vie religieuse, la 41ème de son sacerdoce et la 20ème de son provincialat ".

Qu'on me permette de clore ce chapitre par les témoignages de ceux qui l'ont connu plus intimement ou qui en parlent avec plus d'autorité : Mgr Archambeault dit dans son oraison funèbre : " le Père Ducharme fut un vrai religieux ". Mgr l'archevêque de Montréal ajoute : " le Père Ducharme, était le disciple fidèle du regretté Père Beaudry. Ils furent tous deux apôtres de la communion fréquente et quotidienne. Il passa par ces grandes épreuves que Dieu n'accorde qu'aux âmes des saints, épreuves qu'il supporta toujours avec une soumission parfaite ". " Le mort parle encore ", nous est-il dit dans l'Ecriture. Ce sera surtout vrai du R. P. Ducharme dont les exemples de vie si ver-

tueuse et les quatre-vingt-huit circulaires nous restent comme une continuelle et éloquente prédication de toutes les vertus selon notre saint état ". (R. P. Joly,c.s.v.).

Le R. P. Foucher en parle ainsi : " Le Supérieur modèle (R. P. Ducharme), le saint religieux, le Père aimé et vénéré en qui, depuis vingt ans, s'incarnait dans des traits si beaux, si doux, la plus haute autorité de notre province religieuse: chef dont la règle était la charité et dont tous les exemples prêchaient la sainteté dans le dévouement à notre cher Institut. ".

" Par une disposition providentielle qui n'aura pas manqué de frapper son esprit surnaturel et le vôtre aussi, le bon, le pieux, le regretté Père C. Ducharme est tombé malade dans le temps de la Passion, s'est vu cloué sur son lit comme sur la croix, pendant la semaine sainte, est mort le samedi saint... Il y a plusieurs années qu'il portait la croix sur les épaules et dans le coeur, vous savez avec quelle amoureuse énergie ! Comment ne pas espérer qu'avoir été associé aux souffrances de Notre-Seigneur, il aura pris part aujourd'hui à son triomphe dans le ciel!... Vous avez perdu le meilleur des pères, j'ai perdu le meilleur des fils! " (T. R. P. Lajoie, c. s. v.)

On dit que le P. Ducharme avait exprimé, discrètement, et avec la plus parfaite soumission, le voeu de se voir enfin déchargé de ses lourdes responsabilités de provincial. Le R. P. Lajoie, en rappelant cela, ajoute : " Si motivé toutefois que fût son désir, et si réel que fût son besoin de repos, j'aurais hésité à le lui accorder.

Plus miséricordieusement secourable, le bon Dieu lui a procuré le repos éternel. ".

Je finis par ces citations qui résument si bien les mérites et les derniers instants du R. P. Ducharme.

Maintenant passons en revue une scène de notre vie d'écolier : *Autour d'une table.*





CHAPITRE XVI

AUTOUR D'UNE TABLE

Sicut novellae olivarum in circuitu mensae tuae.

Une couronne de jeunes oliviers autour de votre table.

(Ps., 127-4.)

L'*Etoile du Nord* du 11 janvier 1912, à travers d'autres nouvelles, annonçait la mort de Dame Geneviève Roy, veuve de M. Jean-Baptiste Prud'homme, à l'âge patriarcal de 83 ans.

Cette nécrologie me serra le coeur d'émotion, car celle qui venait de mourir avait été jadis ma maîtresse de pension, ainsi qu'à plusieurs autres, et une bonne mère pour ses pensionnaires qu'elle aimait tendrement.

Depuis cette époque lointaine, combien de fois, dans le calme de la solitude, n'ai-je pas songé à la patience et aux talents déployés par ces humbles femmes de pension pour accommoder les jeunes écoliers, leur faire une bonne et succulente cuisine, avec le peu de vivres qu'apportait, chaque semaine, le père ou la mère à leur jeune enfant !

Mme Prud'homme chérissait sa besogne, puisqu'elle y fut fidèle durant plus de trente ans, ayant quitté le rang de Saint-Pierre à Sainte-Elisabeth, pour Joliette où elle comptait faire instruire ses quatre garçons et ses quatre filles.

Remi, Octave, Pierre et Noé sont ses quatre fils; l'aîné devint prêtre, le second frère de la Charité, le troisième Pierre entra dans le service civil et Noé dans le barreau. Deux de ses filles se firent religieuses l'une à la Providence et l'autre au Bon-Pasteur.

Il serait curieux de calculer le nombre d'écoliers et surtout de prêtres qui, de chez elle, prirent leur vol dans l'atmosphère de la vie réelle.

Ces souvenirs de nos maîtresses de pension éveillent vivement, il me semble, chez les anciens élèves, l'idée de la mère absente pour un moment ou partie pour le grand voyage. Un mien ami, ancien curé, demeurant à Joliette, me disait dernièrement avec un accent d'émotion et de reconnaissance que, dans son voisinage, vivait encore son ancienne maîtresse de pension.

Un jour — pour moi ce fut le 3 septembre 1872 — nos bonnes mères viennent conduire un de leurs fils au col-

lège où après avoir vu le Père Directeur à qui elles le confient, elles montent au dortoir pour préparer le *baudet* du petit gars, faire son lit, examiner son *coffre* pour que rien ne manque de ces mille menus objets si utiles à la toilette écolière. Les mères seules savent ce qu'il faut mettre dans une malle ou une valise, et les hommes, encore moins les enfants, ne s'y entendent guère. Louis Veuillot, dans sa correspondance, ne cesse de vanter sa soeur Elise pour son habileté à préparer un sac de voyage,; d'un autre côté, tout lui manque, dit-il, quand elle n'y a pas pourvu elle-même.

Quand tout est mis en ordre au dortoir, à la tombée du jour, les mères disent adieu à leur fils, en l'attirant sur leur coeur, et en le confiant à la maîtresse de pension à laquelle, en un bout de causerie, elles font connaître les goûts et les besoins et un peu les caprices du cher petit, surtout en cas de maladie !

En ces temps reculés de quarante ans, on ne parlait pas d'infirmerie au collège Joliette et l'enfant malade passait du dortoir à sa maison de pension. N'était-ce pas d'ailleurs la seule femme à compatir à nos peines, à nos ennuis, à nos souffrances, à nous encourager, à nous soutenir, à essuyer les premières larmes versées au souvenir de la maison paternelle ? voilà pourquoi je n'étonnerai personne en disant que leur souvenir est aussi associé à celui de nos mères.

C'est dans la maladie surtout qu'on sent la main bienfaisante et le coeur aimant de nos mères ; il avait donc cent fois raison le poète de dire :

Ubi non est mulier,
Ingemiscit aeger.

Ce sont elles qui nous consolent, qui allègent nos peines et nos douleurs, qui nous font aimer la patience et la résignation et nous guérissent de nos maux. Voilà la raison de ces colloques secrets entre nos mères et nos maîtresses de pension ; elles savent qu'un enfant ne peut pas vivre sans mère !

Je crois que notre maison de pension existe encore, en face de l'Institut ; je la retrouverais les yeux fermés, en longeant le côté sud de la rue Manseau dont les maisons s'étalaient dans l'ordre suivant : M. Jos. Renaud, M. P. St-Jean, M. Godin, M. Latour père, M. Prud'homme, *le logis de la Française*, M. Ducondu, M. Georges Latour, M. Dalphond et M. Chapdelaine.

Pour compléter le nombre des résidents de la rue Manseau nommons aussi les occupants du côté nord : Le docteur Laurier, Mme Bernard, M. Edouard Guilbault maison privée et magasin de chaussures, M. Coffin, M. Turner, cordonnier, M. Bénoni Perrault, l'INSTITUT, le docteur Rivard (ancienne maison d'école), le notaire Vézina, M. Désilets, M. J.-B. Lafontaine et M. Ferschke, chapelier.

Disons au passage un mot des écoles de Joliette, à l'aide de quelques notes prises un peu partout. Mgr Bourget dit qu'en 1843, à l'arrivée de M. Manseau, " il ne se trouvait à l'Industrie qu'une petite école qui ne tint que quelques mois. M. Manseau commença par établir une école dans la sacristie laquelle dura quatre ans (1843-1847).". Puis à l'arrivée des Frères de Saint-Viateur, le Frère Augus-

tin Fayard prit la direction de la petite Ecole sur la côte,entre le collège et la maison du docteur Boulet. C'est cette maison, je crois, qui devint, dans la suite, la boutique du R. P. Michaud. On m'a donné aussi le nom du Frère Enguerrand comme ayant été directeur à cette école.

Puis en 1863 (d'après une note de l'*Etoile du Nord*), la maison de M. S.-A. Lavallée, rue Manseau, démolie en 1908, fut mise à la disposition des Clercs de Saint-Viateur pour y donner l'enseignement aux garçons. Ce fut l'école Saint-Viateur dirigée dans le temps par les Frères Gingras, directeur, et N. Guay son assistant. Le terrain en arrière de la maison formait toute la cour de récréation, bien modeste comparée à la cour de l'école actuelle. En 1867 il fallait une école plus spacieuse et plus centrale, alors la commission scolaire acquit le terrain de la rue Notre-Dame et bâtit l'école actuelle. Le docteur A.-M. Rivard acheta l'ancienne école et en fit sa résidence pendant de longues années et il la vendit en 1900 au notaire Lavallée.

C'est à l'école de la rue Manseau que s'organisa la milice parmi les enfants partagés en deux bataillons : les grands et les petits. Les officiers du premier bataillon étaient : Joseph Rivard, Odilon Desmarais, Oscar Sheppard et Joseph Brault.

Je reviens à notre maison de pension.

Au soir de l'entrée, le premier repas vit autour de la table de la mère Prud'homme, plusieurs convives — onze bien comptés — si ma mémoire est tout à fait fidèle :

1. Remi Prud'homme, en Philosophie.
2. Remi Masse, en Philosophie.
3. Auguste Cornellier, en Belles-Lettres.
4. Moïse Cornellier, commis chez M. Fisk.
5. Louis Masse, en Méthode.
6. Jean-Louis Monne, en Eléments latins.
7. Charles Dugas, en Eléments latins.
8. Joseph Bonin, en cours Commercial.
9. Paul Roy, en Syntaxe française.
10. Louis Desrosiers, en Eléments français.
11. Frank Champagne, en Préparatoire.

A part la Rhétorique, toutes les classes du cours sont représentées autour de cette table.

Où sont allés, après quarante ans, ces jeunes gens si vivants et si gais d'alors ?

Essayons de répondre à cette question : Rémi Masse devenu Père de Saint-Viateur (le saint écolier, devenu le saint religieux, accomplissant des merveilles de charité, et décédé à Joliette, le 25 août 1903, à 53 ans, dans sa 28e année de religion). Jean-Louis Monne décédé en 1892, après avoir été marchand à Chicopee Falls ; Remi Prud'homme et Ch. Dugas sont curés l'un aux Etats-Unis, et l'autre au diocèse de Valleyfield ; Auguste Cornellier, le célèbre avocat-criminaliste et tribun vient de mourir (on lira sa notice dans une autre partie de ces

Gerbes). Moïse Cornellier est marchand à Montréal ; Louis Masse est médecin dans sa paroisse natale. J'ignore absolument ce que sont devenus les quatre derniers.

Puisse l'*Etoile du Nord* les atteindre et leur porter ces notes en même temps que nos affectueux souvenirs, et leur indiquer un rendez-vous spirituel auprès des restes de notre bonne maîtresse de pension.

Avant de clore ce court chapitre, je pourrais rappeler les noms des maîtres et maîtresses de pension au temps que je décris: Mlles Aubin, Vadnais, Masse, M. Isaac Lajeunesse, bedeau, M. Eusèbe Beaudoin, M. J.-B. Prud'homme, M. Bourret, rue Saint-Barthélemy, M. Laporte, rue de Lanaudière, M. Bénoni Perrault, rue Manseau, maison achalandée entre toutes à cause des bons soins, de l'honnêteté et de la tendresse de Mme Perrault (Laurence Lagarde) et de Mlle Virginie Lagarde sa soeur.

Combien de fois n'avons-nous pas entendu parler et combien aimablement de ces bonnes maîtresses de pension, de même qu'à l'Assomption on a vanté de tout temps, la pension de Mlle Justine Venne et les pèlerins canadiens, revenant de Rome ne tarissaient pas d'éloges en faveur de Mme Marguerite Colaneri, leur bonne maîtresse d'hôtellerie.

Au mois de février 1914, l'*Etoile du Nord* annonçant la mort de l'une d'elles, en fait l'éloge suivant: " Le 30 janvier, est décédée à Saint-Paul l'épouse de M. Emmanuel Houle, née Philomène Masse, après une maladie de trois semaines seulement, soufferte avec une résignation toute chrétienne, à l'âge de 77 ans. La défunte laisse pour

déplorer sa perte, un époux et deux enfants : un fils et une fille. Elle a habité Joliette un grand nombre d'années et les anciens se rappellent encore du temps ou Mlle Masse tenait une maison de pension sur la rue Saint-Viateur qui -était très achalandée par les écoliers. Les soins attentifs qu'elle prenait d'eux donnaient la plus agréable satisfaction aux parents et aux élèves qui lui étaient confiés. ".

Depuis que ce chapitre est écrit, la mort est venue chercher le président de notre table lui-même, M. Remi Prud'homme décédé à Radville,Sask., au diocèse de Régina, où il était curé, le 4 juin 1913. Il avait 64 ans d'âge et 38 ans de prêtrise. Sa mort fut soudaine mais prévue. Ses restes furent rapportés à Joliette et déposés à l'hôpital Saint-Eusèbe, en attendant le service qui fut chanté le 9, à la cathédrale.

M. Prud'homme naquit à Sainte-Elisabeth, fut ordonné à Montréal, le 8 décembre 1875, après deux ans et quatre mois de cléricature. Il fit deux voyages d'Europe, fonda plusieurs paroisses, bâtit plusieurs églises. Il en achevait une dernière quand il fut arrêté en chemin.

On pourrait faire un beau livre en relatant sa vie et surtout en écrivant ce qu'il racontait lui-même de ses voyages, de ses rencontres, avec nombre d'hommes célèbres, etc., etc. Mais ceci n'entre pas dans mes attributions.

J'achève ma tâche, mais je ne dois pourtant pas omettre, dans ces *Gerbes*, la mention spéciale de l'honorable juge *Georges Baby*, un des bienfaiteurs insignes de notre Séminaire, et de quelques autres anciens disparus.

CHAPITRE XVII

QUELQUES ANCIENS DISPARUS

1o L'HON. JUGE GEORGES BABY DE RANVILLE

(1832—1906)

Dire vrai, faire bien !
(Devise de la famille Baby).

Si vous n'avez pas vu le nouveau Musée du Séminaire de Joliette, il faut le voir et, comme moi, vous serez surpris et émerveillés des trésors qu'il renferme. Il faudrait en faire l'inventaire détaillé; ce serait un ouvrage du plus haut intérêt. Souvent j'avais visité ces salles de notre maison; mais, vu leur installation peu favorable, rien ne ressortait ; aujourd'hui, dans les riches casiers, les opulentes vitrines, l'exposition est superbe, le

parterre et les galeries sont baignés de lumière et d'espace, et ainsi la collection de monnaies et de médailles, unique on peut dire, léguée par le juge Baby s'étale dans toute sa richesse. L'*Annuaire* de 1905-1906 parle ainsi de cette collection : " M. Baby n'a pas oublié son *Alma Mater;* il lui a légué $3,000 et sa collection de monnaies et de médailles évaluée, dit-on, à $8,000 ou $10,000 piastres. ".

Louis-François-Georges Baby n'est pas Joliettain de naissance, car il naquit à Montréal le 26 août 1832, mais il choisit Joliette pour sa seconde *petite* patrie, et il la nommait, dans le style Henri IV, sa *bonne* ville de Joliette.

Son père allié à la famille de Lanaudière vécut longtemps à Joliette.

Le jeune Baby commença ses études au collège de Montréal, mais en 1847, il vint à l'Industrie dont le collège ouvrait sa deuxième année. Cependant il fit partie du premier cours. Et déjà sa devise était choisie et il la suivait fidèlement : *Mon Dieu, ma patrie, mon devoir !*

C'est lui qui fit l'éloge de l'hon. B. Joliette, en présence de Mgr Bourget, aux examens du collège, quelques jours après la mort du grand citoyen (1850).

Personne ne pouvait en parler avec autant d'autorité que ce jeune homme, l'hôte des seigneurs de l'Industrie pendant ses études.

Il étudia le droit sous la direction de Sir Georges-Etienne Cartier, puis il revint demeurer à Joliette pour

y exercer sa profession. Il fut tour à tour député et ministre à Ottawa jusqu'en 1880, où il monta sur le banc des juges, qu'il honore de toute sa noblesse et de sa scrupuleuse honnêteté (1880-1896).

Citons quelques traits de sa vie comme juge, et comme homme public, comme patriote et comme citoyen, et pour cela, prenons la parole autorisée de l'hon. juge Lacoste, président de la Cour d'Appel à Montréal,et de deux Joliettains; on ne peut mieux dire: "Le Barreau se souvient, avec plaisir, j'en suis convaincu, de M. le juge Baby, ce bon, loyal gentilhomme dont la devise chrétienne et patriotique a toujours été *Mon Dieu, ma patrie et mon devoir*. Son esprit s'était tourné vers l'étude. Sans doute il consacrait tout ce qui était nécessaire de son temps à remplir ses fonctions professionnelles, d'abord politiques, puis ensuite judiciaires, car il a été, comme vous le savez, avocat, député, ministre, puis magistrat. Le temps qui lui restait, il le consacrait à scruter le passé, à fouiller notre histoire nationale. Aussi était-il devenu un de nos hommes les plus érudits et les plus éminents. Nous pouvons dire que le pays perd en lui un des citoyens les mieux renseignés sur notre histoire. Quant à nous qui avons siégé avec lui ici, nous voyons disparaître un aimable compagnon qui a excité un vif regret, lorsqu'il nous a quittés et dont nous conservons un souvenir des plus agréables. Nous lui disons maintenant notre suprême adieu, et, en même temps, nous offrons à sa famille nos condoléances et sympathies les plus profondes.

" Par respect pour la mémoire du distingué défunt, la Cour, lorsqu'elle s'ajournera ce soir, sera ajournée jusqu'à 1 heure demain, jour des funérailles. ".

Au Palais de Justice de Joliette, mercredi dernier, l'hon. juge deLorimier, qui présidait en ce moment-là le terme de la Cour Supérieure, fit le bel éloge suivant du distingué défunt en ajournant la Cour jusqu'après les funérailles : " Avant de procéder à l'ouverture de cette séance de la Cour, qu'il nous soit permis, Messieurs, de profiter de la circonstance, pour offrir un juste tribut de louanges à la mémoire de l'hon. juge Baby, dont le pays déplore en ce moment la perte. Je crois me faire l'interprète de vos sentiments en exprimant ici, publiquement, combien cette perte nous est douloureuse, et avec quelle peine nous ressentons la disparition de cet homme de bien.

" La plupart d'entre nous ont eu quelque rapport avec ce citoyen distingué, car l'on peut dire que durant toute sa vie, il a appartenu réellement à Joliette. Il a occupé ici les positions publiques les plus éminentes, soit comme premier magistrat de cette ville, soit comme représentant au Parlement.

" Sa demeure a toujours été le rendez-vous de ceux qui, de près ou de loin, ont pu avoir quelque nouveau projet à exposer pour le progrès et l'avancement de cette partie du pays. Il s'est plu à être le continuateur de l'oeuvre de M. Barthélemy Joliette, et je n'ai aucun doute que cette ville conservera longtemps le souvenir de ce citoyen si dévoué, et si bienveillant pour tous.

" L'honorable juge Baby a toujours été, dans tous ses rapports avec ceux qui ont eu l'occasion de le rencontrer, le type du parfait gentilhomme, agréable à tous, tou-

jours charmé de recevoir ses amis, toujours heureux de rappeler quelques souvenirs de l'histoire du pays. Ses loisirs lui ont permis de se dévouer à ses goûts d'antiquaire, et il a été l'un des membres les plus zélés de la société des Antiquaires et Numismates de Montréal. C'est à son zèle et à celui de ses collègues de cette société, que Montréal est aujourd'hui redevable de posséder encore ce monument historique que vous connaissez tous: le Château Ramesay. Souvent menacée de destruction sous les flots envahissants du Commerce et de l'Industrie, cette antique résidence des premiers gouverneurs de la Colonie, nous a été épargnée grâce au zèle de l'hon. juge Baby et de ses collègues qui se sont toujours opposés à la disparition de ce vieux monument historique. L'hon. juge Baby a donc su attacher son nom à la conservation de ce monument précieux et à la création d'un musée d'antiquités du pays, qui commence déjà à être du plus favorablement connu et apprécié.

“ Conservons, messieurs, le souvenir de celui dont nous déplorons la perte. Citoyen intègre, magistrat éclairé, homme politique toujours dévoué à son pays, il a passé parmi nous en faisant le bien, et il ne laisse après lui, que des amis et des regrets universels.

“ Je profite de la circonstance, pour offrir tant en mon nom, qu'en celui de tous ceux que je puis représenter, à la famille du regretté défunt, nos hommages et nos sympathies les plus sincères. ”.

M. J.-Ad. Renaud, avocat, C. R., prit la parole à son tour : “ Ma qualité de doyen des membres présents du Barreau du district de Joliette, m'impose le devoir d'a-

jouter quelques mots aux observations que nous venons d'entendre de la part de Votre Seigneurie, à l'occasion du décès de l'honorable juge Baby.

" Les drapeaux qui flottent à mi-mât sur les édifices publics et sur les résidences privées de cette ville de Joliette, indiquant mieux que je ne saurais l'exprimer, le deuil général que la mort du distingué citoyen que nous venons de perdre a causé au milieu de nous.

" J'en parle en ce moment, à titre de citoyen de Joliette. Bien que beaucoup plus jeune que l'hon. juge Baby, j'ai pourtant appris,par la tradition, les grandes et précieuses qualités que possédait l'Illustre défunt. Sa bourse était toujours ouverte à tous les besoins quels qu'ils soient, à toutes les misères dont le triste écho parvenait à ses oreilles. Il encourageait les entreprises industrielles, il secourait les classes pauvres, il protégeait les institutons religieuses, il favorisait de son influence et de ses deniers, les démonstrations patriotiques, et toujours son nom figurait en tête de tous les bons mouvements qui ont pris naissance en notre ville.

" Aussi, comme je le disais en commençant ces remarques, le décès de l'hon. juge vient de jeter dans notre population, un deuil général.

"Comme le faisait remarquer Votre Seigneurie, l'hon. Baby a occupé les positions les plus éminentes. Toujours, tant dans sa vie privée que dans sa vie publique, son nom est resté sans tâche. Il était universellement respecté. Au cours de sa carrière politique, ses adversaires étaient les premiers à reconnaître que dans la

personne du juge Baby, il n'y avait que de la respectabilité, que de la droiture.

" L'homme dont nous honorons la mémoire, a occupé une place éminente au Barreau.. Depuis de longues années, il avait été fait par Lord Dufferin, Conseiller du Roi. Il a fréquemment représenté le Ministère public au Palais, et ses confrères au Barreau, comme tous ceux qui ont eu l'avantage d'avoir des relations avec lui, ont toujours entretenu, pour sa haute personnalité, la plus grande estime, et le plus profond respect.

" Aussi, que Votre Seigneurie me permette de lui dire, tant à titre de citoyen de cette ville, qu'à titre de membre du Barreau de ce district, et tant en mon nom qu'au nom de mes confrères, que je me joins sincèrement aux remarques de sympathie que nous venons d'entendre de sa part. ".

On peut affirmer que toute la population de Joliette prit part aux funérailles de celui qui était connu ici sous le nom de *le bon juge* et dont tous les pauvres de Joliette connaissent si bien la résidence.

Les drapeaux flottaient en berne sur tous les édifices publics et sur beaucoup de résidences privées. Sur le parcours du cortège, tous les magasins avaient fermé leurs portes.

Après le service, la dépouille mortelle du juge Baby fut transportée au cimetière pour être inhumée à côté du tertre sous lequel repose celle qui fut la compagne de sa vie.

" Il a bien suivi sa devise. Oui, il a servi son Dieu, par sa parole et par sa vie chrétienne et sans défaillances. Il a servi son pays, comme avocat, politicien, ou magistrat ; toujours il s'est révélé patriote, dans la véritable acception du mot ; et ses recherches historiques, travaux qu'il poursuivait depuis longtemps avec une si patiente persévérance sont une preuve de l'affection qu'il portait à son pays.

" Dans la mémoire de ses amis, son nom restera le synonyme de foi vive, de patriotisme éclairé et de gentilhommerie accomplie.

" M. Baby fut longtemps échevin et maire de la ville de Joliette et comme tel, n'a laissé que de bons souvenirs.

" Le juge Baby avait épousé en 1873, Marie-Hélène-Adélaïde Berthelet, fille du docteur Berthelet, de Montréal.

" Lors des difficultés qui survinrent, à propos de l'établissement d'une succursale de l'Université Laval à Montréal, M. Baby fut chargé d'une mission très délicate auprès du Saint-Siège, mission qu'il mena à bonne fin et qui lui valut de la part de Pie IX, alors pape régnant, la haute distinction de Grand-Croix de l'Ordre papal et militaire de Saint-Grégoire. ".

Une mission aussi délicate et aussi honorable fut un jour confiée (en 1773), à son grand père l'hon. François Baby de Ranville, envoyé en Angleterre pour y plaider la cause de la religion.

Il fallait à M. Baby une valeur extraordinaire pour arriver ainsi aux charges les plus honorifiques et les

plus brillantes, car il ne faut pas oublier qu'il était infirme des jambes. Il nous disait un jour, parlant de cette infirmité : " Le bon Dieu savait bien ce qu'il faisait en m'affligeant ainsi, car, sans cela, avec mes idées chevaleresques, j'aurais trouvé la mort sur un champ de bataille. ".

M. Baby avait une tête magnifique, un port très noble, des manières princières, une politesse comme on se plait à la décrire dans les anciennes familles nobles du Canada.

Il mourut le 13 mai 1906.

L'*Annuaire* du collège Joliette pour 1906, termine ainsi ses notes biographiques sur l'illustre défunt : "Toujours, tant dans sa vie privée, que dans sa vie publique, son nom est resté sans tache ; il est synonyme de patriotisme sans morgue, de piété sans bigoterie, de dévouement sans ostentation. Sa devise a toujours été : *Mon Dieu, ma patrie, et mon devoir.*

Je n'ajoute rien à ces beaux témoignages dont l'éloquence est très prenante.

2o Messire Cyprien Lebel, prêtre.

Puisque ce chapitre célèbre un bienfaiteur, un protégé de la fortune, je le continuerai en y accolant le nom d'un pauvre prêtre, second Lazare parmi les curés des environs de Joliette (le mot est de M. Olivier Giroux ancien curé qui, voyant un jour, un pauvre curé à la

porte d'un prêteur d'argent, dit à son voisin : " Regarde donc Lazare à la porte du mauvais riche.") qui s'est sacrifié sur ses vieux ans, pour aller de paroisse en paroisse prêcher l'oeuvre du Sacré-Coeur de notre *Alma Mater*.

Il me semble que mes confrères seront heureux de voir qu'enfin, j'ai trouvé une page pour y inscrire le nom de MESSIRE CYPRIEN LEBEL, ancien curé de Saint-Thomas de Joliette qui a tant sué et peiné en faveur de la chapelle du Sacré-Coeur.

M. Baillairgé, dans l'*Etudiant* du mois de septembre 1885, annonce ainsi la mort de ce vieux prêtre : "A Kamouraska, mort du révérend M. Lebel, bienfaiteur de la chapelle du Sacré-Coeur ; grand'messe au collège pour le regretté défunt. ".

Curieuse coïncidence : il mourut dans sa paroisse natale où il était en promenade, des suites d'une chute dans une cave dont la porte par mégarde fut laissée ouverte.

Il naquit à Kamouraska en 1811, fut ordonné à Montréal en 1840, fut vicaire à Sainte-Elisabeth 1840-1842 ; curé de Saint-Thomas de 1843 à 1860, jusqu'à l'arrivée de M. Chicoine. Dans la suite, il exerça le ministère au diocèse de Rimouski jusqu'en 1878.

Il avait l'âge, mais il n'avait pas le sou ; son neveu M. Georges Gagnon (père du prêtre du même nom décédé dans le diocèse de Pembroke), n'était pas riche et le pauvre M. Lebel partageait son année de pension entre

le presbytère du R. P. Lajoie, le collège et la résidence de son neveu.

A la fin, le R. P. Beaudry lui offrit une chambre et le couvert au collège pour un temps indéterminé. Pour témoigner sa reconnaissance, M. Lebel se fit voyageur, missionnaire, prédicateur dans un grand nombre de paroisses voisines ou lointaines. Le pauvre vieux ne sentait pas seulement le poids des années, mais celui de plusieurs autres infirmités qui, naturellement lui faisaient aimer la maison au point de dire: " Dites donc, mon cher, on est bien ici. " Malgré cela, il s'oublie lui-même pour le Sacré-Coeur; il apporte beaucoup d'argent au R. P. Beaudry et devient ainsi l'un des principaux bienfaiteurs du sanctuaire du Sacré-Coeur de Joliette.

C'est à ce titre que ce bon M. Lebel trouve sa place dans ces *Gerbes;* bienfaiteur modeste, il est vrai, mais apportant à l'autel du Sacré-Coeur, l'obole tant vantée du pauvre.

3o M. F.-X. CHAGNON, curé de Champlain, N. Y.

" Le *vaillant* curé de Champlain, l'ardent patriote, l'apôtre, le fondateur d'oeuvres nombreuses, l'écrivain sans prétention, le protecteur né de nos compatriotes des Etats-Unis, le bienfaiteur à la main largement ouverte et au coeur sur la main, est mort hier. ".

On annonçait ainsi le décès de M. Chagnon, le 11 octobre 1911.

M. Chagnon naquit à Verchères le 18 février 1842, fit ses études à Joliette et fut ordonné en 1871. Nommé vicaire à Saint-Jacques de l'Achigan, il voulut écrire les annales de cette belle paroisse et faire revivre la vie du bon M. Paré et dès lors il mérita le beau nom de *Chagnon la plume*, comme aussi les félicitations de Mgr Bourget.

Dans sa carrière de trente-cinq ans aux Etats-Unis, il s'acquit un autre nom glorieux: celui de *Père des Conventions*, à cause du rôle bienfaisant qu'il ne cessa de jouer auprès de ses compatriotes.

Il bâtit une magnifique école et aussi un monument splendide sur les bords du lac Champlain, près de son église, à la mémoire du fondateur de Québec (1909).

Il mourut à 70 ans.

4o M. Norbert Drainville, médecin.

Encore une belle figure qui disparait et c'est celle que chaque grande fête ramenait à Joliette aux côtés du R. P. Beaudry, son confrère de classe.

Il entra au collège en 1847 pour en sortir en 1854; il venait de Saint-Cuthbert où sa naissance est enrégistrée au 29 septembre 1834. Habile chirurgien, il pratiqua sa profession à Saint-Barthélemy pendant cinquante ans (1858-1908). Il mourut chez son fils Wilfrid Drainville, le 5 décembre 1911, à 77 ans. Il avait un autre fils nommé Victor, tous deux élèves, comme lui, du collège Joliette, ainsi qu'une fille épouse du docteur David Rochette de Terrebonne un autre ancien Joliettain.

5o M. Ulric Foucher

M. Ulric Foucher natif de Saint-Jacques de l'Achigan en 1847. Après de belles études où il acquit une forte culture littéraire, il étudia le droit, mais les affaires l'attiraient; il y consacra sa vie. Il dota sa ville d'un bon aqueduc, ainsi que Berthier et Sainte-Scholastique. Plus tard il acquit plusieurs autres aqueducs, des pouvoirs hydrauliques, et il méditait de vastes entreprises quand la mort l'arrêta; il mourut à l'Hôtel-Dieu.

" Il prit une part active au mouvement progressif de l'ancien village de l'Industrie et en toutes choses, il fut à la tête de ses concitoyens. Homme actif, intelligent, doué d'un bon coeur,il fut aussi chrétien convaincu et patriote zélé. C'est l'un de ceux qui organisèrent les bataillons de Saint-Jacques et de Joliette et lui-même fit la campagne contre les Féniens en 1870. ".

Il épousa une demoiselle Renaud, fille de M. Joseph Renaud, ancien marchand de Joliette, vis-à-vis du collège. Je me rappelle d'avoir entendu raconter l'incendie du magasin Renaud en 1865. C'était aux examens du collège Joliette; la séance se donnait dans la cour sous une tente de feuillage ; l'exercice tirait à sa fin; les finissants faisaient leurs adieux au collège par la voix d'un de leurs confrères et c'était le jeune Joseph Bonin (devenu l'ancien curé de Saint-Charles de Montréal), qui prononçait ce discours toujours solennel (M. Ulric Foucher est à ses côtés comme finissant). Soudain, le cri de au feu! au feu! retentit et ce fut la débandade. De

partout on court au feu et le magasin Renaud flambait. Le collège fut préservé, ainsi que tout ce qu'on y apporta. Le discours bien peigné et bien dit, j'en suis sûr, du jeune finissant fut à jamais sacrifié.

6o Le Frère Ludger Dufort, c. s. v.

Il m'est bien agréable d'enregistrer ici, le souvenir du bon Procureur qui fit un stage de dix années au ministère des finances du collège (1881-1891). " Quel bon souvenir il a lassé chez ceux avec qui il s'est trouvé en contact! Plusieurs messieurs qui sont aujourd'hui curés et qui furent professeurs au collège de 1881 à 1891, en parlaient tout récemment encore. Ils ne tarissent pas d'éloges à l'adresse du cher défunt. Tous s'accordent à redire sa bonté, sa douceur, sa courtoisie et surtout son esprit religieux. Oui le Frère Dufort se montra excellent économe, gai compagnon et homme de devoir. ".

Je continuerai de reproduire ici ce qu'on écrivit à sa mort.

" Il fut huit ans immobilisé sur une chaise par la paralysie, privé de la parole quoi qu'en pleine possession de ses facultés et vivant dans une douce résignation et une patience inaltérable.

" Il emporte dans la tombe les regrets de tous ceux qui l'ont connu. Tous conserveront un fidèle souvenir de cet excellent religieux qui passa dans la vie en faisant le bien. ".

Le lendemain de sa mort, la *Patrie*, de Montréal, annonçait dans les termes suivants, la douloureuse nouvelle aux nombreux parents et amis du regretté défunt :

" Le Frère Ludger Dufort, du noviciat des Clercs de Saint-Viateur, est décédé avant hier.

" Excellent religieux, d'un caractère affable et très accueillant, le Frère Dufort s'était conquis l'amitié des prêtres et des laïques qui l'ont connu. Il naquit à l'Assomption en 1837 et fit ses études au collège de sa ville natale. En 1858, docile à l'inspiration divine qui le poussait vers la vie religieuse, il entra dans la communauté des Clercs de Saint-Viateur, à Joliette. Ses supérieurs l'employèrent dans l'enseignement à l'école de Verchères, puis au collège Bourget à Rigaud.

" En 1861, il fut chargé de diriger l'école de Boucherville ; il y passa vingt ans. En 1881, il était nommé à la charge de procureur du collège Joliette. Les anciens de Joliette n'ont pas oublié avec quelle urbanité il s'acquitta de cette fonction. Dix ans plus tard, il fut appelé à prendre la direction de l'Académie Saint-Clément, à Beauharnois. — C'est là qu'il fut frappé de paralysie, au mois d'avril 1905.

' 'Transporté au noviciat de Joliette, désormais privé de la parole et de l'usage de ses membres, mais toujours en pleine possession de ses facultés, il y endura patiemment les souffrances physiques occasionnées par sa maladie, et la torture morale que lui causait une si longue inactivité. On célébra en 1911 son cinquantenaire de profession religieuse,en même temps que celui de trois de ses

confrères. Le Frère Dufort ne put assister à la fête qui avait lieu, dans la chapelle du Sacré-Coeur, au Séminaire. Il dut se contenter de s'unir, de sa cellule, aux réjouissances de la communauté. ".

Dans la journée du 31 octobre, une congestion des poumons se déclara, qui détermina la mort en quelques heures.

Les funérailles solennelles, qui se firent à la cathédrale, lundi dernier, après l'arrivée des trains venant de Montréal, devinrent une touchante manifestation de sympathies à la mémoire du regretté défunt.

Quatre de ses frères, plusieurs autres parents et amis conduisaient le deuil. Quelques citoyens de Joliette avaient bien voulu se joindre à eux dans ce dernier témoignage d'affection à celui dont le souvenir pieux et aimé reste en bénédiction.

Le Séminaire, l'Académie Saint-Viateur, le Noviciat, et des délégations de toutes les communautés de Joliette remplissaient la nef de la cathédrale.

Un clergé très nombreux avait pris place au choeur.

M. Baillairgé nous laisse cette jolie page sur le Frère Dufort et son temps de collège :

" Encore un ancien de Joliette qui disparaît, le bon Frère Dufort.

" Il a laissé chez ceux de son temps, au collège Joliette, un souvenir bien vivant.

" Procureur, au collège, durant de nombreuses années, il s'est toujours montré excellent religieux, procureur habile et gai compagnon.

" L'idéal de la vie religieuse avait fait chez lui une impression profonde qui paraissait dans l'ensemble journalier de ses actions. Doux de caractère et simple de manières,sa vie coulait sans bruit comme le ruisseau sous la feuillée. Toutes ses journées se ressemblaient. Telle la vie du bon religieux.

" Frère Dufort, procureur, n'avait peut-être pas la ténacité et la diplomatie du P. Léger, son successeur ; il savait cependant utiliser toutes les chances du marché; et, à une époque où le prix de la pension était très bas, il trouvait moyen d'avoir une balance à l'actif. De ces petits surplus, il ne gardait rien; il était entendu que le P. Beaudry, supérieur à cette époque, les appliquait à des améliorations pour ses chers élèves.

" La jovialité et le beau caractère de Frère Dufort lui firent autant d'amis qu'il y avait de membres dans le personnel du collège.

" Les contemporains du Frère Dufort, au collège, ont été: le P. Beaudry, le P. Ducharme, le P. Charlebois, M. P. Sylvestre, M. Bénion, le P. Peemans, M. J. Laporte, M. I. Clairoux, le P. Corcoran, M. A. Desrochers, M. A. Lavigne, le P. E. Geoffroy, le P. Durochers, M. A.-O. Houle, M. F.-X. Lavallée, M. F.-A. Baillairgé,M. H. Martel, M. H. Mongeau, M. F.-M. Roberge, supérieur actuel, le P. Foucher, etc.

"Parmi les religieux, il y avait les Frères Bellerose,

Brochu, Champoux, Croisetière, Dessert, Gareau, Guay, Jalbert, Ladouceur, Léveillé, Nadeau, Sainte-Marie et Vadeboncoeur, etc.

Il y avait comme séminaristes dans les dernières années, Messieurs Beauchamp, L. Bérard, H. Champagne, J. Cournoyer, A. Desautels, S. Dubeau, H. Ducharme, L. Marion, T. Fitzimmons, A. Moreau, L. Morin, Alfred Pelletier, etc.

" Le Frère Dufort était aussi estimé à la ville qu'au collège. C'est avec un souvenir ému que le Dr Sheppard que M. Alb. Gervais, que les MM. Beaudoin parlent encore de l'excellent religieux.

" Les longues années qui, dans la suite clouèrent le Frère Dufort sur un lit de paralysé, le trouvèrent parfaitement résigné et lui fournirent l'occasion d'édifier ses confrères par son inaltérable patience. ".

L'*Annuaire* des Clercs de Saint-Viateur ajoute : "Le bon Frère Dufort ne pouvant parler que par signes, avait pourtant un mot qu'il répétait toujours, soit pour demander, soit pour répondre ou pour expliquer : *Mon chapeau!* C'était tout son vocabulaire. Il riait de bonne grâce lorsqu'on ne pouvait saisir l'idée renfermée dans *son chapeau.*

"Un jour, NN. SS. Archambeault et Bruchési, étaient venus au noviciat, Mgr l'archevêque de Montréal demanda au paralytique de prononcer le nom de Mgr Archambeault. Le Frère Dufort, après une pause, et d'un air souriant, avec un effort qui montrait son désir de bien

articuler, ne put s'empêcher de dire : *Mon chapeau !* Ce fut un éclat de rire général et joyeux.

"En apprenant sa mort Mgr l'évêque de Joliette écrivit de Rome une belle lettre au R. P. Foucher : " J'envie son sort et je me place dès maintenant sous sa protection. Il m'aimait sur la terre; comment ne m'aimerait-il pas au ciel ? ".

7o M. Moïse Lavallée, prêtre.

Par la mort de M. Lavallée, le collège perdait un élève de la première heure, du premier cours (1846) ; il avait treize ans quand sa tante, Mme Lefebvre, le mit au collège Joliette. Il finit ses études à Saint-Hyacinthe.

Il naquit à Sainte-Elisabeth le 9 novembre 1833 et y reçut la prtêrise le 18 décembre 1859. Il fonda la paroisse de Saint-Vincent de Paul à Montréal, en 1871 et la dirigea vingt-cinq ans.

Ayant pris sa retraite, il ne sortait que très rarement de son logis,n'acceptait aucune autre invitation que pour des cérémonies religieuses. Les Clercs de Saint-Viateur le visitaient régulièrement et lui donnaient les consolations de la religion. Il est bienfaiteur insigne de leur juvénat.

Il mourut le 30 juin 1913, à 80 ans.

8o M. JOSEPH MCGOWN, inspecteur.

La *Patrie* du 7 février 1914, annonçait ainsi le décès de cet ancien élève de Joliette et l'un des mieux doués et des plus remarquables.

" On apprendra avec un vif regret la mort de M. Jos.-Georges-Walter McGown survenue hier soir. M. McGown était l'un des plus anciens inspecteurs d'écoles de la province et l'un des plus respectés. Sa mort causera un grand vide. Nous offrons à la famille nos sympathies.

" Joseph-Georges-Walter McGown né le 14 mars 1847 à Saint-Ambroise de Kildare.

" Admis au barreau du district de Montréal, en 1876, après avoir pratiqué sa profession pendant quelques années, il fut professeur à l'académie Commerciale de Montréal, durant plusieurs années, et fut nommé inspecteur des écoles catholiques de Montréal en 1888.

" Il fit partie des Zouaves Canadiens qui allèrent à Rome. (Quand il s'agit de partir pour Rome comme zouave, il était Clerc de Saint-Viateur et employé à Saint-Roch.).

" Ancien marguillier de l'église Saint-Louis-de-France, il était président de la ligue du Sacré-Coeur et vice-président de la Société Saint-Vincent-de Paul de la même paroisse. Il était aussi membre de plusieurs sociétés religieuses et de bienfaisance. ".

L'Etoile du Nord ajoute les détails suivants qui jettent beaucoup de lumière sur les oeuvres et les aptitudes de M. McGown : "Il laisse un souvenir impérissable parmi ses parents et ses nombreux amis qui ont su apprécier ses qualités de coeur et d'esprit. Catholique pratique, il donna l'exemple du chrétien modèle et du citoyen intègre.

" M. McGown excella comme tragédien et sa renommée comme acteur, non par profession mais par agrément et pour de bonnes oeuvres, n'a peut-être pas été surpassée par aucun autre dans Montréal. Il fut aussi compositeur de plusieurs pièces importantes et en perfectionna plusieurs autres.

" Ses funérailles ont eu lieu lundi dernier, à Saint-Louis-de-France, au milieu d'une assistance considérable de parents et d'amis. Toutes les écoles catholiques étaient fermées ce jour-là, pour permettre aux professeurs de suivre le cortège et d'assister au service religieux.".

Joliette l'a vu plusieurs fois monter sur la scène pour y interpréter les rôles les plus difficiles ou nous déclamer de superbes poésies.

Il fut Clerc de Saint-Viateur dans sa jeunesse, il le fut toute sa vie par le coeur, par son affection pour ses anciens maîtres et par le bonheur qu'il goûtait dans leurs maisons.

Il avait 67 ans.

9o M. Pierre Guèvremont, shérif.

Encore ce défunt de 70 ans et je ferme ce chapitre. Sa mort fut bien prompte.

" Depuis plusieurs mois il souffrait d'une angine de poitrine, mais rien ne faisait prévoir une fin si soudaine. Comme d'habitude il se rendit à son bureau dans l'après-midi. et vers 2 heures il venait d'entrer à l'hôtel des Postes, lorsque soudain il fut terrassé par la maladie. On courut à son secours et on le transporta chez lui, où, à cinq heures, après avoir reçu les secours de la religion et les soins d'un médecin,il expirait entouré des membres de sa famille de son frère, M. Alfred Guévremont, chez qui il habitait depuis longtemps.

" Le défunt était le fils de M. Pierre Guévremont, de l'Ile Dupas. Il fit son cours commercial à Sorel, et ses études classiques au collège Joliette. Il fut admis à la profession de notaire en 1869, et nommé shérif pour le district de Richelieu, en 1872, alors qu'il succédait à l'hon. juge Mathieu.

" M. Guévremont était célibataire, né à l'Ile Dupas, le 24 juillet 1843. C'était un homme intègre dans toute l'acception du mot. Il était tenu en haute estime à Sorel, ainsi que dans tout le district où il comptait un grand nombre d'amis qui regretteront vivement sa dispartion. ".

Le défunt faisait partie de la Congrégation des Hommes dont les membres suivaient le corps en grand nombre, précédé de leur bannière.

Il me semble que la vue de ces hommes de bien qui furent nos frères, enfants de la même mère, est de nature à encourager nos jeunes frères, les élèves actuels, à s'enrôler sous la bannière du bien et à demeurer fermes dans la foi et à être toujours ce que recommandait le R. P. Beaudry : *Estote viri!*

A présent, amis, confrères et chers lecteurs, qui m'avez suivi avec un courage inlassable et admirable, prenez patience, car j'ouvre le dernier chapitre de ces *Gerbes.*





CHAPITRE XVIII

SACRE COEUR. — COMMUNION.

Sinite parvulos venire ad me.

(Marc, x, 14.)

Parmi les innombrables souvenirs aux rayons plus ou moins pâles qui viennent de se dérouler à nos regards, il en est un qui domine les autres. Bien que mis et gardé dans une réserve calculée, il déborde quand même de toutes les pages de cet ouvrage. Car le collège Joliette, et par suite la communauté des Clercs de Saint-Viateur qui le dirige, sont tout saturés de dévotion eucharistique dont l'arôme et le parfum portent au loin le mystérieux attrait et le salutaire exemple des oeuvres divines.

Et quand même leurs élèves ne se lèveraient pas de partout pour le proclamer avec une fierté légitime, les

voisins et les étrangers même le diraient et, au besoin, les pierres elles-mêmes en parleraient : *Quia si tacuerint, lapides clamabunt.* (Luc, XIX, 40.).

Comme la colline domine la plaine, l'église, avec son clocher, surmonte le village, ainsi le Coeur de Jésus plane sur toute l'histoire du collège Joliette et la couvre tout entière.

Et du milieu de cette myriade de noms rappelés dans ces *Gerbes*, comme aussi dans la *Biographie du R. P. Beaudry* et les *Noces de Diamant* du Séminaire de Joliette, il en est trois qui priment les autres, qui les résument en quelque sorte et qui porteront devant l'histoire, le glorieux titre d'apôtres de la communion fréquente et de la dévotion au Sacré Coeur. Je les nomme ici, bien que déjà tous mes lecteurs les désignent clairement dans leur coeur. Je les unis en une trinité d'honneur, sans préjudice aux ouvriers plus modestes enrôlés sous leur commandement. Gloire et honneur soient donc rendus aux RR. PP. P. Lajoie, C. Beaudry et C. Ducharme et à l'Institut des Clercs de Saint-Viateur tout entier !

Ces *Gerbes de Souvenirs* qui s'ouvrent par le T. R. P. Lajoie, vont se clore en un court chapitre spécial sur le souvenir le plus glorieux de notre maison : je veux dire le culte eucharistique qui s'y est épanoui sous la direction principale des trois hommes que je viens de nommer. (On pourrait joindre à ces noms, s'il ne fallait pas abréger, ceux des RR. PP. J.-E. Laporte, J.-E. Foucher, F.-M. Roberge, O. Joly et J. Morin, et du Frère Vadeboncoeur, pour ne parler que du collège Joliette.)

On peut dire sans exagération que cette famille religieuse de laquelle nous sommes issus s'est constamment occupée à cultiver dans le coeur de ses nombreux enfants, la dévotion au Sacré Coeur et à Jésus-Eucharistie. " qui ne fait qu'une, car qui aime le Sacré Coeur de Notre-Seigneur sera comme irrésistiblement entraîné à la communion aussi fréquente que possible ". (R. P. Foucher, c. s. v., au Congrès eucharistique.).

Il convenait souverainement à cette communauté dont la devise est *Sinite parvulos venire ad me* de pousser les petits vers le Coeur adorable de Notre-Seigneur. Elle n'y a pas manqué. Elle prévenait ainsi (et c'est pour elle un grand bonheur) le décret sur la Communion " qui inaugure les temps nouveaux par le règne du Sacré Coeur et ouvre à la piété des droits que le venin janséniste avait périmés. Et après le décret, " elle se hâte, de faire à la parole du Souverain-Pontife, l'écho le plus fidèle, le plus sincère, le plus immédiat, le plus joyeux, comme le Pape lui-même, par son décret, fait écho à la parole de Jésus: " Laissez venir à moi les petits enfants ". (R. P. Bailly.)

Pénétrés du désir du saint Concile de Trente qui " souhaiterait qu'à chaque messe, les fidèles qui y assistent, reçussent l'Eucharistie non seulement dans une communion de désir et toute spirituelle, mais encore sacramentelle ", les supérieurs de Joliette, de bonne foi, le mettent en pratique. Ils ne se donnent ni cesse, ni repos qu'ils n'y soient parvenus, mais au prix de quels sacrifices? Car la peste janséniste exerçait encore ses ravages; le virus mortel n'avait pas complètement dis-

paru " (Décret). Aussi une critique amère, venue d'un peu partout, s'attaque à leur direction, mais en braves, ils tiennent tête à l'orage. On eût dit que par avance leur conduite s'inspirait de ces récentes paroles du cardinal Gennari : " Ce n'est pas une petite injustice que de priver un pénitent, même une fois, sans de justes et graves motifs, des biens que la communion lui procure. ".

Ils ont donc été les chevaliers de la Sainte Eucharistie et des premiers, parmi les hérauts du culte eucharistique au Canada. On désigne clairement, il me semble, au Congrès eucharistique, le collège Joliette, par ces paroles: " La communion fréquente et quotidienne se faisait probablement dans un seul collège, il y a trente ans. ". (1890-1910).

Je ne rappellerai pas dans ce chapitre, les moyens employés, ni les industries mises en oeuvre pour arriver à ce résultat. Tout cela est au long raconté dans la *Biographie* du R. P. Beaudry. Mais je n'omettrai pas les témoignages éloquents et autorisés de Mgr P. Bruchési, et de Mgr J.-A. Archambeault, premier évêque de Joliette. Mgr l'archevêque, dans l'oraison funèbre du R. P. Beaudry, où il le nomme " l'Apôtre du Sacré-Coeur", signale bien, il est vrai, sa direction des âmes, en rapport avec la communion fréquente, mais il est facile de voir par le texte que Sa Grandeur n'ose pas accorder des louanges sans restriction. Ce n'est que le 13 novembre 1907, au soir, qu'en réponse à l'adresse des élèves du collège, Monseigneur, évoquant le souvenir du R. P. Beaudry, au sujet de la communion, dit ces belles paroles couvertes d'applaudissements : " Le P. Beaudry avait pré-

venu les décisions récentes du Vicaire de Jésus-Christ; sa doctrine était la bonne, il était dans la vérité ".

Sa Grandeur revint une seconde fois sur ce souvenr; c'était en 1908, en présence de NN. SS. Archambeault et Racicot: "Rappelez-vous toujours, dit Monseigneur aux élèves, du bon et regretté Père Beaudry, cet apôtre ardent et éclairé de la communion fréquente. ".

Une troisième fois, et dans une circonstance mémorable, (les funérailles du R. P. C. Ducharme), Mgr Bruchési voulut encore évoquer la belle figure du R. P. Beaudry pour lui associer un autre nom: celui du R. P. Provincial décédé: " Le Père Ducharme, dit-il, était le fidèle disciple du regretté Père Beaudry. Ils furent deux apôtres de la communion fréquente et quotidienne, qu'ils propagèrent dans leur Congrégation et auprès de leurs élèves, bien avant que Pie X vint publier son décret sur la communion quotidienne qui n'était que la confirmation de leur doctrine. ". Apôtres du Sacré-Coeur et de la Communion! Est-il rien de plus noble et de plus glorieux pour des prêtres ?

Mgr Archambeault, si zélé, lui aussi, pour la Sainte Eucharistie en faveur de laquelle il publia des lettres remarquables qui commandent l'admiration du clergé canadien, proclama plusieurs fois, cette gloire du R. P. Beaudry, de son Séminaire et de la communauté. Aux Noces de Diamant, il nous jette même ce voeu qu'on n'eût pas osé faire en public concernant notre ancien Supérieur: " Ces générations de l'*Alma Mater* murmurent doucement à ton oreille (Séminaire), l'espoir secret que

l'un d'entre eux, le R. P. C. Beaudry, aura un jour les honneurs réservés aux vrais serviteurs de Dieu. ".

Puis, en ouvrant le *Congrès eucharistique* de Montréal, j'y vois à la page 601, le discours de Mgr l'évêque de Joliette, président de la première séance sacerdotale, lequel éclaire d'un jour superbe notre affirmation : "Mgr l'archevêque de Montréal, dit-il, en me demandant de présider cette séance consacrée à l'*Apostolat de la Communion*, ne pouvait pas procurer une joie plus douce à mon coeur d'évêque. Cette délicate attention est sans doute une récompense ménagée par Dieu au diocèse de Joliette. Ce diocèse, le premier créé par Sa Sainteté le Pape Pie X, est l'un des plus remarquables par la vivacité de sa foi et la ferveur de son culte eucharistique. Dans ma ville épiscopale fut établie la direction de l'Oeuvre des prêtres adorateurs pour l'Amérique du Nord. Le Père Beaudry, des Clercs de Saint-Viateur et ancien supérieur du Séminaire de Joliette, en resta l'âme pendant de longues années. Il eut le bonheur, quand ils arrivèrent au pays, de la remettre entre les mains des dignes fils du vénérable Pierre-Julien Eymard, et d'en voir ainsi assurés le plein développement et la perpétuité.

" A ce saint religieux revient encore la gloire d'avoir été, toute sa vie sacerdotale, le défenseur intrépide de la communion fréquente chez les enfants de nos écoles, chez les jeunes gens de nos collèges et cela bien avant que le Saint-Siège eût fait disparaître du monde chrétien les derniers vestiges du jansénisme par le mémorable décret : *Sacra Tridentina Synodus*.

Enfin le diocèse de Joliette a procuré l'an dernier à ses prêtres dévoués la consolation d'enregistrer plus de 1,200,000 communions, alors que le nombre total des personnes en âge de communier n'atteint pas le chiffre de 50,000.

Deux autres fois, durant le Congrès, le nom du R. P. Beaudry fut prononcé, et je crus que les mûrs de l'église du Saint-Sacrement crouleraient sous les applaudissements des prêtres.

On venait de citer Mgr de Ségur, le vénérable P. Eymard, le vénérable Dom Bosco, le bienheureux curé d'Ars et on ajouta : " Et dans notre pays, leur pieux émule, le R. P. Cyrille Beaudry, c. s. v. ".

La seconde fois ce fut le R. P. Lault du Saint-Sacrement qui, dans son rapport sur l'Oeuvre des prêtres adorateurs, fait ainsi l'éloge du R. P. Beaudry : "Implantée au Canada en 1890, l'Association des prêtres adorateurs fit de rapides progrès, grâce au zèle inlassable du R. P. Beaudry, supérieur de Joliette qui en fut le premier directeur et le grand zélateur. ".

Quelques mois après le Congrès, en présence des prêtres réunis pour lui offrir leurs souhaits de bonne année, le 29 décembre 1910, Mgr Archambeault, proclame encore avec un légitime orgueil que le diocèse de Joliette est à la tête de tous les diocèses pour le nombre de communions : " Joliette avait droit à cet honneur, dit Monseigneur, parce que le R. P. Cyrille Beaudry, de sainte mémoire, a été le premier et l'infatigable apôtre de la communion fréquente et quotidienne dans cette partie du pays, aujourd'hui notre diocèse. ".

Il me semble après cela que deux choses seulement ont manqué au R. P. Beaudry : l'achèvement de son collège et la reconnaissance et l'approbation de sa ligne de conduite touchant la sainte communion. En cinq ans, il eût vu la réalisation de ses voeux : en 1905, le décret libérateur, et en 1909, son collège qui s'élève majestueusement portant dans les airs, l'image vénérée du Sacré Coeur.

De tous ces efforts, de ces directions et de ces succès, le R. P. Lajoie, supérieur général, " ne fut pas seulement le témoin sympathique ", mais le directeur principal à qui revient de droit l'honneur de sa famille religieuse, tout comme le général de l'armée, le capitaine du navire et l'architecte de l'édifice sont les artisans véritables des victoires et des succès de leurs subalternes.

Il est donc, dans sa communauté, le patron des oeuvres eucharistiques, comme son protecteur céleste saint Pascal Baylon l'est, de par l'autorité du Souverain Pontife Léon XIII, pour l'Eglise universelle.

Le R. P. Robert, vicaire de l'Institut nous fait connaître de son côté les sentiments intimes, les aspirations et la ligne de conduite de la communauté, vis-à-vis de l'Eucharistie, dans son discours à Son Eminence le cardinal V. Vannutelli, lors des Noces de diamant du R. Père Général (1912).

" Nous vous prions, Eminence, d'être auprès du Saint Père, l'interprète de nos sentiments de profonde et filiale soumission à tous ses enseignements. Nous avons eu l'honneur de devancer ses pressantes directions sur la

communion fréquente. Puisqu'on vous a justement appelé le cardinal de l'Eucharistie, veuillez dire, Eminence, au Pape de l'Eucharistie, que vos protégés de Saint-Viateur sont fidèles à cette sainte pratique, et qu'ils en resteront, auprès de leurs élèves, dans leurs écoles et leurs collèges, les ardents propagateurs. ".

Le R. P. Lajoie avait bien raison d'écrire: " Nous avons certes nous, humbles Clercs de Saint-Viateur, de grandes actions de grâces à rendre à Dieu de nous avoir tant favorisés et protégés. Heureux confrères que vous êtes en Canada! Vous ne sauriez trop apprécier votre sort et bénir la Providence.

C'est après cela, et dans un même ordre d'idées, que le R. P. J.-E. Foucher écrivait naguère: " Vraiment notre maison, si elle n'eut pas toujours, dans certains milieux moins sympathiques, l'estime et les encouragements qu'elle méritait, a vraiment bien des motifs de se réjouir dans le Seigneur de la part que son Coeur a daigné lui faire, et du rôle si beau qu'il lui réserva. ".

A la vue de cette bonne Providence de Dieu, pourvoyeuse de tous les biens, si généreuse envers notre *Alma Mater,* nous sommes tous fiers de la part d'héritage qui revient à notre *Chez-nous* et ensemble nous sentons le besoin d'entonner le cantique de la reconnaissance : *Gratias Deo super inenarrabili dono ejus.* (II Cor., IX, 15.).

FIN DU TOME DEUXIÈME.

TABLE DES MATIERES

CHAPITRE IV

CHAPITRE V

CHAPITRE VI

CHAPITRE VII

CHAPITRE VIII

CHAPITRE IX

CHAPITRE X

CHAPITRE XI

CHAPITRE XII

CHAPITRE XIII

CHAPITRE XIV

CHAPITRE XV

CHAPITRE XVI

CHAPITRE XVII

CHAPITRE XVIII

